WILLIAM R. FORSTCHEN

REVANCHES

LE RÉGIMENT PERDU - 3

William R. Forstchen

Revanches

Le Régiment perdu – 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuel Chastellière

Bragelonne

Pour Eleanor Wood. C'est merveilleux d'avoir le meilleur agent du métier ; c'est encore mieux quand cet agent est également une amie proche et fidèle.

Pour Joel Rosenberg qui, face à tant de questions difficiles, aussi bien personnelles que professionnelles, a toujours répondu présent quand j'avais besoin de conseils.

Et, pour finir, pour L. Sprague et Catherine de Camp, qui m'ont inspiré il y a bien des années avec leurs histoires merveilleuses et plus récemment avec leur amitié, que je chérirai à jamais.

Prologue

— Armez les avirons !

Sans savoir pourquoi, il avait l'impression que tout était beaucoup trop facile cette fois. Il attendait avec impatience, humant l'air, comme si l'on pouvait discerner l'odeur des Merkis dans le vent. La mer rendait l'air moite, avec pour seul bruit le doux clapotis des vagues sur le rivage rocheux. Des spirales de vapeur montaient autour de lui dans l'obscurité.

Où se trouvaient les dirigeables et les patrouilles de galères qui talonnaient leurs flancs ?

Quelque chose n'allait pas, et pourtant il était près, trop près, désormais, pour faire demi-tour.

Hamilcar Baca, chef en exil des Carthas, était appuyé contre la proue de sa galère et caressait nerveusement sa barbe noire et huileuse, en observant attentivement la nuit tomber à l'ouest.

— Nous y voilà, chuchota un rameur, désignant du doigt un éclat de lumière qui clignota dans les ténèbres, avant de disparaître puis de réapparaître deux fois.

— Ça y est, murmura Hamilcar.

Il hocha la tête à l'attention du timonier à son côté. Celui-ci, tourné vers la poupe, découvrit sa lanterne, indiquant à la flottille de navires, en attente à une lieue de là, qu'elle pouvait s'avancer.

— Rapprochez-vous du rivage, chuchota Hamilcar, se sentant quelque peu ridicule de parler si bas.

Si les Merkis nous attendent, pensa-t-il, *ils sauront que nous sommes ici, que l'on parle fort ou pas*. Il leva les yeux vers les deux lunes. L'une d'elles se levait à l'est et, sur l'horizon ouest, l'autre apparaissait rebondie et gibbeuse. La mer formait un enchevêtrement d'ombres soulignant les navires, qui dérivaient, tels des fantômes, à travers les nappes de brouillard.

Les rameurs lâchèrent leurs avirons. Les rames assourdies plongèrent dans le léger clapot de la mer intérieure. Le brouillard nocturne tourbillonnait et tournoyait, brillant faiblement sous le clair de lune. Les lumières de Cartha, près de dix kilomètres au sud, se réfléchissaient sur l'eau. Devant eux, le village de pêcheurs était plongé dans l'obscurité et le silence.

Ce serait la plus grande tentative de sauvetage menée jusqu'à présent, et celle qui lui tenait le plus à cœur. Il était bizarre de débarquer sur ses propres côtes en fugitif pour sauver quelques chanceux des fosses merkies.

Deux ans auparavant, il était roi. Bien sûr, il savait que les Merkis approchaient, mais, finalement, quelle menace représentaient-ils pour lui et ses proches, qui, en tant que nobles, étaient exemptés ? Évidemment, il avait nourri des rêves de rébellion – qui n'en avait pas ? –, en particulier quand on avait entendu dire que les Yankees avaient décidé de combattre les Tugars. Hamilcar avait tant convoité le peu d'armes troquées avec les Yankees ! Il les avait contemplées dans la nuit, espérant pouvoir, d'une façon ou d'une autre, en forger lui aussi et chasser les Merkis !

À ce souvenir, il secoua tristement la tête. *Pourtant, j'ai une fois de plus vendu mon âme*, se dit-il, *quand le Baptiste est arrivé à nos portes en nous mettant en garde contre toute résistance.*

Hamilcar maudit l'indifférence de Baalk, qui l'avait aveuglé durant des années, pour le conduire

finalement à cet anéantissement. *Je suis devenu leur jouet,* pensa-t-il amèrement, *et j'ai tout perdu à cause de ma lâcheté. Maintenant, je rôde dans la nuit, en espérant, envers et contre tout, sauver quelques rares compatriotes.*

À sa grande surprise, Keane avait tenu sa promesse et n'avait pas fait de prisonniers, offrant même un refuge à quiconque voudrait combattre les Merkis.

C'était une offre qu'il se devait d'accepter. Quand l'*Ogunquit* avait coulé, il avait hésité un instant entre nager jusqu'à la rive ouest et les lignes merkies, ou vers l'est, au risque d'être capturé. Il avait mille fois rendu grâce à Baalk d'avoir choisi l'est, car les Merkis l'auraient probablement envoyé dans les fosses, à la suite de leur défaite.

Durant les quarante derniers jours, il avait traversé la mer intérieure deux fois ; la première à la tête de six navires qui avaient ramené près de cinq cents réfugiés et la deuxième avec douze bateaux, qui en avaient sauvé un millier. Mais ces maudits aérostiers merkis les avaient repérés et avaient coulé deux galères sur le chemin du retour.

Pourtant, en revenant à deux reprises, il avait prouvé quelque chose – son engagement dans l'alliance – et Keane lui avait désormais confié quarante galères et deux canonnières, lui offrant une certaine protection. Il était même accompagné par un régiment d'infanterie souzdalien jouant le rôle de nageurs [1]. Ils étaient également armés de mousquets et de canons de quatre livres montés sur tourillons pour affronter les aérostats. Si Andrew lui avait proposé un tel arrangement dès son premier voyage, Hamilcar aurait pensé que c'était une façon de garantir son retour ; à présent, il voyait cette offre pour ce qu'elle était, une protection armée pour l'aider à libérer les familles de certains de ses hommes.

Depuis leur départ, ils n'avaient pas vu les aérostats – les vents froids de l'automne les avaient sans doute forcés à rester au hangar – et il pouvait seulement prier pour que, cette fois, ils s'échappent sains et saufs.

Deux lanternes apparurent sur la côte, délimitant la zone où les galères pourraient accoster en toute sécurité. Ses mains étaient humides et moites. Il n'était pas encore habitué au contact d'un mousquet au bois dur et lisse, contrairement à la poignée enveloppée de cuir de sa lame. Mais un mousquet pouvait tuer un Merki à cent pas ; pas une épée.

— Douze pieds.

Hamilcar regarda le sondeur et attendit.

— Dix pieds, huit pieds.

La plage était enfin visible, soulignée par une mince et sinueuse bande d'écume.

— Lève-rames !

Le navire se souleva légèrement, porté par une vague ondulée, et talonna la plage caillouteuse.

Hamilcar sauta par-dessus le bastingage, imitant ses hommes qui le précédaient dans l'eau, tenant leurs mousquets bien haut au-dessus de leur tête. Il pouvait encore s'agir d'un piège ; il suffisait qu'une seule personne ait eu vent de leurs intentions et ait vendu l'information aux Merkis contre une exemption.

Un cri étouffé jaillit de la plage, et Hamilcar se tendit. Une femme apparut et se jeta à l'eau en courant. Elle portait un enfant sous chaque bras. D'autres surgirent, puis d'autres encore et, en quelques secondes, des cris de joie frénétiques rompirent l'obscurité, tandis qu'une nuée de centaines de personnes s'avançait vers le premier navire.

— Hamilcar ?

La voix provenait de la plage.

— Par ici !

Une silhouette indistincte émergea des ténèbres et une lanterne fut dévoilée, aveuglant Hamilcar.

— Baalk soit loué ! cria l'homme, qui tomba à genoux dans les vagues en signe de révérence.

Hamilcar sourit tout en relevant Elazar, son plus vieil ami, élevé à son côté depuis leur plus tendre enfance – d'ailleurs, ils étaient nés le même jour. C'était à travers lui qu'il avait appris la discipline. Elazar s'était fait corriger pour ses petits méfaits, alors qu'il était interdit de lever la main sur un membre de la lignée royale. Hamilcar avait ainsi appris l'indulgence très tôt. Mais, pour épargner son ami, il avait renoncé à certains risques qu'il aurait pris si le châtiment lui avait été réservé.

— Elazar, au nom de Baalk et de tous les dieux, que se passe-t-il ici ? rugit-il, regardant avec stupéfaction la masse indistincte, qui se déversait du village vers la mer.

— La situation devient incontrôlable ! cria celui-ci, tirant sur sa barbe grisonnante en roulant des yeux apeurés. La nouvelle de ton retour s'est répandue dans la cité ; des milliers de personnes ont envahi la campagne. On dirait que les Merkis envoient tout le monde aux fosses. Dix mille personnes supplémentaires ont été réquisitionnées afin de fabriquer de nouvelles armes de guerre. Il est question d'une invasion du territoire rous' au printemps, et les Merkis s'y préparent.

— Maudits soient-ils, grommela Hamilcar.

Cette fois, la situation leur échappait totalement. Près de douze mille de ses hommes avaient été capturés dans la guerre contre Rous' et Roum. Ils avaient presque tous choisi d'accepter le refuge offert par Keane. Il avait promis de libérer du joug des Merkis autant de familles que possible. Plusieurs centaines d'hommes s'étaient portés volontaires pour rejoindre discrètement Cartha, regrouper les gens et les acheminer sur la côte. Par la suite, la mer intérieure s'était changée en champ de bataille. Des navires isolés atteignaient la côte à la tombée de la nuit et revenaient à Souzdal, le lendemain matin, bondés de réfugiés.

Pourtant, ils subissaient des pertes régulières, quoique peu importantes. Les machines volantes des Merkis faisaient leur apparition à l'aube, flottant dans l'air calme. S'ils apercevaient un navire, celui-ci était condamné.

— Si tous ces gens l'ont appris, les Merkis doivent également être au courant, dit Hamilcar, considérant nerveusement la foule hurlante, qui s'éparpillait maintenant sur la plage.

— Nous acheminions clandestinement les gens jusqu'à la plage, selon nos plans, répondit Elazar. Et puis, cet après-midi, ça a commencé – les gens ont quitté Cartha par centaines.

— Les Merkis ?

— Aucun signe de leur présence. Mais ils sont en route.

Il fit un signe de tête à l'attention d'un homme qui se tenait derrière lui.

Hamilcar se tourna vers celui-ci, d'apparence rous'. Il attendait derrière Elazar et lui semblait vaguement familier. Ses cheveux, autrefois blonds, comptaient maintenant des mèches grises. Il était mince, de toute évidence habitué à la rigueur. Pourtant, sa tenue n'était pas celle d'un paysan, mais taillée dans une étoffe précieuse, et sa tunique était brodée de fils d'or. La coupe ressemblait vaguement à celle de la tunique rous' traditionnelle, aux jambières à carreaux, mais son vêtement était fendu de chaque côté, de façon à faciliter la monte.

— Rous' ? demanda Hamilcar avec méfiance.

— Oui, mais il y a longtemps, un cycle entier, répondit l'homme dans la langue gutturale des

Merkis.

Entendre de tels mots s'échapper de lèvres humaines avait quelque chose d'étrange et de vaguement monstrueux.

— Un familier du porte-bouclier Tamuka, dit froidement Elazar. Il est arrivé ici peu de temps avant toi, en affirmant que les Merkis approchaient.

— Ils seront là avant la disparition de Shagara, déclara le Rous', désignant d'un signe de tête la lune gibbeuse de l'ouest.

— Pourquoi nous informer ?

— Je souhaite retrouver mon peuple. En échange, je vous ai avertis pour les Merkis, et je vous apporte des informations supplémentaires.

— Lesquelles ? demanda Hamilcar, jetant un coup d'œil à Elazar.

— Il n'a pas voulu me le dire, répondit Elazar, regardant le Rous' avec mépris.

» Je te l'ai amené pour que tu décides, murmura-t-il en cartha. Ne fais jamais confiance à quelqu'un qui a vécu un cycle entier comme familier – ils se nourrissent de la chair de leur propre peuple pour survivre. Il a probablement mangé les restes des fosses, de la chair humaine. J'ai entendu dire que les Merkis les forçaient à le faire.

Hamilcar observait le Rous' avec attention. L'homme se tenait devant lui, lui rendant calmement son regard de ses yeux bleus grands ouverts qui n'exprimaient aucune peur.

— Alors, de quelles informations disposes-tu ?

Le Rous' sourit.

— Les Qar Qarths des Merkis et des Bantags se rencontreront lors du prochain festin de la Lune pour discuter de paix. Je connais le détail de ce qui sera proposé et la date de leur attaque, mais je ne révélerai cela qu'au dénommé Keane, une fois que je serai rentré sain et sauf.

— Qu'ils soient maudits ! siffla Hamilcar en regardant froidement le familier.

» Alors, as-tu mangé de la chair ? demanda-t-il, formant maladroitement les mots en langue merkie.

— J'ai survécu, répondit le Rous', regardant droit devant lui, comme s'il ne s'excusait en rien.

Hamilcar grogna dédaigneusement.

— Ton nom.

— Yuri Yaroslavich, orfèvre de Souzdal.

Cette fois, il s'exprima en cartha, adressant un coup d'œil à Elazar, lui signifiant ainsi qu'il avait compris chacune de leurs paroles.

L'homme avait pris la parole avec fierté, son accent souzdalien désormais parfaitement reconnaissable.

— Va jusqu'au bateau, fit Hamilcar, affichant une moue de dégoût. Je te ramènerai pour que ton peuple te juge.

L'homme s'inclina légèrement et se dirigea vers les flots.

— Il est trop mielleux, dit Elazar, d'une voix assez forte pour que Yuri l'entende. (Celui-ci ignora ses paroles et continua à avancer dans la mer.) Pourquoi renoncerait-il à la sécurité de son rôle de familier pour s'associer avec nous ?

— Par patriotisme, grommela cyniquement Hamilcar.

— Peu probable. Tranche-lui la gorge et balance-le par-dessus bord. Ferais-tu confiance à quelqu'un qui a mangé de la chair humaine ? Moi, je lui arracherais le cœur et le lui enfoncerais dans

la gorge pour qu'il s'étouffe avec. C'est ce que nous avons toujours fait avec les familiers qui ont tenté de se cacher parmi nous. Ils sont impurs.

Il examina Yuri, qui se frayait un chemin à bord, et cracha sur le sol.

— Et c'était toi le plus doux de nous deux !

— Après ce que j'ai vu, murmura Elazar, mon cœur est de pierre.

— Ma famille ?

Elazar fit un signe de tête en direction d'une cabane de pêcheur. Fendant la foule, Hamilcar remonta la plage en courant, tout en criant à son état-major de signaler aux autres bateaux de s'avancer.

Il avait l'impression de courir contre la marée, la nuée de gens affluant sur la plage ralentissant nettement sa progression. Il avançait lentement à travers la foule, jurant et jouant des coudes.

— Drisila !

La porte de la cabane était ouverte. Plusieurs de ses anciens soldats, revenus discrètement à Cartha des semaines auparavant, montaient la garde devant la bâtisse. À son approche, ils s'inclinèrent profondément et s'écartèrent.

Elle lui parut presque irréelle. En fait, en partant en campagne contre Roum et Rous', il avait pensé ne jamais la retrouver. Se frayant un chemin, il atteignit la porte et elle se jeta dans ses bras.

— Je n'imaginais pas te revoir ! sanglota-t-elle, se pressant fortement contre son cœur.

Hamilcar laissa son mousquet tomber sur le sol et sentit qu'on le tirait par la manche. Il se pencha et se saisit d'Azruel. Le petit garçon poussa des cris de joie, tirant sur la barbe de son père et se blottissant contre son large torse.

— Ils ont dit que tu étais mort, mais je ne les ai pas crus ! chuchota Drisila, la voix étranglée de larmes.

— Comment t'es-tu échappée ? demanda Hamilcar, tout en se retournant avec inquiétude vers la foule hurlante qui déferlait derrière lui, en direction de la plage.

— C'est Elazar. Après être parvenu à nous faire quitter secrètement le palais le jour où nous avons eu vent de la défaite, il nous a cachés. Nous t'avons raté de peu, la dernière fois que tu es venu. Nous avons failli ne pas sortir aujourd'hui. Les Merkis ont commencé le Choix.

Ainsi, ces bâtards comptaient, de toute manière, se nourrir de chair cartha. Il s'y attendait dès le départ ; l'exemption, pour tous ceux qu'il connaissait, dépendait d'une victoire sur les Rous'.

D'une certaine façon, il aurait dû être en train de maudire Keane, Marcus et tous les autres. Car, si seulement ils s'étaient soumis et avaient été vaincus, cette scène n'aurait jamais existé. Et, pourtant, il ne pouvait s'y résoudre ; si la situation avait été inversée, n'aurait-il pas, lui aussi, combattu ? C'était ce que Keane lui avait dit. Les Merkis étaient les seuls véritables ennemis.

— Seigneur, nous ferions mieux d'y aller.

Hamilcar se retourna vers Elazar, qui, inquiet, se tenait derrière lui.

— Cette fois, la situation est totalement hors de contrôle – des milliers de personnes sont en route. Les Merkis sont forcément au courant.

Hamilcar hocha la tête et se pencha pour ramasser son mousquet, sans lâcher son fils. Revenant sur ses pas, il commença à se frayer un chemin à travers la cohue, Drisila cramponnée à son flanc. Il pouvait percevoir une pointe de panique croissante monter dans la foule.

— De combien de navires disposes-tu ? demanda Elazar, sans hausser le ton.

— Quarante et un.

— Ce n'est pas assez.

— J'en ai bien conscience, répondit Hamilcar d'un ton brusque.

Il tenta de forcer le passage, mais comprit que c'était inutile. Son rang ne lui accordait aucun avantage ici, dans l'obscurité, alors que des milliers de personnes entraient dans l'eau, s'efforçant d'atteindre les navires qui sortaient maintenant des ténèbres. Chaque bateau qui arrivait était encerclé de gens se cramponnant à ses flancs, se pressant contre les rames. Dans plus d'un cas, ils risquaient, tout simplement, de faire chavirer la galère.

Alors, par-dessus la clameur de la foule, Hamilcar distingua le son qu'il redoutait le plus ; les accents aigus des nargas merkis, les trompettes de guerre de la horde.

Un silence éphémère tomba sur la foule, comme si elle ne parvenait pas à croire que la mort la mettait maintenant en garde.

Les nargas résonnèrent de nouveau sur la plage, avec, en contrepoint, des dizaines d'autres appels, encerclant le village tout entier de leurs échos.

— Les Merkis !

En un instant, des milliers de voix reprirent ce cri terrifié.

Impuissant, Hamilcar crut être emporté par la bousculade, alors que des milliers de personnes, prises de panique, se ruaient dans l'eau.

Une vague d'explosions forma un immense cercle étincelant. Quelques secondes plus tard, obus explosifs et boulets pleins s'écrasèrent sur la foule, l'eau se couvrant d'écume tandis que des sillons sanglants se creusaient parmi les fuyards.

— Hamilcar !

Son navire était si proche que c'en était frustrant ! Githra, son capitaine, se tenait à la proue, mettant ses mains en porte-voix pour réclamer son chef. Le bâtiment se trouvait à moins de vingt pas et, pourtant, des centaines de personnes le séparaient de ce refuge.

— Accroche-toi ! cria Hamilcar en sentant glisser la main de Drisila.

Il essaya de se retourner. Elle le regarda, les yeux écarquillés de panique, et, comme dans un cauchemar, il sentit qu'elle lui échappait.

— Sauve Azruel ! hurla-t-elle.

Une femme obèse s'interposa entre eux, prête à tout pour parvenir à ses fins. Hamilcar la frappa de sa main maintenant libre, essayant d'écarter sa silhouette tremblotante. Le regard fou de peur, elle s'entêta à essayer de le devancer dans l'eau.

— Drisila !

La foule s'avança en masse et renversa Hamilcar au passage. La grosse femme tomba, hurlant de douleur. Ils étaient de plus en plus nombreux. Ils trébuchaient, lui grimpaient dessus et lui donnaient des coups de pied, la repoussant dans le gravier.

Drisila avait disparu.

— Maman ! hurla Azruel, tentant de s'extirper de l'étreinte de son père.

Hamilcar serra fermement contre lui le petit garçon qui pleurait en réclamant sa mère et le souleva au-dessus de la bousculade.

Les nargas continuaient à hurler par-dessus cette folle confusion. L'artillerie merkie allongea son tir. Ils étaient si impatients de frapper les navires que des obus éclataient au-dessus de l'eau, comme si les gens, sur la plage, ne valaient pas la peine qu'on s'y attarde.

Une rafale de tirs jaillit des bateaux – les mousquetaires souzdaliens tiraient en l'air, dans une

tentative désespérée de contenir la foule.

— Hamilcar !

Githra le regardait droit dans les yeux.

— Nous devons atteindre le navire ! cria Elazar, tentant de le pousser de l'avant.

— Drisila ! rugit Hamilcar, tentant de revenir sur ses pas, en direction de la plage.

— Seigneur, emmenez Azruel sur le bateau ! cria Elazar.

La survie de son fils unique prit tout à coup le pas sur toute autre pensée. Il se détourna, reprenant tant bien que mal le chemin du navire. Un contingent de marins se tenait sur les flancs du vaisseau, agitant leurs épées en essayant de repousser la foule. L'eau était déjà rosie du sang de leurs victimes.

Un obus explosa pratiquement au-dessus du navire, éclatant dans une gerbe incandescente. Comme guidé par une main divine, son souffle dégagea une ouverture dans la foule alors que les cadavres s'effondraient dans les vagues. Hamilcar bondit de l'avant, tenant un Azruel hurlant de terreur au-dessus de sa tête.

Le cercle de marins passa devant lui et il tendit l'enfant à Githra, qui hissa le petit garçon à bord. Il y eut un bruit sourd. Abasourdi, Hamilcar regarda la flèche vibrante fichée dans le flanc du navire. Un instant plus tard, un torrent de mort empennée cascada, crépitant sur le navire en faisant des dizaines de victimes. Des hommes s'écroulèrent sur le pont, d'autres tombèrent par-dessus le bastingage et au milieu de la foule.

— Montez à bord ! cria Githra.

Hamilcar se détourna.

— Drisila !

Du coin de l'œil, il vit le plat de la lame d'Elazar s'abaisser.

— Non !

Le coup l'écrasa contre le flanc du navire.

— Attrapez-le ! hurla Elazar.

Sonné, il lutta faiblement, tandis qu'il était poussé et tiré à bord. Une grêle continue de flèches s'abattait. Leurs pointes acérées aiguillonnaient la foule, qui se laissait emporter dans une frénésie hystérique.

— Nagez à culer !

Hamilcar tenta de reprendre pied, mais des mains puissantes le forcèrent à reculer en lui passant un rouleau de corde à hauteur des épaules. Le monde n'était qu'un vertigineux désordre ; l'image floue d'un homme aux yeux écarquillés, cramponné au flanc du navire, des épéistes hurlant leur tourment intérieur tandis qu'ils foudroyaient leur propre peuple, des cris fous de panique, une main tranchée accrochée au bastingage… Puis, très lentement, le navire recula en roulant bas sur l'eau.

Et les nargas continuaient à hurler. Hamilcar se mit à genoux et sentit qu'Elazar le retenait fermement, l'empêchant de se mettre debout. Plusieurs navires étaient retenus sur la plage, l'un d'entre eux renversé sur le flanc. L'huile d'un fanal s'était répandue sur la proue du vaisseau, engloutie par les flammes qui illuminaient ce cauchemar. La plage semblait accueillir les derniers soubresauts d'une seule et même gigantesque créature se tordant de douleur.

Le cercle des Merkis se refermant sur eux était maintenant visible, de vagues silhouettes obscures dominant les rues du village. Il pouvait imaginer leur joie triomphante. Après tout, ils étaient en train de récolter du bétail, du bétail en fuite, condamné aux fosses abattoirs. Ceux qui étaient morts ce soir seraient sur leurs tables demain matin.

Drisila…

Se hérissant de rage, il se retourna vers un Elazar silencieux, dont les bras semblables à ceux d'un ours le maintenaient plaqué au sol.

Les nageurs se démenaient sur leurs rames tandis que les hommes de proue demeuraient impuissants à cause de ceux qui s'accrochaient désespérément au navire. Les cris des milliers de personnes abandonnées derrière eux se réverbéraient sur l'océan telles les tristes voix plaintives des damnés. Un grondement plus grave claqua et le tonnerre du tir nourri des cuirassés de soutien jaillit au-dessus des flots. C'était un aveu d'impuissance.

Des centaines de flèches enflammées décrivirent un arc de cercle dans le ciel, ajoutant leur lumière à cette folie. Les canons merkis, qui s'étaient avancés de chaque côté du village, faisaient bouillonner l'eau de leurs tirs. Dans l'obscurité, il vit une galère voguant bas se retourner très lentement sur le flanc. Elle sombra, sa proue disparaissant sous les flots. Les rameurs souzdaliens et les réfugiés qui se trouvaient à bord se déversèrent au milieu des vagues.

Une autre galère surgit de l'obscurité, glissant tout près. *Peut-être que Drisila se trouve sur un autre navire*, se dit-il, alors même que sa raison lui hurlait de ne pas nourrir de telles chimères. Peu de navires avaient touché terre, leurs capitaines les retenant hors de la bousculade. Visiblement, le sien était le seul à repartir.

— Hamilcar ?

Le cri provenait du navire à l'approche.

— Il est sain et sauf ! cria Githra. Nous rentrons à Souzdal !

Il voulut protester, mais il savait que sa voix se fêlerait de sanglots. Aussi resta-t-il silencieux.

Azruel s'approcha de lui en gémissant. Hamilcar le prit dans ses bras, le serrant contre sa poitrine, comme pour effacer un souvenir que l'enfant de cinq ans garderait pour toujours en mémoire.

— Où est maman ?

— Elle nous rejoindra plus tard, dit-il d'une voix étranglée en jetant un coup d'œil à Elazar, comme si son vieil ami pouvait encore, d'une façon quelconque, accomplir un miracle.

— C'est une femme maligne, jeune et forte, chuchota Elazar. Je la connais, elle ne restera pas avec la foule. Il est plus probable qu'elle s'écarte à la nage et revienne sur le rivage quand la zone sera sans danger.

Déjà, les cris, sur la plage, se faisaient indistincts. Sachant ce qu'il aurait à ordonner, il leva les yeux sur Githra.

— Il apparaît que nous sommes partis trop tard, dit doucement Githra. Il fallait nous enfuir – leurs machines volantes seront là avant l'aube et il n'y aura pas de vent ce matin. Si nous donnons l'ordre à des navires de faire demi-tour, ils seront assaillis par la foule et les canons merkis les mettront en pièces.

Hébété, Hamilcar hocha la tête, incapable d'exprimer ses ordres. Si la paix se préparait entre les Merkis et les Bantags, il fallait prévenir Keane, car la situation deviendrait encore plus déséquilibrée. Il vit Yuri assis au milieu du navire, les yeux fermés, comme perdu dans de sereines considérations. Il fut tenté de transpercer ce bâtard d'un coup d'épée, aussi détourna-t-il le regard.

Il ne reste aucun espoir ici, réalisa-t-il, le cœur serré, une bile amère lui brûlant la gorge.

Une fois ce conflit terminé, le peuple de Cartha ne serait plus qu'un souvenir, car la victoire ou la défaite des Merkis n'aurait aucune importance pour eux – ils seraient utilisés au combat jusqu'au

dernier. Même s'il revenait, son sacrifice ne changerait strictement rien. Keane avait raison sur ce point ; ce serait une guerre sans merci entre les hordes et tous les humains de ce monde. Mais pourquoi fallait-il que cela se passe ici ? Tout cela n'aurait-il pas pu attendre que d'autres paient le prix à leur place, une fois les Merkis partis vers d'autres territoires ?

— Ramenez-nous à bon port, chuchota Hamilcar.

Githra le regarda curieusement, l'expression sonnant de façon étrange. Hamilcar leva les yeux vers lui.

— À Souzdal.

Tayang, Qar Qarth de la horde bantague, s'appuya contre le dossier de son trône et sourit.

— Il n'y a pas eu de telle entrevue depuis que les aïeux de nos aïeux se sont rencontrés, il y a deux cents cycles, pour diviser nos chemins à travers la steppe infinie.

Muzta, Qar Qarth des lambeaux de la horde tugare, était assis en silence, examinant le troisième Qar Qarth présent ce matin-là.

Jubadi regardait Tayang avec une haine à peine dissimulée.

— Mais quand toi et moi nous sommes vus, il y a moins de deux ans, répondit enfin Jubadi, comme si chaque mot avait un goût amer, tu as transgressé le lien de sang qui me protégeait et tu as tenté de me tuer !

— Tu savais ce que tu faisais, répliqua Tayang. Tes Vushkas ont massacré dix mille de mes guerriers en retour. Comment savoir s'ils ne vont pas encore frapper maintenant ?

— Chacun de nous dispose d'un umen ici, coupa Muzta. Dix mille de nos meilleurs guerriers. Un cercle dont le diamètre correspond à trois jours de chevauchée a été vidé de tout être vivant– Tugars, Merkis, Bantags, et même humains – sur cette frontière entre royaume merki et bantag. Personne ne tuera personne aujourd'hui.

Le regard de Muzta passa de l'un à l'autre. Ils l'avaient approché avec des menaces et des promesses, à condition qu'il ordonne à son umen de virer de bord et de contribuer à la destruction de l'autre camp.

Certes, il avait été tenté, mais il savait aussi ce que cela signifierait au final pour eux tous. Même Jubadi avait compris cela, ou du moins son porte-bouclier, Hulagar. *Une idée curieuse*, pensa-t-il. En tant que Tugar, il avait eu un conseiller, le vieux Qubata, mais même celui-ci n'avait pu exercer une influence comparable à celle du porte-bouclier du Merki. On disait qu'un porte-bouclier s'efforçait non seulement de protéger la vie de son seigneur, mais qu'il pouvait également, si besoin était, pour le bien du clan et si le Qar Qarth s'avérait indigne de son rang, la *prendre*.

Un tel système lui semblait relever de la folie. Un Qar Qarth n'était-il pas le maître de tous ses clans, sans personne au-dessus de lui ? Car ne disait-on pas ; « Comme Bugglaah gouverne ceux qui vont mourir, alors un Qar Qarth doit gouverner tous ceux qui vivent ? »

Hulagar surprit son regard et le soutint un bref instant. Que pensait donc de tout cela le porte-bouclier ? Mais ses yeux étaient indéchiffrables, comme s'il regardait à travers lui.

— Et, bien que tu sois le plus faible, dit calmement Tayang, tirant Muzta de ses pensées, tu es ici le plus puissant.

Muzta se hérissa intérieurement. Encore une fois, un autre Qar Qarth le raillait.

— Si l'un de vous deux avait fait face aux armes yankees avant moi, ce serait lui qui aurait vu sa horde détruite et qui serait maintenant assis devant les deux autres, tel un pauvre miséreux.

Tayang rit doucement, mais Muzta pouvait sentir sa méfiance car, d'une certaine façon, Muzta avait dit la vérité. Il n'avait plus rien à perdre. Ce qu'on pouvait encore lui prendre n'avait aucune valeur. Par conséquent, Jubadi et Tayang ne s'allieraient jamais dans ce *kurata*, la rencontre des Qarths, pour l'assassiner. Durant ce bref instant, c'était lui qui détenait le pouvoir sur les deux autres. Néanmoins, s'il devait en trahir un, leurs hordes étaient toujours innombrables. Elles traqueraient ce qui restait de son peuple, pratiquement sans défense, à travers le monde entier, jusqu'à ce que vengeance soit faite. L'umen qui l'avait accompagné constituait tout ce qu'il avait pu péniblement rassembler pour cette rencontre – pratiquement tous les autres étaient inhumés devant la cité humaine de Souzdal.

Jubadi leva la main comme pour avertir Tayang.

— Ne ris pas si fort, dit-il doucement. Nombre de nos morts ne prendraient pas ton hilarité avec tant de désinvolture.

— Des Tugars morts, des Merkis morts, que sont-ils pour moi ? répliqua Tayang, mais Muzta vit le rapide coup d'œil qu'il jeta vers le trou d'évacuation de la fumée au sommet de sa yourte, censé être le point d'entrée des esprits malveillants.

— Ce sera bien assez vite au tour des Bantags de mourir, dit Jubadi, si nous ne parvenons pas à un accord.

— Et en quoi cela te regarde-t-il ? rétorqua Tayang.

— Cela nous regarde tous – Merkis, Tugars et Bantags.

Surpris, Muzta examina les chefs de clan qui entouraient Jubadi, assis en cercle au pied de son trône en os de bétail. Un Merki se mit debout, levant les yeux vers son Qar Qarth. Il était mince, avec des poils bruns hirsutes, des yeux sombres remplis de froide détermination et de savoir, plus proches de ceux d'un serpent que de ceux d'un tigre en chasse. Son armure était simple ; cotte de mailles d'acier noir, cape décorée d'un cercle blanc de soie noire, pantalon de cuir brun orné de bandes de métal pour protéger ses cuisses. Sur son épaule se trouvait l'énorme bouclier de bronze rond correspondant à sa charge.

Une lueur de surprise parut s'allumer dans les yeux de Jubadi en voyant l'un de ses subordonnés oser l'interrompre en cet instant, alors que trois Qar Qarths étaient réunis. Jubadi baissa les yeux sur lui, comme s'il pesait une décision, puis fit un signe de tête pratiquement imperceptible. Le Merki fit un pas en avant.

— Je suis Tamuka, porte-bouclier de l'héritier du trône, le Zan Qarth Vuka.

Muzta l'avait déjà vu. Il pouvait uniquement espérer qu'il ait la force de contrôler Vuka. S'il y avait jamais eu un héritier inapte au rôle de Qar Qarth, c'était bien lui. Muzta vit la lueur de méfiance dans les yeux de Vuka, alors que Tamuka s'avançait, à grands pas, au centre de la yourte.

— Ta langue est-elle si médiocre que tu ne puisses parler par toi-même ? demanda Tayang, jetant un coup d'œil à Jubadi.

— Peut-être puis-je formuler les mots au mieux pour nous tous, dit Tamuka. Je ne suis pas Qar Qarth, soucieux de mon pouvoir et de celui de ma horde. Vous êtes tous trois guidés par votre *ka*, l'esprit du guerrier, ainsi qu'il sied à ceux qui gouvernent. Mais vous tous, ici, savez que les porte-boucliers des Merkis, nés du Clan blanc, sont guidés par le *tu*, le *ka-tu* façonné par l'esprit intérieur.

— J'ai entendu parler de cela, fit Tayang, sa voix trahissant un soupçon de curiosité. Même si les Bantags ne permettraient jamais à des gens comme vous d'avoir une telle influence, ajouta-t-il rapidement en jetant un coup d'œil à Muzta. Pas plus que la horde tugare, je suppose.

— Mais peut-être que si j'avais écouté davantage quelqu'un dont je soupçonne à présent qu'il était guidé par le *ka-tu*, répondit Muzta, ma horde n'aurait pas été détruite. Et ce seraient peut-être les os fendus des Yankees qui blanchiraient au soleil, plutôt que ceux des Tugars.

Il avait fini par apprendre que l'on revivait un millier de fois certains moments de la vie ; et chaque fois c'était un supplice, car il était impossible de remonter le temps pour modifier un acte ou même seulement un mot, et éviter ainsi toute la douleur qui en avait découlé. Muzta avait connu deux moments comme ceux-ci dans son existence, le premier lors de la mort d'une épouse disparue depuis bien des années, et le second en tant que Qar Qarth. Qubata s'était tenu devant lui, lui conseillant de ne pas attaquer les Yankees tête la première ; il l'avait ignoré. Et Qubata était mort, comme pratiquement tous ceux qui avaient chargé ce jour-là.

— Écoutons-le, dit Muzta.

Sa voix porta avec tant de force que Tamuka pivota, une lueur de compréhension dans le regard.

Tayang jeta un coup d'œil à Muzta, puis baissa les yeux sur Tamuka.

— Parle dans ce cas, toi qui ne vis pas selon le *ka*, l'esprit du guerrier.

Tamuka le remercia d'un signe de tête, ignorant l'injure de ne pas être considéré comme un guerrier, et s'avança dans le cercle cérémoniel de tissu d'or, au centre de la yourte, l'endroit consacré où il fallait dire la vérité.

— Nous nous sommes tous affrontés, commença-t-il doucement, se retournant pour regarder les trois rassemblements de Qarths et de Qar Qarths. Les Bantags contre les Merkis, les Merkis contre les Tugars, et même, avant le grand *kurata* qui divisa le monde, les Tugars contre les Bantags. Je pourrais réciter les honneurs que nous avons tous obtenus, les rancunes que nous nourrissons, les morts de deux cents cycles que nous souhaitons venger.

» C'est cela qui dirige nos esprits, qui nous procure le frisson de la charge, le chant du *ka* intérieur, quand nous chevauchons les uns contre les autres en psalmodiant nos hymnes guerriers. C'est l'essence même de notre condition.

Il sourit un instant, comme s'il se rappelait un souvenir agréable.

— C'est ce qui nous rend vivants. Car, sans ennemi, comment pourrait-on se mesurer et confronter nos *kas* ?

Tous acquiescèrent, soulignant, en murmurant, l'intelligence de ses paroles.

— Et à présent, du moins pour l'instant, tout cela n'a plus de sens.

Tayang s'agita, mal à l'aise, mais demeura silencieux.

— Le bétail a été notre source de vie. Ils sont venus grâce aux tunnels de lumière, les portails que nos ancêtres-dieux construisirent et qui leur donnèrent autrefois le pouvoir de marcher parmi les étoiles. Leur fonctionnement est un mystère que nous ne comprenons pas, quelque chose que nous avons oublié. Les tunnels de lumière semblent maintenant fonctionner de façon autonome, absorbant tout ce qui passe à leur portée, s'ouvrant et se refermant à différentes époques. Ils nous apportent nombre d'étrangetés.

» C'était une réussite de la part de nos ancêtres – du moins, ça l'était dans le passé. C'est ainsi qu'est venu le bétail, que sont arrivées moult plantes qui ont pris racine, des animaux des bois et des steppes, et aussi les chevaux qui nous ont permis de parcourir le monde.

— Oui, voilà au moins qui est bon, marmonna Tayang, et l'entourage des trois Qar Qarths approuva d'un signe de tête, comme s'ils avaient eu une quelconque responsabilité dans ses paroles.

— Les chevaux nous ont apporté la liberté, nous ont permis de conquérir tout Valdennia, de

chevaucher à jamais en direction de l'est et du soleil levant. Nous qui autrefois étions peu nombreux à vivre dans notre repaire du Barkth Num, le toit du monde, nous sommes devenus les maîtres de Valdennia grâce à eux.

» Nous avons plié les têtes de bétail à notre volonté car, en devenant plus nombreux et en entamant notre chevauchée éternelle, nous avons découvert que certains de ces humains étaient déjà là. Puis d'autres arrivèrent, encore et encore. Quel que soit leur monde d'origine, au-delà des étoiles, on dirait qu'ils se reproduisent, telles des mouches à charogne, et se déversent par le tunnel.

» Nous avons vu qu'ils étaient à la fois semblables et pourtant différents – certains ont la peau blanche, d'autres la peau brune ou noire, avec des langages divers et des coutumes diverses également. Nos aïeuls, dans leur sagesse, apprirent à les disperser dans le monde entier. Le bétail bâtit des cités, dans lesquelles il aime se cacher. Ils emmenèrent avec eux d'autres bêtes bonnes à manger et cultivèrent les champs. Leur population augmenta, beaucoup plus vite que la nôtre. Mais nous apprîmes aussi autre chose ; leur chair était savoureuse. Et nous en sommes venus à en faire l'élevage, en plus de la nourriture qu'ils préparaient pour notre arrivée. Et, surtout, ils nous ont libérés du labeur, indigne de ceux qui appartiennent à la horde.

» Les humains nous ont libérés du travail, du manque de nourriture, afin que nous puissions accomplir la chose la plus digne de nous ; guerroyer les uns contre les autres, et ainsi gagner en honneur.

Il s'arrêta un instant et nota autour de lui les signes de tête affirmatifs et satisfaits.

— Nous sommes des idiots.

— Tu oses dire ça devant moi ? rugit Tayang en se levant.

Tamuka examina la yourte.

— Tous autant que nous sommes, Tugars, Bantags, et oui, même les Merkis auxquels j'appartiens, nous sommes des idiots ! cria Tamuka, pivotant et regardant chaque groupe, main tendue, les pointant du doigt de façon accusatrice.

— Ton chien est-il fou ? grogna Tayang. Fais-le taire, Jubadi, ou je m'en chargerai moi-même !

— Pour l'instant, en tout cas, il s'exprime en mon nom, répondit Jubadi.

Tayang remua sur son trône, mal à l'aise, jetant un coup d'œil vers Muzta en quête de soutien.

— Laissez-le continuer, chuchota celui-ci.

Tamuka leva les yeux sur Tayang. Le vieux Qar Qarth jura doucement, puis acquiesça finalement d'un hochement de tête.

— Je ne parle pas aujourd'hui en tant que Merki, dit Tamuka, se retournant pour faire face à Jubadi et s'inclinant comme pour s'excuser. Je parle en tant que membre des hordes.

Muzta regarda Jubadi avec surprise. Il vit un air de dédain prononcé passer sur le visage du Zan Qarth Vuka, expression qui disparut très rapidement.

Il y a de la tension entre eux, se rendit-il compte, *plus que de la tension, presque de la haine*. Tamuka ne sembla pas le remarquer. Il ferma les yeux et leva la tête, comme si son regard pouvait percer, d'une façon quelconque, les couvertures dorées de la yourte et atteindre la nuit.

— Il existe un vent lointain, un doux appel, un souvenir de ce que nous étions autrefois, chuchota-t-il. C'est comme retrouver sa propre jeunesse, le rêve de ce qui fut, et qui ne sera jamais plus. C'est un chant vers le ciel nocturne, alors que la brise gémit dans les hautes herbes en été et charrie une odeur d'humus au printemps. C'est chevaucher seul dans la nuit, quand la Grande Roue illumine notre chemin et que la mer infinie de la steppe ondule à perte de vue sous nos yeux. Se lever avant l'aube,

grimper sur un sommet et élever la voix en louant le soleil, alors que sa lumière brille sur les neiges hivernales et que le monde devient pourpre d'un feu étincelant…

» Voilà ce que nous sommes.

Sa voix basse emplissait la tente. C'était comme s'il chantait les mots, et Muzta ferma les yeux, porté par la voix de Tamuka, partageant ces souvenirs.

— C'est le moment du *ka*, quand vous levez les yeux pour découvrir que vous êtes l'un des dix mille guerriers qui chevauchent, étrier contre étrier, pour former une immense ligne à travers la steppe. Quand les cris de guerre montent vers les cieux, que les sabots grondent ; vivre ou mourir n'a pas d'importance, tout ce qui existe se cristallise en cet instant. Et vous savez que même si vous deviez vivre cinq cycles, cent ans, vous n'oublierez jamais le plaisir de cette charge.

» Voilà ce que nous sommes.

Il s'arrêta. Le silence régnait sous la yourte.

— Nous avons tous en commun de tels moments, des moments qui font partie de nous, et c'est pourquoi je peux parler ; non pas en tant que Merki, mais en tant que membre des hordes.

» Le bétail détruira tout cela, pour toujours. Rien ne sera plus comme avant.

Des grognements lui répondirent. Muzta se sentait mal à l'aise – il avait été bercé par ce chant, qui s'était à présent changé en froid avertissement.

— Ils nous ont donné la liberté d'être ce que nous sommes et, à présent, ils ont le pouvoir de nous l'enlever.

» Le bétail a changé. Il a appris non seulement à penser comme nous, mais il comprend des choses qui nous dépassent. Si nous ne changeons pas, nous aussi, les humains nous détruiront et ce monde leur appartiendra. Si nous voulons nous sauvegarder, nous devons en finir avec ce que nous sommes, du moins pour l'instant. Bien qu'il vous semble sans honneur, le bétail du Nord est notre véritable ennemi. Nous affronter n'a aucun sens pour le moment. Si nous ne réglons pas ce problème, il finira par nous détruire, et lui, ce modeste bétail, héritera du monde.

Il y eut un murmure sourd en provenance des dizaines de Qarths assis aux pieds de leurs chefs. Certains d'entre eux saisirent le sens caché de ses paroles, mais seulement quelques-uns ; les autres le dévisageaient avec trouble et mépris.

— Durant un instant, j'ai trouvé cela écoutable, gronda Tayang. À présent, tes mots sont pareils au bourdonnement de mouches sur une charogne.

Tamuka attendit que cessent les ripostes courroucées.

— En ce moment même, mon seigneur Jubadi est en train de construire des armes de guerre. Ou bien, devrais-je dire, des têtes de bétail les fabriquent pour nous.

— Comme votre dernière folie, qu'ils ont détruite ! rit Tayang.

— J'étais là, et pas vous, Qar Qarth Tayang, répliqua Tamuka. J'ai vu ce dont vous avez seulement entendu parler. Je connais ce que vous n'avez même pas encore imaginé dans vos pires cauchemars.

» J'ai vu des têtes de bétail combattre avec une discipline rivalisant avec la nôtre. J'en ai vu charger dans la bataille, hurlant de haine, prêtes à mourir, ne rêvant que d'emporter l'un de nous avec elles.

» Je me souviens d'un temps où l'un d'entre nous, seul, aurait pu pénétrer dans l'une de leurs cités et voir ses dix mille habitants se soumettre jusqu'au dernier, en découvrant leur gorge. À présent, je vous assure qu'ils nous attendent dans le Nord, avec leurs canons, leurs fusils, leurs

navires, leurs épées, leurs mains nues. Si les pertes sont de dix contre un en notre faveur, nous serons tout de même vaincus. Car si leur haine contamine l'Est, et même le Sud, jusqu'au domaine des Bantags, vous aussi verrez les champs de bataille recouverts des cadavres de vos guerriers. Car la semence du bétail est puissante, et ils se propagent dans notre monde par millions.

» Vous prétendez qu'il n'y a pas d'honneur à les combattre. Écoutez bien mes paroles, Tayang, vous tous. Honneur ou pas, vous serez, dans les deux cas, abattus par leurs balles, et ils vous mettront en terre avec joie.

Il baissa la voix.

— Ils creuseront l'ultime tombe de notre race en riant.

Tayang remua sur son trône, mal à l'aise. Il était déconcerté et pourtant incapable de répondre, car il pouvait voir la lueur dans les yeux de ses Qarths. Ses chefs de clan, assis en silence, avaient l'attention rivée sur Tamuka.

— Combattre ce nouveau bétail est comme lutter contre les ugraslas, les grands serpents de vos forêts. Vous les attrapez, vous pensez les avoir mis à terre, et c'est alors qu'ils vous glissent entre les doigts et s'enroulent autour de vous.

» Nous avons fabriqué des armes à feu ou, devrais-je dire, des têtes de bétail les ont fabriquées pour nous, et cela nous a pris un an. Puis les Yankees ont conçu des armes aussi performantes, et même encore meilleures, en dix fois moins de temps.

» Nous créons une arme qui peut lancer des flammes et du plomb et tuer un homme à cinquante pas, comme celle que vous avez vue avant cette réunion. Alors, le bétail met au point un modèle qui peut tuer à deux cents pas, en modifiant simplement la forme de la balle et en creusant des sillons dans le canon.

» Nous devons apprendre à fabriquer ces choses nous-mêmes, de nos propres mains.

— Tu appelles ceux qui possèdent le *ka* à travailler ? grogna Tayang. Peut-être que cette chose, à l'intérieur de toi, que tu nommes le *tu*, serait un esprit plus enclin à accomplir une besogne aussi humiliante, mais pas un guerrier.

À l'exception de Muzta, l'assemblée acquiesça, d'un hochement de tête, aux paroles de Tayang.

— Nous devons nous libérer du bétail pour rester libres, tout simplement, répondit Tamuka avec défi.

— Pour être des esclaves creusant les montagnes à la recherche de fer noir, pour suer devant les forges ? Ceci n'est pas la liberté. C'est une existence humaine, rétorqua calmement Jubadi, bien que de toute évidence il soit dérouté par les paroles de Tamuka.

Celui-ci s'arrêta, comme s'il cherchait les mots appropriés.

— Nous vivons sans évoluer, ils vivent pour le changement.

— Et tu nous dis de changer, dit Muzta, comblant le silence.

Tamuka répondit d'un hochement de tête.

— Si nous souhaitons survivre, nous devons nous adapter au changement, en rejetant ce qui était pour ce qui est.

— Pour toujours ? demanda Muzta.

— Du moins pour le moment. Mais, même une fois le problème réglé, rien ne sera jamais plus comme avant.

— Et pourquoi pas ? coupa Tayang. Je ne vois toujours pas en quoi cela nous concerne.

— La première fois que j'ai entendu parler des ennuis des Tugars, j'ai ri, dit Jubadi. Ce n'est

plus le cas à présent.

Les Qarths de la horde bantague levèrent les yeux vers leur seigneur, attendant sa réponse.

— Que veux-tu donc ? demanda Tayang, toi qui parles pour le Qar Qarth des Merkis.

— Qu'on les anéantisse tous, dit froidement Tamuka.

— Tuer toutes les têtes de bétail ? répondit Tayang, stupéfait. Tu es fou. Ils font pousser notre nourriture, ils fabriquent tout ce que nous possédons ; ils créent nos vêtements et nos armures, ils forgent nos épées, ils empennent nos flèches et fabriquent nos arcs. Ils font pousser le grain, nous procurent les viandes inférieures que nous mangeons, et ils sont la nourriture noble qui remplit nos estomacs. Si nous suivons ton plan insensé, alors, que mangerons-nous ? Les Merkis ? De l'herbe ?

— Ne les tuez pas et, dans vingt ans, quand nous reviendrons dans cette région, ce seront eux qui s'assureront que *nous* nourrissons l'herbe.

En silence, Muzta se cala dans son fauteuil. Jusqu'à cet instant, il avait pensé que l'obstacle représenté par les Yankees pourrait être contourné ; même si cela prenait vingt nouvelles années de chevauchée autour du monde, les hordes reviendraient et se vengeraient.

Mais qui affronteraient-ils dans vingt ans ? Les représentations mentales de Tamuka avaient maintenant la clarté de celles de feu Qubata. Il avait vu la machine yankee qui traversait les terres en crachant de la fumée. Sur le moment, il avait trouvé cela curieux mais, avec une telle chose, les Yankees pouvaient en un jour parcourir une distance exigeant une semaine de chevauchée.

— Cette machine yankee, cette machine qui se déplace à travers les terres…, dit Muzta.

— Ils appellent ça un « train », répondit Tamuka.

— Oui, un train. Si nous poursuivons tous notre route vers l'est, ils auront construit à notre retour assez de machines pour unir cent de leurs cités contre nous. C'est pourquoi cela te regarde également, Tayang. Ignore-les maintenant et, quand ton fils reviendra ici avec sa horde, il trouvera, déployée contre lui, une armée de têtes de bétail aussi nombreuses que les brins d'herbe d'une infinie mer verte. Et leurs troupes se déplaceront dix fois plus vite que nous.

Tayang baissa le regard vers celui qui, selon Muzta, était certainement son héritier.

— Alors, que veux-tu de nous ? répondit finalement Tayang.

— La paix, afin que toutes les forces de la horde merkie puissent marcher contre les Yankees, au printemps.

Tayang rit doucement.

— Et en échange ?

— La fin de la menace qu'ils incarnent, dit avec force Jubadi.

Tayang rit.

— Ai-je l'air d'un idiot ? Qu'en est-il de ces nouvelles armes ? J'ai entendu dire que les Merkis peuvent même voler. Est-ce vrai ?

— Oui, dit Jubadi. Nous savons voler.

Il y eut un murmure incrédule de la part des Qarths de Tayang.

— C'est la vérité, répondit Muzta. J'ai vu les cavaliers du ciel, les machines volantes fabriquées par les Merkis.

— Comment ? demanda Tayang, incapable de contenir sa curiosité.

Tamuka jeta un coup d'œil à Jubadi.

— L'un des traîtres yankees connaissait le secret pour créer un air invisible qui permet de flotter.

— C'est sans doute le vent de ses fesses, dit Tayang, riant grassement.

Jubadi sourit.

— C'est un gaz mortel, qui explose au contact du feu. On l'enferme dans une vaste tente cousue pour former un ballon, qui flotte une fois rempli. Sous celui-ci, nous avons mis des machines trouvées dans les tumulus de nos lointains ancêtres, avant les cycles. Nous avons enlevé les roues pourries des chariots et fabriqué des pales qui tournoient dans les airs pour pousser ces ballons d'un endroit à l'autre.

— Les chariots funéraires qui se déplacent sans chevaux ? demanda Tayang.

Jubadi hocha la tête.

— Vous avez profané les tombes des ancêtres. Ce sera votre malédiction, grogna une voix derrière Tayang.

Jubadi jeta un coup d'œil au chaman, s'attendant que Tayang punisse celui qui n'avait pas été invité à parler. Mais le Qar Qarth ne fit rien. Cette insulte hérissa Jubadi.

— La malédiction a frappé plusieurs d'entre nous, coupa Tamuka. Leurs poils sont tombés, ils ont vomi du sang, puis sont morts. Mais d'autres n'ont pas été touchés, signe que tous les ancêtres ne sont pas en colère, qu'ils sont contents que nous utilisions ces choses pour briser notre ennemi commun.

Jubadi dévisagea le chaman, qui exécuta le signe censé les protéger du mauvais œil en retournant dans l'obscurité.

— Avec ces machines, nous pouvons voler au-dessus des territoires rous', ou même roums, pour les espionner, pour larguer des armes qui explosent. En ce moment même, j'en fabrique davantage et je n'arrêterai pas, car c'est la seule chose dont les Yankees ne disposent pas.

— Pourtant…, chuchota doucement Tamuka, sans que personne l'entende.

— La malédiction sera sur vous, pas sur moi, dit Tayang, bien qu'à l'évidence il soit curieux de voir cette étrange merveille.

Sous la tente, l'obscurité s'accentuait, comme la lumière rouge ruisselant du rabat ouest s'éteignait. Un cri aigu et perçant jaillit de l'extérieur de la yourte, celui des guetteurs, qui annonçaient le coucher du soleil. Tous se turent. Les trois Qar Qarths se levèrent de leur trône pour se tourner vers l'ouest. À leurs pieds, les Qarths tombèrent à genoux dans la même direction.

— Ô lumière du monde ! crièrent les guetteurs, voyage maintenant dans les territoires nocturnes du ciel éternel. Transmets nos louanges à nos aïeux, et aux aïeux de nos aïeux. Éclaire de tes rayons le pays des morts, puis reviens dans toute ta splendeur, une fois de plus.

Un dernier et mince trait de lumière scintilla sur l'horizon, s'étendant sur une longue bande. Il y eut un éclair vert et fugace, et tous poussèrent un cri de joie. Car ils venaient d'être témoins d'un présage favorable.

La lueur verte s'estompa. Les voix des trois umens déployés sur les collines répondirent au présage avec exaltation.

Les trois Qar Qarths se détournèrent, tandis que l'on refermait le rabat ouest et que l'on apportait des torches pour repousser l'obscurité. Près du centre de la yourte, où Tamuka se tenait, un gros tas de bois parfumé se dressait sur un brasero rond et emplissait la tente de sa fumée odorante. Tamuka le regarda avec plaisir. Ceux qui parcouraient à cheval les steppes centrales pouvaient passer des mois sans voir un feu de bois, cuisinant à l'aide de galettes d'herbe, de bouses séchées ou des branches d'un buisson épineux riche d'une huile qui brûlait en produisant une épaisse fumée âcre.

Tayang hocha la tête avec satisfaction, comme s'il était, en réalité, responsable du présage. Il se rassit et jeta un coup d'œil à Jubadi.

— Alors, tu veux la paix ?

Jubadi fit « oui » de la tête.

— Tu veux que je t'accorde une trêve afin que tu puisses t'approprier les armes du bétail, les maîtriser et les retourner un jour contre nous.

Muzta remarqua l'expression exaspérée de Tamuka.

— Penser de cette façon signera notre arrêt de mort ! cria-t-il avec colère. Notre ennemi, c'est le bétail. D'abord, ce furent les Rous', maintenant les Roums et, après eux, toutes les têtes de bétail du monde auront vent de ce qui s'est passé. Déjà, la vermine qui rampe devant nous, les Vagabonds, a répandu la nouvelle de la rébellion et précède d'une saison entière nos cavaliers les plus avancés.

» Il n'y a qu'une seule réponse possible. Laissez les Merkis en paix, qu'ils puissent tourner toute leur puissance contre le bétail mené par les Yankees. Si vous nous accordez cela, nous les tuerons.

Il hésita un instant, comme s'il connaissait la réaction que sa déclaration suivante susciterait.

— Ensuite, tuez chaque tête de bétail de ce monde. Purifions-nous. Alors seulement nous pourrons redevenir ce que nous étions.

— Tuer notre propre bétail ! rugit Tayang, partagé entre la rage et l'incrédulité. Et qui nous nourrira ?

— Nous nous en chargerons nous-mêmes, comme le faisaient nos aïeux.

Tayang secoua la tête.

— En creusant dans le sol ! Tu es fou.

Muzta constata, à l'expression de leurs visages, que les partisans de Tayang partageaient cette opinion.

— Porte-bouclier, tu ne parles plus selon mes souhaits, dit calmement Jubadi. Je demande la paix seulement pour mettre les Yankees à genoux, pour en faire de nouveau du bétail ou bien les massacrer, rien de plus.

— Je parle ainsi que l'exige mon *tu*, répondit Tamuka, sans céder.

— Alors, accorde au moins la paix à Jubadi, coupa Muzta, avant que Jubadi et Tayang soient distraits par les paroles de Tamuka. Laisse-le exterminer toutes les têtes de bétail contaminées par ces nouvelles façons de vivre.

— Et qu'en est-il des armes ? Tu n'as toujours pas répondu à ce sujet.

— Quand nous avons vaincu les Yors, nous avons détruit leurs armes, dit Jubadi, car nos aïeux savaient que ce pouvoir, capable de changer quelqu'un en poussière, nous aurait tous détruits. Nous devons recommencer. Quand ils auront été vaincus, nous effacerons toute trace de leur existence.

Tamuka se retourna vers Jubadi.

— Depuis la nuit des temps, les têtes de bétail arrivent par le tunnel. Elles vont continuer. Et si les prochaines étaient encore plus dangereuses que les Yankees ?

— Pour le moment, ce n'est pas mon affaire, répondit Jubadi d'un ton brusque, indiquant qu'il ne tolérerait pas d'être défié ainsi par quelqu'un qui n'était pas son propre porte-bouclier, mais seulement celui de son fils.

— Les garanties ? répondit Tayang.

— Des « garanties ? », répliqua Jubadi, regardant par-delà Tamuka. Au printemps, je souhaite chevaucher vers le nord avec nos nouveaux canons – forgés en ce moment même –, les nouvelles machines volantes et tous mes umens, afin d'en finir avec les Yankees une bonne fois pour toutes. Je perdrai de nombreux guerriers, mais nous avons beaucoup appris. Au bout du compte, nous les

vaincrons. Peut-être devrais-je *te* demander des garanties.

Tayang rit et secoua la tête.

— Qu'est-ce que je gagne à ne pas t'attaquer ?

— Un tiers de tous les canons que vous produirez cet hiver et toutes les têtes de bétail de Cartha qui savent les fabriquer, une fois la guerre terminée, coupa Muzta, jetant un coup d'œil à Jubadi. Donne-lui cela.

— Les Carthas sont à moi. Les canons aussi.

— Au printemps, tu auras bien plus de canons que nécessaire. Des prisonniers rous', ou même des Roums, remplaceront n'importe quel Cartha. Quand les Yankees seront enfin vaincus, vous pourrez vous mettre d'accord pour détruire les armes ensemble, afin que nous puissions chevaucher et nous battre, l'arc à la main, comme nous le faisions autrefois.

Les deux Qarths regardèrent Muzta.

— Peut-être est-ce là un point de départ, dit Tayang avec ruse.

— Aucun de vous n'a écouté, dit Tamuka, d'une voix emplie de tristesse.

Les trois Qar Qarths marquèrent une pause.

— Nous avons de grandes chances de les vaincre, du moins pour le moment, dit Tamuka. Mais vous rêvez tous encore d'un avenir identique au passé. Vous ne voyez pas qu'une guerre a commencé, une guerre qui ne finira que de deux façons possibles. Ce monde sera soit la demeure de la horde, soit celle du bétail, mais plus jamais nous ne pourrons coexister. C'est de cela que tous les trois devriez parler aujourd'hui.

— Ma préoccupation est de vaincre les Yankees ! rugit Jubadi. Doutes-tu de notre succès, porte-bouclier ?

— Non, mon Qarth, répondit Tamuka, mais souvenez-vous simplement de cela ; ils vont encore essayer de changer la façon dont le monde tourne. Nous les vaincrons sans doute, dans une guerre qui nous saignera à blanc, les uns et les autres. Nous garnirons nos tables de leurs cadavres, et leur chef Keane lui-même sera conduit devant nous. Les ruines de leurs cités seront jonchées d'os.

» Seulement, nous ne serons plus jamais les mêmes ensuite. Souvenez-vous de cet avertissement. Vous trois allez maintenant négocier pendant des jours pour décider si ce sera trois canons sur dix, ou quatre, cinq cents Carthas, ou bien cinq mille.

» Vous vous quitterez sans faire confiance aux deux autres. C'est cela le plus grand danger pour nous, pas le bétail que nous tuerons au printemps. Mes seigneurs, tuez-les tous, tuez-les jusqu'au dernier, sans pitié. Alors, nous pourrons nous divertir de nos affrontements, mais pas avant. Si vous ne faites pas cela, au bout du compte, ce seront eux qui nous traqueront.

Sans attendre qu'on le renvoie, Tamuka s'inclina profondément vers l'est, puis vers l'ouest, et quitta la yourte en marchant tête haute.

Il y eut de l'agitation silencieuse, alors que tous se regardaient d'un air gêné. Muzta jeta un coup d'œil à Jubadi. Il vit que le Qar Qarth des Merkis était troublé, soit parce qu'il était en colère, soit parce qu'il était d'accord. Muzta ne pouvait le dire.

— As-tu dit la moitié des canons ? demanda Tayang.

Muzta se retourna et vit le sourire qui illuminait les traits du Qar Qarth des Bantags.

Feignant l'indifférence, Muzta reprit un morceau de chair humaine bouillie sur le plateau à côté de lui et le mâcha lentement.

Tout était clair maintenant dans son esprit ; le chemin que les Tugars devraient s'ouvrir entre les

trois forces – les Bantags, les Merkis, et le bétail – serait difficile.

Tamuka avait raison au moins au sujet de sa prophétie guerrière. Des rivières de sang couleraient au printemps, quand chacun agirait selon son propre plan. Pourtant, avec les armes forgées en ce moment même par les esclaves de Cartha et les nouvelles machines volantes, Jubadi avait de fortes chances de l'emporter. Les humains étaient tout simplement trop peu nombreux pour s'opposer à une telle puissance.

Mais l'astuce consistait à survivre. Et, ignorant le marchandage des deux autres Qar Qarths, un mince sourire passa finalement sur son visage.

— Faites-le entrer, dit Andrew, sans se retourner vers la porte.

Il ouvrit le poêle et mit une nouvelle bûche dans le feu. Les premiers véritables frimas de l'automne commençaient, et une pluie froide cinglait la vitre. Dans l'angle, l'horloge de parquet faisait doucement « tic-tac », et ce bruit lui parut menaçant. Un « clic » à chaque seconde, mesurant l'écoulement du précieux temps. *C'est amusant,* pensa-t-il, *le bruit que fait une horloge alors que ses aiguilles tournent. On l'entend à peine, sauf quand on est seul. Sa voix forte, implacable, irrésistible, nous rappelle la mort, le temps qui passe, qui nous file entre les doigts*.

Il regarda de nouveau par la fenêtre. Il faisait nuit. Bientôt 2 heures du matin. Kathleen et le bébé dormaient à l'étage. Leur maison était plongée dans le silence, à l'exception des craquements du bois, des rafales de vent soufflant à l'extérieur et du « tic-tac » de l'horloge.

Il se retourna vers celle-ci.

Combien de temps avons-nous ? se demanda-t-il. *Ils ne viendront pas cet hiver – ils n'ont pas les armes, il n'y a pas assez de nourriture pour faire vivre une horde trois fois plus nombreuse que celle des Tugars, et cette guerre contre les Bantags les retarde* . Non, ils attendraient le printemps, quand l'herbe serait haute.

Il dessina des lignes imaginaires dans son esprit, sans même avoir besoin de consulter une carte. Le Potomac – ce nom le fit sourire – se trouvait à plus de cent cinquante kilomètres au sud-ouest. Ils donnaient des noms semblables à tous les lieux de leur nouveau monde, comme pour l'associer à celui qu'ils avaient perdu et qui s'estompait dans leurs souvenirs.

Toujours combattre un ennemi en dehors de son propre territoire, si c'était possible. Mais, surtout, le Neiper ne pourrait jamais être tenu bien longtemps. Les Merkis pourraient se déplacer en amont, à travers les bois, en suivant le cours du fleuve, qui s'inclinait vers l'est. Ils arriveraient sur leur flanc, les interceptant à l'est de Vazima. Là-bas, le terrain était trop accidenté pour une voie de chemin de fer. Ils les flanqueraient et tomberaient sur Rous' par-derrière, puis les achèveraient. Non. La dernière fois, ils disposaient uniquement de Souzdal. À présent, il y avait tous les Rous', l'alliance, la voie de chemin de fer de Roum. *Nous ne pouvons pas nous terrer de nouveau – Souzdal ne peut pas contenir tout le monde. Ils nous affameraient si nous tentions le coup.*

Non, il fallait que ce soit le Potomac, même si Hans n'était pas d'accord. Les contenir à cet endroit, en bordure de steppe. Construire une ligne comme Bobbie Lee [2] l'avait fait à Petersburg ; des tranchées, des remparts en terre, des pièges, des barbelés. Bâtir une ligne si solide qu'ils se saigneraient à blanc contre celle-ci. Et puis tenir bon jusqu'à ce qu'ils finissent par en avoir assez et repartent.

Alors, pourquoi suis-je indécis ? se demanda-t-il.

On frappa un coup feutré à la porte du petit salon.

— Entrez.

Andrew l'entendit entrer, mais il attendit un instant avant de se retourner. Il distinguait la respiration légère de l'homme et frissonna brièvement, comme si un air fétide persistait autour de lui, l'odeur des fosses.

— Vous savez, tout le monde, moi y compris, serait heureux de vous voir chassé – ou, mieux encore, vous voir recevoir le châtiment des bannis.

— Je ne viens pas m'excuser.

La voix était calme. Avec un accent certes souzdalien, aux voyelles amplement roulées, mais teinté du phrasé guttural d'un habitué du langage des hordes.

Andrew se retourna et regarda l'homme.

— Manger la chair d'un autre être humain…, chuchota-t-il.

— C'était ça ou la mort, répondit Yuri. Tous les familiers sont forcés de le faire – c'est leur façon de nous séparer à jamais de notre propre race. Je voulais vivre.

Andrew essaya d'imaginer sa réaction dans un cas pareil. Il y avait eu l'expédition Donner[3], ou les hommes de l'*Essex* [4] qui étaient allés jusqu'à tirer au sort ceux qui seraient assommés et mangés, le fils du capitaine étant l'une de ces offrandes de chair. Car ceci est mon corps… Blasphème ! Il repoussa cette pensée.

Il songea aux vies tourmentées que les survivants avaient dû endurer, à la violation du plus interdit des tabous ; ne mange pas la chair de ta propre race.

— Dans le confort de cette pièce, il est facile de dire ou de penser que vous ne le feriez pas, dit Yuri, un très léger sourire passant sur son visage. Et puis vous assistez au festin de la Lune. Vous voyez les victimes conduites à l'abattoir en se débattant avec des hurlements de douleur atroce, les convulsions des mourants. Vous entendez les railleries des Merkis, avec leurs cuillers dorées étincelant à la lumière des torches. Les yeux des victimes torturées s'assombrissent. Puis les Merkis vous regardent et vous mettent brusquement le plat sous le nez. « Mange, ricanent-ils (et il chuchota les mots en langue merkie), mange, ou tu seras le prochain. »

Il regarda Andrew dans les yeux.

— Je voulais vivre… (Il marqua une pause.) Je ne pouvais supporter la terreur dans les yeux des sacrifiés de la Lune. Je ne pouvais pas imaginer voir mon propre crâne ainsi arraché alors que je serais encore vivant. Je ne pouvais pas faire face à l'horreur de cette fin ; le crâne ouvert, le chaman remplissant la flasque dorée…

Sa voix s'éteignit, et il fut pris d'un très léger tremblement.

— Et donc j'ai mangé…

Andrew ne dit rien. Il y avait une sorte de fascination perverse à l'écouter parler, on se sentait comme attiré, malgré tout, par l'interdit et le grotesque, incapable de détourner le regard. Pendant que sa femme et son enfant dormaient à l'étage, il écoutait, comme si Lazare était revenu des portes de l'enfer pour s'adresser à lui.

— La deuxième fois, ce ne fut pas si dur car, après tout, lorsque l'on est déjà damné, on ne peut pas l'être plus encore pour ses iniquités. Et, en fin de compte, je n'ai plus fait attention à ce qu'il y avait dans l'assiette. C'était un élément de mon existence en enfer. J'étais l'un d'eux. Au bout d'un certain temps, cela n'avait plus d'importance pour moi.

— Alors, pourquoi partir ? demanda Andrew.

— On n'oublie jamais le murmure des eaux de son pays, l'odeur de son foyer, les voix de son peuple, le rire des enfants quand on l'a été soi-même. Yankee, vous devez savoir cela – j'ai entendu parler de votre Maine.

Le mot fut comme un coup de poignard. *Le Maine. Chez moi*. Les rues de Brunswick, le fort accent traînant de ses amis et de ses voisins, les paisibles matinées de printemps où il enseignait, quand le monde s'animait. Le parfum des pommiers en fleur, l'envie irrésistible de plonger dans le lac, l'été, dans les bois près de Waterville (c'était magique lors des nuits de lune), les eaux de la baie de Merrymeeting qui grouillaient d'oies à l'automne, les vagues s'écrasant sur un rivage rocailleux. Tout cela lui revint brutalement en mémoire.

Il acquiesça, puis baissa la tête un instant, le cœur lourd, la gorge serrée.

— Même si vous me chassez, même si je suis condamné et tué, j'aurai toujours revu Souzdal une dernière fois, et cela me suffit.

— Si c'était la seule chose qui me préoccupait, répondit Andrew, je ne serais pas en train de vous parler maintenant.

— Je m'en suis rendu compte, dit Yuri, d'une voix douce et calme. Vous n'arrivez pas à décider de mon sort, à savoir ce qui est vérité ou mensonges là-dedans (et il pointa sa tête du doigt).

Andrew opina du chef.

Yuri observa la pièce avec une curiosité non déguisée qu'Andrew trouvait intéressante. Il jeta un coup d'œil à l'horloge, puis son regard devenu interrogateur revint se poser sur Andrew.

— C'est une machine pour mesurer l'écoulement du temps.

— Tant de choses ont changé, dit Yuri. J'ai quitté Souzdal il y a vingt et un ans. Je voulais vendre de ridicules babioles en or aux Carthas. Quand je suis parti, Ivor n'était pas encore boyard, ma femme était toujours jeune et encore en vie, ma ville…

Il secoua la tête et regarda autour de lui.

— Et ma ville n'avait pas encore changé, à la suite de tout ce que vous avez fait.

» Pour m'être rendu dans le Sud, par appât du gain, ma vie tout entière a basculé sur la côte orientale, avant d'être emportée par les Merkis qui se rendaient à Cartha. Maintenant, vingt et un ans plus tard, je suis de retour.

Il soupira, comme s'il se rendait compte de la folie de ses rêves.

— Vous savez que personne ici n'a chevauché avec les Merkis durant un cycle entier, dit Andrew, observant soigneusement les réactions de Yuri. Personne ne les connaît comme vous.

— Normalement, ils tuent leurs familiers à trois occasions, répondit Yuri d'une voix lointaine. Tous, à l'exception des plus appréciés, sont éliminés à l'arrivée à Barkth Num, les montagnes sacrées. Ensuite, à la mort d'un Qar Qarth.

— Et tous ceux originaires d'un territoire donné quand on approche de celui-ci, en dehors des plus dévoués, coupa Andrew.

Yuri hocha la tête.

— Seulement ceux en qui ils ont le plus confiance.

— Vous faisait-on confiance ?

— J'ai servi Tamuka, porte-bouclier du Zan Qarth Vuka, héritier du Qar Qarth Jubadi va Ulga de la horde merkie, annonça Yuri avec une note de fierté dans la voix. J'ai façonné pour lui le hausse-col d'or qu'il porte encore aujourd'hui, et les reliures des écritures sacrées des noms. J'ai appris à Tamuka, porte-bouclier du Clan blanc, la langue des Rous'.

» Oui, on me faisait confiance. J'étais présenté avec fierté comme quelqu'un maîtrisant une dizaine de langues, maître du façonnage de l'or précieux ; j'avais le droit de porter le collier d'or du familier du porte-bouclier.

D'un air absent, il toucha son cou, marqué de cals à peine visibles.

— Certains disent que vous avez été envoyé ici pour nous induire en erreur, pour nous espionner, pour apprendre ce qu'il faudrait savoir afin de conquérir ce pays.

— Je vous ai donné la nouvelle de la rencontre des trois Qar Qarths.

— Nous l'aurions apprise bien assez tôt, même sans votre aide.

Yuri rit doucement.

— Alors, tuez-moi, chuchota-t-il. J'ai revu mon pays, bien qu'ils aient tous détourné le regard à ma vue. Ma femme est morte, mes fils sont devenus adultes seulement pour trouver la mort durant vos guerres.

Il s'arrêta un instant, regardant Andrew droit dans les yeux. Il baissa le regard sur l'anneau d'or à son doigt et fit courir son pouce dessus d'un air absent. Puis, de nouveau, ses yeux froids dévisagèrent Andrew.

Combien de parents me considèrent-ils de la sorte ? se demanda tout à coup Andrew. Les yeux de Yuri interrompirent ses pensées et il éprouva de la gêne. Celui-ci avait un pouvoir sur lui, un calme et une assurance qu'il ne pouvait pas tout à fait comprendre. Comment quelqu'un qui avait vécu au bord des fosses, tel un esclave, et vu de telles horreurs, pouvait-il afficher un tel calme intérieur ?

— J'offre tout ce que je sais, Andrew Lawrence Keane du Maine. Si j'ai trahi mon peuple le jour où j'ai mangé de leur chair, il est facile de trahir ceux qui m'ont changé ainsi.

Ils restèrent tous deux silencieux, et le « tic-tac » de l'horloge, de nouveau parfaitement audible, emplit le vide.

Yuri lui jeta un coup d'œil.

— Une curieuse machine. La voix du temps, dit-il avec un petit rire. Vous savez, il ne vous en reste pas beaucoup et, quand ils seront là, ce sera comme une tempête venue de l'enfer.

Andrew hocha la tête, toujours irrésolu.

— Croyez-moi, Jubadi a passé un nombre incalculable d'heures à vous étudier. Il peut compter sur le traître Hinsen, et sur une poignée de marins yankees du grand navire, toujours prisonniers, qui ont échangé leur honneur contre leur vie. Jubadi a passé beaucoup de temps à se glisser dans votre esprit. Vous n'avez aucun moyen de déchiffrer le sien.

Andrew leva la tête à la mention du nom de Hinsen. Il possédait maintenant une signification aussi sinistre que celui de Benedict Arnold [5], un nom à prononcer avec dégoût. Hinsen était le seul qui aurait pu leur dire comment faire de l'hydrogène pour leurs machines, et beaucoup plus encore.

— L'avez-vous vu ?

Yuri hocha la tête.

— Souvent. Il rampait devant Jubadi avec moult promesses, en lui racontant vos méthodes de combat, les formations utilisées, votre façon de penser, votre façon de diriger.

— Et les autres ?

— La plupart des marins yankees et souzdaliens sont morts. Certains ont refusé de les aider, d'autres ont tenté de fuir. Mais il en reste encore une poignée. Il y a les autres marins, ceux qui parlent votre langue et venaient de la mer du Sud. Ils ont rapporté l'une de vos machines à vapeur à Cartha mais, quand la nouvelle de votre victoire est arrivée, ils sont partis discrètement.

Il gloussa doucement.

— Ils ont volé l'un des vaisseaux de fer que Cromwell fabriquait, mais qui n'était pas encore prêt pour la guerre. Plusieurs Souzdaliens et deux ou trois marins yankees sont partis avec eux. Ils ont pris la direction du sud et nous n'avons pas eu de nouvelles. Jubadi était furieux.

Il s'arrêta un instant.

— Pour se venger, il a tué cinq mille personnes vivant sur le front de mer.

Dommage qu'ils n'aient pas pris vers le nord, songea Andrew. Les moteurs des bateaux de Cromwell, bien que fabriqués grossièrement, étaient de conception solide. Il maudit une nouvelle fois cet homme qui avait dissimulé ses connaissances quand ils en avaient eu le plus besoin.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer avec Cromwell ?

— Le festin de la Lune. On dit qu'il est mort dignement.

Andrew ne dit rien. Il était capable d'éprouver de la pitié pour n'importe quel homme condamné à un tel destin, même un traître. Bien qu'il ait été contraint et forcé, Yuri n'en était pas moins un traître, lui aussi. Il avait dû se montrer totalement loyal envers ses maîtres, autrement ceux-ci l'auraient tué, des années auparavant. Vingt ans avec eux avaient dû laisser leur empreinte.

— Nous avons été trop souvent trahis, dit doucement Andrew, regardant Yuri droit dans les yeux.

— Utilisez-moi, et je vous dirai ce qu'ils craignent. Je vous parlerai de Jubadi, de Vuka, de Shaga et de Tamuka.

Les noms, débités à toute vitesse, avaient des accents sombres et emplis de menace, et Andrew se rendit compte tout à coup combien il en savait peu en réalité sur son ennemi. C'était une foule sans visages, une sombre et grouillante entité de terreur, tels de mystérieux démons de l'Apocalypse. Pourtant, il ne connaissait rien d'eux – qui ils étaient vraiment, comment ils pensaient, ce dont ils rêvaient. C'était la première voix, hors de ces ténèbres, qui pouvait lui en apprendre plus.

Il savait également que personne, parmi les Rous' avec qui il avait discuté ce soir, n'avait eu une parole de sympathie pour cet homme. Quelques-uns se souvenaient de lui avant sa disparition, un marchand déjà méprisé à cette époque. Un homme qui avait maintenant l'odeur de la chair brûlée sur les lèvres. Un homme qui avait trahi sa propre race pour sauver sa vie, une vie devenue ainsi sans valeur et dépourvue d'espoir de rédemption. Les demandes les plus modérées recommandaient tout simplement qu'on le chasse. Mais tous les Rous', y compris Kal, désiraient le châtiment requis contre les familiers en fuite ; lui couper la langue, la lui enfoncer dans la gorge, puis l'attacher aux murs de la cité pendant qu'il mourrait d'étouffement. C'était l'ancien châtiment établi par les Tugars et les Merkis pour un fugitif. Mais il était également révélateur de la terreur provoquée par quelqu'un qui avait vécu si longtemps avec les hordes que l'on craignait maintenant qu'il trahisse sa propre race.

De nouveau le silence, l'horloge égrenant les secondes, les minutes, et les heures qui les séparaient du retour de la horde. À l'extérieur, la froide pluie d'automne avait l'air plus douce, différente. Par la fenêtre, Andrew vit les premiers gros flocons tomber et geler contre la vitre.

Il se retourna vers Yuri.

— Asseyez-vous, Yuri Yaroslavich. Nous avons à parler.

1 Synonyme de rameur. (*NdT*)

2 Général Robert E. Lee (1807-1870) de l'armée confédérée durant la guerre de Sécession des États-Unis. (*NdT*)

3 Nom donné à un groupe de colons américains en route pour la Californie. Bloqués durant l'hiver 1846-1847, certains en vinrent au

cannibalisme. (*NdT*)

4 Baleinier de Nantucket qui sombra en 1820 au large des Galapagos. Inspira en partie Herman Melville pour *Moby Dick*. (*NdT*)

5 Général de l'Armée continentale (1741-1801) durant la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique. (*NdT*)

Chapitre premier

« Mon très cher amour, ta précieuse fille et moi pensons à toi avec nostalgie. »

Il sourit au souvenir de sa lettre. Quand il était encore professeur au Bowdoin College, il aurait barré « avec nostalgie » dans n'importe quelle copie d'étudiant, mais, de la part de Kathleen, c'était touchant.

Déjà six semaines, ou bien était-ce sept ? Il pouvait à peine se souvenir des jours écoulés depuis qu'il s'était assis pour la dernière fois au coin du feu en tenant Maddie dans ses bras, Kathleen près de lui.

« Avec nostalgie. »

Une rafale de vent glacial balaya la vaste steppe, apportant avec elle des éclats de pluie gelée semblables à des aiguilles. Marmonnant un juron, le colonel Andrew Lawrence Keane rabattit sur ses yeux son képi cabossé. Ces maudits couvre-chefs n'avaient jamais valu grand-chose. Quel que soit l'idiot du département de la Guerre qui les avait autorisés dans l'armée de l'Union, il n'avait jamais dû se retrouver sous une pluie battante, ou bien marcher sous le soleil ardent de Virginie. Andrew n'était pas à cheval sur le code vestimentaire. La plupart des hommes du 35e s'étaient débarrassés de cette coiffe ridicule à la première occasion, optant pour le Hardee à large bord et calotte haute, qui protégeait parfaitement le visage de la pluie, de la neige et du soleil. Mais, en tant que commandant du régiment, il avait toujours observé le règlement de l'armée, même ici. *Les vieilles habitudes ont assurément la vie dure*, se dit-il en secouant tristement la tête. À présent, il était ministre des Armées, et vice-président de la république de Rous', et pourtant, il portait toujours le vieil uniforme fatigué d'un colonel de l'armée du Potomac.

Cette fière armée est-elle toujours en marche ? se demanda-t-il avec une pointe de nostalgie. En quelle année était-on là-bas ? Curieusement, il ne voyait même plus les États-Unis comme son pays. Sa demeure était ici ; la cité de Souzdal, la République et le monde de Valdennia.

Cela faisait près de quatre ans. Là-bas, ce devait donc être la fin de l'année 1868. Non, la plupart des gars étaient sans doute rentrés à la maison désormais, après la fin de la guerre. Les longues colonnes ondulantes des tuniques bleues, les cercles de feux de camp, la rivière sinueuse des hommes s'écoulant dans la campagne… Tout cela avait dû disparaître à présent, des centaines de milliers de soldats s'en retournant chez eux, auprès de leurs êtres chers. À l'exception des morts. À l'exception des rescapés du 35e du Maine, exilés ici, quel que soit cet ici.

Il se souvint d'une marche, deux ou trois jours avant Gettysburg, quand un orage avait grondé au-dessus des colonnes. Le ciel, illuminé de langues de feu fourchues, avait pris une sombre teinte noir vert. Andrew s'était arrêté en haut d'une crête peu élevée et s'était retourné alors que la colonne serpentait à travers la vallée. À chaque éclair d'un bleu électrique, on avait l'impression que vingt mille mousquets recueillaient cette lumière, reflétant la foudre du marteau de guerre de Thor et les aveuglant de leur éclat. La pluie, qui s'était mise à tomber, avait plongé le monde dans l'obscurité. Et pourtant, masse bleue sous l'orage, ils avaient continué à avancer, en chancelant, vers leur destinée

finale.

Andrew se souvenait du son de leurs voix, des chansons qui parcouraient les colonnes en marche, des rires voltigeant dans l'air du soir, des cris de triomphe saluant la victoire prochaine, de leurs péans lancés vers les cieux, du fracas des tambours au loin. Et, quand la nuit tombait enfin, le lancinant appel du clairon planait au-dessus du camp… Où étaient-ils maintenant ? *Où sommes-nous* ?

Il leva la tête vers les cieux, comme il le faisait si souvent. Il pensait toujours que ses anciens compagnons se trouvaient quelque part au-delà de la Grande Roue, cachée maintenant par la tempête cinglante. Son pays natal était-il en sécurité ? se demanda-t-il. Lincoln devait être en train de terminer son deuxième mandat. Le souvenir de son vieux héros le fit sourire tristement. Avec un peu de chance, il était maintenant président d'un pays réunifié.

« Le pays natal », voilà comment il considérait à présent les États-Unis, de la même façon que Hans évoquait la Prusse, Pat, l'Irlande, et Emil, la Hongrie. Pourtant, c'était différent. Il avait transplanté ici quelque chose de l'Amérique – « les États-Unis de Rous' », les appelait-on maintenant. Ils les modelaient pour en faire une évocation de leur pays. Au moins, dans les bois au-delà de Souzdal, il se sentait en quelque sorte chez lui, comme dans le Maine. C'était particulièrement le cas durant l'hiver, quand les immenses forêts silencieuses étaient drapées d'un manteau d'un blanc cristallin. Il pouvait tout oublier, du moins lors de ces rares instants où il chevauchait vers le nord, dans les bois, pour être seul. C'était tellement semblable aux terres sur lesquelles il avait grandi ; les bois parsemés de rochers, les pins imposants, l'âpre vent glacial.

Mon Dieu, le Maine me manque, pensa-t-il tristement. Autrefois, à Bowdoin, il n'était rien d'autre qu'un professeur d'histoire, dans un coin perdu. Il donnait des cours magistraux, fréquentait la bibliothèque, ou se promenait sur les plages rocailleuses. Et, pourtant, il avait toujours rêvé de quelque chose de plus. Il savait que c'était là la tentation de l'historien, qui songeait au passé en imaginant qu'un jour, d'une façon ou d'une autre, il lui serait possible de jouer un rôle dans la grande histoire. Et quand on avait offert à Andrew une petite place dans l'immense drame de la guerre de Sécession, il s'était jeté dessus, sans jamais se rendre compte de tout ce qu'il avait laissé derrière lui. En réalisant son rêve, il en avait perdu un autre.

Bien sûr, je n'aurais jamais pu imaginer cela, songea-t-il avec un sourire triste ; le dernier voyage à bord de l'*Ogunquit*, le réveil dans ce monde cauchemardesque. C'était drôle, mais il se retrouvait tout à coup à rêver de pouvoir revenir en arrière, au tout début, de se réveiller comme si tout cela n'était qu'une illusion. *Mais alors,* se dit-il, *je perdrais tout – Kathleen, le bébé, Emil, Pat, Hans, Kal, et cette étrange sensation de puissance que ce monde m'a donnée – comme si je façonnais seul le destin de tout un peuple. Mais au moins, là-bas, avant de m'engager, je savais ce qu'était la paix*.

« La paix. » Il réfléchit longuement à ce mot, le laissant dériver dans son esprit. Plus de deux ans de guerre contre les rebelles, et presque quatre ici. La guerre laissait des traces ; bien qu'à peine âgé de quarante ans, ses cheveux grisonnaient, son visage était ridé et plissé. Il se revit à la veille d'Antietam. Il lui semblait qu'il était un enfant alors, avant de « voir un éléphant ». C'était l'expression consacrée des vétérans pour qualifier la première bataille d'une recrue. Avait-il vraiment été si jeune un jour ?

Il cocha silencieusement les noms ; Antietam, Fredericksburg, Gettysburg, la Wilderness, Cold Harbor, Petersburg, puis ici la rébellion des paysans, la première guerre tugare, la campagne de

Roum, les batailles navales devant Souzdal, les incessantes escarmouches de la campagne hivernale des collines de la Shenandoah. Et maintenant la suivante, quel que soit le nom qu'on lui donnerait – il savait d'instinct qu'elle approchait.

Andrew tourna le dos à la pluie et regarda vers le sud et l'immensité de la steppe. Mais on ne distinguait pratiquement rien sous l'orage et dans le brouillard tourbillonnant qui accompagnaient l'aube naissante. Il savait cependant à quoi ressemblait le paysage, avec ces immenses plaines qu'il trouvait vaguement dérangeantes. Était-ce la faute du terrain, ses collines basses et vallonnées qui semblaient s'étendre à l'infini, si exotiques pour quelqu'un originaire de la Nouvelle-Angleterre ? Ou était-ce à cause de la menace qui, il le savait, les attendait ici, lovée dans sa puissance, prévoyant de frapper quand le temps changerait et que pousserait la première herbe du printemps ?

Andrew savait que leur arrivée était aussi inéluctable que le lever du soleil rouge sang. Les renseignements rapportés par un Hamilcar devenu amer et presque fou l'avaient confirmé. Celui-ci avait mené trois raids jusqu'à Cartha, dans une tentative désespérée pour sauver, à tout le moins, quelques-uns de ses sujets. Les réfugiés revenus avec lui avaient parlé de préparatifs incessants, de la fabrication intensive de canons. D'immenses hangars étaient construits juste de l'autre côté des collines de la Shenandoah, pour abriter les machines volantes merkies. La horde avait passé l'hiver à Cartha. Plus de sept cent mille habitants avaient été conduits aux fosses pendant qu'elle rassemblait ses forces. Ses umens avaient manœuvré durant l'hiver, s'exerçant avec leurs nouvelles armes, libérés de leurs affrontements contre les Bantags, dont on signalait le déplacement plus à l'est.

Les réfugiés avaient également raconté leurs festins. Des centaines de milliers de victimes avaient fini dans les fosses. Le dicton ancestral « mais deux sur dix mourront pour les tables de leurs maîtres » avait depuis longtemps perdu toute signification, comme si les Merkis projetaient de dévorer tous les humains sur leur passage.

Il se rendit compte qu'ils étaient en chemin. Cette fois, ce serait un combat à mort, une guerre d'anéantissement, pour l'un ou l'autre camp.

— Vous savez, si Emil vous voyait dehors comme ça, il mourrait d'apoplexie.

Andrew se retourna dans la pluie battante et vit Hans Schuder, une expression de reproche dans le regard.

Andrew ne dit rien et se détourna.

— Comment va la fièvre ? demanda Hans, s'avançant à sa hauteur.

— Ça va.

L'allusion à sa température lui fit comprendre à quel point il se sentait toujours malade. Malgré la campagne sanitaire du docteur Weiss et l'éradication presque complète de la maladie à Souzdal, la fièvre typhoïde était encore une réalité dans les camps de l'armée. Il s'efforça de réprimer un frisson.

— Fiston, pourquoi ne retournez-vous pas dans vos quartiers, à votre place ? Le train arrivera bientôt et vous devriez vous reposer.

Andrew sourit tristement et examina son vieux mentor. Hans Schuder leva sur lui ses yeux bruns, son visage déchiré par de profonds sillons et enveloppé d'une barbe devenue d'un gris touffu. Mal à l'aise, Hans remua. Il boitait légèrement de la jambe droite, souvenir d'un tireur confédéré embusqué devant Cold Harbor. Ils portaient tous deux l'empreinte de leur métier et, pendant un bref instant, Andrew eut presque l'impression de pouvoir plier les doigts de sa main gauche. Le « membre fantôme », comme l'appelaient les vieux soldats. Même si son bras avait été coupé juste au-dessus du coude, il avait parfois la sensation qu'il était toujours là. Régulièrement, il tendait la main d'un air

absent pour toucher sa manche vide, s'attendant presque que le membre perdu depuis longtemps et enterré à Gettysburg soit, d'une façon ou d'une autre, revenu de la poussière d'un autre monde.

Il repoussa une envie irrésistible de le faire, ne se doutant pas que tous ceux qui l'entouraient savaient que sa main droite se portait à son moignon arrondi lorsqu'il était perdu dans ses pensées.

Il se retourna vers Hans et sourit faiblement.

Bien que Hans fût le commandant de l'armée souzdalienne, l'adjudant portait toujours sur sa veste bleue l'insigne de son ancien grade. Usée jusqu'à la corde, elle était pour l'instant cachée sous un vieux poncho élimé. Hans avait été avec lui depuis le début, le guidant, lui enseignant les principes du commandement et de la guerre. Puis il s'était mis en retrait, pour voir l'homme qu'il avait créé forger une nouvelle nation et faire naître l'espoir de briser le joug des hordes.

— J'avais seulement besoin d'air, Hans, dit-il finalement, rompant le silence. Je retourne à l'intérieur dans deux minutes.

Hans renifla le vent, comme un vieux chien à la recherche d'une piste.

— Il tourne au sud-ouest, il va bientôt pleuvoir, et le temps se réchauffera certainement pas mal avant la fin de la journée.

— La dernière neige de la saison, j'imagine, répondit Andrew d'un air absent.

L'après-midi précédent, la tempête avait frappé durement, prenant tout le monde par surprise, enterrant les premières traces vert pâle du printemps et recouvrant le monde d'un épais tourbillon de neige lourde et à moitié fondue. Il aurait souhaité que la tempête continue éternellement, avec une couche de neige si épaisse que ni les hommes ni les chevaux ne pourraient se déplacer. Toute journée supplémentaire leur donnait d'autant plus de temps pour se préparer. Mais on était déjà à ce qu'il aurait comparé à la mi-avril dans le Maine. Cette tempête serait très probablement la dernière. Dans moins d'un mois, l'herbe de la steppe serait à hauteur de genou. Elle devait certainement être déjà verte sur l'autre flanc des collines de la Shenandoah, à quatre-vingts kilomètres au sud. C'était la ligne de piquets la plus avancée, au-delà de laquelle s'étendait le domaine des Merkis.

La glace du Potomac s'était brisée deux semaines auparavant. Il pouvait entendre le fleuve aux flots épais, lourds des écoulements boueux du printemps. À près de cent mètres au bas de la pente, l'eau clapotait au bord des tranchées pour tireurs d'élite et se précipitait sur le fond rocailleux du gué. Il pouvait se représenter cette position – Dieu sait qu'il avait passé assez de mois à l'examiner. C'était le premier gué, à plus de soixante kilomètres de la mer. De là, le fleuve s'écoulait, large et profond, jusqu'à son embouchure.

Mais il fallait également tenir l'ensemble de la ligne, bien que celle-ci fût peu armée en hommes pour l'instant. Le lit du fleuve comptait de nombreux bancs de sable, ce qui rendait la manœuvre des cuirassés impossible, sauf à l'embouchure. S'ils la laissaient déserte, les Merkis pourraient traverser – des rapports indiquaient qu'ils avaient conçu des centaines d'embarcations légères pouvant servir de ponts flottants. Plus de soixante kilomètres de tranchées et de remparts devaient être construits le long de cette zone, en ligne droite jusqu'à la mer.

À sa droite, sur plus de cent kilomètres dans la forêt, on trouvait une dizaine de gués supplémentaires, chacun pourvu de lourdes fortifications de trois lignes de profondeur. Cependant, la situation changerait avant le milieu de l'été, à moins qu'il pleuve à verse chaque jour, ce pour quoi Andrew priait presque toutes les nuits. Quand le fleuve deviendrait un ruisseau boueux, durant la sécheresse estivale, il serait possible de le traverser pratiquement jusqu'à la mer. Mais, d'ici là, il y aurait trois corps d'armée prêts au combat. Pendant ce temps, la horde serait contrainte de se

disperser pour nourrir ses montures, quand l'herbe se ferait plus rare.

Nous aurons toujours le chemin de fer, contrairement à eux, pensa-t-il, comme s'il cherchait à se rassurer, *le rail est notre seul espoir dans cette guerre*. Il pouvait suivre son tracé dans sa tête ; il partait de Souzdal jusqu'au gué du Neiper, le long de la rive ouest du fleuve, quittait les bois à la gare Wilderness, cinquante kilomètres plus loin, et arrivait droit jusqu'ici. La ligne bifurquait alors, courant parallèlement au fleuve jusqu'à la mer, ainsi que dans la direction opposée, vers le nord-ouest, le long du fleuve jusqu'au bastion 110, situé à plus de quinze kilomètres à l'intérieur de la forêt. À hauteur du bastion 100, une autre voie de chemin de fer revenait directement vers l'est, suivant la lisière des bois sur plus de quinze kilomètres, puis remontait la large piste utilisée par les Tugars jusqu'au gué du Neiper. C'était un immense cercle de rails, de près de cinq cents kilomètres, posés à la hâte durant l'automne et l'hiver. Un pari stratégique qui avait englouti plus de quinze mille tonnes de rails légers, à cinq kilos les trente centimètres.

Et droit devant se trouvaient les collines de la Shenandoah.

Ô Shenandoah, je me languis de te voir.

Avec nostalgie.

La neige était sans doute plus abondante à la maison, à Souzdal. Il imaginait Kathleen près du feu, allaitant Maddie – Madison – Madison Bridget O'Reilly Keane, un nom bien long pour un bébé braillard de moins de sept kilos, et cette pensée l'emplit d'une douleur froide et déchirante. Andrew n'avait qu'une envie, c'était de s'allonger près du poêle dans le petit salon, et de ne rien faire du tout de toute une journée, à part profiter de sa fille, de Kathleen et d'une douce quiétude.

Il se mit à frissonner.

— Fiston, rentrons, le train va bientôt arriver.

Andrew jeta un coup d'œil à Hans. Cela faisait un certain temps qu'il ne l'avait pas appelé « fiston ». C'était amusant, mais cela lui semblait presque bizarre maintenant. Hans était toujours le mentor, la figure paternelle de ses débuts. Secondé par le vieil adjudant, il avait porté la lourde responsabilité de diriger un régiment, puis une guerre totale. Il se sentait très différent du jeune professeur d'histoire qui était parti assister à une guerre, les yeux écarquillés, tel un gosse. À présent, il lui était presque impossible de se définir comme le fils de quelqu'un.

Hans sourit tristement.

— Vous savez, je n'ai jamais eu de fils. Je suppose que je suis marié à l'armée depuis trop longtemps.

Andrew hocha la tête et ne dit rien.

— Je me fais vieux, Andrew.

— Comme nous tous.

— Non, il n'y a pas que ça. Je ne parle pas des rhumatismes, des yeux qui ne voient plus aussi bien qu'avant, ou de ma jambe boiteuse. C'est seulement que je suis fatigué. Maintenant, je sais ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de « vétéran ».

Il hésita un instant, détournant le regard vers le brouillard tourbillonnant.

— Fiston, cette fois, j'ai un mauvais pressentiment, chuchota-t-il.

Hans leva les yeux vers Andrew, comme surpris de son propre aveu.

— C'est juste que peu importent nos efforts, les hordes continuent à nous assaillir. Chaque fois, elles sont plus fortes, plus malignes – comme si cela ne devait jamais prendre fin.

Andrew ressentit un frisson intérieur, qui n'était causé ni par le froid ni par la faiblesse

consécutive à la fièvre typhoïde. Hans avait été la pierre sur laquelle il avait bâti sa propre force en tant que chef. Et maintenant ce rocher s'effritait.

Hans se tut, comme embarrassé.

— Continuez, dit calmement Andrew. J'ai besoin d'entendre ça.

— Cela fait des mois que je n'ai pas dit un mot mais, avant que les autres arrivent pour cette dernière conférence, j'en éprouve le besoin. Vous savez que cette idée de ligne de défense sur le Potomac ne m'a pas convaincu.

— Je suis désolé que nous ne soyons pas d'accord, répondit Andrew.

Quand, plus d'un an auparavant, ils avaient commencé à planifier cette guerre, le débat s'était fait parfois acerbe. L'objectif premier consistait à construire la voie de chemin de fer jusqu'à Roum – là-dessus, personne n'avait soulevé d'objection. Sans cette liaison, ils n'avaient aucune chance de résister aux hordes. Mais Hans voulait essayer de tenir sur le Neiper, et ce, même si le terrain, au nord du premier gué, n'était absolument pas adapté à la construction d'une ligne de soutien. Ils avaient passé d'interminables nuits penchés sur des cartes grossières, établies par leurs équipes de relevés topographiques. Andrew avait soutenu qu'il n'y aurait pas de position de repli si le Neiper cédait. Hans avait répliqué que le front du Potomac donnait sur la steppe, terrain parfait pour la cavalerie merkie. C'était un front de plus de cent cinquante kilomètres, beaucoup trop long pour qu'ils puissent le tenir solidement. Finalement, Andrew avait dû trancher et il avait suivi son idée. Hans avait juré bruyamment, puis il s'était mis au garde-à-vous, avant de se plonger dans le travail. C'était la première fois, depuis des mois, que le débat faisait de nouveau surface.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre ne serait-ce qu'une seule bataille, alors que, même si les Merkis perdaient la guerre, ils reviendraient encore, répondit finalement Hans, prononçant chaque mot lentement, comme s'ils possédaient une réalité matérielle.

» Nous avons vaincu les Tugars, ce qui a bien failli nous détruire en même temps. Puis ils ont envoyé les Carthas et nous avons gagné de justesse. Maintenant, nous les affrontons de nouveau. Quel est le nombre indiqué par Yuri, quarante umens ? Quatre cent mille guerriers armés de plus de quatre cents pièces d'artillerie, et peut-être vingt mille mousquets. Ils sont capables de voler, alors que nous attendons encore de faire décoller notre premier vaisseau.

» La première fois, nous avons affronté des arcs et des lances, et ils ont failli nous avoir. La deuxième, ce fut des cuirassés, et maintenant ils reviennent avec une force trois fois plus importante que celle des Tugars, une artillerie identique à la nôtre et ces fichues machines volantes.

Il secoua la tête et se tut.

Les aérostats. Au moins ne voleraient-ils pas aujourd'hui. La dernière fois, ils en avaient comptabilisé plus de vingt. L'un d'eux avait été abattu, ou plutôt, quelque chose avait occasionné une casse moteur. La machine avait dérivé au beau milieu de la steppe, entre Souzdal et Roum. Puis l'aérostat s'était finalement écrasé quand le ballon d'hydrogène en forme de cigare qui supportait le moteur et le compartiment de l'équipage avait pris feu. Ce qu'ils avaient pu extraire de l'épave avait constitué la plus troublante révélation de l'hiver.

Les premières personnes à avoir approché la machine carbonisée étaient presque aussitôt tombées malades, avant de mourir en quelques jours. Heureusement, se dit Andrew, Ferguson, l'ingénieur génial qui avait tant fait pour les sauver, ne s'était pas trouvé dans les parages. Il aurait probablement rampé à l'intérieur de l'épave pour découvrir le mystère de son moteur qui, apparemment, pouvait voler des jours sans faire le plein. Avant qu'il arrive sur place, Emil avait fait

savoir qu'il lui était strictement interdit de s'approcher et qu'il fallait enterrer cette machine. Ce qui avait provoqué une demi-douzaine de morts supplémentaires.

Comment diable avaient-ils obtenu ce mystérieux moteur ? Cela demeurait une énigme. Celui-ci était manifestement très en avance sur tout ce qu'ils avaient pu concevoir de leur côté. Au cours de l'hiver, quand Ferguson et d'autres étaient venus lui rendre visite chez lui, ils s'étaient tous mis d'accord pour exclure tout sujet de discussion en rapport avec la guerre à venir. Ils avaient passé une soirée agréable à deviser, à bâtons rompus, de ce monde et de son histoire. Ferguson était allé jusqu'à suggérer que le tunnel de lumière était peut-être une machine, effectuant une comparaison avec l'électricité circulant dans les câbles télégraphiques. Si son hypothèse était exacte, alors, qui l'avait fabriqué ?

Si de telles choses étaient cachées sur ce monde, alors, à quoi les Merkis pourraient-ils encore avoir accès ?

— Ferguson nous fera voler, dit calmement Andrew.

— L'autosuggestion fonctionnera pour les autres, répondit Hans avec une note d'irritation dans la voix, mais moi, je n'ai pas besoin d'être rassuré.

Andrew s'appuya contre la paroi du parapet. Hans le rejoignit. D'un air songeur, il mâchonnait lentement un précieux morceau de tabac qu'il cracha par-dessus la balustrade.

— Comment diable allons-nous nous en sortir, cette fois ? chuchota Hans, comme pour lui-même.

— Les machines volantes ? fit Andrew, se rendant compte que ce n'était que l'un des nombreux aspects du problème. Ferguson travaille sur ce concept de moteur thermique ; dans moins d'un mois, nous serons dans les airs.

— Je parlais de l'ensemble.

Andrew se sentit ébranlé. Hans avait toujours été la source de sa force, l'assurance tranquille à l'arrière-plan. Comme le meilleur de tous les mentors, il l'avait d'abord formé, puis lui avait cédé la place. Il était cependant toujours là quand on avait vraiment besoin de lui, même pour un simple hochement de tête approbateur.

Qu'il soit maudit, pensa sombrement Andrew. *J'ai besoin de lui maintenant, et c'est lui qui a besoin de moi*.

— Nous les combattrons, ici, sur la ligne du Potomac, nous avons un début de ligne à hauteur de la gare Wilderness et, si nécessaire, sur le Neiper lui-même.

— Andrew, ils sont six fois plus nombreux que nous et ils se déplacent à cheval. Chacun d'eux possède une monture, ce qui n'est pas notre cas.

— Vous avez entendu l'estimation de John Mina, répondit Andrew. Ils ont quatre cent mille chevaux à nourrir, ce qui demande huit mille tonnes d'herbe chaque jour, au minimum. La question du fourrage sera pour eux un véritable cauchemar. Merde, s'ils avaient eu du bon sens, ils nous auraient attaqués cet hiver, à pied si nécessaire. Mais au moins, sur ce plan-là, ils sont prévisibles. La horde vit par le cheval.

— Quand ils frapperont, ce sera comme un ouragan, dit calmement Hans. Maintenant, je sais ce que ressentaient les rebelles. Peu importe le nombre de victimes dans nos rangs, nous continuions le combat. Nous étions l'une des armées les moins bien dirigées de l'histoire – McClellan, Burnside, Hooker – et pourtant, nous repartions encore et encore à l'assaut.

— Vous êtes en train de me dire que nous allons perdre cette guerre, répondit Andrew, tâchant de dissimuler la faiblesse de sa voix.

Hans lui jeta un coup d'œil et sourit d'un air las.

— Cette fois, attendez-vous à tout, fiston. Préparez-vous à perdre ici, à Wilderness, et même à Souzdal. Soyez prêt à vous réfugier dans les bois quand tout sera perdu. Une seule victoire leur suffira. Nous n'avons pas de réservistes. Oh ! je sais que les Roums s'entraînent ! mais depuis six mois seulement, et la moitié de leurs divisions sera armée de fusils à canon lisse, puisque nous ne pouvons pas fabriquer assez vite les modèles à canons rayés.

— C'est vraiment ce que vous croyez, n'est-ce pas ? demanda calmement Andrew.

Hans, les traits durs, se rapprocha de lui.

— Vous avez été béni des dieux, dit Hans. Vous êtes un dieu de la mort qui n'a jamais connu la défaite. Peut-être que, de temps à autre, l'expérience de l'échec est bonne pour un homme – trop de victoires l'affaiblissent, d'une certaine façon.

» Peut-être que je vous ai formé ainsi. Je vous avertis que ça ne sera pas facile cette fois. Il vous faudra raisonner comme vous ne l'avez jamais fait auparavant, parce que, si cette armée commence à s'effilocher, vous seul pourrez la rassembler. Les Rous' sont épuisés par quatre années de guerre – ils n'auront plus dans le regard la même ferveur démente que la première fois. Je pense que les Merkis en sont conscients et vont l'exploiter. Cette guerre va être infernale.

— Et vous me dites que vous avez perdu espoir.

— Je suis seulement beaucoup trop las, dit Hans.

Comme il parlait, Andrew se rendit compte pour la première fois que son ami se faisait vieux. Il y avait une très légère fêlure dans la voix de l'adjudant.

— Vous savez, je me suis dit que je devrais être à la retraite à mon âge. Autrefois, je pensais prendre la direction de l'ouest, en Californie – il y a de bonnes terres là-bas, peut-être me marier et ouvrir un commerce, une taverne, ou quelque chose comme ça.

Andrew rit doucement.

— Vous, un commerçant ? Hans, vous êtes un soldat. Bon sang, je vous imagine soldat depuis la nuit des temps, et encore dans cent ans ! Vous êtes l'adjudant éternel.

— Andrew, je suis seulement un être humain.

— En fait, ces gens là-bas (et Andrew pointa un doigt derrière lui) pensent que ce n'est pas le cas, pour vous comme pour moi.

— C'est le problème, Andrew, je ne suis pas ce qu'ils croient.

— Et moi ?

— Vous ne pouvez pas vous permettre d'être quelqu'un d'autre que vous-même ; c'est pour cela que je vous ai formé, c'est pour cela que le destin vous a forgé.

— Maigre consolation, chuchota Andrew.

— Ce n'est plus mon boulot de vous réconforter, vous n'en êtes plus là. Si vous affichez la moindre fragilité face à ce qui nous attend, ce sera le début de la fin. Que Dieu nous vienne en aide, nous allons avoir besoin que vous jouiez votre rôle.

— Et vous le vôtre, adjudant, chuchota Andrew. *Vers qui vais-je me tourner maintenant* ? se demanda-t-il, les entrailles nouées. *Où vais-je continuer à puiser ma force* ?

— J'essaierai, fit Hans à voix basse. Je jouerai la carte de la bravade, je continuerai à cogner des têtes les unes contre les autres, si besoin est. Je combattrai jusqu'à mon dernier souffle. Mais, Andrew, cette fois, je commence à avoir la chair de poule en sachant qu'ils arrivent, et…

Sa voix s'éteignit peu à peu, tandis qu'il pivotait et se retournait de l'autre côté du parapet. Le

faible bruit d'un sifflet, assourdi par la tempête, interrompit ses pensées, et Andrew lui jeta un coup d'œil.

— Ça doit être eux.

De nouveau, il étudia son mentor. Une rafale de vent glacial rabattit dans son dos un filet d'eau froide. Il se mit à frissonner.

— Merde, fiston, je suis venu ici pour vous traîner à l'intérieur avant leur arrivée ! Ça va barder maintenant.

Hans tendit le bras et, avec une rudesse pataude, le passa autour des épaules d'Andrew, l'éloignant des tranchées et le ramenant dans la pluie battante. Une décharge de vapeur surgit du brouillard en tourbillonnant et remplit l'air de l'odeur humide de la fumée de bois. Pareille à l'ombre spectrale d'un dragon s'éveillant du passé, la locomotive s'avança progressivement, dans un tintement de cloches bien modeste comparé au mugissement de la tempête. Juste de l'autre côté de la voie de garage, Andrew pouvait voir la silhouette basse du complexe du fortin qui lui servait de quartier général de terrain. C'était un lieu mal éclairé et enfumé, et il se dirigea vers l'unique voiture de voyageurs, derrière la locomotive.

De l'autre côté, on trouvait une file de wagons plates-formes, surchargés de pièces d'artillerie de douze livres, tout juste sorties des usines. Six wagons plates-formes, transportant douze canons, de même que leurs caissons et leurs avant-trains, soit une semaine de moulage de Napoléons. Merde ! ils n'avaient tout simplement pas assez de canons !

Andrew atteignit la voiture présidentielle et l'examina avec affection. Elle était décorée des sculptures sur bois coutumières des Rous', sa paroi ornée d'une représentation de la signature de la Constitution de Rous', façon Gilbert Stewart [6]. Il se reconnut dans le groupe, derrière Kal, tous deux légèrement plus grands que dans la réalité. Plus grands que nature, voilà ce en quoi ils voulaient croire.

Parvenu au bas des marches de la voiture, il grimpa, s'efforçant de maîtriser la faiblesse de ses jambes. Devant lui, la porte était grande ouverte.

— Hans, qu'est-ce qui vous prend de le laisser courir partout comme ça ?

— Docteur Weiss, je suis tout à fait capable de me débrouiller tout seul. Je n'ai pas besoin que Hans me tienne la main.

— Mais bien sûr, renifla un Emil en colère, s'avançant sur la plate-forme pour l'aider à monter. Vous êtes aussi pâle qu'un fantôme.

Emil pressa sa main sur le front d'Andrew, et, claquant bruyamment la langue, il le conduisit à l'intérieur, tout en gratifiant Hans d'un froid regard de reproche.

La chaleur étouffante de la pièce le prit par surprise, et Andrew sentit la sueur perler sur son front. D'une main tremblante, il commença à se saisir maladroitement des boutons de son vieux pardessus militaire élimé.

— Laissez-nous vous donner un coup de main.

Andrew baissa les yeux sur Kal – le président Kalencka – qui fit un pas vers lui, la calotte de son chapeau en forme de tuyau de poêle à peine à la hauteur des yeux d'Andrew.

— À deux, nous devrions réussir à enlever ce pardessus, dit joyeusement Kal, levant la tête pour river son regard à celui d'Andrew.

» Kathleen m'a confié un paquet de lettres, la dernière pressée contre la paume de ma main il y a moins de quatre heures, poursuivit-il, comme il défaisait habilement les boutons, puis Hans aida

Andrew à enlever sa veste de laine détrempée par la pluie.

Andrew jeta un regard lugubre autour de lui et salua le groupe d'un signe de tête. Il entendit les pas du télégraphiste qui se précipitait le long du toit pour se connecter à la ligne. Quelques secondes plus tard, le cliquetis de la clé du télégraphe, dans le petit bureau à l'avant de la voiture, transmit le signal de connexion, rétablissant la communication pour le compte du petit groupe, les architectes de la résistance humaine contre la puissance incommensurable des hordes.

— Vous avez perdu du poids, Andrew.

— Eh bien, vous n'avez certainement pas fait mieux de votre côté, espèce d'idiot d'Irlandais ! répliqua Andrew, se forçant à sourire.

Pat O'Donald s'approcha, saisissant la main d'Andrew. Tous deux se jaugèrent du regard. Le rétablissement de Pat, après sa blessure à l'estomac, avait pris beaucoup plus de temps que prévu. Une guérison peu aidée par ses escapades à la moindre occasion, alors qu'Emil lui avait formellement interdit de boire de la vodka. Tous les taverniers de Souzdal avaient reçu l'interdiction de le servir. Ce qui avait eu pour conséquence la démolition d'au moins un bar par un Pat comme toujours de fort méchante humeur lorsqu'on lui refusait les alcools forts.

— Nous nous sommes fait du souci pour vous, mon petit gars, dit Pat, aidant Andrew à prendre place à la table de conférence, à l'autre bout de la voiture. Ce fichu docteur (il jeta un coup d'œil à Emil) n'a permis à aucun d'entre nous de venir vous rendre visite.

— La quarantaine a deux buts, répondit Emil, sur la défensive ; empêcher la maladie de se propager et protéger le patient des visiteurs aux doigts maladroits et à l'haleine chargée d'alcool.

Pat marmonna un juron affable à l'attention d'Emil et fit le tour de la table pour se caler dans son siège.

Andrew observa le reste du groupe souriant.

— John, comment va la famille ?

— Eh bien, monsieur, le premier bébé est en route !

John Mina prononça ces mots d'une façon très détachée, comme il le faisait toujours lorsqu'il évoquait autre chose que son travail de ministre du Commerce et de l'Industrie, lui, le génie de la logistique, à l'origine de l'organisation d'un état industriel capable de soutenir une armée moderne.

— Dimitri, comment vont les choses à Roum ?

Le vieux soldat, chef de l'état-major de l'armée de l'Alliance de Roum de Vincent Hawthorne, se mit au garde-à-vous avec raideur, alors même qu'Andrew lui faisait signe de se détendre.

— Aussi bien que nous pouvions le prévoir, monsieur, répondit-il d'une voix un peu trop forte.

Pat gloussa et jeta un coup d'œil au Rous' aux cheveux gris, qui s'était porté volontaire en tant que simple soldat dans la compagnie d'origine d'Hawthorne, avant de se hisser au premier rang au côté du jeune quaker.

— Tu parles comme un artilleur, Dimitri. Tu es un peu dur de la feuille et tu gueules.

Dimitri esquissa un sourire, sans répondre. À côté de lui, lançant quelques regards timides, se trouvait Julius, ancien esclave de la maison de Marcus Licinius Graca, et maintenant consul du Conseil de la plèbe. Andrew lui sourit. Avoir envoyé cet homme en tant qu'agent de liaison représentait une fine manœuvre politique de la part de Marcus. Il y avait beaucoup trop de choses à faire à Roum pour que Vincent ou Marcus soit disponible, et voir un ancien esclave représenter Roum était encourageant. Le gouvernement bicaméral de Roum – un sénat pour les patriciens et une chambre pour la plèbe – était loin de satisfaire les éléments républicains les plus radicaux de Roum et de

Rous'. Mais le plan de Vincent était le plus à même de permettre une transition rapide vers un état d'urgence militaire, tout en mettant en place les fondations de la démocratie à venir – si jamais ils s'en sortaient cette fois.

Vincent avait soutenu que la révolution économique industrielle rendrait bientôt la classe des patriciens rien moins qu'obsolète, d'une manière très semblable à celle qui avait vu la Chambre des lords s'étioler en Angleterre. Bien que Julius soit encore un novice complet, dépourvu de l'esprit roué de Kal, il apprendrait bien assez vite. Mais, pendant toute la durée de l'actuel état d'urgence, il était évident que Kal et Marcus disposaient de pouvoirs quasi dictatoriaux, tandis qu'Andrew était reconnu pour sa part comme l'ultime décideur en matière de questions militaires.

Celui-ci avait remarqué un curieux tour de passe-passe de la part de ses hommes. Il avait toujours refusé de s'accorder une promotion, considérant cela comme une démonstration idiote de vanité. Pendant ce temps, Hans, Pat, Vincent et plus de quarante autres combattants avaient été élevés au rang de général de brigade, voire plus haut, sur ses ordres. Mais lui-même était toujours colonel. Dernièrement, ils avaient cependant contourné le problème à son insu. Certes, il y avait des lieutenants-colonels, mais, même une fois commandant de régiment, Hans avait conservé le même rang jusqu'à ce qu'il passe général de brigade et gagne sa première étoile. À présent, il n'y avait plus qu'un seul colonel dans tout Valdennia. Ainsi, ce grade, qu'il le veuille ou non, était devenu le plus élevé de l'armée.

Andrew jeta un coup d'œil à Bullfinch, qui portait un bandeau sur l'œil comme les pirates d'antan. Le garçon s'était complètement remis de sa terrible blessure reçue lors de la bataille de Saint Gregory, nom désormais donné à ce grand affrontement entre les deux flottes. Il faisait référence à l'appellation locale de la pointe devant laquelle celui-ci s'était déroulé. Andrew devait reconnaître que, si horrible que soit cette cicatrice, elle avait fait du juvénile lieutenant un individu aux allures de quasi-débauché, qui avait fort à faire avec les filles rous' qui semblaient ne pas quitter d'une semelle le jeune amiral de la flotte. *Chacun d'entre nous a récolté son lot de blessures au cours de cette vie de soldat*, pensa sèchement Andrew.

Le père Casmar, prélat et juge de la Cour suprême, était assis à côté de lui, enveloppé de sobres robes noires, sans parure. Il salua Andrew d'un sourire.

— Votre santé s'améliore ?

— Merci, mon père, je me sens mieux.

— Quand nous avons eu vent de votre maladie, dit Kal d'un ton approbateur, le père Casmar a offert chaque jour une messe de rite tridentin pour votre guérison.

— Vos prières m'ont donné de la force, répondit sincèrement Andrew.

— Pour être honnête, ce n'était pas des prières désintéressées, car sans vous, mon cher ami, nous serions vraiment perdus.

Andrew ne réagit pas, incapable comme toujours de répondre quoi que ce soit après une telle déclaration.

Dans l'angle opposé de la pièce, Andrew vit Chuck Ferguson, Hank Petracci à son côté. Les yeux du jeune ingénieur, la force motrice à l'origine de tant d'innovations technologiques, brillaient autant que d'habitude, indiquant qu'il était prêt à réaliser de nouveaux miracles.

Il se souvint du jeune Chuck, au tout début de la guerre de l'armée du Potomac. Andrew avait estimé que c'était un soldat bien peu prometteur. La plupart du temps, on le retrouvait à la consultation, victime, une fois de plus, de l'une des innombrables maladies du camp. Quand il n'était

pas à l'hôpital, il avançait à grand-peine durant la marche, et, le plus souvent, avant la fin de la journée, l'adjudant Barry ou un autre portait son mousquet. Et pourtant il avait obstinément refusé de laisser tomber. Plus d'une fois, Andrew lui avait offert un poste à l'arrière, dans une unité d'intendance. Indigné, Chuck avait toujours répondu qu'il tiendrait sa place. Grâce à Dieu, il était resté et il avait survécu, se dit Andrew, souriant au soldat qui, depuis leur arrivée dans ce monde, n'avait jamais fait feu sous le coup de la colère. Mais il avait peut-être fait plus que tous les autres réunis pour les sauver des fosses abattoirs.

Enfin, il y avait Hamilcar, qui semblait presque se tenir dans l'ombre. Kal et Hans s'étaient vivement opposés à sa présence, mais Andrew avait insisté. Seulement sept mois auparavant, cet homme était un ennemi à deux doigts de les vaincre. Et pourtant, maintenant, il pourrait peut-être s'avérer l'une des clés de la victoire. Près de quarante mille Carthas avaient trouvé refuge à Souzdal, s'établissant le long de la côte, sur la frontière entre la République et Roum. Leurs raids sur leur patrie d'origine, pour secourir leur peuple, constituaient un harcèlement constant pour leurs ennemis et une précieuse source de renseignements. Andrew voulait qu'Hamilcar se rende pleinement compte de la place de son peuple dans l'alliance ; dans les faits, Cartha était maintenant considérée comme une cité alliée sous occupation ennemie. Évidemment, en présence de Marcus, cela aurait été impossible, tant l'inimitié entre Roum et son ancien adversaire était profonde. Bien que la haine d'Hamilcar pour les Merkis soit maintenant évidente, Andrew savait avec certitude que sa maîtrise du Rous' était, au mieux, rudimentaire, et qu'Hamilcar ne serait pas là après cette session initiale, quand les cartes et autres renseignements secrets seraient étalés sur la table.

— Messieurs, nous avons de longues journées devant nous, dit calmement Andrew. Alors, commençons.

Il hocha la tête avec reconnaissance à l'adresse du jeune intendant venu de la minuscule cuisine jouxtant le bureau télégraphique. Il portait un plateau chargé de lourdes tasses en faïence, remplies du thé traditionnel de Rous', sombre et odorant. L'intendant jeta un coup d'œil à Emil, qui eut un hochement de tête approbateur, avant de déposer une grande tasse devant Andrew.

— J'en ai enfin fini de ce fichu bouillon, soupira Andrew.

— Restez cependant prudent, répondit Emil. N'en buvez pas trop. Et mangez quelque chose avec.

Andrew n'éprouva pas le besoin de se disputer avec le docteur, alors qu'un deuxième intendant déposait un plateau en bois chargé d'un pain sombre tartiné d'une bonne épaisseur de fromage frais. Depuis que la première guerre avait tué la majorité de leur bétail, c'était un plaisir rare pour les Rous'. Au bout de trois ans, leur cheptel commençait à peine à se reconstituer. Kal avait toujours mis un point d'honneur à ne pas dresser une meilleure table que celles du peuple des travailleurs de Rous'. Plus d'une fois, Andrew n'avait trouvé dans son assiette que du pain et du beurre qui frisait le rance.

« Cela nous empêche de devenir des boyards », leur aurait rappelé Kal.

Andrew prit conscience qu'il s'agissait également d'une manœuvre politique sacrément habile.

Il entoura la grande tasse de ses mains, laissant sa chaleur se propager. La portant à ses lèvres, il but une petite gorgée avec un sourire de contentement. C'était la première fois qu'il buvait du thé depuis presque un mois. Il avait bien cru que ce deuxième accès de fièvre typhoïde l'emporterait.

Il prit une autre gorgée, plus longue, le thé réveillant ses sens. Il posa sa grande tasse et laissa son regard faire le tour de la table.

— John, pourquoi ne pas commencer par une vue d'ensemble ?

John Mina ouvrit une chemise et leva les yeux sur le groupe. Dans ses mains, les notes n'étaient jamais vraiment nécessaires, chiffres et données dansant sans cesse dans son esprit.

— La production a quelque peu ralenti. Nous en avions déjà parlé. Le moral est mauvais. Cela fait près de trois ans de conflit non-stop, avec deux guerres majeures, et une troisième sur le point de débuter. Pour commencer, nous avons beaucoup de malades.

— Ce qui est normal en hiver, dit Emil, presque sur la défensive. Et c'est toujours beaucoup mieux que si nous n'avions pas installé l'eau potable et construit des égouts.

— Personne ne doute de vos efforts, docteur, dit gentiment Kal. Sans votre travail, nous n'aurions pas pu accomplir ce que nous avons fait.

— Je ne faisais que souligner un fait, répondit John. Rien de plus, docteur.

Emil ne dit rien, mais Andrew vit que son vieil ami prenait vraiment les maladies comme un affront personnel.

— Pour l'artillerie, nous disposons de trois cent dix canons de quatre livres, cent vingt Napoléons, et douze nouveaux Parrott de dix livres à canon rayé, qui tirent des obus explosifs.

» Pour la marine et la défense de la côte, nous avons quarante-deux caronades de soixante-quinze livres, vingt soixante-quinze livres à long tube, les pièces prises à la flotte de Cromwell, et cinquante des canons de quatre livres montés sur tourillon pour les galères.

» Nous avons monté soixante des quatre livres et une dizaine de Napoléons sur rails avec d'importantes hausses d'artillerie pour les utiliser contre les ballons ; en cas de besoin, nous pouvons les démonter pour les utiliser au sol.

» Nous produisons près de deux cents fusils Springfield par jour, et deux cents mousquets à canon lisse et platine à silex sur l'ancienne chaîne de montage, à Rous'. Les usines de Roum démarrent tout juste, avec quelques dizaines de canons lisses par jour, et deux quatre livres par semaine. Cela devrait vraiment s'améliorer le mois prochain.

— Au total ?

— Pas tout à fait vingt mille fusils à marteau et amorce, pour nos bonnes vieilles balles Minié [7] de calibre 58, quarante mille mousquets transformés en calibre 69 à balles Minié, et trente mille à canon lisse. Si nous n'avions pas perdu près de huit mille fusils au cours des batailles navales, nous nous en sortirions bien mieux.

— Ce n'est pas mal, dit Andrew. C'est suffisant pour seize divisions, cinq corps d'armée un tiers, mais aussi pour des troupes en garnison et la milice des volontaires.

» Mais cela ne nous laissera que dix divisions pour ce front, poursuivit-il. Nous avons besoin de maintenir un corps entier de trois divisions posté à Roum, au cas où ils nous frapperaient dans cette direction, et un autre en réserve à Souzdal pour se déplacer soit vers l'est, soit vers l'ouest. Cela représente soixante mille hommes pour un front de plus de cent cinquante kilomètres. Ils sont encore six fois plus nombreux que nous.

— Un mois de plus nous donnera un corps supplémentaire, répondit John.

— À peine formé, coupa Hans, et il jeta un coup d'œil à Dimitri.

— Nous avons près de quarante mille hommes à l'entraînement, dit Dimitri. Ils ne sont pas plus de dix mille à disposer d'armes pour l'instant – les batteries s'exercent avec des rondins montés sur des chariots. Il faudra au moins deux mois avant que le 7e corps puisse être envoyé au front.

— Ils ne nous en laisseront pas le temps – nous avons vu les comptes-rendus d'Hamilcar, dit Andrew avec un signe de tête à l'adresse du commandant des Carthas.

Bien qu'il ait appris quelques bribes de Rous', ce dernier se tourna avec curiosité vers son traducteur à la mention de son nom.

— Dans moins d'un mois, s'exprima Hamilcar dans un rous' hésitant, quand les chevaux pourront brouter de l'herbe ici. Ils prendront la route immédiatement après le prochain festin de la Lune. Ils l'appellent la « Lune de la chevauchée sur l'herbe nouvelle ».

À l'évocation de la sinistre cérémonie, le groupe se tut, chacun en connaissant maintenant les détails depuis que Yuri avait tout raconté à Andrew, qui jeta un coup d'œil à Hamilcar. Cette nuit-là, cinquante mille Carthas étaient susceptibles de mourir.

— Ils possèdent ces fichues machines volantes pour nous garder à l'œil, et pas nous, dit Pat avec une note d'amertume dans la voix.

— Nous en parlerons plus tard, dit Andrew, conscient que Chuck et Hank avaient amplement reçu leur compte de critiques à ce sujet.

Ils étaient devenus suffisants, s'attendant à disposer d'un avantage technique sur leurs adversaires. Le fait que leurs ennemis aient été capables de lancer des ballons pouvant non seulement voler mais aussi se déplacer à volonté dans toutes les directions les avait tous laissés en état de choc.

Tout au long de l'hiver, chaque fois que les conditions météorologiques le permettaient, les machines volantes des Merkis, de hideux vaisseaux en forme de cigare, avaient parcouru le ciel à leur guise. Ils n'avaient cessé de surveiller la construction des fortifications et bombardé Souzdal à plusieurs reprises. La première attaque, dès le lendemain de la victoire sur l'*Ogunquit*, avait mis la fabrique de poudre sens dessus dessous, et ces assauts aériens successifs, bien qu'ils représentent plus un désagrément qu'une réelle menace, avaient fait des ravages sur le moral des Rous', les anciens paysans considérant les machines merkies avec terreur. Deux raids étaient même allés jusqu'à Roum bombarder le chantier naval. Ils avaient mis le feu à une longue et précieuse file de wagons de marchandises, grâce à une pluie de petits projectiles incendiaires et non pas explosifs.

Andrew s'appuya contre le dossier de sa chaise et regarda la carte du Potomac étalée sur la table.

— Quelle est la situation dans votre service ? demanda-t-il son regard revenant sur John.

— Les vivres, c'est ça le plus facile. Grâce à Dieu, la moisson de l'automne dernier a été meilleure que prévu. En tant qu'intendant des armées, Bob Fletcher a fait des miracles. Nous avons cent jours de bœuf salé, de porc, et même de cette fichue viande de baleine que les Roums aiment tant, stockés pour l'armée. Nous avons assez de biscuits de ration pour un an. Sur l'ensemble du territoire, les réserves sont bonnes jusqu'à la prochaine récolte.

» Aussi longtemps que nous resterons près d'une voie de chemin de fer, nous n'avons aucun souci à nous faire pour le transport. Aujourd'hui, nous avons soixante-huit locomotives et pratiquement sept cents wagons. Nous pouvons envoyer deux corps d'armée à Roum et revenir sans délai. Sur ce front, tous les trains de notre corps de réserve sont déjà prêts et le transport des deux autres peut être mis en place rapidement. Notre approvisionnement en fil de cuivre est satisfaisant, tout comme celui du zinc pour l'hydrogène. Le plomb est prêt – nous avons commencé à remodeler les douilles des balles d'acier que nous avons été contraints de fabriquer à l'automne dernier, pour les remplacer par un modèle en plomb.

» Les poutres de rechange pour tous les ponts principaux sont prêtes, et nous avons préparé un certain nombre de rails prédécoupés en cas de réparations d'urgence sur les lignes.

» Les pénuries en fonte et en acier nous empoisonnent toujours l'existence. Ces fichus rails sont pratiquement encore chauds quand on les installe. Les outils de précision, particulièrement pour

établir un centre d'armement à Roum, sont rares, et les hommes pour les fabriquer encore plus. Le manque de salpêtre ralentit toujours la production de poudre ; nous avons retourné chaque fosse à fumier et toutes les latrines de Rous'. Sans Roum, nous serions perdus.

— N'avons-nous aucun moyen d'augmenter notre production de mousquets ? demanda Hans, ramenant la conversation à son point de départ.

John secoua la tête.

— Nous avons ouvert une usine à Roum – la production pourrait peut-être passer à soixante-quinze mousquets par jour d'ici à la fin du mois. Souvenez-vous que, juste avant la guerre contre les Tugars, nous n'en étions qu'à cent par jour. L'ennui, c'est que nous avons eu trois ans pour former nos ouvriers ici, alors que nous partons de zéro avec les Roums. C'est l'éternel problème ; nous pourrions affecter plus de Rous' pour former ces gens, mais cela nuirait à notre propre rendement. Et tout cela alors qu'il faudrait des mois avant d'en ressentir les effets positifs.

— Ne peut-on pas se passer de quelques ouvriers supplémentaires ? demanda Kal.

— Nous en avons déjà envoyé deux cents pour former les Roums, répondit John. Continuons dans cette voie, et notre production baissera encore plus.

Andrew jeta un coup d'œil à Kal, qui se cala doucement dans son fauteuil. D'un air absent, il tripotait un bouton de veste, un tic qui lui venait chaque fois qu'il devait prendre une décision.

— Envoyez cinquante personnes de plus, dit-il calmement, levant la main pour prévenir toute objection de la part de John.

Julius, écoutant la traduction de Dimitri, le remercia d'un signe de tête. Cela faisait partie de leur jeu d'alliance, se rendit compte Andrew ; ils perdraient quelques centaines d'armes par semaine de leur côté mais, avec un peu de chance, ils les retrouveraient de l'autre.

— Peut-on disposer des hommes dédiés aux armes spécialisées ? demanda John.

Il jeta un coup d'œil à Chuck, qui s'agita immédiatement, comme prêt à bondir pour défendre un autre de ses projets favoris.

— Peut-être qu'aujourd'hui cela ressemble à du gaspillage, dit-il avec colère, mais c'est grâce à de telles recherches que nous pourrions obtenir un avantage.

— Avez-vous des progrès à nous annoncer ? demanda posément Andrew.

— En ce moment, j'ai une demi-douzaine de projets sur le feu. Le général Hawthorne nous a suggéré de faire quelques fusils Whitworth pour tireurs embusqués. Ils sont déjà en cours de fabrication. Le premier a été terminé il y a deux jours. J'en ai apporté un avec moi si vous souhaitez y jeter un œil.

Andrew acquiesça d'un signe de tête sans faire de commentaire.

Chuck alla jusqu'à un porte-fusils placé contre le mur d'où il retira un long étui de cuir. Ferguson le posa sur la table presque amoureusement, l'ouvrit et en sortit l'arme.

Pat émit un sifflement approbateur, et Hans s'étira hors de son siège pour venir jeter un coup d'œil de plus près.

— Nous n'avions aucun exemplaire original pour nous servir de modèle, dit Chuck d'un ton presque contrit.

— C'est un travail superbe, chuchota Hans, tendant la main puis jetant un coup d'œil à Chuck, qui, d'un sourire, lui donna la permission de prendre le fusil.

Hans se saisit de l'arme au long canon.

— C'est sacrément lourd.

— Un peu plus de onze kilos, répondit Chuck.

— Le fusil fait presque un mètre soixante-cinq, et le canon hexagonal est forgé avec notre meilleur acier.

— Le quoi ? demanda Kal, considérant l'arme avec une certaine curiosité teintée de nervosité.

D'un signe, Chuck demanda le fusil. Hans le lui rendit à contrecœur. Il reposa l'arme sur la table, le canon pointé vers le bas, pour que Kal puisse l'examiner.

— L'intérieur du canon n'est pas rond, il a six côtés.

Il sortit de l'étui une énorme boîte de cartouches de cuir noir, délicatement réalisée à la main. Il déchira un sceau de papier pour l'ouvrir, et une seule balle, hexagonale et semblable à un long carreau, apparut, épointée aux deux extrémités. Ses côtés avaient été découpés selon un angle très faible, dans le prolongement de l'axe de la balle.

— Ce fut la partie la plus difficile du boulot. Nous avons dû ciseler parfaitement le canon sur six faces, avec une rotation serrée et une longueur à peine supérieure à une révolution et demie. La balle, d'un calibre 45 et de cinq centimètres de long, a dû être coulée de la même façon, en l'ajustant au centième de millimètre. C'est le travail de précision le plus fin que nous ayons jamais réalisé.

— Cinquante ouvriers qualifiés ont été mobilisés pendant quatre mois pour produire ce seul fusil, renifla froidement John.

— Nous avons énormément appris durant la fabrication, répondit Chuck, sur la défensive. Ces cinquante ouvriers sont devenus des artisans et des outilleurs de précision, contrairement à tous ceux que nous avons formés jusqu'à présent.

— Cela nous fera une belle jambe durant les deux prochains mois, rétorqua John.

— Quelle est sa portée ? demanda calmement Andrew.

— Nous avons encore à former quelqu'un pour le manier correctement, répondit Chuck.

Il pointa du doigt la lunette montée sur toute la longueur du canon.

— Il reste à l'ajuster – déposer les fils de soie du réticule a été un boulot infernal. J'ai conçu une lunette de visée pour aider le tireur à évaluer la distance, puis il a fallu lui enseigner comment s'adapter au vent et même aux conditions météorologiques, si c'est une journée humide ou pas. Cela prendra du temps avant que cette petite merveille soit confiée à quelqu'un sachant vraiment l'utiliser.

— Du temps de notre ancienne guerre, dit Hans, j'ai entendu parler d'un tireur embusqué qui a abattu un général rebelle avec un de ces trucs à plus de un kilomètre.

— C'est arrivé au vieil oncle John Sedgwick [8], commandant du 6e corps d'armée. Il a été touché en pleine tête, à plus de sept cents mètres, par un confédéré, dit Pat, regardant le fusil avec approbation.

— C'est fou ce que ça sera utile contre une horde en train de charger ! Il faut cinq minutes pour recharger, répliqua John. Aléser un canon hexagonal est une sacrée perte de temps et de main-d'œuvre.

Andrew jeta un coup d'œil à John.

— Il y a six mois, je lui ai dit de faire un essai, dit-il posément. Les résultats ne sont pas toujours au rendez-vous, mais cela vaut toujours le coup d'essayer.

— Voulez-vous persister dans cette voie ? demanda John.

Andrew considéra l'arme un long moment.

— Combien en avez-vous en production ?

— C'était du travail sur mesure, monsieur – il n'y a pas encore de fabrication en série. Seulement

deux autres, mais ils ne sont pas aussi bons que celui-ci.

— Restons-en là pour l'instant, dit-il calmement. Vous avez fait du bon boulot mais, si l'un de vos cinquante artisans peut enseigner à cinquante Roums comment fabriquer des mousquets, cela nous sera beaucoup plus utile. C'est là que nous prendrons les gens à envoyer à Marcus.

Chuck ne dit rien, comme s'il voulait conserver ses remarques pour des débats ultérieurs.

— Qu'avez-vous d'autre en magasin ? s'enquit Andrew, sachant qu'il devait y avoir une surprise quelque part. Dans le cas contraire, ce ne serait pas conforme aux habitudes de Chuck.

— Nous terminons les moules pour la carabine Sharps du sergent Schuder, et les machines pour les aléser. Avec trois mois de plus, je pourrais commencer à fabriquer une petite série de carabines à chargement par la culasse, basée sur ce modèle.

— Et quoi d'autre ?

— Nous produisons cent revolvers par mois pour nos officiers – ils sont presque aussi bons que nos propres colts. Grand Dieu, monsieur, je croule sous les brevets ici, c'est à en devenir fou !

Il riait tout seul.

— Parlez-lui de ces foutues Gatling [9], dit vivement John.

— Des Gatling ? demanda Andrew, adressant un regard interrogateur à Chuck, qui lui-même jeta un coup d'œil noir à John.

— Monsieur Ferguson, je ne me souviens pas que nous ayons jamais abordé la question dans nos conversations.

— Je voulais le faire, monsieur, mais vous n'avez cessé de dire d'en rester aux principes fondamentaux et John, ici présent, ne m'a pas laissé placer un mot chaque fois que j'ai voulu aborder le sujet.

— Je suis votre supérieur immédiat, répondit brusquement John, et Andrew vit aussitôt que le torchon avait déjà brûlé entre les deux hommes.

À la naissance de cette armée, qui s'était constituée peu à peu, régiment par régiment, ils avaient été beaucoup plus proches et plus intimes mais, à présent, leurs effectifs avaient augmenté au-delà de leurs rêves les plus fous trois ans auparavant. Ils avaient mobilisé plus de cent cinquante régiments, avec la promesse de soixante unités supplémentaires au cours des deux prochains mois, quand les Roums termineraient leur formation et rejoindraient leurs unités. Le système était en train de devenir beaucoup trop complexe pour qu'Andrew puisse garder un œil sur tout.

— Poursuivez et expliquez-vous, Chuck, dit finalement Andrew d'une voix calme, jetant un coup d'œil à John pour empêcher toute réclamation.

— Eh bien, monsieur, je pense que c'est une sacrée bonne idée ! fit Chuck avec enthousiasme. Bon, je n'en ai jamais vu, et je ne pense pas que quiconque parmi nous en ait vu, mais ce fichu docteur fou de l'Indiana a réussi un sacré truc. Je me souviens que le général Butler en avait même emporté deux ou trois pour la campagne de Petersburg. Alors, j'ai commencé à faire quelques croquis. C'est une arme de conception plutôt simple. On fait tourner six canons sur un vilebrequin, tout simplement comme un revolver géant. Chaque canon possède sa propre culasse, et celle-ci s'ouvre en tournant pour recevoir une balle qui tombe du chargeur placé au-dessus. Les canons et les culasses individuels continuent à tourner, et les balles se mettent en place en même temps, avant que la culasse se referme. Une came frappe le percuteur quand le canon est en bas, et ensuite, quand il remonte, la culasse s'ouvre et la douille utilisée est expulsée. En le maniant à la main, on peut tirer deux ou trois centaines de balles par minute.

Chuck fit le tour de la petite pièce du regard et ne rencontra que le silence. L'idée intriguait Andrew – c'était quelque chose dont il avait entendu parler, mais qu'il n'avait jamais vraiment envisagé.

— Nous n'avons pas assez de munitions – tout juste cent cinquante cartouches par homme. Deux combats majeurs pourraient suffire à consommer toutes ces réserves et, ensuite, nous serions à court de balles, coupa John. Nous en avons perdu une sacrée quantité durant la campagne de l'été dernier, et beaucoup plus quand la fabrique de poudre a été bombardée. Vous parlez d'une machine qui bouffe en dix minutes la puissance de tir d'une brigade tout entière.

— C'est une puissance de feu concentrée, répondit Chuck.

— Dites-lui le reste, dit brusquement John.

Chuck hésita.

— Allez-y, monsieur Ferguson. Vous savez que je vous ai soutenu dans pratiquement toutes vos initiatives.

— Eh bien, j'ai commencé à réfléchir, monsieur.

— Vous ne faites que ça, dit Pat, hilare, ce qui déclencha une cascade de rires approbateurs autour de la table.

Chuck avoua d'un sourire.

— Monsieur, elle pourrait fonctionner à la vapeur, elle est faite pour ça. Montez huit ou neuf canons pour supporter la chaleur d'un feu roulant, reliez la manivelle à un moteur à vapeur, et je pourrais grimper à deux ou trois mille balles par minute. Je réfléchissais à cela à propos des ballons ennemis. Certes, nous leur avons tiré dessus, nous avons même touché l'un d'eux avec un tir de canon, mais il a tout de même pu repartir. Avec une Gatling fonctionnant à la vapeur, nous pourrions mettre ces choses en pièces en quelques secondes. Une charge de la horde serait réduite en lambeaux à plus de cinq cents mètres.

Andrew se retourna de nouveau vers John, qui secouait la tête en signe de désaccord.

— Ce sont des châteaux en Espagne, répliqua-t-il. J'aimerais croire en celui-là, Ferguson, mais vous avez omis de mentionner que vous parliez de cartouches de cuivre, de munitions à percussion annulaire. Toute notre production de nitrate d'argent et de fulminate de mercure est utilisée pour les amorces des fusils Springfield et les munitions des revolvers. Vous parlez de centaines de milliers de balles pour ce truc, quand la horde sera à nos portes dans moins d'un mois. Vous voulez détourner des centaines d'ouvriers pour un projet qui ne verra même pas le jour avant la fin de l'année, au mieux. Vous retenez des gens hautement qualifiés dont on a besoin ailleurs.

— Puis-je au moins essayer ?

— Chuck, nous n'avons pas le temps, admit Andrew à contrecœur.

Il vit Chuck regarder John avec une lueur de colère dans les yeux. Mais il n'y avait pas d'autre solution pour le moment ; mille fusils seraient beaucoup plus utiles maintenant que toutes les mitrailleuses Gatling du monde dans un an.

— Si seulement nous avions assez d'armes, nous pourrions réunir une armée de deux cent cinquante mille hommes.

— Mais ce n'est pas le cas, dit-il calmement, regardant dehors, où la tempête de neige s'était changée en pluie. Le sujet est clos, Chuck, ajouta doucement Andrew. Mais avez-vous quelque chose d'autre à nous soumettre ?

— Seulement l'idée d'une roquette, mais John n'est pas vraiment emballé par ça non plus.

— Chuck, il fait seulement son boulot, dit Kal d'un ton apaisant. Nous sommes engagés dans une course, et le général Mina est responsable du soutien logistique. Si je n'ai pas les approvisionnements dont j'ai besoin, en particulier les armes, cela va chauffer pour lui, pour nous tous. Vous avez accompli de nombreux miracles et, après notre victoire à venir, j'en attends d'autres. Maintenant, parlez-moi de cette histoire de roquette.

— C'est juste que j'ai commencé à réfléchir à la question. Nous savons qu'ils produisent de l'artillerie en grande quantité. Nous disposerons de quatre cents canons environ quand cette guerre débutera ; le problème ne vient pas des pièces, mais plutôt du nombre de chevaux nécessaires pour les transporter, eux et leurs avant-trains porte-munitions. Une batterie de six canons de quatre livres a besoin de dix-huit chevaux, une batterie de Napoléons de douze livres ou les nouveaux canons de trois pouces nécessitent plus de cent chevaux – voilà où se situe le gros manque. Des roquettes pourraient nous apporter un plus.

— Ce sont des armes terribles, coupa Pat. Au début de la guerre, certains gars de la 24e batterie de New York en ont utilisé. Elles leur ont donné du fil à retordre ; ces foutus trucs avaient une visée vraiment mauvaise et, de temps en temps, ces machins diaboliques se retournaient pour revenir directement dans nos rangs.

— Je le sais, répondit vivement Chuck. Mais nous ne prendrons pas pour cible une grange, ce sera cette foutue horde tout entière. Je me disais qu'elles pourraient faire un mètre de long et quinze centimètres de diamètre. Elles pèseraient environ dix kilos chacune ; avec une fusée à poudre sphérique de cinq kilos, elles devraient avoir une portée de près de trois cents mètres.

» L'avantage est immense pour ce qui est du poids. Un Napoléon et son avant-train pèsent plus de une tonne. Pour le même poids, nous pourrions charger cent roquettes dans un chariot. Tirez au milieu d'un umen et vous êtes sûrs de toucher quelque chose.

— Et celles qui reviennent ? demanda Pat.

— On baisse la tête, dit simplement Chuck.

Pat secoua la sienne. Andrew jeta un coup d'œil à son chef d'artillerie, s'en remettant à son verdict.

— C'est facile à dire, mais vous n'en avez jamais vu une revenir vers vous.

Chuck se hérissa légèrement.

— Monsieur, j'ai fait partie des charges de Fredericksburg et de Cold Harbor, dit-il calmement. Je sais ce que c'est de faire face au feu de l'artillerie ennemie. Même si une roquette sur dix revient dans notre direction, les quatre-vingt-dix restantes rendront la vie infernale à nos ennemis.

— Tu sais, petit gars, tu pourrais avoir mis le doigt sur quelque chose d'intéressant, dit Pat à contrecœur.

Chuck regarda Andrew, plein d'espoir.

— Avez-vous déjà fait un essai ? demanda Hans.

Chuck hocha la tête.

— Et ?

— Eh bien, monsieur, elle nous a échappé, en quelque sorte.

— Une dépendance a explosé à près de cinq cents mètres derrière nous – un joli tir, coupa Hank Petracci.

— Merci pour le coup de main, Hank, marmonna doucement Chuck.

Andrew secoua la tête en riant doucement.

— Alors, allez-y, voyez ce que vous pouvez faire avec ça. Mais je veux une arme capable d'un minimum de précision – et de toucher la cible choisie.

— C'est sept kilos de poudre par tir, répondit John. Soit autant que sept boulets de Napoléons.

— Je pense que nous pouvons nous passer de quelques centaines de kilos pour commencer, dit Andrew. Concentrez-vous là-dessus et continuez à produire des revolvers. Mais les projets de carabines, de fusils pour tireurs embusqués et de mitrailleuses Gatling sont suspendus.

— Bon, et les dirigeables ? demanda Kal.

Andrew acquiesça d'un hochement de tête. Chuck s'éclaircit nerveusement la voix.

— Nous avons construit trois grands hangars dans la forêt au nord de Roum pour les abriter. Jusqu'à présent, les Merkis n'ont pas volé près de cette région. Si nous nous faisions prendre maintenant, une simple torche lancée depuis leur ballon nous anéantirait. Nous avons trois ballons terminés, et un quatrième en cours à Roum. C'est encore le moteur qui pose problème.

— Et le moteur merki ? demanda Kal.

Chuck secoua la tête.

— Enterré sur le lieu du crash.

— Et vous n'êtes pas allés fouiner ? demanda Andrew.

— Je suis curieux, mais pas fou à ce point, dit calmement Chuck.

— Il doit y avoir une sorte de poison à l'intérieur, coupa Emil. Un compte-rendu expliquait que plusieurs des Merkis sur ce vaisseau étaient morts de manière atroce, en commençant par perdre leurs poils. Les deux Merkis qui se sont éloignés de l'épave en rampant vomissaient du sang. Tous ceux parmi nous qui se sont approchés de cette machine après l'accident sont tombés malades, et six d'entre eux sont maintenant décédés. Mêmes symptômes que pour les Merkis – chute des cheveux, vomissements sanguinolents. Certains des pauvres types qui ont enterré le moteur sont toujours à l'hôpital, et d'autres dans la tombe.

— Laissez cette chose maudite sous terre ! dit Casmar d'un ton brusque. C'est un instrument diabolique.

— Je ne discuterai pas ce point, répondit Chuck.

Andrew prit conscience qu'ils avaient vraiment eu de la chance que l'engin se soit écrasé si loin dans la campagne, et que les effets de son contenu aient été connus avant l'arrivée de Ferguson – bien que la mort des paysans soit néanmoins tragique. Emil avait émis l'hypothèse d'une sorte d'empoisonnement à l'arsenic, ce qui aurait expliqué la chute de cheveux et les vomissements. Mais pourquoi enfermer de l'arsenic à l'intérieur d'une machine qui, sans aucune source de combustible apparente, pouvait propulser dans les airs les ballons merkis ? Ces moteurs développaient une puissance énorme, alors que, selon certains témoignages, les ballons pouvaient être soulevés par une seule personne.

— Quand pourrons-nous voler ?

Chuck jeta un coup d'œil à Hank, comme s'il cherchait du soutien.

— Je ne suis pas sûr, tout dépend du moteur. Le poids fait tout.

— Peut-être que vous auriez dû vous en tenir à une conception éprouvée ? demanda Andrew.

— Monsieur, nous n'aurions jamais pu soulever un poids suffisant. Un moteur à vapeur pèse très lourd, et il n'y a pas seulement le moteur, mais aussi l'eau et le charbon qui vont avec. La solution, c'est le moteur thermique. Ericsson en a fabriqué un il y a près de trente ans. Il fonctionne avec de l'air surchauffé et non à l'eau – ça supprime déjà beaucoup de poids à ce niveau-là. Nous avons

trouvé comment faire bouillir le pétrole découvert dans la province de Caprium et le transformer en une forme d'huile lourde de houille – proche du kérosène. Pour développer une puissance comparable, il nous faudrait beaucoup plus de charbon. C'est un sacré carburant.

— Mais les deux derniers moteurs ont explosé, répondit John d'un air narquois.

— Écoutez, John, de quel côté êtes-vous à la fin ? lança Chuck, irrité.

— C'est moi qui attribue les ressources et la main-d'œuvre ! rétorqua John avec véhémence. Aux dernières nouvelles, vous avez au moins une dizaine de projets en cours. Dieu seul sait combien me sont probablement encore inconnus, et tout cela immobilise des milliers d'ouvriers. J'ai besoin de l'essentiel ; des fusils, des fusils, toujours plus de fusils, et les munitions qui vont avec !

— Voulez-vous des dirigeables à propulsion thermique ou pas ? dit vivement Chuck, regardant Andrew droit dans les yeux.

La tension parcourut chaque membre de leur assemblée, une tension née de la réparation des dégâts du conflit naval et des préparatifs de la guerre à venir. Remplacer les locomotives perdues et rétablir la ligne de chemin de fer endommagée avait suffi à les retarder de deux mois. Ils étaient tous à bout de forces.

— Nous avons besoin de quelque chose pour faire face aux machines merkies, répondit Kal d'un ton conciliant.

— Il faut que ça soit thermique, déclara Chuck comme si la question ne se posait pas. Ou bien il nous faudra des ballons deux fois plus gros, simplement pour soulever un homme et un moteur. Ce serait un appareil sacrément trop grand et disposant de si peu de puissance qu'il pourrait à peine se déplacer. En fait, ce serait franchement dangereux, sauf en cas de calme plat.

— La sustentation est l'élément clé, expliqua calmement Hank Petracci, intervenant enfin. Mon dernier ballon, celui que nous avons perdu dans la guerre contre les Tugars, pouvait seulement soulever un peu plus de cent kilos un jour de froid. Ferguson et moi-même avons mené quelques expériences et nous avons estimé la gravité de ce monde à environ 85 % de celle sur Terre. Nous avons donc un petit avantage ici.

» Jusqu'à présent, nous avons fait décoller deux aérostats à vapeur, sans moteur. Par temps froid, avec un moteur en marche, nous avons relevé qu'il pouvait soulever près de quatre cents kilos. C'est assez pour un pilote et un mécanicien. De quoi lâcher quelques petites bombes ou envoyer un télégramme si nous sommes raccordés.

— Quelles seront sa vitesse et son autonomie ? demanda Hans.

Chuck haussa les épaules.

— C'est impossible à dire sans un véritable vol. C'est un tout nouveau terrain, pour nous tous. J'ai modifié une partie des plans, ce qui devrait, selon moi, améliorer les choses.

— En quoi donc ? demanda John.

— Nous utiliserons toujours l'hydrogène comme moyen de sustentation, dans deux enveloppes, l'une à l'avant, la seconde à l'arrière. Mais, au milieu, je placerai un autre ballon, relié à la tuyère d'échappement du moteur. On le démarre, l'air chaud passe dans le ballon, et on décolle. Coupez le moteur, et on redescend. Nous avons déjà de l'air chaud, alors pourquoi ne pas l'utiliser ?

John jeta un coup d'œil à Hank, guettant une réaction.

— C'est dangereux, dit calmement Hank. Si jamais une étincelle passe dans le sac et provoque un incendie… Adieu.

— Le kérosène n'est pas comme le charbon ou le bois, il n'y a pas d'étincelle, dit Chuck. Nous

avons entendu dire que les Merkis avaient des problèmes pour monter et descendre, et qu'ils perdent généralement beaucoup de gaz, ce qui les oblige à remplir de nouveau les ballons après chaque vol. Nous connaîtrons quelques pertes, certes, mais rien de ce genre, à moins d'une urgence. Une fois nos ballons fermés et gonflés hermétiquement, ils le resteront.

— Il va falloir vous faire confiance sur ce point, répondit Andrew.

— Vous voulez dire que *je* vais devoir lui faire confiance, coupa Hank, tentant vainement de sourire. C'est moi le fichu ingénieur d'essais chargé d'évaluer la bête.

— Assurez-vous seulement de ne pas échanger vos places, dit vigoureusement Andrew.

Il savait que Ferguson avait tendance à vouloir essayer le premier ses nouveaux jouets. Mais il était hors de question de risquer la vie du meilleur ingénieur et inventeur du monde dans une entreprise aussi périlleuse.

Chuck eut un sourire presque mélancolique, mais il savait qu'il ne servirait à rien de protester. Son propre état-major, composé de jeunes élèves ingénieurs, avait reçu des ordres stricts de la part d'Andrew ; ils devaient protéger leur précieux chef, une mesure qui avait scandalisé Ferguson, même s'il savait qu'il était vain de résister.

— La suite, maintenant, dit Andrew, jetant un coup d'œil à Hans.

— Les lignes de fortification sont presque terminées, dit celui-ci, se levant de son siège pour pointer du doigt les positions soulignées sur la carte.

— De la mer intérieure jusqu'à la grande forêt, nous avons établi plus de cent soixante-dix kilomètres de fortifications le long des berges du Potomac. Les sections autour des gués ont trois lignes de profondeur. La première à mi-chemin des falaises, la ligne principale en haut de celles-ci, puis une ligne de réserve à l'arrière, pour protéger nos voies de chemin de fer.

» Soit, dans certaines zones, c'est un peu mince, particulièrement à certains points du fleuve, infranchissables jusqu'à la fin de l'inondation de printemps. Mais nous avons un fort en terre tous les un kilomètre et demi, qui peut servir de point d'appui. Ceux qui font face aux gués sont plus importants et contiennent généralement deux batteries, des contreforts et des secteurs de tir entrelacés. S'ils devaient choisir ce chemin, les eaux du Potomac deviendraient rouge sang.

— *Si*, dit Kal en insistant sur le « si ». Quel est votre sentiment sur la situation actuelle ?

Hans se pencha en arrière et jeta un coup d'œil à Andrew.

— La zone qui va de l'embouchure de la mer intérieure jusqu'à soixante kilomètres à l'intérieur des terres est sûre. La plaine inondable est large de trois kilomètres sur une bonne partie de cette distance. Cela signifie traverser à découvert et franchir le fleuve sous le feu continu de nos positions, sur les falaises.

— Sommes-nous menacés par mer ?

— Les rapports de nos espions (il jeta un coup d'œil appuyé à l'adresse d'Hamilcar) indiquent que nous aurons l'avantage. S'ils essaient de nous berner, notre flotte sera là pour les affronter.

— Mais ils dominent les airs, dit John d'un ton brusque.

— C'est pourquoi nous avons besoin de nos propres dirigeables, répondit Hans en jetant un coup d'œil à Chuck. Leurs bombardements sont plus gênants qu'autre chose, mais ils coulent de nombreuses galères et ils savent nous trouver, ce qui n'est pas notre cas. Quand ils frapperont, les Merkis seront en mesure de connaître le positionnement de nos troupes, d'avoir des plans de nos fortifications, bref, d'être bien mieux renseignés sur nous que l'inverse.

Hans, marchant le long de la table, frappa le flanc nord-ouest d'un doigt boudiné, suivant la ligne

de défense où les fortifications pénétraient dans la forêt sur plus de quinze kilomètres. Elle s'arrêtait finalement au sommet d'une crête à la pente raide, la ligne tournant ensuite en angle droit sur plusieurs kilomètres à l'est.

— Ils viendront à notre rencontre ici.

— C'est là que nos fortifications sont les plus solides, dit Andrew, presque comme pour se rassurer. La section tout entière est renforcée de fortins en rondins, avec également des fossés et des abattis.

— Pourtant, c'est *là* qu'ils frapperont, dit Hans, catégorique. Nous devons présenter notre flanc quelque part, et c'est là que le coup s'abattra.

— Dans la forêt ? coupa Kal. Hans, nous discutons de tout cela depuis l'automne dernier. Les Merkis devraient rebrousser chemin selon un arc de cercle de plusieurs centaines de kilomètres. Il n'y a pas de chemin frayé dans les bois, à l'exception de celui de notre propre ligne de fortifications. Ce flanc est solide.

— Un flanc est toujours un flanc, répondit Hans. Ces défenses ont été presque trop bien conçues. Mais il le fallait. Ici, nous sommes à cent cinquante kilomètres au milieu de la steppe. S'ils font une percée n'importe où le long de notre front, leur mobilité nous détruira. Nous nous sommes donc fortifiés jusqu'aux dents côté steppe. Or, ils vont attaquer sur le flanc. S'ils le prennent, deux jours de chevauchée soutenue les conduiront au gué sur lequel nous avons affronté les Tugars la première fois. De là, ils vont sûrement traverser le Neiper, plus en amont.

— Vous voulez toujours que nous abandonnions notre position avancée pour combattre sur le Neiper, n'est-ce pas ? demanda Pat.

— Nos canonnières peuvent tenir la ligne jusqu'au gué, dit Hans. Au-delà, celle du fleuve n'a besoin que de deux corps d'armée pour quatre-vingts kilomètres, dans la forêt, de l'autre côté.

— Cela revient à combattre sur notre propre territoire, dit calmement Andrew. En cas de défaite, l'ennemi sera à l'intérieur de nos terres. S'ils flanquent Souzdal, nous serons coupés de Roum et du reste du pays.

— Il se pourrait que l'on combatte ainsi, de toute façon, répondit Hans, la voix lourde de menace.

» Si nous avions mis autant d'énergie à poser une voie le long du Neiper, sur cent cinquante kilomètres au nord du gué, que pour construire ici tout ce réseau ferroviaire, nous serions en sécurité.

— Nous avons discuté de ça il y a un an et demi, répondit brusquement John. Ce terrain est infernal pour les trains ; il n'y a que des collines et des ravins marécageux. C'est une étendue sauvage et désolée, pire qu'en Virginie. Si jamais ils pénètrent aussi loin, les Merkis s'empêtreront dedans.

» Et de plus, ajouta-t-il doucement, ce qui est fait est fait.

Andrew se sentit envahi par une sensation d'épuisement qui ne le quittait pratiquement plus. Depuis la fin du conflit contre Cartha, ils avaient passé chaque instant à préparer cette nouvelle guerre. Plus de deux ans auparavant, il avait décidé de jouer la carte de l'offensive contre les Merkis – s'ils devaient se mettre en marche contre Rous' –, en tentant de bloquer leur ennemi avant toute percée sur leur territoire. Toutes ses réflexions s'étaient fondées sur le principe de base voulant que l'on essaie d'éviter à tout prix de combattre sur ses terres. Au départ, Hans avait été parfaitement d'accord. Mais il avait commencé à se montrer plus réservé dans le courant de l'hiver. À présent, il avait tout simplement changé d'avis.

Andrew savait que la fièvre typhoïde avait sapé ses forces, lui laissant la sensation d'être aussi affaibli psychologiquement que physiquement. Mais, au-delà de ça, il y avait en lui une peur,

profondément enracinée, qui le rongeait constamment ; peu importaient leurs efforts, les Merkis, maintenant équipés d'armes modernes, seraient trop forts pour eux. Quoi qu'ils tentent pour leur faire face, il en résulterait la ruine de Rous'.

— Ce que vous êtes en train de dire, c'est que nous ne pourrons pas les contenir sur ce front, dit calmement Andrew.

Hans fit le tour de la pièce du regard et hocha la tête.

— Alors *où*, que diable ? demanda Pat. S'ils atteignent le Neiper, tôt ou tard ils nous attaqueront sur le flanc, en amont du gué, avant de sauter entre nous et les Roums. Peu importe le désert qui nous sépare ou les dires de John.

Il jeta un coup d'œil à Julius, qui écoutait attentivement le débat, montrant d'un hochement de tête qu'il comprenait, alors qu'un traducteur lui retranscrivait la conversation menée à toute allure.

— Nous devons résister ensemble, dit Julius. C'est la même chose avec nos fasces[10]. Un bâton seul casse, mais trois réunis résistent.

— Supposons qu'ils ne frappent pas du tout ici, mais se mettent en route pour Roum à la place ? demanda Kal sans vraiment attendre de réponse, sachant que la question avait été débattue sans fin, mais était toujours dans l'air.

— C'est difficile. S'ils envoient toutes leurs troupes, nous pourrons toujours nous mettre en marche contre Cartha et libérer ce qu'il en reste, répondit Andrew. Mais, sans parler de ça, cela doublerait leur distance de marche, et ils nous auraient toujours dans le dos. Nous attaquer puis se rendre à Roum, voilà la route directe. Agir autrement donnerait une campagne de près de deux mille cinq cents kilomètres.

» Sherman [11] l'a fait à pied, poursuivit Andrew. Mais nous avons déjà renoncé à cette éventualité. D'après ce que nous savons, les Merkis ont peur de nous laisser une année supplémentaire, aussi serons-nous la seule véritable cible de leur campagne.

— Nos patrouilles du détroit de Cartha précisent qu'ils ont déplacé un umen de l'autre côté du canal, peut-être deux, dit Hamilcar par l'intermédiaire de son traducteur.

— Donnez-moi un an de plus, coupa Chuck, et ils le regretteront.

Andrew hocha la tête et sourit. Que ne donnerait-il pas pour une année de plus, ou pour cinq. Mais c'était toujours la même histoire, ils n'avaient jamais assez de temps.

— Nous pouvons au moins nous attendre à une sorte de fausse piste en direction de Roum, sur la façade est de la mer intérieure. Le 5e corps d'armée restera à Roum, pendant que le 4e sera positionné sur le territoire rous', comme réserve stratégique. Quand le 6e et le 7e, sous le commandement de Vincent, seront entièrement mobilisés à Roum, nous les affecterons selon nos besoins. Les Merkis feront sans aucun doute semblant de prendre cette direction, mais je veux me concentrer sur ce que nous faisons ici. Depuis les six derniers mois, nous consacrons toutes nos forces à fortifier cette ligne.

Andrew se retourna vers Hans.

— Je le dis simplement comme je le vois, répondit-il d'un ton brusque. Et je vous préviens que, lorsqu'ils frapperont, ils viendront avec toutes leurs forces. Ils sont aussi pressés que nous par le temps. Cette horde est gigantesque – c'est une immense machine à manger, faite de chevaux et de Merkis – et, s'ils s'arrêtent, ils mourront de faim. John, combien de chevaux peut-on abriter sur ce type de terrain ?

— Eh bien, dit calmement John, il faut quelque chose comme treize hectares par cheval pour un

an de prairie, selon les estimations les plus fiables. Mais, vous savez, c'est une donnée sur l'année. À la fin du printemps, vous pouvez probablement en faire paître vingt sur un demi-hectare pendant un jour ou deux. Mais il faudrait ensuite deux bonnes semaines, ou plus, avant de pouvoir réutiliser cette acre. Or, en se basant sur des calculs grossiers, la région habitée de Rous' fait à peu près la taille du Maine, soit environ cinquante mille kilomètres carrés. Cela suffirait à peine aux Merkis pour une saison – et, n'oubliez pas, je ne parle que des chevaux et de leur nourriture.

Il se tut.

— La horde tugare était trois fois moins nombreuse, dit calmement Hans. La famine les gagnait aussi avant la fin du siège, et pourtant ils contrôlaient les récoltes d'une sacrée portion du territoire rous'. Jubadi n'est pas un idiot, nous en avons déjà eu la preuve. Il sait qu'il devra frapper et nous briser avant même l'arrivée de l'été, et il a besoin d'atteindre Roum avant l'automne pour les briser aussi. Dans le cas contraire, c'en est fini de lui.

» Voilà pourquoi je suis inquiet. Je déteste combattre un ennemi qui pourrait être tout aussi désespéré que moi, voire plus. Les soldats confédérés nous l'ont démontré ; ces salauds avaient la tête dans le sac, et ils continuaient quand même à en redemander.

» Nous ne pouvons pas oublier que nous sommes dans une situation critique, ajouta calmement Hans. Mais gardons toujours à l'esprit que Jubadi nous connaît – ce n'était pas le cas de Muzta et des Tugars. Il est désespéré lui aussi, et il ne fera pas les mêmes erreurs.

Andrew, calé dans son fauteuil, regarda autour de lui. La pièce était calme, à l'exception du cliquetis de la clé du télégraphe, dans la pièce à côté.

Ils avaient déjà misé trop de choses sur le Potomac. S'arrêter maintenant ferait voler en éclats des mois de planification minutieuse, et minerait peut-être également le moral des Rous', qui se retrouveraient confrontés à la perspective d'une troisième guerre en trois ans, menée sur leur propre territoire. S'ils ne tenaient pas leur position ici, les canons de siège des Merkis seraient sur le Neiper, dans la semaine, prêts à conquérir Souzdal. Il lui fallait prendre le risque de combattre sur la ligne du Potomac. Pourtant, en regardant son vieux mentor, Andrew eut le pressentiment que le vieil homme avait raison. Peu importait ce qu'ils accompliraient, il y avait peu de chances qu'ils remportent la victoire.

— Nous combattrons ici, comme prévu, dit doucement Andrew.

Hans le regarda et hocha la tête. Un sourire triste illuminait ses traits, comme si l'on prononçait une condamnation courue d'avance.

— Le déploiement restera tel quel, dit Andrew, et il entendit John pousser un soupir de soulagement.

Celui-ci avait fondé des mois de planification logistique sur la défense du Potomac. Pat remua bruyamment sur son fauteuil.

— « Commandant en chef de l'artillerie » sonne vachement bien, renifla Pat, mais bon sang ! Andrew, je me retrouve coincé à Souzdal avec les réservistes !

— Pat, j'ai besoin de vous là-bas. Nous avons Schneid qui commande le 1er corps comme réserve de notre première ligne, le 2e ici sur notre flanc gauche sous les ordres de Barry, et Tim Kindred à la tête du 3e corps sur le flanc droit. Ce sont tous d'anciens hommes du 35e. Alexi Alexandrovich a sous ses ordres le 4e en tant que réserve mobile. C'est un bon, mais je veux néanmoins que vous gardiez un œil sur lui. En tant que chef de l'artillerie, vous êtes toujours son supérieur hiérarchique. Le 5e corps est commandé par Marcus et se trouve à Roum, comme le 6e sous les ordres de Hawthorne, qui, une

fois prêt, se rendra là où les combats l'appelleront. Et il y a de fortes chances pour que cela soit sous vos ordres.

— Nous avons deux bataillons et douze batteries pour chaque corps, coupa Hans. Avec six bataillons et plus de cent cinquante canons en réserve sous votre commandement direct. Que diable un artilleur pourrait-il demander de plus ?

— Être sur le front, au feu, se plaignit Pat.

— Le front pourrait arriver jusqu'à vous plus vite que vous l'imaginez, dit calmement Hans.

— Monsieur Bullfinch, quelles sont les dernières nouvelles vous concernant ? demanda Andrew, brisant finalement ce moment de malaise.

Le jeune amiral s'anima.

— Monsieur, nous avons quinze cuirassés, dix d'entre eux équipés de deux canons, les cinq autres de quatre, parés au combat, et plus de cent galères.

— Et l'*Ogunquit* ?

Ses traits s'assombrirent.

— On pourrait l'utiliser comme batterie flottante, monsieur, mais il faudra des mois avant de le voir de nouveau autonome. Nous l'avions éperonné et il s'était retourné ; imaginez un peu le chaos à l'intérieur. Nous travaillons toujours sur les chaudières mais, sans Cromwell, ou ses anciens ingénieurs, je dois admettre qu'il m'est quasiment impossible d'en tirer quelque chose.

— Chuck ? demanda Andrew avec espoir.

— Ce sont des mécanismes aux pièces complexes, monsieur. Il faudrait que je leur consacre du temps. Les deux chaudières étaient cassées quand nous l'avons renfloué. Il y a beaucoup de choses à l'intérieur de ce navire pour lesquelles nous n'avons pas encore les outils nécessaires.

— Faites ce que vous pouvez, monsieur Bullfinch, dit calmement Andrew, qui soupira comme il jetait un coup d'œil à Emil.

— Je prépare du chloroforme aussi vite que possible. Andrew, selon les estimations les plus basses, une guerre à grande échelle avec ces bêtes fera trente ou quarante mille victimes. Notre stock de soie est au plus bas – tout est parti dans les ballons. John a donné la priorité à des instruments en acier de haute qualité, mais les meilleurs instruments du monde sont inutiles entre les mains d'un empoté. J'ai besoin de former deux ou trois cents chirurgiens et un millier d'infirmières. Votre Kathleen a très bien organisé l'école d'infirmières et enseigne elle-même au premier groupe de chirurgiens de Roum. Mais, le problème, c'est qu'à la fin de la guerre contre les Tugars j'avais peut-être vingt bonnes recrues formées à la chirurgie militaire. On peut faire beaucoup de choses avec des livres et des cours, mais ces hommes et ces femmes vont devoir passer pour la première fois à la pratique sur le champ de bataille.

» Il n'y a qu'une seule façon d'enseigner comment amputer, c'est de le faire. Ici, les amputations sont très rares en temps de paix, seulement quelques-unes par mois.

— Grâce à vous, coupa Casmar. Ce vaporisateur d'acide phénique et vos stérilisations ont réduit drastiquement les infections. La chair morte, votre « gangrène », n'est plus aussi courante maintenant.

Emil le remercia d'un hochement de tête, tout en se rengorgeant. Kathleen avait tenu Andrew au courant du travail du docteur, qui avait apporté aux Rous' une révolution qu'il n'aurait jamais crue possible. À l'école de chirurgie, les cours magistraux d'Emil étaient truffés de ses nouvelles théories ; faire bouillir tous les instruments et tous les bandages, les laver avec de l'acide phénique dilué entre chaque examen ou intervention, nettoyer à fond la blessure, et ce en utilisant cette fois

l'acide phénique en pulvérisations.

Bien que leurs ressources soient exploitées au-delà du maximum, Andrew avait accordé à Emil une augmentation radicale du nombre d'assistants médicaux. Durant la guerre contre les confédérés, Emil et son unique assistant avaient dû s'occuper seuls d'un régiment de cinq cents hommes. Il avait demandé que l'on double le nombre de chirurgiens et que trois assistants servent dans chaque unité. On avait construit un train spécial de quinze wagons pour déplacer les blessés, en dépit des protestations pratiquement hystériques de John. Des hôpitaux complètement équipés étaient déjà en place à Souzdal, Novrod, Kev et Roum, avec suffisamment de tentes pour un hôpital de campagne de trois mille patients. Pourtant, comme pour tout le reste, Andrew réalisa que cette amélioration n'était toujours pas satisfaisante, du moins de l'avis d'Emil.

— La plupart de mes élèves pratiqueront leur première opération sur le champ de bataille, avec cinquante blessés supplémentaires en attente. Bon sang, ils n'ont jamais vu un gars être ramené à l'hôpital avec les tripes à l'air. Et je n'ai aucun moyen de savoir qui va tenir le choc et qui va vomir avant de perdre connaissance.

Il secoua la tête.

— Que Dieu vienne en aide à leurs premiers patients…

Andrew constata que cette pensée troublait le vieux docteur, lui qui frissonnait à la vue de mains sales et s'était bâti une réputation de grincheux dans l'armée du Potomac, avec ses divagations continuelles au sujet de la chirurgie aseptique de son mentor Semmelweiss.

— Nous devons tous faire notre possible, dit Andrew, s'appuyant contre le dossier de sa chaise et remerciant d'un hochement de tête un officier d'ordonnance qui remplissait de nouveau sa tasse de thé chaud.

Ils allaient connaître une longue journée, une très longue journée. Chaque point devrait être vérifié en détail. Une réunion avec tous les commandants de corps et de divisions du Potomac suivrait. Ensuite, durant les deux prochains jours, la ligne de près de cent quatre-vingts kilomètres serait intégralement inspectée, une fois de plus.

Il jeta un coup d'œil à Hans. Le vieil adjudant, perdu dans ses pensées, regardait par la fenêtre, lavée par la pluie qui s'abattait maintenant depuis l'ouest. Une rafale de vent hurlait à l'extérieur, refoulant vers le bas la fumée de la cheminée du poêle. Pour une raison qu'il trouvait dérangeante, l'odeur de la fumée humide lui rappelait la nuit interminable où Souzdal avait brûlé, et cette dernière charge désespérée à travers la grand-place.

Il s'efforça de mettre de côté cette pensée, se souvenant de la lettre de Kathleen.

« Avec nostalgie… »

Mais il ne parvint pas à invoquer l'image de son épouse. Non, il n'y avait que le feu et les ténèbres d'un fleuve de cadavres, l'air épais de l'odeur de la fumée humide et de la mort.

Pourquoi est-ce que je pense à cela maintenant ? se demanda-t-il. Et, à l'idée de ce qui les attendait, une terreur froide et tenace s'empara de lui.

6 Portraitiste américain (1755-1828). (*NdT*)

7 Du nom de Claude Étienne Minié, inventeur et officier de l'armée française (1804-1879). (*NdT*)

8 Général de l'armée de l'Union (1813-1864). (*NdT*)

9 Célèbre mitrailleuse inventée en 1861 par le médecin Richard Jordan Gatling (1818-1903). (*NdT*)

10 Baguettes de bouleau ou d'orme assemblées et liées autour d'une hache que les licteurs portaient sur l'épaule gauche. C'était un emblème de l'autorité des magistrats de la République romaine. (*NdT*)

11 Général de l'armée de l'Union (1820-1891). (*NdT*)

Chapitre 2

Shaduka était bas dans le ciel du soir. Son éclat rougeâtre apparaissait et disparaissait derrière les nuages d'altitude, qui se détachèrent brièvement à la façon d'esprits enveloppés d'un rougeoiement éthéré. Mais, après tout, c'était la Nuit des esprits.

Sa respiration régulière ralentit, et il fut de nouveau conscient des incessants roulements de tambours qui provenaient des dix mille feux de camp. Baissant les yeux, il mit fin à sa paisible contemplation, le *shadta*, la marche de la transe menant à Shaduka. Depuis cette proéminence, le lieu de campement du sang doré – le clan dominant de la horde merkie –, il observait la steppe infinie qui s'étendait vers l'ouest. L'immense assemblée s'étalait jusqu'à cinq jours de chevauchée au-delà de l'horizon. Les feux de crottin scintillant faiblement dégageaient des volutes de fumée pareilles à des fantômes se dressant dans le ciel du soir. Et ce n'était qu'une petite partie de leur pouvoir ; sur les seize clans de la horde merkie, dix étaient déployés sur les immenses terres carthas, mangeant tout leur saoul, prenant des forces en vue de la campagne à venir, pendant que leurs chevaux se gavaient de l'herbe grasse du printemps.

Il tourna la tête vers le sud-est. Les murs bas et sombres de Cartha épousaient le rivage de la mer intérieure. Durant deux saisons, il avait campé ici et ce souvenir le fit frissonner de dégoût. Il s'était seulement échappé durant la dernière saison pour combattre le bétail rous', puis pour assister à la rencontre des trois Qar Qarths. En dehors de ces épisodes, il avait à peine connu un instant de solitude ou la joie de galoper, le visage fouetté par le vent. Il avait été enfermé dans leurs bâtiments puants, étouffé par la sueur du bétail, la fumée et les feux ardents des fonderies. Tout cela n'avait maintenant plus aucun secret pour lui. Les demeures du bétail ne convenaient qu'à un hivernage, quand il fallait trouver un endroit pour rassembler les troupeaux humains. En vérité, ils avaient corrompu son propre peuple en le forçant ainsi à l'immobilité.

— *Pak thu Barkth Num, gasc yarg, gasc verg taff Ulma Karzorm.* (« Depuis les lieux de nos pères, viens, lumière, viens, gardien de la nuit, Ulma Karzorm ».)

Souriant, Tamuka se balança d'avant en arrière, tournant son regard vers l'est. Les chants aigus de Sarg, le plus âgé des chamans, appelaient à la prière saluant Ulma Karzorm, la seconde lune du ciel de minuit. Le chant résonna le long de la pente de la colline couverte d'herbe, repris encore et encore par les marcheurs d'esprit des clans, puis des tribus. Des centaines de voix grondaient sur la steppe infinie.

Une lueur rouge scintilla sur l'horizon, se propageant selon une sombre ligne horizontale jusqu'aux flots ridés de la mer intérieure. Bien que les étendues d'eau aient quelque chose de vaguement dérangeant, un lever de lune sur la mer le fascinait toujours par sa beauté, lui rappelant les lumières du ciel nocturne qui se réfléchissaient sur les murs de glace de Barkth Num.

La bande de lumière s'élargit vers l'extérieur, et le chant de Sarg fut noyé dans un million de voix entremêlées, rugissant telle une tempête à travers la steppe. C'était un cri d'exultation face au lever de la seconde lune à la rondeur rouge sang. Mais il ne s'y joignit pas.

— *Gasc yarg, gasc verg taff* !

La tempête de voix monta vers les cieux, tels des tisons s'enfonçant dans son âme. Comme si, arraché au ventre même du monde, dans une sanglante naissance de feu, l'orbe rouge et scintillant d'Ulma Karzorm se libérait de l'horizon. Comme s'il reprenait son souffle, un souffle se changeant peu à peu en un dernier soupir qui s'étirerait dans l'éternité.

Le cri nocturne de la horde tonna autour de lui et, pourtant, ce n'était qu'un murmure. L'âme d'Ulma Karzorm l'emplissait de sa vision sanglante. Le ciel se changeait en feu liquide tandis que la lune s'élevait toujours plus haut.

Le bannissement de l'obscurité… Cette pensée le fit sourire. Si un bannissement devait avoir lieu, ce serait par le sang, un sang qui noierait le monde entier. Les eaux calmes de la mer lui semblaient être un océan de ce liquide richement parfumé. Il savait que leurs ancêtres étaient, d'une façon ou d'une autre, en train de lui parler, alors que la vision prenait corps. Mais le sang de qui ?

Un profond grondement ponctua les cris traînants de la horde, se répercutant à travers la steppe à cadence régulière, poignardant la nuit de chaudes explosions blanches. Surpris, il baissa les yeux. Dans la plaine, aux portes de la cité, il vit des torches monter dans sa direction. Derrière lui, un coup de tonnerre retentit sur le sommet d'une colline, et cette violente secousse hérissa les poils de sa nuque. L'artillerie de la horde fit feu pour saluer le lever des deux lunes du mois de Cagarv, le jour traditionnel des premières manifestations pour préparer une nouvelle saison de chevauchée.

Leur fracas le dérangeait. La contemplation et le jeûne, le chant des chamans, le premier cri en l'honneur de Shaduka, puis la grande exultation à l'apparition d'Ulma Karzorm ; telle était la tradition de la horde. Mais, à présent, ils avaient été jusqu'à inclure les canons du bétail dans cette coutume, comme si les voix des Merkis s'adressant aux esprits de leurs ancêtres n'étaient pas suffisantes, comme si les faiseurs de fumée étaient également nécessaires pour attirer leur attention.

Tamuka, le porte-bouclier, grogna d'écœurement. Il s'agita et se retourna. Hulagar, le porte-bouclier du Qar Qarth Jubadi, le regardait, et il hocha la tête comme pour signifier qu'il partageait son point de vue.

— La contemplation a été perturbée, soupira Hulagar.

Tamuka ne répondit pas.

— Viens, ils vont commencer sans nous, dit Hulagar, se redressant en faisant craquer ses articulations et crisser son armure de cuir.

Le porte-bouclier tendit la main à Tamuka. Celui-ci se leva pour le rejoindre. Chacun souleva son bouclier de bronze rond, plaçant ce symbole de son illustre fonction dans un harnais porté sur l'épaule droite.

— Ce fut malgré tout un moment exaltant, dit Hulagar en regardant les lunes jumelles, puis les feux maintenant éclatants qui s'élevaient d'un bout à l'autre de la steppe, au-delà de la cité de Cartha.

Une fois déjà, pendant qu'ils marchaient avec les esprits, Tamuka s'était élevé au-dessus du campement pour l'observer. Comme au sommet d'une montagne et comme leurs ancêtres dans les cieux, il avait vu le pouvoir des Merkis emplir l'immensité de leurs feux de camp.

— J'espère que les pères de nos pères baisseront de nouveau les yeux sur un tel instant, quand la horde entamera sa chevauchée au printemps prochain, chuchota Hulagar.

— Ils le feront, dit Tamuka d'une voix lointaine.

Hulagar jeta un coup d'œil à Tamuka et sourit, ses crocs luisant au clair de lune.

— Il est inconvenant pour deux porte-boucliers du sang royal d'être en retard, dit Hulagar en

posant une main affectueuse sur l'épaule de Tamuka.

Tous deux entamèrent l'ascension de la colline.

Le parfum de l'herbe fraîche et des fleurs s'élevait à chaque pas dans l'air frais de la nuit. Au clair de lune, le tapis de pétales blancs des étors – les fleurs sauvages du printemps qui s'épanouissaient après les premières fleurs lavande et jaunes – était devenu d'un rouge profond.

L'odeur évoquait immanquablement les manifestations annuelles passées, quand, au sortir de l'hiver, la horde se mettait enfin en marche. La saison des mises bas s'achevait, les yourtes étaient remisées sur leurs plates-formes tirées par des chevaux, et la horde tout entière prenait, une fois de plus, la route de l'est. Les guerriers s'éparpillaient alors à la recherche de gibier, ou se dirigeaient vers le nord ou le sud, vers les territoires tugars ou bantags, selon la horde qu'ils affronteraient cette année-là.

La grande clameur s'était éteinte, remplacée par les appels psalmodiés des faiseurs de chants, les incantations des chamans, et les cris de ravissement anticipant le festin à venir. Il y avait aussi d'autres voix – plus de cinquante mille morts étaient prévues cette nuit –, car chaque cercle de yourtes aurait plusieurs têtes de bétail à disposition. Tamuka entendait déjà leurs pleurs.

Au sommet de la colline, la grande yourte du Qar Qarth se dressait devant lui, son tissu doré illuminé par cent torches. À l'intérieur, une mer de lumière brillait comme le jour et des éclats de rire résonnaient. L'auvent de l'entrée était relevé bien haut, sur des piquets incrustés d'or et de gemmes précieuses qui scintillaient telles des étoiles. La garde des cent, l'élite élue des Aigles de Vushka, le premier umen de la horde, entourait la tente. Leurs armures de cérémonie en argent scintillaient à la lumière des torches. Ils portaient sur le dos des arcs aux flèches encochées, et les pointes de leurs cimeterres dégainés étaient posées sur le sol.

Lorsqu'ils franchirent le cercle des gardes, ils furent observés de près, mais aucun d'eux ne parla. Car les cent qui étaient gratifiés du plus grand des honneurs, protéger le Qar Qarth, devaient faire un sacrifice ; on leur arrachait la langue, afin qu'ils ne puissent répéter les conversations secrètes qu'ils étaient amenés à entendre.

À l'entrée de l'immense yourte, deux feux flambaient ardemment. Tamuka s'arrêta et s'inclina tout d'abord vers l'ouest, puis dans les trois autres directions, avant de passer entre les flammes et de pénétrer dans la tente.

— Ah, j'ai cru que nous allions devoir attendre !

— Je suis honoré que vous ayez envisagé un tel égard, répondit Hulagar, s'inclinant devant l'estrade surélevée sur laquelle Jubadi était assis, avec Muzta, Qar Qarth des Tugars à sa droite, et son héritier, Vuka, à sa gauche.

— Rejoignez-moi, déclara Jubadi. Tous les deux.

Tamuka dissimula sa satisfaction face au cercle des chefs de clan qui le regardaient avec envie, mais aussi, il le savait, avec un soupçon de peur. Lors de la réunion des trois Qar Qarths, son discours avait ouvert la voie à un accord de paix entre les Bantags et les Merkis, mettant fin à une guerre de dix ans qui avait bien failli paralyser la horde. Il leur avait procuré le répit nécessaire pour mettre à exécution leurs plans à venir.

Montant sur l'estrade, Tamuka se déplaça sur le côté de la table ronde autour de laquelle étaient assis Jubadi, Muzta et Vuka. Hulagar s'installa à même le sol, à gauche de Jubadi. Tamuka hésita un instant, puis s'assit lui-même à côté de Vuka, le Zan Qarth qu'il avait juré d'aider et de protéger.

— J'ai choisi la nourriture moi-même, dit Vuka, jetant un coup d'œil à Tamuka en lui adressant

un sourire désarmant que celui-ci lui retourna.

— Alors, tout est pour le mieux, répondit doucement Tamuka.

Depuis le jour de la défaite devant Souzdal, il était resté près de lui, remplissant ses obligations de porte-bouclier ; mais cela ne signifiait pas qu'il avait à apprécier l'héritier, ou plus important encore, à le respecter comme étant digne de son rang. Au fond de lui, il savait que Vuka avait assassiné son frère, et que seul ce meurtre lui avait épargné l'exécution qu'il méritait, en faisant de lui l'unique héritier de Jubadi.

C'était à cause de Vuka qu'ils n'avaient pu prendre la cité de Roum. Mais, même sans tenir compte de cette faute, il était évident que celui-ci n'était pas de taille à conduire la horde. Il oscillait entre une audace insensée dans ses accès de colère et des actes qui pouvaient être interprétés comme lâches dans ses moments de réflexion. Pourtant, Jubadi refusait d'ouvrir les yeux, considérant sa témérité comme de la bravoure et sa duplicité comme la perspicacité nécessaire à un Qar Qarth.

Bien que les rumeurs soient connues de tous, Jubadi ne pouvait pas envisager que son descendant direct, le seul héritier légitime aux yeux des clans, soit coupable d'un fratricide. Hulagar, comme il seyait au porte-bouclier du Qar Qarth, lui avait parlé de cette présomption et avait failli le payer de sa vie. Sans l'injonction qui rendait la personne du porte-bouclier sacrée, Hulagar aurait été décapité avant même d'avoir fini sa phrase.

Un hurlement de douleur et de terreur emplit la tente. Levant la tête, Tamuka vit entrer leur repas, traîné par deux guerriers muets, suivi de Sarg Qarth, l'aîné des chamans. L'humain était un mâle, bien bâti, avec la peau brune des Carthas. Il hurlait de terreur – comme la plupart d'entre eux dans ces cas-là –, et Tamuka considéra cette manifestation avec dégoût, tandis que de nombreux chefs de clan riaient d'un ton bourru et l'accablaient de railleries. Des serviteurs arrivèrent de derrière l'estrade et ouvrirent la table, pareille à des ciseaux articulés seulement d'un côté. On poussa la tête de bétail en avant. Ses gardes attrapèrent alors ses bras et ses jambes, soulevant la forme qui se contorsionnait. Sarg Qarth s'approcha de la table et, s'inclinant profondément, ordonna aux gardes de placer la tête de l'humain dans l'étau. On le resserra en le tenant fermement au centre de la table, de façon que seule sa tête fût au-dessus de la planche. Le reste de son corps était coincé en dessous.

L'humain se débattit en hurlant, essayant de tourner la tête, mais l'étau était trop serré. Il fouettait l'air de ses membres libres.

— Il va meurtrir sa chair, dit Vuka en secouant la tête, et les chefs de clan rirent de bon cœur.

On apporta d'autres offrandes sur les tables inférieures, et la tente finit par être emplie de braillements terrifiés. Tamuka les contemplait avec un vague sentiment d'écœurement. Le moins qu'ils puissent faire serait de chanter l'hymne des morts, de prendre cela avec une certaine dignité, au lieu de les supplier aussi pitoyablement. Cela ne fit qu'éveiller en lui un sentiment de répugnance, l'envie d'en finir pour en arriver à leur plat principal.

Sarg Qarth, en tant qu'aîné des chamans, se mit au travail. Les autres se tenaient à côté des tables inférieures, attendant que soit pratiqué le plus important des augures, qui concernerait la horde tout entière.

La lame incurvée jaillit de sa ceinture. Il la tint sous les yeux de la tête de bétail, qui hurla encore plus fort à cette vue. C'était bon signe – il ne pleurait pas, ou pire encore, ne défaillait pas – et tous aboyèrent d'approbation. D'un unique et habile mouvement, le chaman découpa le cuir chevelu en épousant ses contours, droit jusqu'à l'os, et son adresse fut saluée par de nouveaux grognements. Entailler une oreille signifiait entendre des nouvelles néfastes, éborgner un humain par accident

équivalait au mauvais œil. De sombres présages, qui concerneraient évidemment toute la horde.

Sarg pencha la tête de l'humain, qui s'agitait furieusement d'avant en arrière, et regarda de quelle manière tombait le sang.

— Vers le nord, annonça-t-il, et il y eut un silence plein d'expectative, car tous savaient que c'était la direction qu'ils prendraient.

Mais de quel sang était-il question ?

À présent venait la partie la plus délicate de la cérémonie. Sarg Qarth tendit le bras vers le long et mince étui posé à côté de lui et en retira une scie incurvée. Malgré le sang qui lui coulait abondamment dans les yeux, l'humain était tout de même capable de distinguer la lame et savait ce qui l'attendait. Une supplique hurlante jaillit de ses lèvres.

— Ce sera leur sang, annonça Sarg, et plus d'un chef de clan se renversa en arrière en poussant un rugissement de triomphe.

Au bruit succéda un silence teinté d'impatience tandis que Sarg marmonnait ses incantations, imprimant à la scie un mouvement circulaire. Avec la vitesse d'un serpent, Sarg empoigna de sa main gauche la tête de l'humain. Il s'inclina et attaqua l'os au-dessus de son oreille droite – une manœuvre délicate que Tamuka ne put s'empêcher d'admirer. L'incision croisée était un acte de bravade que seul le plus compétent des chamans pouvait tenter, particulièrement au cours de la plus cruciale des divinations. S'il échouait, il s'agirait d'un signe funeste. Il n'y avait pas un bruit, à l'exception du grincement de la lame et des hurlements hystériques de l'humain.

Les bras de Sarg se nouaient sous l'effort. Il frappa plusieurs coups, et de l'os couvert d'une écume rosée apparut. Il poussa alors plus loin en arrière, sciant encore, la lame se frayant un passage. Les cris de la tête de bétail se firent tout à coup plus faibles, pour se changer finalement en murmures. Après tout, beaucoup d'entre eux s'évanouissaient à ce moment-là. Ce n'étaient que des humains. Mais si celui-ci devait mourir subitement et mettre un terme à la cérémonie avant ses dernières prédictions, voilà qui serait de mauvais augure. L'instrument n'avait pas perforé le cerveau une seule fois, s'arrêtant toujours à temps.

Le découpage se poursuivit, et la table fut bientôt couverte d'un cercle d'éclats d'os et d'éclaboussures roses. Sarg se débarrassa de la scie et inséra ses doigts sous l'incision du cuir chevelu, refusant de s'abaisser à tenir lui-même le crâne. Car seuls les chamans les moins expérimentés ôtaient un crâne de cette façon, quand ils n'étaient pas encore certains d'avoir réussi un tour complet et voulaient ainsi assurer leur prise. En de rares occasions, seul le scalp se détachait. Bien que la signification soit malheureuse, Tamuka se souvint avoir trouvé la chose terriblement amusante ; le chaman humilié ne tenait rien d'autre qu'une grosse touffe de cheveux ensanglantés entre ses mains, alors que la tête de bétail semblait porter un chapeau blanc. Une telle erreur s'était produite avec le Yankee Cromwell, qui était resté muet durant toute la cérémonie. Ses yeux écarquillés s'étaient illuminés d'une sorte de folie intérieure, irritant le chaman en charge du rituel.

Mais Sarg n'était pas du genre à commettre de telles erreurs. La cérémonie ne semblait pas lui réclamer le moindre effort. Il leva les mains, le sommet du crâne se détachant avec un « pan » à peine audible. Des aboiements appréciateurs emplirent la yourte, seulement contrebalancés par les gémissements de terreur des autres humains, immobilisés sur leurs tables dans une position qui les forçait à voir quel sort les attendait.

Un borborygme s'échappa des lèvres de la tête de bétail, qui s'immobilisa. Sarg baissa les yeux sur lui comme s'il avait été insulté. Il se pencha, le gifla légèrement, avant de lui mettre le crâne sous

les yeux, lesquels s'écarquillèrent de terreur à cette vue.

Son cerveau était toujours gainé d'une enveloppe grise et fibreuse. Découpant l'arrière du crâne, Sarg éplucha cette couche, comme s'il s'agissait de la peau d'un fruit trop mûr, pour en dévoiler les plis gris convolutés. Un liquide de couleur claire jaillit sur le côté de la tête.

Sarg chantait doucement et regardait fixement les circonvolutions du cerveau, les artères battantes. Après un long moment, il leva les yeux vers Jubadi.

— Il y a beaucoup de fleuves à traverser, certains de sang rouge, et d'autres de sang bleu. Je vois des feux jaunes et des chemins sombres et cachés.

Il se rapprocha, puis pointa le doigt.

— Là ! Une tache blanche flotte au-dessus des circonvolutions du cerveau, comme les grands vaisseaux qui flottent sur l'air. J'en vois beaucoup, certains se déplaçant vers l'est, d'autres en provenance de l'ouest. Je vois du feu monter vers eux. Le bleu, la couleur des Yankees, s'étend sur le champ gris de la mort.

Il leva les yeux vers Jubadi.

— Victoire.

Des cris enthousiastes saluèrent ses mots. Tamuka se manifesta lui aussi, même s'il doutait, au fond de lui, de la fiabilité de ces prédictions. Car, excepté en de très rares occasions, les divinations se ressemblaient toutes. Mais ceux qui, comme lui, arpentaient les mystères du *tu* n'entretenaient pas d'affinités avec ceux qui lisaient dans les cerveaux humains. Les chamans considéraient les porte-boucliers comme des rivaux, tandis que les membres du Clan blanc s'estimaient les seuls dépositaires de certaines vérités inaccessibles aux chamans, quelle que soit la valeur d'une grande partie de leurs coutumes.

Sarg retira ensuite une longue aiguille de son étui et la tint au-dessus de la masse convolutée. En chantonnant doucement, il glissa l'aiguille à l'intérieur. Les dents de l'humain commencèrent à claquer et des mots étranges s'échappèrent de ses lèvres. Sarg retira l'aiguille, puis l'introduisit de nouveau. Cette fois, l'humain commença à donner des coups de pied, puis à agiter les bras. Avec une facilité frisant l'arrogance, Sarg exécutait l'*Ujta Eag*, la Danse des esprits, qui consistait à arracher l'esprit de la tête de bétail pour la faire agir selon sa volonté. Tandis que l'on glissait l'aiguille dans son cerveau, l'humain obéissait aux ordres qui lui étaient chuchotés. La yourte était muette, et les autres humains eux-mêmes observaient, dans un silence horrifié, la démonstration du talent d'un maître devin.

Sarg se retourna vers les chefs de clan et dévoila un sourire de satisfaction intérieure après avoir réalisé cette tâche à la perfection. L'assemblée martelait les tables à coups de poing. Plus d'un Merki se montrait de toute évidence nerveux face aux pouvoirs surnaturels qui se manifestaient ainsi. Sarg hocha la tête à l'adresse de Jubadi, puis, s'agenouillant à côté de la table, il plaça son oreille près de la bouche de la tête de bétail.

Jubadi se leva et se pencha en avant. Il se munit d'une cuiller en or et l'enfonça dans le cerveau de l'humain, là où s'était trouvé le front. La tête de bétail gémit, ses jambes donnant des coups de pied spasmodiques. Jubadi mâcha doucement cette cuillerée, puis creusa encore et encore, plus profondément. Les dents de l'humain se mirent à claquer et un sifflement perlé s'échappa de ses lèvres. La cuiller s'enfonça plus loin, découpant la cervelle. Jubadi adressa un signe de tête à ses camarades de table. Tamuka souleva la cuiller en or posée devant lui. Il se pencha à son tour et prit prudemment une bouchée, faisant attention à ne pas creuser sous le niveau de l'incision. Le cerveau

était chaud et fondit dans sa bouche après quelques mâchonnements. Tamuka creusa un peu plus. Sa cuiller cliquetait contre les autres, et des grognements d'approbation résonnaient autour de lui. Les chefs de clan et leur escorte des tables inférieures les observaient en silence. Ils étaient nombreux à avoir l'eau à la bouche, pressés de commencer leur propre repas. Sarg les contempla en souriant, écoutant les murmures implorants de la tête de bétail, qui sombrait pendant que son esprit était dévoré. Ses yeux étaient écarquillés de panique à mesure qu'il perdait la vue. L'essence de ses pensées et de son âme se consumait.

Le chaman tendit la main, leur ordonnant de s'arrêter. Ses assistants s'approchèrent pour rouvrir la table et la retirer.

Sarg prit l'humain par les mains et le remit debout.

La yourte était silencieuse tandis que Sarg se plaçait derrière la tête de bétail et que les doigts de sa main droite inspectaient la cavité du crâne. L'humain commença à frissonner, roulant des yeux maintenant aveugles. Un filet de bave lui coulait sur le menton. Il avança tel un fantôme aux pas traînants.

Même les futurs sacrifiés gardaient le silence, les yeux écarquillés d'horreur devant le spectacle de ce chaman capable de faire marcher un cadavre.

— Ainsi finiront toutes les têtes de bétail de notre Qar Qarth ! annonça Sarg.

Ses mots recueillirent des aboiements d'approbation, nés également du terrible pouvoir dont il faisait maintenant étalage en dominant un être dont l'esprit avait déjà disparu. L'humain fut conduit au centre de la yourte. Sarg rattrapa ce corps sans âme, mais qui respirait encore, quand celui-ci chancela.

Un jeune chaman s'avança, s'inclina profondément et présenta à Sarg un cierge à la flamme vacillante, ainsi qu'une flasque dorée. Le chaman en déversa le contenu dans le crâne. Levant les yeux vers les cieux, il s'adressa aux ancêtres dans l'ancienne langue de son ordre. Il mit en contact le cierge allumé et le crâne.

Les autres têtes de bétail ne purent retenir leurs hurlements de terreur lorsque la langue de feu enroulée sur elle-même s'éleva dans le crâne ouvert, comme si l'humain arborait une imposante couronne de flammes jaune et bleue, enveloppées de fumée grasse. Avec un sourire de satisfaction, Sarg recula. Des flammes léchaient la tête ouverte de l'humain tétanisé. Celui-ci roulait des yeux aveugles, son corps tordu de convulsions. Tamuka éprouva un frisson de crainte. Même s'il avait déjà assisté à plusieurs reprises à de telles scènes, il y avait quelque chose d'horrible dans le fait de voir un esprit, même celui d'un être humain, se consumer ainsi à l'intérieur d'un crâne enflammé.

Les flammes grasses vacillèrent, accompagnées d'un nuage sombre. Comme privée de l'usage de ses jambes, la tête de bétail commença à s'affaisser. Sarg observa l'assistance, satisfait que le sacrifié soit resté debout si longtemps. La cuisson du cerveau se poursuivit, alors que des acolytes empoignaient le corps toujours tremblant et le transportaient de nouveau sur la table. Alors même que les flammes continuaient à trembloter, Jubadi prit une cuillerée de ce mets chaud et raffiné. Il acquiesça d'un hochement de tête, et Sarg plaça son oreille près des lèvres de l'humain, au cas où celui-ci leur confierait une dernière parole. Vuka, avec sa forfanterie coutumière, prit un gros morceau encore en flammes et l'avala sous les acclamations des chefs de clan.

Curieux, Tamuka soutint le regard aveugle de l'humain mourant, plongeant ses yeux dans ses yeux sombres, comme il s'en retournait à la poussière sans âme. Sans émotion, il les vit se révulser lentement dans leurs orbites. La mâchoire serrée du bétail se relâcha. Sarg se redressa en reculant,

une expression interrogatrice sur le visage.

— A-t-il dit quelque chose ? demanda nerveusement Jubadi.

— Il a dit que deux mourraient ; il l'a dit dans notre propre langue, chuchota Sarg.

Le regard de Jubadi se posa sur ses compagnons les plus proches ainsi que sur les chefs de clan.

— C'est mauvais signe. C'est le sacrifié de votre propre table, chuchota quelqu'un.

— Deux mourront, répondit Hulagar. Les Rous' et les Roums, de qui pourrait-il s'agir d'autre ?

Tamuka nota une expression de soulagement sur le visage de Sarg, remplacée un instant plus tard par la haine d'avoir été aidé par un membre du Clan blanc. Mais il acquiesça d'un hochement de tête.

— La victoire sera totale, ainsi que l'affirment les augures, annonça-t-il comme s'il l'avait prédit lui-même.

La tension se dissipa, se changeant en cris assoiffés de combat. D'un signe de la main, Sarg indiqua aux autres chamans qu'ils pouvaient entamer le rituel pour chacune des tables inférieures, puisque le plus important de tous, celui qui décidait du destin de la horde tout entière, avait pris fin. Des crieurs sortirent de la tente pour annoncer à la horde impatiente le présage de bonne fortune. Un tonnerre de voix retentit à travers les plaines.

Des hurlements de terreur et de douleur emplirent la tente quand les autres chamans se mirent au travail. Tamuka se pencha pour prendre une grande cuillerée de sa nourriture préférée. Le cerveau cuit n'était ni trop dur ni trop liquide, se dissolvant après quelques secondes de mastication. Les cinq convives de la table principale eurent tôt fait de vider entièrement la cavité crânienne. Les cuillers cliquetaient les unes contre les autres, et ils se dépêchaient de vider, en plaisantant, les dernières gouttes de granité rose gris. Vuka, incapable de se retenir plus longtemps, fit courir ses doigts à l'intérieur du crâne avant de les lécher.

L'odeur de la viande emplit les narines de Tamuka, et il leva la tête à l'entrée de dizaines de serviteurs portant des plateaux lourdement chargés de membres rôtis, d'os fendus d'où s'écoulait la moelle, de tourtes au foie et aux rognons recouvertes d'une croûte dorée, de longues rangées de saucisses frites d'un brun sombre, de pesants chaudrons de soupe au sang, et de délicates friandises recouvertes de sucre brun.

Les serviteurs débarrassèrent la table et traînèrent le cadavre à l'extérieur, essuyant le sol derrière lui avant de répandre de l'herbe et des fleurs fraîchement coupées sur le trajet, puis de refermer de nouveau l'étau. En quelques secondes, le plateau parut gémir sous le poids du repas étalé devant eux. Tamuka tendit la main pour saisir un long morceau d'os de jambe et grogna de plaisir en le brisant entre ses dents. Il utilisa la moelle comme sauce froide pour accompagner de grosses saucisses enduites de graisse. Il n'y avait pas grand-chose à dire – on ne gaspillait pas sa salive à parler quand on rompait enfin une longue journée de jeûne.

Les conteurs se tenaient dans les recoins sombres de l'immense tente, évoquant le noble lignage des Merkis, qui avait vu le jour avec Puka Taug Qarth. Leur ancêtre avait été le premier à conduire son peuple de l'autre côté du tunnel de lumière. Puis les conteurs égrenèrent les innombrables générations qui lui avaient succédé. Leur chant était accompagné du gémissement bas et effrayant du rababe, du son strident des grands cors de guerre nargas et du grondement continu des tambours. Les cris de la dernière des offrandes s'éteignirent enfin, son crâne découpé couronné de flammes vacillantes. On le considéra avec fierté, car avoir à sa table le dernier à mourir constituait un signe positif. Les membres du Clan jaune, eux, gardaient le regard baissé, car leur sacrifié avait rendu l'âme avant même que son crâne fût décollé. Des jurons furent poussés à voix basse, et le chaman

quitta furtivement la tente pour dissimuler sa honte. Selon une forme plus ancienne du rituel, le crâne désormais vide du dernier humain à mourir avait été rempli d'huile et rallumé pour colorer le festin d'une lumière sanglante. Sous la table, son corps constituait une source de viande crue que l'on pouvait débiter au cours du repas.

D'autres serviteurs entrèrent, portant de grands plateaux de viande coupée en fines lamelles, arrachée à des corps encore vivants quelques instants auparavant. La viande crue de l'Offrande de la Lune… D'un grand geste solennel, Jubadi brandit une mince tranche, puis la jeta dans le brasier fumant situé à un pied de l'estrade, en offrande aux ancêtres.

Tamuka se pencha en arrière et attrapa une poignée de viande crue. Il hocha la tête de plaisir devant sa texture pleinement veinée et la trempa dans la moelle. Il mangeait avec une satisfaction évidente. On apporta et déposa devant les chefs de clan des chopes de lait de jument et d'humaine fermenté. Ceux-ci accueillirent bruyamment ce riche brouet. Renversant la tête, ils burent le liquide jusqu'à la dernière goutte, d'une seule longue gorgée, leurs voix se faisant plus fortes. Ils criaient, riaient et échangeaient des railleries paillardes.

Des chaudrons de sang chaud, fraîchement puisé, furent posés sur chaque table, et les guerriers se bousculèrent impatiemment pour remplir leurs chopes à présent vides. Plus d'un empoigna le seau de fer, l'arrachant à ses rivaux pour lamper les flots de sang chaud et collant qui ruisselaient sur leurs visages en éclaboussant leur armure de cuir. Des hurlements de protestation saluèrent les plus forts. Le sang de la horde aurait certainement coulé s'ils avaient pu avoir recours à autre chose que des stylets.

Jubadi, qui en avait le droit, se saisit du seau sans difficulté et en engloutit pas moins de la moitié. Puis, avec un semblant de diplomatie, il offrit le reste à Muzta, qui le finit en silence.

La frénésie du repas ralentit et de longs rots sonores retentirent sous la tente. Les acolytes des chamans interprétèrent chacun d'entre eux. Les guerriers hochaient la tête avec approbation car les présages leur promettaient à tous plus de chevaux, de même qu'une descendance. Le nombre de leurs victimes à venir n'était pas discuté, car, après tout, ils affronteraient du bétail. Il n'y avait pas d'honneur, pas de réputation à défendre avec le gibier, peu importait à quel point leurs ennemis étaient, à présent, devenus mortellement adroits.

La vue d'une autre tourte aux rognons, d'un chapelet de saucisses roussies ou de côtes soigneusement grillées finit par écœurer Tamuka, qui se pencha en arrière avec un grognement. S'arrêter le premier représentait une sorte de léger déshonneur mais, en tant que porte-bouclier, il n'éprouvait aucun besoin de se soucier de telles futilités. Il remarqua un coup d'œil rapide de Vuka, un mince sourire éclairant le visage du Zan Qarth comme si Tamuka avait dévoilé une faiblesse. Paradant bruyamment, Vuka se saisit d'un os de jambe entier et, d'un coup de dent, le fendit violemment. Il le redressa à la verticale et en suça la moelle, lançant l'enveloppe vide par-dessus son épaule.

On apporta de nouvelles chopes de lait fermenté, et Tamuka en saisit une. Il se contenta de boire son contenu à petites gorgées, laissant s'installer une sensation de bien-être.

— Nous mangeons bien à la table de Jubadi Qar Qarth ! Dix cycles de vie pour notre Qar Qarth Jubadi ! s'écria Gorn, le chef de clan des Trois Chevaux rouges, avant de bondir sur sa table et de lever sa chope en guise de salut.

Un cri puissant résonna sous la tente, repris par les épouses, les concubines et les enfants qui s'étaient réunis à l'extérieur. La clameur se répercuta le long de la colline, puis balaya l'immense

campement. Des centaines de milliers de voix hurlaient le nom de Jubadi.

À l'écoute d'une acclamation capable d'ébranler jusqu'aux portes des cieux éternels, Tamuka sentit un frisson glacé le parcourir.

Jubadi se leva, ses traits rayonnant sous les effets conjugués de la boisson et du pouvoir. Il tendit les bras et monta sur la table du festin. Les chefs de clan se levèrent en vociférant, jouant des épaules jusqu'à l'estrade. Tamuka recula.

Ils empoignèrent la table et la soulevèrent. Des plateaux de viande glissèrent à terre, pendant que Jubadi restait au centre. Les guerriers, qui commandaient eux-mêmes des umens de dix mille soldats, se battaient maintenant pour l'honneur de porter leur Qar Qarth. Soulevant bien haut la table, ils le transportèrent à l'extérieur de la yourte, franchissant les rabats relevés. Ainsi, Jubadi n'avait pas à baisser la tête devant qui ou quoi que ce soit.

Lorsqu'il sortit de la tente, les cris courant sur l'immense plaine se changèrent en chant hurlant, en tonnerre sauvage et assourdissant.

— Qar Qarth, Qar Qarth, Qar Qarth !

Tamuka jeta un coup d'œil à Hulagar, dont la voix s'ajoutait au tonnerre, puis à Vuka, qui se tenait derrière lui, en silence, une chope à la main. Son regard brûlait de désir devant une telle démonstration de pouvoir. Et, dans son cœur, Tamuka sentait lui aussi ce pouvoir. Bien qu'il luttât contre lui de toutes ses forces grâce à l'enseignement de son clan, il sentit le désir le saisir encore plus vigoureusement que lors des visites de Yuva, la courtisane, sous sa tente.

Surpris par ses sentiments, Tamuka s'aperçut que Vuka le dévisageait avec un sourire froid, comme si le Zan Qarth avait, tout à coup, lu les pensées du porte-bouclier, et non l'inverse.

Il détourna le regard.

Les chefs de clan ramenèrent bruyamment Jubadi à l'intérieur. Les joues rouges, Jubadi baissa les yeux sur Hulagar et sourit.

— C'est notre pouvoir, c'est le pouvoir des hordes ! aboya Jubadi et, sans attendre que la table fût reposée par terre, il sauta sur l'estrade.

— Le bétail du Nord, les Rous', les Roums, nous nourrira jusqu'à ce que nos ventres éclatent, jusqu'à ce que la graisse coule de nos bouches quand nous tournons nos visages vers le soleil !

Hulagar hocha la tête en silence.

Et combien d'entre nous pourriront sous le soleil ? se demanda Tamuka. Le plan était bon – il avait contribué à sa conception, quelque chose d'inédit jusqu'alors pour un porte-bouclier –, Jubadi lui-même devant maintenant admettre sa valeur, car il connaissait les méthodes de combat du bétail.

— Ne laissez pas un seul d'entre eux en réchapper, laissez-nous débarrasser le monde de leur présence, dit doucement Tamuka, et ses mots poussèrent Jubadi à se retourner.

Hulagar lui jeta un coup d'œil, secouant la tête comme pour l'avertir. Jubadi voulait encore croire que les têtes de bétail redeviendraient des esclaves dociles, une fois leur pouvoir renversé. Qu'ils seraient prêts à fabriquer, de nouveau, ce dont ils avaient besoin, à offrir leur chair aux hordes, qui pourraient alors poursuivre leur chevauchée interminable et continuer tranquillement à chasser et guerroyer entre elles.

— Tu as bu à trop grands traits, porte-bouclier de mon fils, gronda Jubadi, la voix lourde de menace. Nous combattrons et nous vaincrons selon mes ordres. Une fois battus, nous les soumettrons, mais les massacrer tous mettrait un terme définitif à notre façon de vivre. J'ai dit, et il en sera fait ainsi.

Tamuka s'inclina profondément, se maudissant intérieurement pour sa folie. Il avait pris la parole sans permission, mais guidé par une voix intérieure qu'il ne pouvait renier. En tant que porte-bouclier, il lui fallait l'exprimer.

— J'ai bu à grands traits, répondit Tamuka, mais mon *tu* n'est pas touché par la boisson.

Jubadi le regarda froidement.

— Je vais me retirer, dit Tamuka, gardant la tête basse et descendant de l'estrade à reculons.

Se retournant à l'entrée de la tente, il sortit dans l'air frais et respira profondément.

— Demain, nous chevauchons ! rugit Jubadi.

Il rompit la tension, et les cris triomphants des chefs de clan couvrirent le silence.

Tamuka avança entre les feux purificateurs, s'inclinant profondément vers les quatre points cardinaux. Bien qu'il se soit retiré avec honneur, il était évident, pour ceux qui se tenaient à l'extérieur, qu'il s'était exprimé sans permission, lui, simple porte-bouclier du Zan Qarth. Hulagar était le seul à pouvoir prendre la parole sans contrainte. À l'extérieur de la tente, l'immense assemblée le gratifia du demi-salut qui convenait à son rang, mais personne ne l'interpella. Après tout, le statut de porte-bouclier suscitait un respect superstitieux. Mais, sans aucun doute, il n'était pas vraiment en position favorable en cet instant.

Durant le festin de la Lune, il arrivait fréquemment que s'échangent des mots sous le coup de la colère. Des dizaines de membres de la horde seraient morts avant la fin de la nuit, quand des querelles latentes, exacerbées par l'excès de nourriture et d'alcools forts, exploseraient enfin. De telles disputes étaient le plus souvent mises de côté ou oubliées le lendemain matin. Mais, quand il s'agissait de la colère du Qar Qarth, il était sage d'éviter quelqu'un tombé en disgrâce tant que son sort n'avait pas été tranché.

Traversant le cercle de guerriers silencieux, Tamuka pénétra dans les ténèbres, retournant sur la colline où il avait observé le lever des lunes. Les éclats de rire rauques et les chants s'élevant dans la nuit parvinrent à ses oreilles. Pivotant vers l'immense plaine en contrebas, il vit la steppe inondée de lumière jusqu'à l'horizon. Les feux rituels saluant la montée d'Ulma Karzorm servaient maintenant de rôtissoires pour les têtes de bétail, dont les corps transpercés tournaient sur des broches.

Tamuka pouvait sentir le pouvoir lové de son peuple, de cette horde qui, pendant des centaines de générations, avait parcouru le monde, se réjouissant, de tout temps, de ce festin de la Lune printanier. La horde marquait ainsi l'écoulement du temps. Un seul moment était plus important à leurs yeux, le jour du premier festin devant Barkth Num, quand tout le monde se réunissait au pied de la montagne pour former une immense assemblée. Ils brandissaient des torches, psalmodiaient des chants de louanges à l'attention des ancêtres, qui demeuraient sur les hauteurs. Ils encourageaient de la voix les mâles encore à la recherche d'un nom qui graviraient cette montagne durant la nuit pour la première fois. Il frissonna intérieurement à ce souvenir ; atteindre ce sommet et se retourner vers l'océan de lumière en contrebas, chaque torche représentant une âme, leurs lumières combinées aussi brillantes que le soleil de midi, tandis que leurs voix montaient jusqu'aux cimes comme le tonnerre.

À présent, Tamuka percevait ce pouvoir en observant l'étendue de la steppe. Demain, vingt-cinq umens, dont deux tugars, se tourneraient vers le nord-ouest. Trois jours plus tard, sept de plus les suivraient pour chevaucher droit vers le nord, à travers les collines. Deux umens se trouvaient déjà de l'autre côté des détroits depuis le mois dernier et se déplaceraient pour harceler les Roums. Les cinq umens restants tiendraient le rôle de réserves, au cas où les Bantags décideraient finalement de rebrousser chemin pour les prendre à revers.

Le plan fonctionnerait. Il le fallait, car ils n'avaient pas d'alternative. Si la marche vers le nord-est était bloquée, ne serait-ce qu'une saison, ils frôleraient la famine avant l'automne. D'ailleurs, le risque que les Bantags se déplacent vers le nord et leur coupent la route dans un an existait toujours. Il leur faudrait percer les lignes rous', tout écraser sur leur passage jusqu'à Roum, puis avancer rapidement vers l'est pour une marche de deux saisons, avant l'année suivante.

— Sa colère va retomber, porte-bouclier. Il était simplement sous l'influence de la boisson.

Tamuka fit brusquement volte-face, agacé que quelqu'un ait pu l'approcher sans qu'il l'entende.

— Porte-bouclier, voilà un rang curieux, dit Muzta Qar Qarth en s'avançant à sa hauteur.

Satisfait d'avoir pris Tamuka au dépourvu, un mince sourire passa sur son visage.

Celui-ci ne dit rien, mais s'inclina profondément, bien qu'il s'agisse du Qar Qarth d'une horde disgraciée.

— En me replongeant dans mon passé, j'ai compris à quoi peuvent servir les tiens. Mais, il y a cinq ans, j'aurais ri si l'on m'avait dit que j'aurais besoin de quelqu'un capable de me forcer à l'écouter.

Muzta secoua la tête et baissa les yeux sur ses bottes, donnant distraitement des coups de pied dans l'herbe.

— J'avais quelqu'un comme toi – un guerrier, cependant.

Il s'arrêta, un sourire triste illuminant son visage ridé.

— Qubata, murmura-t-il. En fin de compte, il a essayé de me prévenir, mais je ne l'ai pas écouté.

— Son nom était connu, même dans nos yourtes, dit poliment Tamuka.

— Du jour où il entendit parler de ces Yankees, une voix intérieure parut le mettre en garde contre ce qu'ils pourraient accomplir. Il essaya de m'en parler…, dit Muzta, sa voix se brisant, mais je ne l'ai pas écouté.

Tamuka ne dit rien.

— Si j'avais tenu compte de ses paroles, la horde tugare vivrait toujours par elle-même.

— Et que disait-il ?

— En définitive, je crois qu'il pensait que nous aurions simplement dû les laisser tranquilles. Partir pour devenir plus forts, et attendre une autre occasion de les vaincre. Peut-être parvenir à un accord.

— Faire la paix ? C'est ce que conseillait le héros d'Onci ? demanda Tamuka, une note de sarcasme dans la voix.

— Oui, le planificateur de la victoire d'Onci, dit Muzta, examinant le porte-bouclier.

— J'étais là, répondit Tamuka. Pas assez grand pour tenir un arc, mais j'étais là.

— Ton père ?

— Tué à la bataille de Qarth Barg, commandant de l'umen yushin.

— Les Yushins. Ils se sont bien battus, répondit Muzta.

— Aucun d'entre eux n'a survécu, Tugar, dit froidement Tamuka. Je me souviens de l'appel de leurs chants funèbres, alors qu'ils tenaient le col d'Onci, noyés sous votre déluge de flèches. Ah, oui, Qar Qarth, je me souviens encore de cet instant !

— Tu nous hais toujours pour cela, dit Muzta, bien que ce soit toi qui aies sauvé le conseil des trois Qar Qarths. Et, pourtant, j'entends maintenant de la haine dans ta voix.

— Je hais davantage le bétail, dit Tamuka. Mon père et l'umen yushin au complet chevauchent maintenant dans les cieux éternels. Ils ont eu une belle mort, bien que je vous exècre pour cela. Mais

ceux qui ont perdu la vie contre du bétail ? Comment chevaucheront-ils ? Comment chanteront-ils leur mort ? Le bétail nous a d'abord corrompus, et voilà maintenant qu'il nous tue.

— Combien de Merkis jusqu'à maintenant ? demanda Muzta. Cinq cents, mille au plus, durant les campagnes de l'automne dernier et de cet hiver. J'ai perdu dix-sept umens, cent soixante-dix mille de mes guerriers. Si quelqu'un a le droit de les haïr, c'est moi.

Muzta se tut, les traits impassibles, tout en regardant Tamuka.

— Mais, bien sûr, j'oublie que le bétail a également tué les héritiers de Jubadi, à l'exception de Vuka.

Tamuka regarda Muzta dans les yeux. Soupçonnait-il quelque chose ? Les rumeurs voilées au sujet du Zan Qarth étaient-elles maintenant connues jusque dans le camp tugar ?

— Je ne sens pas la haine que vous devriez nourrir à leur égard, dit Tamuka, décidant de détourner la conversation.

— Oh, je les hais ! Je me suis promis, il y a longtemps, que Keane serait un jour mon invité pour le festin de la Lune.

— Mais ?

Muzta secoua la tête et sourit.

— Il est aussi bon que n'importe quel commandant des Orkons ou bien de vos Aigles de Vushka. Je l'ai sous-estimé, lui et ceux qui le suivaient. Ce fut ma plus grande erreur. Car j'ai pensé que ce n'était que du bétail. Vous avez vous-même été témoin de cela, avec le fiasco de l'an passé ; en moins de quarante jours, ils ont construit une flotte rivalisant avec la vôtre. Ils vous ont dupés, vous et votre Cromwell, alors que la victoire vous tendait les bras. Keane a pris le dessus sur mon propre Qubata, et n'oubliez pas que c'est Qubata qui un jour vous a surpassé, vous et toute votre horde, bien que vous fussiez deux fois plus nombreux que nous.

— Pourquoi me dire tout cela ? demanda Tamuka. Je suis seulement le porte-bouclier du Zan Qarth. Confiez ces paroles à Jubadi, aux commandants d'umen, et à ceux de dix umens.

Muzta sourit.

— Écouterait-il un Tugar, le chef d'un peuple en disgrâce pour avoir été vaincu par des humains ?

Muzta secoua la tête, riant doucement en levant les yeux vers la Grande Roue qui dominait le ciel nocturne de toute sa taille.

— À certains moments, je n'arrive toujours pas à croire que j'ai conduit mon peuple au désastre. Que j'en suis maintenant réduit à commander seulement deux umens, placés sous la bannière de votre peuple. Pendant que mes yourtes se trouvent à près de deux mille cinq cents kilomètres de là, sans défense, otages de votre conduite, je suis ici à quémander votre protection.

Muzta s'écarta de Tamuka. Son regard balaya l'immense assemblée, envahie par les cris de célébration, les hurlements du bétail sacrifié et les mélopées des conteurs. Telle était la toute-puissance de la horde merkie.

— Ils vous transformeront comme ils l'ont fait avec nous, dit froidement Muzta. Quand je suis né dans la yourte de mon père, on a placé un arc dans ma main. Ce fut la première chose que j'empoignai avant même de saisir le sein de ma mère. Quand le dernier de mes fils engendrera son premier-né, que placera-t-on dans sa main ?

» Les outils du bétail, les armes qu'ils nous imposent, les haubans des navires qui volent, les marteaux qui s'abattent dans les forges, les rails de fer que chevauchent leurs dragons cracheurs de

feu ?

» Toutes ces choses, le bétail nous force à les utiliser pour survivre, dit doucement Muzta.

— C'est pourquoi nous devons tous les tuer, répondit brusquement Tamuka avec une inflexion de dure colère dans la voix. Pour sauver notre identité, il nous faudra finalement les détruire. Apprendre leurs secrets, puis les écraser et détruire tout souvenir du bétail ou de ses engins. Alors seulement, nous pourrons peut-être parcourir de nouveau la steppe de plein droit.

Muzta secoua la tête en riant.

— Et qui nous nourrira ? Nous chevauchons, gros et bouffis, nous nous présentons devant leurs cités à l'automne, en sachant qu'ils nous fourniront tout ce dont nous avons besoin. Mais après leur disparition ?

— Nous redeviendrons nous-mêmes, dans un monde lavé de toute souillure. Nous emprunterons de nouveaux chemins, sans cette vermine menaçant de nous détruire. Nous apprendrons à créer notre propre nourriture. Il n'y aura jamais de paix entre les humains et nous. Jubadi a tort de croire que nous pouvons les vaincre et que tout redeviendra ensuite simplement comme avant.

En colère contre lui-même pour avoir ouvertement critiqué son Qar Qarth en présence d'un Tugar, il se détourna avec un grondement furieux.

— Si je mentionnais ces paroles, dit calmement Muzta, tu mourrais. Car si l'un de mes conseillers de confiance faisait la même chose, je l'abattrais de mes propres mains.

— Alors, faites-le, dit vivement Tamuka sans se donner la peine de se retourner.

— Tu ne risques rien avec moi, porte-bouclier, chuchota Muzta.

Tamuka savait qu'il aurait dû le remercier, car, en cet instant, sa vie dépendait du bon vouloir du Qar Qarth d'une autre horde.

— Et ton Zan Qarth Vuka, t'écoutera-t-il jamais ?

Tamuka se retourna.

— N'espère pas me soudoyer au prix de ma vie, Tugar.

Muzta sourit.

— Je n'en ai pas l'intention. Ta vie est tienne, je n'ai aucune envie de la posséder.

Tamuka finit par faire un signe de tête.

— Votre Zan Qarth est-il prêt à conduire votre horde, si Jubadi devait tomber maintenant ? demanda doucement Muzta, comme s'il se parlait à lui-même. Il se peut que tu croies que votre Jubadi a tort en ce qui concerne l'avenir du bétail. Mais ni toi ni moi ne pouvons nier que c'est un brave guerrier. Trop sûr de lui contre ces Yankees, oui, mais compétent. Mais votre Zan Qarth ?

Vuka comme Qar Qarth ? Toute sa vie, Tamuka avait été formé dans cette intention, choisi entre tous les autres pour se tenir au côté du prochain chef de la horde. Vuka était un incapable. Il se jetterait tête la première, comme il l'avait fait dans les rues de Roum, comme ce Tugar. Il ne possédait pas la ruse de Jubadi.

Et il avait assassiné son propre frère, Tamuka en était certain.

— Il sera prêt, répondit Tamuka d'une voix froide.

— Mais bien sûr.

Et Muzta sourit, ses dents écarlates au clair de lune.

— Je dois retourner aux tentes de mes guerriers, dit-il. Une longue chevauchée nous attend demain.

Tamuka s'inclina profondément comme le Qar Qarth faisait demi-tour. Son manteau en peau

humaine bruissait dans l'air nocturne, soulevant sur son passage une odeur tourbillonnante de fleurs et d'herbe fraîche.

Un léger brouillard commençait à monter, jetant une ombre spectrale sur le Tugar qui disparaissait dans la nuit.

S'éloignant davantage de la grande yourte de Jubadi, Tamuka s'enfonça dans la nuit, la brume s'élevant du sol pour l'étreindre de ses mains froides. Il s'allongea dans l'herbe, se laissant envelopper par le brouillard qui luisait faiblement à la lumière des lunes jumelles, invisibles dans le ciel.

La respiration de Tamuka commença à s'accélérer, encore et encore. Un picotement progressif se manifesta au bout de ses doigts, s'enroula autour de ses bras, puis se noua dans sa poitrine. Très lentement, son regard se fit trouble. Sa respiration s'estompa peu à peu, jusqu'à paraître s'arrêter complètement.

Il pouvait sentir son *tu*, l'esprit du porte-bouclier, s'agiter à l'intérieur de lui, prêt à bondir, à s'élever dans le ciel nocturne, en quête des voix des ancêtres. Tamuka le suivit à l'extérieur de son corps, si bien que les immenses steppes vallonnées semblaient défiler en contrebas.

Des visages flottaient devant lui ; son père qui riait, les yeux brûlants de la joie du combat. Tamuka ressentit, lui aussi, cette joie. Et puis il y eut Yourga, son maître des voies cachées, lui chuchotant de se détourner de son *ka*, l'esprit du guerrier, et de fouiller à la place dans l'âme du *tu*, celui du porte-bouclier.

Ne te laisse pas diriger par le ka*, laisse-le passer au-dessus de ton cœur, au-dessus de ton âme. Sois un Merki et pourtant ne le sois pas. Sois un guerrier et pourtant un guide pour le* ka *du guerrier, l'esprit de la horde. Car c'est ainsi que nous tous devons survivre.*

Et, tout en errant, Tamuka chantait les paroles cachées du *tu*. Mais le *ka* l'appelait. Une armée passa devant lui au galop, des âmes de guerriers traversèrent le ciel de minuit. Les esprits pouvaient entendre les voix de ceux qui chevauchaient toujours sur l'infinie mer d'herbe. Tamuka voyait lui aussi le vaste déploiement de la horde, à la veille de la guerre et de sa chevauchée printanière.

Les esprits couraient devant lui, à travers lui, chevauchant éternellement dans le firmament. Pourtant, il pouvait en voir d'autres se rapprocher encore et toujours, s'avancer, se disperser, encercler leurs descendants.

Les cavaliers de l'esprit se retournèrent, reculèrent. Leurs cris de triomphe cessèrent.

Le bétail se dressait à l'horizon, à l'affût, une froide lueur de haine dans le regard.

Peuvent-ils venir jusqu'ici ? se demanda Tamuka. Le bétail arriverait-il finalement à traverser les portes de feu et à pénétrer les royaumes mêmes des cieux éternels ?

Pourtant, il faudrait sans doute l'envisager. Quand les Merkis jetaient à terre les Tugars, n'était-ce pas pour les dominer de la même façon dans le ciel éternel ? Comment pourrait-il en être autrement ? Le monde entier n'était-il pas seulement le reflet des cieux, les victoires obtenues sur terre renforçant les esprits ? Leur puissance donnant à son tour du pouvoir au *ka* de ceux qui vivaient sur la steppe ?

Les cavaliers de l'esprit se retournèrent, le regardant comme s'il était responsable de cette abomination. La voix de son père, les voix de tout l'umen yushin mort dans la gloire la plus noble, toutes s'étaient maintenant tues. Le regard des cavaliers était absorbé par l'horizon nord.

Un instant, Tamuka pensa à son familier, songeur, complice. Personne n'était au courant de ses intentions. Il l'avait magistralement dressé sans même que son animal s'en rende compte, pour

l'envoyer auprès des Yankees, en sachant, au fond de lui, ce qu'il ferait. Du moins, tel était le plan caché dans le dessein de Tamuka.

Son *ka* comprit maintenant tout ce qu'il faudrait faire, alors que se révoltait l'esprit du porte-bouclier, ce pouvoir qui lui permettait ainsi de voyager hors de son corps, de s'initier aux connaissances intérieures. Et il regarda en silence pleurer Yourga, le maître du Clan blanc, le maître de tous les porte-boucliers formés par ses soins.

Yuri remua dans son sommeil, mal à l'aise. Le rêve, ou plutôt le cauchemar, revenait encore le hanter. Un instant à moitié réveillé, il perdit son calme et ses yeux se remplirent de larmes, voilant la lumière de la lune, qui filtrait par la fenêtre de sa chambre. Les Yankees l'appelaient sa maison, mais c'était néanmoins une prison. C'était pourtant un lieu à l'abri de ceux qui l'auraient tué sur-le-champ, lui, l'exilé, le mangeur de chair humaine, le familier, celui que l'on méprisait. On lui avait accordé un semblant de liberté, alors que s'écoulaient des jours paisibles dans un village très loin de Novrod, où personne ne le connaissait. Mais des gardes le surveillaient constamment, jour et nuit.

Keane. Il était presque réveillé quand la pensée prit forme. Keane devait connaître la raison de sa présence ici. Il l'avait envoyé dans ce lieu, en affirmant que c'était pour le protéger, pour le garder en vie. En vie pour quoi faire ?

Il battit des paupières pour chasser ses larmes. Keane savait, Tamuka aussi ; il pouvait sentir leurs voix en lui. Quelque mystère se jouait entre les deux, et il se retrouvait au milieu. Était-il responsable de ses actes, ou bien n'était-il qu'une marionnette exécutant les desseins d'une volonté étrangère ?

Demain serait identique aux jours précédents, à l'exception de ces rares occasions, en fin de soirée, où il empruntait l'une de leurs machines chevauchant des rails de fer, pour rendre visite à Keane et discuter avec lui. Puis on le ramenait ici, seul. Il ne désirait rien. Pourtant, il désirait tout.

Yuri ferma les yeux et le sommeil revint, progressivement, en douceur. De nouveau, comme il perdait conscience, l'appel intérieur s'agita à travers ses rêves.

Chapitre 3

S’étranglant de rire, Andrew essuya ses larmes.

— Mais silence ! Quelle lumière éclate à la fenêtre ? C’est l’Orient, et Juliette, bon sang, est le soleil !

Pat, engagé dans un dramatique numéro de cabotinage, récitait ses répliques avec un accent prononcé qui faisait se tordre de rire les Yankees présents dans le public. Tandis qu’il bredouillait ce passage, le public l’encourageait, lui soufflant son texte si nécessaire.

— Ô Roméo, Roméo ! Pourquoi es-tu Roméo ?

Bob Fletcher apparut sur le balcon, habillé en jeune paysanne rous’. Il portait une perruque en crin de cheval qui lui descendait aux genoux. Le public rous’ et yankee explosa de rire, et Bob salua joyeusement de la main en leur adressant des baisers. Pendant ce temps, Pat, un genou à terre, les mains jointes, levait la tête en l’implorant du regard.

Roméo et Juliette était l’une des pièces de théâtre favorites des Rous’, et bien qu’elle soit déclamée en anglais, ceux-ci connaissaient tellement bien le célèbre texte que beaucoup d’entre eux hurlaient les dialogues en langue rous’.

Parvenu au point culminant de cette scène, Pat escalada une échelle installée à un endroit opportun pour planter le baiser légendaire. Il ferma les yeux et se pencha en avant. Bob se retourna, lui présentant son derrière plus que généreux, et la scène fut plongée dans l’obscurité.

Le théâtre était secoué de fous rires.

— Un mélange de Chaucer [12] et de Shakespeare, dit Kathleen en se tenant les côtes.

— Heureusement que Pat et quelques autres gars avaient des exemplaires de ces pièces dans leurs bagages, fit Emil entre deux hoquets de rire.

Cet humour truculent n’aurait certainement pas fonctionné aux États-Unis, auprès d’un public disparate, même si de scandaleuses parodies de Shakespeare faisaient fureur là-bas. Mais, de toute évidence, les Rous’ adoraient, et ils réclamèrent plusieurs bis avant le prochain acte.

La scène suivante était beaucoup plus sérieuse, un tableau de Macbeth joué par des acteurs rous’. Le personnage principal était dépeint comme un boyard fou, et le public fut captivé par la scène de sa mort, applaudissant frénétiquement quand on tira son corps hors de vue. Macbeth, incarné par le jeune Gregory, qui avait survécu à une chevauchée désormais légendaire pour annoncer le retour de Roum d’Andrew, réapparut pour un rappel.

— Un jour, ce garçon pourrait devenir un autre Edwin Booth, dit Kathleen d’un ton approbateur. L’avez-vous jamais vu jouer ?

— À l’Astor, à New York, répondit Emil, bien que j’aie préféré son père dans le rôle du roi Lear.

— Papa aimait beaucoup les Booth [13], dit Kathleen, la voix soudain chargée de nostalgie.

— Je n’aimais pas le plus jeune, dit Emil. Trop imbu de lui-même, un peu trop de folie dans les yeux.

— Sans doute faut-il être un peu fou pour être acteur, dit doucement Andrew.

Une troupe de jongleurs apparut sur scène. Au début, le public les applaudit. Mais il les hua bruyamment, et avec un plaisir évident, quand leur représentation se limita au strict minimum. Lorsque l'un d'entre eux manqua un lancer et frappa l'un de ses partenaires sur la tête avec une massue, le public éclata en de folles acclamations ravies, et la troupe déconfite se retira sous un déluge d'invectives.

Plusieurs tableaux patriotiques se succédèrent, avec, pour commencer, la signature de la Constitution de Rous', puis la pose du crampon achevant la ligne de la MFL & S jusqu'à Roum, ce qui provoqua une acclamation bruyante de la part des ouvriers du chemin de fer. Ensuite vint la mise à mort du sénateur Mikhaïl, le traître à sa patrie. Son apparition sur scène fit naître des jurons et des sifflets dans le public. On le voyait en train de ramper lâchement, un étendard merki derrière lui, identifiant, de fait, clairement son camp. Les acteurs vêtus en soldats rous' le considéraient avec des gestes de mépris exagérés. D'un simple coup de feu, la présentation traditionnelle et figée de ce tableau fut brisée. Mikhaïl s'écroula, et le public se mit à applaudir. La scène finale illustrait le triomphe des Rous' sur les Tugars et se basait sur une illustration extrêmement populaire, tirée de l'*Illustrated Weekly*, le journal de Gates. Une partie des planches était occupée par des soldats regardant héroïquement vers l'horizon, et le reste de la scène était recouvert d'une haute pile de cadavres tugars. Les coulisses accueillaient même une machine à souffler le vent. Son hélice, actionnée par une manivelle à main, permettait aux drapeaux de flotter. Le public entonna spontanément *Le Cri de guerre de la liberté* en rous', et le chant culmina en de folles acclamations, alors que la troupe d'acteurs oubliait ses poses affectées pour recevoir l'ovation du public.

L'acte suivant débuta par un chœur rous' qui interpréta plusieurs chansons d'amour traditionnelles, et le public tout entier se joignit à lui avec enthousiasme. Une fois celles-ci terminées, le groupe entama une série de chansons importées dans ce monde par les Yankees. Le public les accompagna de nouveau, la plupart des spectateurs pleurant ouvertement, en particulier quand *Tout est calme sur le Potomac* débuta.

Un instant, Andrew se sentit ébranlé, car cette chanson était réapparue durant l'hiver, étrange et ironique influence de l'ancien monde. Elle fut suivie par *Quand cette guerre cruelle s'achèvera*.

Les deux chansons les émouvaient encore, et de nombreux vétérans autour de lui, y compris Emil et Kal, essuyaient leurs larmes sans honte.

Andrew était assis dans l'ombre de la loge présidentielle, sa main dans celle de Kathleen. Elle avait toujours déclaré que ce genre de ballades étaient de sirupeuses démonstrations de sensiblerie, mais il sentait ses doigts presser fortement les siens.

En larmes, triste et seul,
Combien mes espoirs et mes peurs sont vains,
Et pourtant, je prie pour qu'à la fin de cette guerre cruelle
Je prie que nous nous revoyions.

Il essaya de ne pas la regarder, mais ne put s'en empêcher lorsque le chœur des profondes voix de basse rous' reprit le dernier refrain. Ils ne dirent rien, se regardant seulement dans l'obscurité. Autrefois, elle avait affirmé qu'elle ne l'épouserait jamais, qu'elle ne pourrait supporter l'angoisse d'un autre amour partant à la guerre pour ne jamais revenir, comme son premier fiancé. Pourtant, elle

avait de nouveau tendu la main.

Treize jours s'étaient écoulés depuis la double pleine lune. À présent, les Merkis devaient être en route. Son bref retour à la maison pourrait bien s'achever ce soir – en tous les cas avant la fin de la semaine.

— Je t'aime, chuchota-t-il finalement.

C'était les seuls mots qu'il pouvait se décider à prononcer. Elle posa la tête sur son épaule, tenant sa main serrée entre ses seins.

— Tu dois revenir, dit-elle d'une voix à peine audible pendant que le refrain se poursuivait. Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Il ne dit rien, ne voulant pas qu'elle entende sa voix étouffée par l'émotion.

La majorité de l'auditoire resta silencieuse lorsque la chanson s'acheva. Quelques spectateurs applaudirent mollement.

Le théâtre fut plongé dans l'obscurité et Gregory apparut seul sur scène, vêtu de l'uniforme bleu d'un colonel de l'Union, sa manche gauche relevée. Andrew regarda autour de lui, gêné. Kathleen lui serra la main. Embarrassé, il s'enfonça dans son fauteuil afin que personne, hors de la loge, ne puisse le voir.

Dans le dos de Gregory, il y eut une bouffée de fumée, puis des flammes. Les ombres d'une procession apparurent derrière celles-ci, à travers une fenêtre rétroéclairée. Un narga retentit et donna des frissons à Andrew. Son appel strident résonna dans la salle. Dans le public, de nombreuses personnes se mirent à crier, certaines de colère, d'autres de gêne ou de peur. De faux tirs de mousquets crépitèrent. Des timbales remplaçaient les canons, et les clairons de l'orchestre sonnèrent la charge.

C'était vraiment très efficace, tout aussi bon que tout ce qu'il avait pu voir aux États-Unis, et Andrew se sentit étrangement ému. Les jeux scéniques diminuèrent d'intensité, comme si la bataille se déroulait maintenant au loin, les flammes frôlant Gregory.

— « Encore un coup sur la brèche, les amis, encore un coup [14] ! » commença-t-il, la voix basse, mélodieuse et emplie de force.

Andrew se sentit profondément ébranlé pendant que le jeune officier rous' continuait à réciter *Henry V*.

Mais quand l'appel guerrier résonne à nos oreilles,
Alors, imitez-moi les mouvements du tigre ;
Que se raidissent les muscles, que s'insurge le sang,
Que se déguise la bonté naturelle sous un courroux rébarbatif ;

Pour se faire entendre par-dessus le crépitement croissant des mousquets et les flammes de plus en plus hautes, la voix du jeune homme se fit plus forte.

Et vous, braves campagnards,
Dont les membres furent façonnés dans la Rous',
Montrez-nous ici la valeur de votre terroir ; jurons ensemble
Que vous êtes dignes de votre cru, ce dont je ne doute

Car il n'est pas un de vous, si humble et si grossier soit-il,
Qui n'ait pas dans les yeux un noble éclat.
Je vous vois là comme des lévriers en laisse,
Tendus vers le départ. Le gibier est levé ;
Suivez votre ardeur ; tout en chargeant, criez ;
Késus et Perm soient avec Rous', la république, et l'humanité [15] *!*

Après un instant de silence, ce fut comme si un barrage s'était rompu. L'auditoire se leva, et Gregory se tourna face à la loge présidentielle. Se mettant au garde-à-vous, il exécuta un salut prolongé, conservant cette position de longs instants.

— Allez-y, souffla Emil, pressant Andrew de se lever.

Les larmes aux yeux, Andrew se redressa, les jambes flageolantes. Il se mit au garde-à-vous, lui aussi, et salua Gregory, puis pivota pour faire face au public, en le saluant également. L'ovation se changea en tonnerre prolongé. Tout d'abord, une seule voix parut s'élever, mais, quelques secondes plus tard, toute l'assistance entonna ; « Mes yeux ont vu la gloire… »

Andrew se mit à chanter avec les autres, chuchotant à peine. Il sentit un bras passé autour de sa taille. Regardant par-dessus la tête de Kathleen, il vit Kal à côté d'elle, les traits tirés et solennels, son chapeau sur le cœur.

La chanson arriva à son terme, ponctuée par une nouvelle ovation. Andrew s'inclina pour remercier le public et tous les acteurs venus sur scène pour chanter *L'Hymne de la République*. Puis il quitta la loge, sortant par une porte latérale pour éviter la foule.

C'était une chaude nuit de printemps. Il respira profondément, appréciant la fraîcheur de l'air après l'atmosphère étouffante et enfumée du théâtre. La foule se déversant des entrées principales du bâtiment commença à monter la colline, en direction du terrain communal yankee. Un bal en plein air s'y déroulait encore et de faibles échos leur parvenaient le long de la rue.

— Cela fait des semaines que les hommes préparaient leur coup, dit Pat, qui sortait des coulisses en se débarbouillant à l'aide d'un mouchoir sale.

Andrew, toujours incapable de répondre, remercia d'un hochement de tête. Kal et Emil se tenaient à côté de lui avec des sourires approbateurs.

— C'était plutôt embarrassant, finit-il par murmurer.

— Eh bien, le gamin était votre ordonnance avant de devenir un héros décoré de la médaille du Mérite du Congrès et un acteur en devenir. Il s'est souvenu que vous aviez dit combien vous aimiez *Henry V*, et il a voulu monter la pièce.

Gregory, toujours vêtu de l'uniforme bleu d'un colonel du 35e, sortit par la porte de derrière. Apercevant Andrew, il se mit nerveusement au garde-à-vous et salua.

— J'espère que vous avez aimé, monsieur.

Andrew s'avança et lui tapota l'épaule.

— Je n'ai jamais été aussi gêné de ma vie, mais j'ai adoré. Merci.

Le garçon sourit de ravissement.

— Comment va cette blessure à la poitrine, fiston ? demanda Emil.

— Aussi bien que possible, monsieur. Je viens juste de recevoir l'ordre de regagner mes quartiers.

Andrew sourit.

— Chef adjoint de l'état-major d'Hans Schuder, voilà un boulot difficile, Gregory. Vous ferez tout le boulot et ne recevrez aucune gloire.

— En fait, monsieur, j'espérais un commandement de terrain, dit Gregory.

— Allez-y doucement pendant un moment, fiston. Vous avez joué votre rôle. C'est un miracle que vous ayez survécu la dernière fois.

— C'est Mercury, votre cheval, qui a mené à bien la mission, monsieur ; tout ce que j'ai fait, c'est me laisser porter.

Andrew hocha la tête.

— Accordez-vous un petit peu plus de temps pour guérir, gagnez de l'expérience avec Hans. Et, dans quelques mois, nous envisagerons un poste de terrain.

— Merci, monsieur !

Le garçon eut un sourire ravi.

Il s'éloigna, salua de nouveau, puis fila pour rejoindre une jeune fille qui l'attendait dans l'ombre, habillée d'une simple robe de paysanne.

Andrew sourit comme ils disparaissaient tous les deux, bras dessus, bras dessous, le garçon s'exprimant avec animation.

— Et si nous allions boire un thé à la maison ? demanda Kathleen.

Elle s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil à Pat. Celui-ci les précédait, l'air plutôt ridicule avec sa barbe rousse barbouillée de traînées de maquillage. Bob Fletcher se tenait derrière lui, toujours en robe, souriant de son interprétation.

— Et peut-être un petit verre, chuchota-t-elle d'une voix mélodieuse, tout en adressant à Pat un clin d'œil entendu.

— Eh bien, Kathleen ? coupa Emil.

— Grands dieux, Emil, trop d'abstinence pourrait tuer ce pauvre malade.

— C'est vrai, gémit Pat. J'ai besoin d'un fortifiant après les humiliations endurées sur scène.

— Enfin, vous étiez volontaire, répondit Emil. Voir le commandant en chef de l'artillerie se comporter de la sorte…

— À la bonne franquette, dit Kal d'un ton approbateur. Cela prouve que le pouvoir ne nous est pas monté à la tête. En tout cas, un petit verre, comme vous dites, me semble des plus appropriés.

Le groupe passa devant la façade du théâtre, échangeant quelques paroles aimables avec les derniers spectateurs qui s'étaient attardés pour féliciter les acteurs après cette représentation.

Le théâtre était quelque chose de nouveau pour les Rous'. Avant l'arrivée des Yankees, ils étaient plus habitués à des numéros fantaisie occasionnels et à des troupes de chanteurs qui investissaient la grand-place, les jours de marché. Ou bien à des moralités [16], d'ordinaire de sombre nature, jouées sur les marches de la cathédrale.

L'amour de Shakespeare et de ses parodies, des spectacles de type *Minstrel Show* [17], des mélodrames extrêmement outranciers – avec des titres comme *Son amour trahi* ou *Le Boyard et la Paysanne* –, tous entrecoupés de chants rous' plus traditionnels, tout cela représentait une touche supplémentaire de culture yankee, adaptée et digérée par la société rous'. Deux soldats de deuxième classe du 44e de New York, l'un des deux ayant été brièvement membre d'un spectacle itinérant par le passé, avaient formé la troupe de théâtre, obtenant des fonds pour construire une salle de spectacle de cinq cents places, comble pratiquement tous les soirs.

Dès la fin de l'année précédente, des rivaux avaient ouvert un second théâtre, dans le nord de la ville, récupérant du bois de construction en surplus. Ils l'avaient inauguré brillamment, avec trente représentations du *Marchand de Venise*, traduit en rous' et retitré *Le Boyard de Novrod*, le personnage de Shylock changé en ancien boyard. Bien que John se soit plaint de la disparition de certaines ressources nécessaires et de la perte de temps représentée par la construction du théâtre, Andrew avait approuvé l'entreprise sans réserve. Et il se doutait que si John se sentait froissé, ce devait être davantage à cause de ses sensibilités méthodistes. Cependant, ils étaient d'accord sur le fait de censurer pour l'instant *Jules César*, pour des raisons diplomatiques vis-à-vis de Marcus et des Roums.

S'éloignant du théâtre, le groupe s'approcha de la colline dans le sillage des derniers spectateurs. Toujours baigné par la douceur de cette chaleur humaine, Andrew leva les yeux, jouissant du spectacle des étoiles dans le ciel. Pendant une journée entière, il était parvenu à oublier la pression. Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus. L'armée était en place, les détachements la précédant à quatre-vingts kilomètres dans les cols. Cette soirée représentait un ultime et bref moment de tranquillité, son premier retour à la maison depuis l'accès de fièvre typhoïde. Le groupe riait de bon cœur de l'interprétation de Pat, l'artilleur se joignant aux plaisanteries avec plusieurs commentaires grossiers au sujet de Bob.

Ils marchèrent en direction du terrain communal, flânant entre les ombres. Nombreuses étaient les maisons donnant sur la place à être toujours éclairées. Au centre de celle-ci, sous une conque d'orchestre octogonale, les musiciens jouaient un quadrille, et des couples évoluaient dans l'obscurité. Il y avait eu une revue ainsi qu'un bal en plein air pour les hommes du 35e et du 44e et leurs femmes. Ce dernier s'était même poursuivi pendant la représentation théâtrale. Des couples passaient devant eux, chuchotant doucement, certains en rous', quelques-uns en latin, en cartha ou en anglais, et d'autres encore dans un mélange des quatre.

L'orchestre commença à jouer un quick step. Les couples, nombreux à hésiter sur les pas, riaient et sautillaient sur place, leurs ombres tremblotant à la lueur des flambeaux.

Andrew s'arrêta pour les regarder.

— Messieurs, la porte est ouverte, dit doucement Kathleen. Pat, vous savez où se cache la vodka.

— Et ne faites pas de bruit, coupa Kal, ou ma Ludmilla descendra en tempêtant vous reprocher d'avoir réveillé le bébé.

Pat s'inclina pour remercier Kathleen, et le petit groupe qui avait cheminé avec eux traversa la place en se faufilant parmi les danseurs.

— Cela me rappelle 1864, dit Kathleen, en les regardant avec un sourire mélancolique.

— Pourquoi ? demanda Andrew.

— Les corps de la IIe armée avaient donné un bal pour l'anniversaire de Washington. Ce fut une nuit merveilleuse, poignante, avec tous ces jeunes et admirables officiers et leurs dames. Ils ont passé la nuit à danser, une dernière nuit d'amour.

Elle s'arrêta.

— Et, trois mois plus tard, ce fut la Wilderness.

— Ne pensons pas à ça maintenant, chuchota Andrew.

Elle leva les yeux vers lui et sourit.

— Oui, n'y pensons pas.

Il tendit la main, et elle se lova contre lui au moment où les musiciens attaquaient une nouvelle

valse.

Il s'était toujours senti gauche en dansant, et pourtant, en cet instant, ils semblaient ne faire qu'un, dérivant à travers la place, au milieu de tous ces jeunes soldats, des vétérans, des jeunes filles souriantes et éclatantes d'amour, des veuves aux yeux embués de larmes. Tous semblaient être conscients de leur situation, et pourtant, en cet instant, tous rêvaient de pouvoir arrêter le temps, que la danse et la musique continuent éternellement. Ils rêvaient que ce moment devienne réalité, que le rêve repousse les ténèbres qui approchaient du sud, au moins jusqu'à l'aube. Les couples se balançaient dans l'obscurité. L'orchestre continuait à jouer, sa douce musique montant jusqu'aux étoiles.

Le chapeau à la main, Kal se tenait seul et les regardait, la tête inclinée comme s'il priait. À ses pieds, l'herbe était humide de larmes.

Le rêve était de nature douce, moelleuse, comme s'il flottait sur un nuage porté par la brise. Le champ était du vert riche et intense que l'on trouve seulement au cœur du printemps, quand chaque souffle est chargé de vie. Il semblait s'étirer à l'infini, formant une mouvante mer verte de grands brins d'herbe qui ondulaient sous le zéphyr et changeaient de couleur au fil du passage des nuages, dont les ombres, pareilles à des moutons, couraient sur un océan balayé par le vent.

En fait, elle était consciente qu'il s'agissait bien d'un rêve. Curieusement, ce paysage n'appartenait pas à ce monde. Non, ce n'était pas Valdennia, mais les États-Unis, sur Terre. Elle se sentit redevenir une jeune fille de quinze ans. C'était à cette époque qu'elle avait vu ce panorama, dans l'Illinois, quand son père construisait la voie ferrée menant à Galena. La prairie était un vaste océan qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Il lui suffirait de se retourner pour le voir, avec son sourire triste, distant. Elle pouvait sentir son tabac, l'odeur légère de son brandy de l'après-midi.

Mon Dieu, c'était si beau, si différent de la lourdeur étouffante de Boston.

Était-ce un rêve ? Ce devait être le cas. Papa était mort, quinze ans auparavant, la moitié d'une vie. Mais tout avait l'air si vrai en cet instant.

Pourquoi rêver de cela maintenant ?

— C'est beau, n'est-ce pas, Kathy chérie.

Elle eut un frisson glacé – c'était la voix de papa, et aussitôt des larmes brouillèrent sa vision.

— C'est un rêve, chuchota-t-elle.

— C'en est un ? rit-il doucement.

Elle se souvenait à présent. C'était l'endroit où elle se recueillait, la modeste butte qu'elle avait trouvée après la mort de maman, enterrée tout près de la ville. Elle était venue tous les jours s'asseoir à côté de sa tombe pour lui parler, regarder la prairie qui s'étirait à perte de vue, trouver du réconfort – et maintenant, elle était de retour.

— J'ai peur, papa.

Alors même qu'elle parlait, elle entendit sa voix résonner comme celle d'une petite fille, avec une touche de cet accent irlandais contre lequel elle avait lutté si durement.

— Tu as tout à fait le droit d'avoir peur, chuchota-t-il.

Elle sentit le contact délicat d'une main sur sa joue et se mit à trembler.

— Tu es mort, dit-elle d'une voix étranglée.

— Pas vraiment, pas pour ma Kathy chérie. Rien ne peut rompre ce lien, où que tu sois. Je suis toujours avec toi, mon ange.

Sans se retourner, elle tendit la main en arrière et sentit celle de son père toucher la sienne.

Le vent les effleura dans un murmure. Les hautes herbes bruissaient et des fleurs dorées parfumaient l'air de leur fraîcheur.

— Tu pleures.

La voix était douce, différente, comme si elle venait d'un autre monde.

Elle sentit la main presser légèrement la sienne. Puis, comme fait d'une étoffe très légère, le tissu de ses rêves se dénoua.

Un doux « tic-tac » résonnait dans la pièce. Des voix pressantes se bousculaient. Un grondement lointain retentit, et les carreaux de la fenêtre tremblèrent.

Elle se redressa en sursaut, et un bras unique entoura ses épaules. Une autre détonation éclata, suivie de deux autres, plus proches. Il y avait des odeurs de laine, de cheval et de cuir, et une voix chuchota à son oreille.

— Tout va bien, ma chérie, ce n'est qu'une autre attaque aérienne sur les usines.

Un cri aigu et prolongé finit de la réveiller tout à fait. Andrew était assis sur le lit, son bras autour d'elle, la berçant d'avant en arrière. Il était à la maison depuis hier. Ils avaient passé la nuit dernière à danser, et puis après cela… Voilà pourquoi elle dormait encore maintenant, dans la matinée. Ils avaient passé une nuit si merveilleuse, si longue, la première en près de deux mois.

Le cri s'était maintenant changé en hurlement continu réclamant l'attention et, à travers ses larmes, elle vit Maddie se redresser sur le lit à côté d'elle, effrayée par le bombardement et les tirs d'artillerie qui lui répondaient. Elle tendait les bras pour qu'on la prenne. Elles avaient dû s'endormir ensemble après le départ d'Andrew.

Le rêve ? Elle savait qu'elle avait fait un rêve, mais il s'effaçait déjà, alors même qu'elle tentait de s'y cramponner. Elle tendit les bras et posa Maddie sur ses genoux, si bien qu'ils furent tous les trois réunis.

Andrew plissa légèrement le nez.

— Je pense que notre ange a besoin qu'on le change, dit-il calmement.

— Tu veux dire qu'il est temps pour *moi* de la changer, répondit-elle d'un air taquin, alors même qu'elle desserrait sa robe pour permettre à l'enfant de téter, un geste qui eut pour conséquences immédiates un soupir de contentement puis le silence.

— Nous nous en occuperons plus tard, dit Andrew, se rapprochant afin de les bercer toutes les deux.

Tandis que Kathleen lui donnait le sein, Maddie tendit le bras et referma sa main sur l'un des boutons dorés de l'uniforme de son père, ses yeux ronds passant de l'un à l'autre.

Le bombardement se poursuivait, et l'on entendait à peine le sourd et insistant bourdonnement des dirigeables, qui commençaient à faire demi-tour au-dessus de la ville. Kathleen regarda nerveusement par la fenêtre, mais Andrew la rassura.

— Huit d'entre eux, cette fois. Ne t'en fais pas, ils ont pour cibles les fabriques et le pont ferroviaire.

Il déposa un léger baiser sur son front et Kathleen se blottit de nouveau contre lui, berçant Maddie dans ses bras.

— Il est encore tôt ? soupira-t-elle.

— Seulement 9 heures.

Elle se souvenait à moitié de son départ avant l'aube. Il avait glissé Maddie à côté d'elle, lui promettant d'être de retour avant la tombée de la nuit.

Tendue, elle leva la tête pour le regarder dans les yeux.

— Je retourne sur le front dans une heure.

Elle n'avait pas envie de le questionner. Il y avait cru pendant trois jours. Elle ne voulait pas bercer l'espoir que cela puisse arriver, que les ténèbres se détourneraient et disparaîtraient, très loin dans les douces steppes.

— Ça a commencé, chuchota Andrew.

— Vous faites des progrès, monsieur.

Chuck Ferguson fit la grimace, conscient que le mécanicien de la locomotive lui mentait. En fait, il n'avait jamais vraiment maîtrisé le sifflet à vapeur. Le mécanicien empoigna le cordon et émit les premières mesures de *Dixie* avec une dextérité de virtuose. Chuck sourit du ravissement évident de cet habitant de Novrod, qui faisait là étalage de ses aptitudes. Étrange petite incongruité, l'hymne non officiel des confédérés était beaucoup plus facile à retenir et à jouer que *L'Hymne de la République*. Chaque mécanicien avait son propre indicatif ; le pieu, un cantique, le paillard, une chansonnette obscène, le patriote, un des chants guerriers apportés par les Yankees. Mina avait depuis longtemps laissé tomber la question de la quantité de pression gaspillée à chaque morceau, ce qui représentait pourtant des centaines de stères de bois par an.

Le fracas tambourinant de la voie ferrée changea de registre. Chuck s'avança et se pencha à l'extérieur. En un instant, ils dépassèrent le panneau indiquant l'entrée du territoire roum et s'engagèrent sur le pont sur chevalets. La plupart des gens considéraient que la traversée du Sangros était quelque peu déroutante. Le pont de cent vingt mètres de long fut parcouru de soubresauts lorsque la locomotive et ses wagons passèrent dans un vacarme assourdissant.

Mais Chuck en était très fier.

Ce foutu truc était une merveille – près de mille kilomètres de rails, entre Roum et Souzdal, traversaient six fleuves majeurs, des dizaines d'affluents plus modestes, l'arête de quatre cent cinquante mètres de haut des collines Blanches au-delà de Kev, et la longue ondulation des immenses steppes, d'ici à Hispagnie, sur la frontière ouest de Roum. Et tout cela avait été édifié selon ses plans.

C'était comme si Dieu lui avait fait cadeau d'un monde immense pour s'amuser, pour laisser son imagination construire tout ce dont il pouvait avoir envie. Mais, bien sûr, tout cela était conçu afin de soutenir leur effort de guerre, depuis ce jour terrible où le Temps-Baptiste des Tugars s'était présenté devant les portes de Fort Lincoln, pour leur révéler, à tous, la sombre vérité de ce monde.

Chuck leur avait donné des machines pour les vaincre et, bon sang, il recommencerait ! Mais, au-delà de ça, il n'arrivait pas à contenir la joie intérieure que lui procurait le pouvoir qu'on lui avait donné. Bill Webster avait créé le système financier et les bases du capitalisme, Gates, l'imprimerie, et Fletcher avait mis au point l'approvisionnement en nourriture. Mais, bon sang, les machines, c'était *lui* !

— Un jour, nous ferons le tour du monde avec cette voie ferrée, annonça Chuck en se retournant vers le mécanicien.

— J'ai entendu dire qu'il y a, à l'est, des montagnes si hautes qu'elles touchent les étoiles, dit doucement l'habitant de Novrod.

— Tu les verras. Par Dieu, nous percerons un tunnel à l'explosif, droit à travers elles !

— « Un tunnel » ?

Chuck sourit en secouant la tête, puis donna une tape dans le dos du mécanicien.

— Un trou sous le sol. Nous n'irons pas par-dessus les montagnes, mais par en dessous !

Le mécanicien le dévisagea, incrédule.

— Faites-moi confiance, rit Chuck. Un jour, nous dirigerons ce train vers l'est et, quelques mois plus tard, il reviendra directement à Souzdal. Nous cerclerons ce monde de fer et nous nous l'approprierons.

— Si nous battons les Merkis, dit calmement le mécanicien.

— Nous les vaincrons, je m'occupe de ça, répondit Chuck.

Le chauffeur [18] passa devant lui, ouvrit en grand la porte de fer de la chaudière, lança une autre bûche à l'intérieur et la referma brutalement.

Le fracas caverneux du pont s'estompa, remplacé par des grondements dix fois plus soutenus sur le terrain rocailleux. Le mécanicien diminua la vitesse et actionna rapidement le sifflet, trois fois, afin de signaler aux gardes-freins qu'il était temps de rejoindre leur poste, en haut des wagons bringuebalants.

Il tendit le bras et fit sonner les cloches à toute volée d'un rapide petit mouvement du poignet, selon l'harmonie rythmique si appréciée des Rous'. La cabine de la locomotive elle-même comportait d'agréables petites touches artistiques – la poignée de la manette des gaz coulée en forme de tête d'ours, les boiseries ornées de fioritures faites au ciseau par un menuisier, ou les trois cloches accordées pour sonner dans un parfait ensemble.

Le mécanicien relâcha la manette, demandant au chauffeur d'un signe de tête d'actionner le frein. Ferguson se pencha sur le côté de la cabine et découvrit la gare d'Hispagnie droit devant eux, les murs en pisé et en calcaire de l'antique cité se dressant au-delà. Une ville entièrement nouvelle était sortie de terre, l'an passé, de l'autre côté de la muraille. Tout avait commencé par de sommaires cabanes pour loger les ouvriers du rail. Avaient suivi des hangars pour les machines, des voies de garage, des entrepôts et une rotonde, tout cela entouré d'un rudimentaire fort en terre, apparu pendant la brève campagne de Roum. Celui-ci avait désormais été renforcé, en tant que position de repli majeure, si jamais Roum devait être de nouveau menacée.

Une voie montait de la cité en direction du nord. Elle utilisait l'une des locomotives à soixante-seize centimètres d'écartement datant des premiers jours d'existence de la MFL & S, désormais adaptée à un écartement d'un mètre dix. La ligne passait devant les mines d'argent et pénétrait dans les immenses bois du Nord, à près de vingt kilomètres du lieu où se situaient maintenant une fabrique de poudre et le poste de travail de Chuck, prudemment installés loin des yeux curieux des machines volantes merkies.

La locomotive, ses cloches sonnant à toute volée, s'engagea progressivement dans la gare, qui grouillait d'activité. Souriant, Chuck fit ses adieux au mécanicien et au chauffeur d'un signe de tête, avant de descendre sur le marchepied de la locomotive. Le mécanicien les gratifia d'une courte interprétation de *Dixie*, et la voix du chef de gare annonçant leur arrivée fut couverte par le morceau.

La gare représentait une touche rous' dans un pays étranger. Mais impossible de se tromper ; ils se trouvaient bien à Roum. Les ouvriers de la citerne et du dépôt de bois portaient les tuniques des

hommes libres de Roum, qui, l'été dernier encore, étaient des esclaves.

La pancarte qui se balançait sur le côté de la gare annonçait – en rous', anglais, et latin – que le train était entré sur le territoire de l'État roum, dont toutes les lois devaient être respectées.

Une colonne de pierre se dressait au milieu du quai, devant le rudimentaire édifice. Elle avait été sculptée de façon à ressembler à un fagot de fasces, au sommet duquel se trouvait un aigle, ou ce qui passait pour un aigle dans ce monde. Chuck trouvait que la créature ressemblait plus à un gros vautour d'Amérique aux plumes bleues.

Autour de lui régnait une cacophonie de latin mêlée de cris en rous'. Des jets de vapeur s'échappèrent de la locomotive. Les spectateurs se retournèrent alors, et l'engin connut une dernière secousse avant de s'immobiliser.

Bondissant hors de la cabine, son sac à dos sur l'épaule, Chuck se mêla à la foule. Il réalisa qu'il y gagnait au moins sur l'odeur, et il se surprit à se gratter, rêvant ardemment d'un bon bain roum. Peut-être était-ce là une habitude que les Rous' pourraient mettre à profit.

— Chuck !

Souriant, Chuck vit Hank Petracci se frayer un chemin à travers la foule, un groupe d'assistants derrière lui. Après la conférence, Hank était revenu ici, pendant que lui restait à Souzdal une semaine de plus, afin de contrôler certains des changements en usine et de régler une foule de problèmes. Il avait ensuite quitté la ville avec une migraine carabinée.

Retour à la réalité, se dit-il avec un sourire. Le tonnerre du moteur et le fait de parler boutique avec le mécanicien lui avaient permis de se rafraîchir les idées. Selon ses calculs, il avait poussé la machine, sur la steppe, jusqu'à près de soixante-cinq kilomètres par heure. Si le ballast avait été de meilleure qualité que celui réalisé en urgence l'an passé, il aurait même pu aller encore plus vite. Son mal de tête était parti, effacé par le martèlement des pistons, la vapeur sifflante, et le vent sur son visage.

Il vit le consul plébéien Julius descendre de la voiture de tête sous les acclamations des ouvriers. Le tout petit homme aux yeux foncés sourit nerveusement. Son sourire s'élargit de plaisir quand une jeune femme aux cheveux noirs s'arrêtant à la taille se fraya un chemin à travers la foule et lui sauta dans les bras.

— Le vieux n'a pas le style de Kal, dit Hank en anglais. Kal s'en tirerait avec une blague et un petit bain de foule. Il embrasserait deux ou trois bébés, puis descendrait jusqu'à la citerne pour donner un coup de main.

— Il le fera sans doute, mais c'est Marcus qui occupera le devant de la scène, répondit Chuck, incapable de détourner les yeux du corps gracile de la femme, qui se tenait à présent à côté de Julius, un bras autour de sa taille. Ces gens découvriront bien assez tôt les rouages de la politique politicienne yankee.

Julius, apercevant Chuck, lui fit signe de s'approcher. Se figeant au garde-à-vous, Chuck salua.

— Une merveilleuse machine, déclara Julius.

— Merci, monsieur.

— Je comprends l'intérêt du secret, mais nous serait-il possible, à ma fille et moi, de visiter l'intérieur du grand bâtiment ?

Hank s'éclaircit la voix nerveusement. Les ouvriers prenant part au projet vivaient pratiquement comme des prisonniers dans des casernes entourées d'une palissade. Chuck se rendit compte que c'était un peu bête – le hangar ne pouvait contenir qu'une seule chose, et tout le monde savait quoi.

Mais seuls ces hommes et les ouvriers de la fabrique de poudre avaient l'autorisation de passer au-delà de la mine d'argent, empruntant la voie de garage allant vers le nord.

— Votre train part dans dix minutes, monsieur, répondit Hank un peu trop précipitamment.

— Votre « fille », monsieur ? demanda Chuck.

La lueur dans les yeux du jeune homme fit sourire Julius.

— Olivia, monsieur, murmura-t-elle doucement, un sourire s'épanouissant sur son visage.

— Je pense que ça ne sera pas un problème, répondit nerveusement Chuck avant de jeter un coup d'œil aux horaires de train.

— Il y aura un autre train pour Roum dans huit heures. Vous pouvez partir avec nous et revenir ici prendre celui de l'après-midi.

Hank soupira mais ne dit rien.

La jeune fille adressa un sourire ravi à Chuck. Il pointa du doigt l'endroit où la minuscule locomotive, connue sous le nom de « La Vieille *Waterville* », la deuxième jamais construite sur Valdennia, attendait ses passagers. Elle était maintenant éclipsée par les locomotives de catégorie *Malady*, qui couraient sur la ligne principale, de Souzdal à Roum. Elles pouvaient tirer cinq fois sa charge et aller deux fois plus vite. La *Waterville* et ses lettres dorées sur la cabine, légèrement ternies par l'âge, exerçaient sur lui un certain charme teinté de nostalgie.

Elle ressemblait à une énorme bouilloire, dotée d'une minuscule cabine à l'arrière, aux roues désormais saillantes, du fait du changement d'écartement. Même si elle avait maintenant plus l'air d'être un jouet, Chuck éprouvait une certaine tendresse à son égard, comme si les trois ans qui s'étaient écoulés depuis sa construction représentaient un abîme le séparant d'une époque beaucoup moins compliquée. Après avoir chevauché aux commandes de la *Malady*, la plus puissante des locomotives de la MFL & S, revenir à leur point de départ avait quelque chose d'étrange.

Le mécanicien, occupé à vérifier un palier, se retourna et salua l'arrivée de Chuck.

— Comment va-t-elle ?

— Sa respiration est un peu sifflante, monsieur. Les cylindres auront bientôt besoin de reconditionnement, mais son vieux cœur n'a pas encore lâché.

D'une main gantée, il tapota affectueusement le flanc de la chaudière.

Chuck jeta un coup d'œil au beffroi, à côté de la gare. La *Malady* donna un long coup de sifflet, et quitta la station en faisant sonner ses cloches. Des passagers en retard se précipitèrent hors de la gare, certains avec un morceau de pain ou un sac de fruits secs, et coururent le long du quai pour sauter à bord.

La *Malady* avait à peine quitté la gare en direction de Roum, que le *Ville d'Hispagnie*, qui attendait sur la voie d'évitement, donna un grand coup de sifflet. Le chef aiguilleur leva la tête vers le télégraphiste. Celui-ci se pencha hors de son bureau et hissa une boule verte, indiquant ainsi que la voie ouest était libre jusqu'à la gare d'Orono et la traversée du Penobscot, à plus de cent cinquante kilomètres.

Le chef aiguilleur ouvrit le chemin, et le mécanicien, se penchant à l'extérieur de la cabine, salua d'un signe de la main. La locomotive démarra, tirant une file de quinze wagons de marchandises, suffisamment remplis de biscuits et de rations de porc salé pour nourrir plusieurs jours l'armée sur le terrain.

Chuck observa la scène et sentit la fierté monter en lui. Andrew pouvait bien être le leader et le visionnaire qui les aiderait à remporter cette guerre pour garantir la survie de la République, mais,

sans les voies ferrées, ils n'auraient pas l'ombre d'une chance contre la horde. Ce serait le rail qui déciderait de la victoire ou de la défaite, plus que tout autre facteur.

Il avait entendu plus d'un cheminot affirmer que, si la guerre contre les soldats confédérés avait commencé dix ans plus tôt, les États sécessionnistes l'auraient certainement emportée. Il aurait été impossible de conquérir un pays plus grand que l'Europe entière sans voie ferrée pour déplacer et ravitailler les armées. Eh bien, c'était la même chose ici ; seule la vapeur pouvait rivaliser avec l'alliance, le ravitaillement, et la mobilité de guerriers à cheval.

Le train s'engagea sur le Sangros tandis que son sifflet jouait *L'Hymne de Késus*.

— Peter Petrovich à la manette des gaz, annonça le mécanicien de la *Waterville*. Il devient bon.

Il se retourna vers l'horloge.

— Il est temps de partir, monsieur.

Chuck sourit. Il était tenté de monter dans la cabine. Mais il avait tout à coup trouvé quelque chose d'un peu plus intéressant que la locomotive. Aussi revint-il jusqu'à la seule voiture passagers, située derrière quatre wagons-trémies qui transportaient le soufre destiné à l'usine de poudre.

Chuck vit sa dizaine d'assistants farfelus piaffer d'impatience en cherchant désespérément à attirer son attention, prêts à le submerger de questions techniques durant des heures. Mais, pour l'instant, Chuck se consacrait à Olivia, qu'il aida à monter dans l'étroite voiture de voyageurs.

La *Waterville* démarra, sa chaudière hurlant comme un samovar furibond, comparée au profond rugissement guttural de la *Malady*. Le train se mit en route sur la voie de garage, prenant une intersection menant à la rotonde, où plusieurs locomotives étaient en révision.

Les rails de la voie de garage, allégés à cinq kilos le pied, suivaient les courbes du paysage, qui n'avait connu aucune tentative d'aménagement. Les murs en terre entourant les entrepôts et le faisceau de triage défilaient sur la gauche, le sol autour des fortifications changé en un infernal labyrinthe de pièges. Au départ, Chuck avait voulu placer le hangar dans la zone des entrepôts, mais le danger inhérent, et le besoin d'une certaine forme de sécurité, l'avaient forcé à se rendre aux arguments de Keane, et il avait été bâti loin de la ville.

Le trajet, à vous ébranler les os, les conduisait au nord, au-delà des anciens champs cultivés qui avaient nourri Hispagnie, passant devant les plantations des riches propriétaires terriens, situées en périphérie. Leur chemin se poursuivit jusqu'à ce que la lointaine forêt paraisse descendre au pied des hautes collines. Les alpages commençaient en effet à laisser place à des mamelons plantés de pins imposants, dont l'odeur fraîche et vivifiante lui rappelait tant son pays. La voie ferrée obliqua le long des imposantes falaises qui dominaient le fleuve Sangros. Au passage du convoi, des milliers de canards s'envolèrent tout aussi bruyamment. Chuck les regarda avec un amusement mêlé de jalousie.

Plus en amont, un long radeau de rondins descendait lentement le courant jusqu'aux scieries d'Hispagnie. Comme la locomotive passait devant eux dans un bruit de ferraille, les ouvriers leur adressèrent un signe de la main.

Un nouveau virage fit entrer le train dans une étroite vallée. Il traversa un pont sur chevalets branlant, puis remonta une longue pente couverte d'arbres séculaires.

Ils étaient arrivés dans la forêt.

En un instant, le monde parut changer – l'air était plus frais, humide, riche des senteurs du printemps, et l'obscurité constituait un changement bienvenu après la lumière éblouissante de l'immense steppe. Rous', au nord de Souzdal, ressemblait à ça, ainsi que le Maine. Il aimait la steppe, où les rails jumeaux pouvaient courir en ligne droite sur plus de cent cinquante kilomètres

jusqu'à se confondre, telle une perspective monofocale centrée, comme celles qu'il avait appris à dessiner à l'école. Mais cette forêt ressemblait beaucoup plus à son pays natal.

Le train se frayait un chemin en montant dans les collines, franchissant quelques espaces dégagés et des bouquets d'arbres. Toutefois, petit à petit, la forêt parut se refermer sur eux, se faisant plus épaisse et plus sombre. Ils progressaient lentement, car la voie avait été parfois posée selon des virages serrés, afin de contourner un tronçon de terrain cahoteux ou un bosquet trop épais pour être simplement rasé.

Chuck ne cessait de regarder Olivia, qui lui retournait volontiers son regard plein de désir. Mais il se retrouva incapable de trouver quelque chose à lui dire. Ah, si seulement elle lui posait une question au sujet du train ou de l'un de ses projets ! Mais elle se tenait assise en face de lui, comme si elle attendait qu'il fasse le premier pas. Aussi conservait-il un silence nerveux pendant que son état-major rongeait son frein, peu à l'aise à l'idée de discuter de questions techniques devant un étranger, quand bien même il s'agissait du consul plébéien. Chuck demeura silencieux de longues minutes, regardant la forêt défiler sous ses yeux par la fenêtre ouverte. Il jetait un coup d'œil furtif à la jeune femme, puis regardait de nouveau le paysage.

Une fois la longue ascension terminée, le train passa par une immense zone où étaient entassés des milliers de troncs. Julius les observa avec curiosité.

— Tous les ponts de la ligne ferroviaire ont des répliques cachées ici même, expliqua Chuck. Si un raid ennemi devait en incendier un, comme ils l'ont fait l'an passé sur le Kennebec, nous pourrions acheminer ces poutres sur place et disposer d'un nouveau pont en quelques jours – nous ne serons pas pris au dépourvu comme la dernière fois. Le bois de construction est prédécoupé et numéroté. Il n'y aura plus qu'à le mettre en place.

— Qui a imaginé cela ? demanda Olivia.

Il voulut mentir, mais n'en fut pas capable.

— Hermann Haupt, dans notre ancien monde. Les commandos ennemis n'arrêtaient pas de faire brûler nos ponts, mais on disait de lui qu'il pouvait les reconstruire avant même que les confédérés aient pu craquer une allumette.

— « Une allumette » ?

Chuck fouilla dans sa poche et en sortit une. Plusieurs membres de son état-major parurent quelque peu horrifiés.

— Ne vous en faites pas, je comptais les jeter avant notre arrivée, dit-il rapidement.

Il craqua l'allumette, et Olivia le regarda comme si celle-ci, bien plus que le train dans lequel elle voyageait, représentait un miracle.

La locomotive commença à ralentir et, après avoir longé une pente semée de rochers, s'immobilisa.

— Tout le monde descend ! déclara Chuck, se levant et se cognant la tête contre le plafond bas.

Avec un juron gêné, il sortit de la voiture et tendit la main à Olivia. Elle la prit et la tint encore plusieurs secondes après être descendue.

Depuis l'aiguillage, une voie s'enfonçait dans les bois en se faufilant entre des arbres trop grands pour être abattus. La locomotive et ses cinq voitures, elles, s'apprêtaient à poursuivre leur route sur la ligne principale, droit devant, une fois leurs passagers débarqués.

— Pas de locomotive là où nous allons aujourd'hui – c'est trop dangereux, à cause des étincelles, déclara Chuck.

— Mais la fabrique de poudre ? Si elles montent jusque-là, pourquoi pas jusqu'aux hangars ? demanda Julius, pointant la voie du doigt.

— Les fabriques de poudre sont sans danger. Nous sommes simplement prudents aujourd'hui car le vent s'est légèrement levé sur la section qui mène directement au hangar, répondit Chuck, un instant surpris que Julius soit au courant de l'autre secret caché ici.

Après l'attaque aérienne des Merkis, l'été précédent, Mina avait fait remarquer que reconstruire sur le territoire rous' revenait à les inviter à attaquer de nouveau l'une de leurs industries les plus stratégiques et les plus vulnérables. Il y avait également une autre raison à cette délocalisation ; le soufre, et, beaucoup plus important, les ressources en salpêtre de Roum, qui n'avaient pas encore été exploitées. La fabrique avait donc été discrètement construite ici, pendant qu'une fausse usine, attaquée, depuis, à plusieurs reprises, avait été bâtie près de Novrod.

Montrant le chemin, Chuck avança le long de la voie. Olivia lui lâcha discrètement la main, mais resta à sa hauteur. Au bout de cent mètres dans l'épaisse forêt, la voie prenait un virage marqué à gauche. Chuck franchit un coude et arriva à destination, un sourire de joie enfantine illuminant ses traits.

Le hangar se dressait devant eux, dans la clairière. Bâti de planches grossièrement découpées, il faisait près de douze mètres de hauteur et plus de quarante-cinq de long. Deux autres se dressaient au-delà, et un quatrième était déjà en construction, de l'autre côté d'un champ jonché de souches. Flottant dans le premier bâtiment, leur nouvelle arme de guerre faisait du surplace, comme prête à s'envoler à tout moment.

Hank le regarda et sourit.

— Nous avons fini de le gonfler il y a deux jours. Pour l'instant, nous n'avons pas trouvé de fuites importantes. Il faut seulement attendre que le moteur soit monté et nous serons prêts à voler.

— Le moteur ?

— Nous vous attendions pour commencer l'essai.

Chuck hocha distraitement la tête et s'avança. Tout le reste n'avait déjà plus d'importance. Les portes et les abat-vent du hangar étaient grands ouverts pour permettre l'évacuation de toute volute de ce gaz hautement explosif.

— Et cette chose va voler ? demanda Olivia.

— Bien sûr. Si ces maudites bêtes peuvent le faire, alors nous aussi. Donnez-nous seulement un peu de temps, et nous les évincerons des cieux.

Comme s'il s'approchait d'un autel, Chuck entra dans le hangar de construction rudimentaire, le long ballon à la forme de saucisse planant au-dessus de sa tête.

— Des problèmes avec le gonflage ?

— L'un des montants des entretoises intérieures, à l'arrière du ballon de poupe, s'est déplacé et a déchiré l'étoffe, mais nous l'avons réparée, répondit Hank.

Chuck hocha la tête. Il n'était pas partisan d'une conception semblable à celle des dirigeables merkis. Plutôt que de se contenter d'utiliser un simple ballon souple – l'« aérovapeur », comme il le nommait déjà – devrait, selon lui, disposer d'une structure intérieure rigide, sur laquelle la double enveloppe de soie serait cousue. Les dirigeables merkis ne disposaient pas de cette caractéristique. Leurs ballons dépendaient de leur pression interne pour rester rigides, et Chuck avait remarqué leur tendance à trembler et à se boursoufler en vol.

De fines bandes d'un bois semblable au bambou, attachées ensemble telle l'armature d'un panier,

composaient la charpente. Mais ce système nécessitait aussi une sustentation beaucoup plus importante. Néanmoins, le ballon avait l'air beaucoup plus fiable. Chuck traversa le hangar dans le sens de la longueur et s'arrêta à hauteur de la partie médiane de l'appareil. Il leva un regard scrutateur sur un cercle découpé juste au-dessus de lui. L'intérieur du ballon était plongé dans l'obscurité, mais il pouvait se représenter son immense armature. Il n'y avait plus qu'à installer le moteur sous ce trou. La chaleur s'en échappant monterait droit au-dessus, leur fournissant la sustentation nécessaire et la capacité de manœuvrer. Les ballons à hydrogène à l'avant et à l'arrière procureraient le reste de la flottabilité.

Chuck était toujours extrêmement nerveux à l'idée de raccorder un moteur à vapeur à un ballon à hydrogène, mais il n'y avait pas d'autre solution. Il avait entendu parler de l'hélium, mais ne savait absolument pas comment en trouver, le stocker et le traiter. Si Hank n'avait pas fait partie d'un cirque par le passé, et s'il n'avait pas su comment produire de l'hydrogène en baignant des copeaux de zinc dans de l'acide sulfurique, voler aurait été impossible sur Valdennia. Chuck se souvint de Hinsen, le traître, occupé à tourner autour de Hank pendant que celui-ci travaillait sur ce projet. Sans aucun doute avait-il révélé leurs secrets aux Merkis. L'animosité déclenchée par cette pensée le dérangea, et Chuck la repoussa. Pour lui, cette guerre n'était pas une question de haine. Il s'agissait de surpasser un ennemi.

Poursuivant son chemin jusqu'au fond du hangar, il attira l'attention de Julius sur les caractéristiques du ballon, sachant qu'Olivia n'en perdait pas une miette.

— Le moteur représente la dernière étape, dit Chuck.

Il quitta l'arrière de la remise et conduisit le groupe de l'autre côté du champ jonché de souches. Au loin, une équipe d'ouvriers se pressait autour du dernier hangar en construction. Dans la clairière, des arbres abattus étaient transportés directement dans la scierie fonctionnant à la vapeur. Celle-ci opérait sous le vent, en toute sécurité, depuis le champ.

Une demi-douzaine de canons de quatre livres se trouvait au centre de la clairière, leurs tubes maintenant montés sur des moises permettant aux armes d'être placées en position verticale. Les canonniers se levèrent au passage du groupe mené par Chuck. Des emplacements similaires étaient construits autour de tous les sites industriels clés de Rous' et de Roum. Un certain nombre de tirs avait touché les vaisseaux merkis, mais, à l'exception de celui qui s'était écrasé, ils n'avaient toujours pas réussi à abattre leurs ennemis. Chuck s'arrêta un instant pour lever les yeux sur la haute tour de guet. Par une journée dégagée, on pouvait même apercevoir Roum, à plus de cent dix kilomètres. Pas plus tard que la semaine passée, un dirigeable merki avait atteint la cité, puis s'était aventuré au nord, comme s'il était en reconnaissance, avant de faire immédiatement demi-tour au sud d'Hispagnie. Ils l'avaient échappé belle ! Une seule bombe incendiaire sur les hangars aurait détruit le travail d'un hiver entier.

Les portes de l'atelier en rondins étaient ouvertes, dévoilant un intérieur éclairé par des lampes à pétrole. Chuck fit entrer ses invités. Une équipe de mécaniciens rous' le salua joyeusement. Chuck s'avança au milieu de la foule, tapotant des hommes dans le dos en les bombardant de questions et de traits d'esprit. Avec une fierté évidente, il s'approcha du petit moteur reposant sur un établi, au milieu de la pièce. L'air était lourd d'une odeur d'huile prononcée, que Chuck semblait respirer avec un plaisir évident.

— C'est alimenté par du kérosène, déclara-t-il, jetant un coup d'œil à Julius, qui secoua la tête, perplexe, à partir de l'huile de roche qui jaillit du sol à gros bouillons à Caprium et Brindisia. On la

fait bouillir et on obtient un liquide qui brûle intensément.

D'un signe de tête, il désigna un tonneau à côté du hangar, et les lampes suspendues au-dessus d'eux.

— Pour un dirigeable, le poids fait tout. Le pétrole possède beaucoup plus d'énergie que le charbon et, plus important, il brûle proprement. Nous n'avons plus à nous soucier des étincelles. Les gaz d'échappement du moteur rempliront le ballon central. Quand nous voudrons monter, nous fermerons le panneau de déchirure et, pour descendre, il suffira de l'ouvrir. Mais le moteur a été la chose la plus difficile à concevoir…

Il s'était lancé dans ses explications avec un plaisir manifeste, sans même se rendre compte que Julius et Olivia souriaient poliment, comprenant à peine son latin, et complètement perdus quant à l'objet de la discussion.

— Un moteur à vapeur ordinaire est tout simplement trop lourd. Et, en dehors de son poids, il a besoin d'eau, de beaucoup d'eau. Donc, je me suis dit que nous opterions pour un moteur thermique. John Ericsson a construit le premier aux États-Unis, il y a trente ans environ.

Il regarda attentivement Julius.

— « John Ericsson » ? demanda celui-ci. (Il prononçait ce nom, comme s'il invoquait celui de Cincinnatus [19].) C'est celui qui a construit des cuirassés.

Puis il hocha la tête poliment et Chuck sourit.

— Bon, en tout cas, plutôt que d'utiliser la vapeur comme source d'énergie, il a employé de l'air surchauffé pour actionner les pistons.

Chuck s'approcha du moteur posé sur la table et tapota légèrement la chaudière, déjà active.

— L'air chaud est expédié dans les pistons et, en se dilatant, il refroidit. Cet air active le mouvement rectiligne alternatif des pistons, ce qui permet de faire bouger l'arbre de transmission, qui lui-même fait ensuite tourner cela.

Il passa derrière la machine pour montrer une pale d'hélice en bois de près de quatre mètres de long, dotée de quatre ailettes.

Chuck jeta un coup d'œil à Hank et, malgré son sourire, la tension était perceptible.

— Prêt pour un autre essai ?

Hank hocha la tête.

— Feyodor, qu'en est-il de l'ajustement des pistons ?

— Nous les avons réalésés avec une tolérance d'un centième de millimètre. Le poids total de la machine est descendu juste en dessous des deux cent vingt-cinq kilos, répondit avec assurance le jeune mécanicien, de plusieurs années son cadet.

Chuck lui tapota le dos. Au départ, le garçon avait été formé comme outilleur, quand ils avaient entamé la fabrication de mousquets en série. Mais Chuck s'était vite rendu compte qu'il possédait le talent rare des artisans-nés, et il l'avait élevé au rang de chef mécanicien du projet le plus exigeant mené jusqu'à présent. Son seul problème venait de Théodor, son jumeau, doté des mêmes compétences, et que l'on confondait souvent avec lui.

— Alors, mettons-le en marche.

Chuck s'approcha de la commande des gaz et l'empoigna prudemment. Hésitant une seconde, il adressa un signe de tête à Feyodor.

— C'est ton jouet, déclara Chuck, qui avait visiblement lutté avant de revenir sur sa décision initiale.

Souriant, Feyodor s'avança et ouvrit d'un cran le papillon des gaz.

Il ne se passa rien.

Perplexe, Chuck ouvrit la chaudière et regarda fixement à travers la porte vitrée. Il tendit le bras pour ouvrir l'alimentation en carburant. La petite cheminée vibrait de chaleur. Les cylindres jumeaux remuèrent presque imperceptiblement, dans un doux soupir.

Feyodor jeta un coup d'œil à Chuck, qui signifia son accord d'un signe de tête tandis que le jeune mécanicien modifiait d'un cran la butée du papillon des gaz. L'un des pistons acheva sa course alors que l'autre s'arrêtait, et la machine parut en rester là.

Chuck tendit le bras pour empoigner et faire tourner le petit volant attenant à l'arbre de transmission. Le piston termina son cycle dans un halètement sifflant, revint en place, se tendit de nouveau, revint en place. À l'extrémité de l'arbre, l'hélice démarra lentement, avec un léger murmure sifflant.

Feyodor sourit, poussa plus loin la manette des gaz, et la machine s'installa dans un long bourdonnement, régulier et chuintant.

— Déplaçons-le jusqu'à la table de mesure ! cria Chuck.

Les assistants se précipitèrent et empoignèrent les coins de la plaque d'acier sur laquelle la machine était boulonnée. Ils la soulevèrent au-dessus de leur tête pour que l'hélice ne touche pas le sol pendant qu'elle continuait à tourner lentement. Ils la transportèrent plus loin, au fond du hangar, la déposant sur une autre table, couverte de cambouis.

Chuck se positionna au plus près de l'hélice. Il baissa très bas la tête et raccorda un câble de limitation sur le côté du moteur, puis un deuxième à une balance à ressort.

— Que tout le monde quitte le bâtiment !

Hank se rangea au côté de Chuck et le prit par le bras.

— Alors, vous sortez vous aussi. Les ordres de Keane sont formels ; vous ne devez pas vous exposer au danger.

Chuck secoua la tête.

— Bon sang, rit-il, je suis le supérieur de tout le monde ici ! Maintenant, dehors !

— Je reste, déclara Hank, et les autres assistants et ouvriers hochèrent la tête.

— Très bien, dans ce cas, nous restons tous ! cria Chuck, faisant lui-même signe à Feyodor de rouvrir le papillon des gaz.

Le mouvement doux et régulier de l'hélice s'accéléra brutalement et fit claquer les vêtements de Feyodor. Le sifflement du moteur à air chaud se changea en hurlement infernal. Les bouffées d'air sous pression emplissaient la pièce de l'odeur huileuse du kérosène brûlé et provoquaient autour de lui des émanations de chaleur.

Le bourdonnement de l'hélice se changea en vrombissement vibrant. Avec un cri d'exaltation, Chuck montra du doigt le moteur qui commençait à glisser vers l'avant, retenu seulement par le câble attaché à la balance.

— Plus de quarante kilos de poussée, et ça monte encore ! Montrez-nous ce qu'il a dans le ventre, Feyodor !

Le Rous' poussa les réglages au maximum, et les mugissements du moteur et de son hélice emplirent l'atelier.

— Plus de cent trente, et ça continue ! Bon sang, c'est bon !

Chuck, qui se tenait entre l'hélice et le moteur, recula. Il s'avança vers Julius et Olivia, qui se

tenaient dos au mur, les yeux écarquillés.

— Il s'est libéré !

Chuck se retourna et resta hébété de surprise alors que le moteur semblait avoir sauté de l'établi, propulsé en avant par la poussée de l'hélice. Tout cela s'était produit bien trop rapidement pour qu'il réagisse. L'hélice toucha le rebord de l'établi et se désintégra, emplissant la pièce des hurlements d'une tornade d'éclats de bois. Quelque chose le frappa derrière les genoux et il se retrouva à terre.

Des cris de panique retentirent. Une lampe à pétrole, touchée par un débris de l'hélice, se brisa dans une explosion de flammes.

La folle cacophonie retomba peu à peu et les cris des ouvriers lui succédèrent. Ils se précipitaient à l'intérieur en transportant des seaux de sable. Le moteur, maintenant renversé sur le côté, haletait toujours, telle une machine devenue folle furieuse et refusant de s'arrêter. Une rivière de feu se déversait de son réservoir retourné.

Chuck avait des vertiges. Un filet de sang chaud lui coulait dans les yeux et il n'était pas sûr de savoir comment il s'était retrouvé à terre.

— Vous saignez !

Il baissa les yeux et vit Olivia cramponnée à ses genoux. Il se rendit compte que la jeune femme avait réagi alors que lui était demeuré muet de stupeur. Elle l'avait jeté à terre quand l'hélice avait éclaté en morceaux.

Elle rampa à côté de lui, essuyant le sang de ses yeux. Il commença à se redresser, mais Olivia le força à rester allongé avec une fermeté qu'il trouva surprenante. Une foule excitée se rassemblait autour de lui, pendant que le moteur continuait à hurler et que d'autres hommes luttaient pour éteindre les flammes. Feyodor se releva et coupa sèchement l'alimentation du moteur. La machine crachota avant de s'arrêter, tandis que le métal émettait de petits bruits secs.

— Ça marche, que je sois maudit, ça marche vraiment ! cria Hank, s'agenouillant à côté de Chuck, qui, souriant, leva les yeux vers lui.

— C'était un ressort de balance de près de cent trente kilos ! répondit Chuck avec animation. Le moteur l'a tout simplement cassé net pour décoller loin de la table !

— C'est suffisant. Nous volerons avec cet engin, déclara Hank.

— Nous avons des hélices supplémentaires. Installons-en une autre pour voir combien de temps peut fonctionner ce sacré truc.

— Cette chose a failli vous tuer, et vous voulez la faire redémarrer ! dit Olivia avec une note de colère devant son enthousiasme enfantin. C'est un miracle que personne ne soit mort.

Il leva la tête et la regarda dans les yeux. Tout à coup, il se sentait finalement plutôt mal en point.

Ils se fixèrent longuement, jusqu'à ce Chuck aperçoive du coin de l'œil un jeune garçon du poste télégraphique entrer dans la pièce emplie de fumée. Il respirait avec peine et tenait un petit morceau de papier dans la main. Les traits du garçon étaient pâles et ses lèvres tremblaient.

En fait, il n'était pas nécessaire de lire le message.

— Nous ferions mieux de nous remettre au travail, dit doucement Chuck.

La joie enfantine de l'instant précédent, le regard langoureux d'Olivia, tout cela était maintenant oublié.

— Non, bon sang ! Vous devez frapper en *haut*, espèce d'idiot !

Vincent Hawthorne se retourna alors que la voix de l'adjudant retentissait sur le champ de manœuvres. Il s'exprimait dans un latin à peine compréhensible, mais Vincent avait fini par apprendre que, peu importe l'époque ou le monde, un adjudant furieux contre une recrue maladroite criait toujours de la même façon.

L'adjudant rous' arracha le mousquet des mains de la recrue tremblante, abaissant sèchement l'arme vers le bas, de sorte que la lame était suspendue devant son ventre.

— As-tu jamais vu un Tugar ? rugit l'adjudant.

— J'en ai vu sur les croix.

Vincent grimaça intérieurement. Après un long hiver et le début du printemps, les cadavres merkis n'étaient maintenant plus que des restes de tendons et d'os picorés par les corbeaux, même s'ils dégageaient toujours une légère odeur de mort. L'un des crânes affichait les trous fêlés des six balles qu'il avait reçues. Marcus les avait laissés là comme un rappel, bien que, dans son cœur, Vincent eût l'impression que les mâchoires blanchies claquaient encore pour le railler, lui rappelant ce qu'il était devenu.

— Eh bien, maudits soient mes foutus yeux ! gronda l'adjudant en repassant au rous'. Je les ai vus vivants, nous chargeant par milliers, beuglant leurs cris de guerre.

Il s'arrêta un instant pour pointer du doigt, de façon théâtrale, la cicatrice hideuse qui avait changé ses traits en un masque grimaçant. Sa bouche se fendait par trop largement et il lui manquait une demi-douzaine de dents.

— J'étais avec ce sacré putain 5e de Souzdal ! J'ai chopé ça à la bataille du Col ! Alors, maudits soient mes yeux, je sais de quoi je parle !

Il braqua un regard malveillant sur la compagnie.

— Ils fonceront sur vous comme un mur, une montagne ! Ils seront irrésistibles, sauf face à ça ! cria-t-il, et il brandit la baïonnette.

Les recrues n'avaient pas compris un traître mot, mais aucune n'osa le défier.

— Frappez trop bas, cria-t-il en plaçant brusquement la baïonnette sous le nez d'une recrue qui fit un bond en arrière, et vous frapperez juste sous leurs couilles.

» Souvenez-vous, ils font près de trois mètres de haut. Méfiez-vous de leurs coups d'épée vers le bas. Ils sont un peu plus lents que nous, alors attendez. Esquivez et, avant qu'ils puissent se redresser, frappez vers le bas, puis poussez violemment vers le haut. Frappez haut (il revint à un latin à l'accent prononcé) en remontant vers leur ventre ! Il sera juste sous vos yeux !

» Puis tournez (il fit pivoter la baïonnette) et reculez !

Il tira brutalement le fusil en arrière.

— Maintenant, recommencez !

Il renvoya le mousquet à la recrue. Celle-ci, rouge d'humiliation, semblait prête à éclater en sanglots.

— Que Perm et Késus lui viennent en aide, dit doucement Dimitri.

— Les faibles mourront, répondit froidement Vincent. J'espère seulement qu'ils ne nous entraîneront pas tous avec eux.

Quelque peu surpris, Dimitri jeta un coup d'œil à Vincent alors qu'il poussait sa monture à un paresseux petit galop et poursuivait son chemin le long du champ de manœuvres, en direction d'une brigade alignée au complet pour l'entraînement. Vincent se tenait droit sur sa selle. Bien que, de dos, on pût encore le prendre pour un enfant – des épaules étroites, moins d'un mètre soixante-dix et guère

plus de quarante-cinq kilos –, il avait finalement appris à conserver une bonne assiette sur le gigantesque cheval.

C'était une belle et fraîche matinée, avec la promesse d'une véritable chaleur l'après-midi. Une légère brise s'était levée depuis la vaste steppe, à l'ouest. Un sifflement fendit l'air, et Vincent se retourna sur sa selle. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et découvrit un autre train qui s'arrêtait sur la voie de garage située juste au sud des murs de la cité.

À la vue de ses traits tirés, Dimitri se rendit compte que le général de vingt-deux ans n'avait plus rien d'enfantin, à moins qu'il le cache au plus profond de lui. Son visage, autrefois doux, était désormais froid. Ses yeux gris bleu étaient distants et durs, comme taillés dans la glace. Il s'était autorisé une mince barbe peu fournie (plus semblable à une barbiche taillée en pointe), assortie au tracé d'une moustache. Il ne portait plus le vieux képi réglementaire du 35e, mais l'avait remplacé par ce qu'il appelait un « chapeau Hardee » ; un couvre-chef noir, à large bord et doté d'une calotte haute. Il projetait une ombre sur son visage, lui donnant un air distant. Deux étoiles dorées étaient cousues en son centre, correspondant à celles qui ornaient l'épaule de sa veste d'officier d'un bleu sombre, elle-même décorée avec une double rangée de boutons dorés. Après avoir pris le commandement du 5e, Vincent avait opté pour l'ample tunique blanche à haut col et les pantalons en toile de l'infanterie rous'. Mais tout cela était terminé maintenant. Il était le général de deux corps en formation, au regard de tueur professionnel. Il avait changé.

— C'est le 23e de Roum, dit doucement Dimitri, se retournant sur sa selle pour regarder le train, en route pour rejoindre le 4e corps de réserve à Souzdal.

Vincent hocha distraitement la tête. Cinq cents hommes de qualité destinés à l'épreuve du Potomac.

Il jura silencieusement en jetant un coup d'œil à Dimitri, comme si le vieux général rous' était, d'une manière ou d'une autre, responsable de la situation.

— Bon Dieu, comment pourrais-je former deux nouveaux corps d'armée quand le colonel ne cesse de me priver de régiments qualifiés sitôt leur formation achevée ?

Il y avait eu une vague de télégrammes furieux au sujet du détachement des 23e et 25e, destinés à compléter une division de troupes roums sur le front.

— Vous avez soixante-deux autres régiments à l'entraînement, lui rappela Dimitri. Plus les trente autres du corps de Marcus.

— Et moins d'un tiers des miens ont des armes, moins d'un quart pour ceux de Marcus.

Il secoua la tête en regardant le train crouler sous son fardeau.

— Au moins, les Roums nous fournissent de la main-d'œuvre ; autrement, nous gratterions les fonds de tiroir.

Remercions Dieu pour les Roums, se dit Vincent, pendant que le train parcourait la longue pente.

Leurs réserves allaient finir par se retrouver au combat. *Avant le milieu de l'été, si nous survivons jusque-là,* songea-t-il, *l'armée roum sera plus nombreuse que la rous', et cela ira en s'accentuant*. Ses propres 6e et 7e mettraient en action douze brigades, dans six divisions. Trente-deux mille hommes, à peine moins que les effectifs complets de l'armée rous' qui avait affronté les Tugars.

Elle comptait actuellement près de cent vingt régiments, avec un effectif moyen de cinq mille hommes, et plus de cinquante batteries d'artillerie.

Tout homme disponible sans talent particulier pour l'industrie et âgé de seize à quarante-cinq ans

se trouvait sous les drapeaux. Deux des quatre divisions de Souzdal étaient assignées aux usines, pendant qu'une cinquième, détachée, travaillait sur les voies de chemin de fer ou dans les autres manufactures. Les troupes roums formaient une autre division pour le 4e corps d'armée, si bien qu'il disposerait, au minimum, d'une taille de combat standard de trois divisions, pour un total de trente régiments. Tous ceux qui n'étaient pas aptes au service travaillaient dans les champs ou les usines, prêts à être appelés comme miliciens. La situation était aussi critique que dans les États confédérés – il ne restait tout simplement plus personne. Sans les Roums, ils auraient déjà perdu la guerre.

Andrew avait discuté avec lui des implications politiques, à long terme, de cette situation, s'il devait y avoir un futur, évidemment. Avec des Roums à la population trois fois supérieure à celle des Rous', il fallait maintenir une solide alliance. Dans le cas contraire, il était envisageable que les forces de Roum retrouvent un jour les habitudes de leurs lointains ancêtres romains en s'engageant sur la route des conquêtes.

Mais, en cet instant, la qualité des troupes roums était insignifiante comparée à celle des Rous'. Ceux-ci avaient fait deux guerres et possédaient l'expérience de quatre ans passés sous la tutelle des hommes du 35e et du 44e. Ceux qui avaient survécu étaient des vétérans.

Il avait le sentiment que les ressources de Roum décideraient de la survie de la République plus encore que les hommes. Au-delà des voies ferrées, la nouvelle zone portuaire du Tibre grouillait d'activité. Une allège côtière venait juste d'être mise en place, chargée de plusieurs centaines de tonnes de soufre raffiné, intégralement destiné aux usines des dirigeables et à la fabrique de poudre cachée en amont d'Hispagnie. Une fois le soufre transformé en acide sulfurique et mis en contact avec le zinc, on obtenait de l'hydrogène.

Plusieurs galères se trouvaient sur le fleuve, s'entraînant à virer de bord rapidement. Durant la brève guerre maritime qu'ils avaient menée, les galères s'étaient avérées bien trop vulnérables face à une bonne volée de mousquets tirée à bout portant. Mais elles faisaient toujours l'affaire pour harceler la côte cartha, rassembler des renseignements et recueillir les milliers de réfugiés.

D'autres navires étaient également présents. Ils transportaient des denrées alimentaires, des porcs et des bovins encore sur pied, des cordages venus des immenses champs de chanvre des lointaines marches orientales, de la soie pour les ballons fournie par la garde-robe de tous les nobles. Elle était même vendue dans les territoires sud-est de Katha, qui seraient bientôt envahis par les Bantags.

On avait découvert du charbon au sud de Capra. Des mineurs, noirs de poussière, acheminaient le précieux minerai jusqu'à la côte. Là, une usine à coke, établie le long de la rive est du fleuve, transformait la roche afin qu'elle soit utilisable dans le nouveau haut-fourneau.

Derrière celui-ci se trouvait la tréfilerie de cuivre, qui produisait les câbles indispensables au réseau télégraphique à l'expansion insatiable, ainsi que les millions d'amorces des armes à feu. À côté, un atelier de tannage avait vu le jour ; on y fabriquait ceintures, boîtes de cartouches, chaussures, selles, harnais, jusqu'aux bandoulières où l'on conservait les pierres à silex des vieux mousquets encore en circulation. À Hispagnie, au départ de la voie, on produisait du mercure pour les amorces, et un hangar d'entretien des outils nécessaires à la réparation et à la révision des locomotives et du matériel roulant était sorti de terre. Le sable fin des plages de Cilia s'était révélé parfait pour fabriquer des verres de jumelles, et une usine de bouteilles avait ensuite rapidement suivi. Les récipients seraient remplis de vin, de fruits en conserve et de lait concentré pour alimenter les malades et les blessés.

À l'intérieur des terres, à Brindisia et Caprium, les puits de pétrole produisaient quotidiennement

plusieurs barils d'huile lourde de houille raffinée pour alimenter les dirigeables. Sans compter d'autres produits, comme du lubrifiant pour les locomotives et du benzène, dangereusement explosif.

Le train défila lentement devant eux, épousant le tracé de la voie Appienne qui s'élevait sur la dernière série de collines. Puis l'engin prit de la vitesse en franchissant l'aiguillage en direction du nord-ouest, vers Hispagnie, et, plus loin, la république de Rous'.

Vincent regarda les âmes désespérées assises dans les wagons de marchandises ou recroquevillées sur les approvisionnements entreposés sur les wagons plates-formes. Les soldats avaient l'air plutôt élégants avec leurs pantalons blancs mi-longs et leurs sandales à clous, dont les lacets de cuir en croisillons remontaient au genou. Leurs vareuses, confectionnées sur le modèle du veston de l'armée de l'Union, étaient d'un brun sombre – voisin de l'ocre des confédérés, se dit Vincent – et leurs chapeaux en feutre au large bord étaient de la même couleur. Certains des officiers arboraient toujours l'uniforme de l'ancienne légion, dissoute depuis longtemps. Leurs plastrons brunis et leurs heaumes ornés d'un cimier donnaient une touche incongrue à cette armée moderne. Certains portaient des sacs à dos, mais la majorité était chargée des habituelles couvertures roulées portées sur l'épaule gauche, de quoi accentuer encore leur ressemblance avec les troupes rebelles. Ce régiment était l'une des rares unités roums armées de fusils Springfield. Vincent jura intérieurement. Il avait eu les pires difficultés à obtenir les meilleures armes et voilà que maintenant on les lui arrachait des mains.

Contrairement aux Rous', les Roums ne combattraient pas sur leur territoire l'ennemi à leurs portes. Ces hommes étaient envoyés à près de mille kilomètres de chez eux, dans un pays lointain. Bien que tous sachent pertinemment ce qui les attendait si Rous' devait tomber, Vincent se demandait encore comment ces hommes combattraient quand viendrait le temps de la première charge merkie.

Un souvenir fugace lui traversa l'esprit ; il tenait de nouveau le col pendant que le reste de l'armée battait en retraite. Un mur de Tugars avançait au pas de course, poussant des cris profondément gutturaux. Les nargas hurlaient, les tambours vibraient, et les Tugars brandissaient bien haut leurs étendards à queues de cheval, ornés de crânes humains. Leurs lames étincelaient dans la brume et la fumée. Le tonnerre de leur avant-garde annonçait une tempête prochaine.

Il se retourna vers une rangée de recrues qui s'exerçait à former un carré régimentaire. Les adjudants, pour la plupart rous', braillaient des ordres. Le soleil brillait, perçant le brouillard printanier et matinal – la promesse d'une belle et douce journée qui contrastait tant avec les sombres pensées qui obscurcissaient son âme.

Ils avaient l'air plutôt bons pour des hommes s'entraînant depuis quelques mois. Mais comment réagiraient-ils quand la mort se jetterait sur eux, à près de deux cents mètres par minute ?

— Leur avons-nous ressemblé un jour ? demanda Dimitri, comme s'il lisait dans les pensées de Vincent.

Il sourit doucement.

— La plupart d'entre nous ne pouvaient pas distinguer leur droite de leur gauche quand fut formé le 5e. Alors, vous avez attaché du foin à un pied et de la paille à l'autre. Pied de foin, pied de paille, voilà comment vous nous avez formés.

— C'est difficile de s'en souvenir à présent, dit doucement Vincent.

— Et vos Yankees, ont-ils jamais ressemblé à ça ? dit Dimitri, jetant un coup d'œil à Vincent, aussi prévenant qu'un père cherchant à rassurer son fils angoissé.

Vincent laissa un mince sourire passer sur son visage. *Mon Dieu, quand était-ce* ? En fait, sa vie

précédente commençait à se brouiller un peu. Oui, il avait dû ressembler à cela autrefois. Un enfant effrayé, les mains tremblantes sur son mousquet, pas même sûr d'être capable de tirer, encore moins de poignarder quelqu'un.

Le premier mort ? Novrod, le garde sur le mur, quand il s'était échappé. Bizarrement, Souzdal et Novrod étaient alliés maintenant, deux régions de la même République.

Il y avait ensuite eu l'émeute sur la place, puis la guerre et l'explosion du barrage. Avait-il tué cinquante mille personnes avec ça ? Peut-être soixante-dix ou quatre-vingt mille. Le matin suivant, on pouvait traverser le Neiper en marchant sur les cadavres tugars, tant ils étaient nombreux à l'obstruer. La puanteur de la mort avait flotté sur la ville durant des semaines, et les rives du fleuve étaient toujours jonchées de squelettes.

— Non, Dimitri, chuchota-t-il. Je ne crois pas me souvenir leur avoir jamais ressemblé.

— Mais c'était pourtant le cas. Peut-être que même le colonel en personne fut un jour une recrue terrifiée sur le point de pleurer.

Difficile d'imaginer Keane en nouvelle recrue, en lieutenant. D'imaginer que le 35e avait autrefois été formé d'une foule de gars nerveux et apeurés à l'approche de leur premier combat, beaucoup parmi eux mouillant leurs pantalons quand la première balle était passée en sifflant.

— Ils apprendront sur le tas. De la même façon que vous, que nous.

— Espérons-le, Dimitri ; si ce n'est pas le cas, nous aurons tous chaud aux fesses. Au moins, les confédérés faisaient des prisonniers. Une seule erreur avec les Merkis, et nous serons tous morts – tous…

Sa voix s'estompa, et ses yeux prirent une expression froide et distante. Il poussa sa monture de l'avant, face aux régiments disposés en carré, et salua avec empressement les officiers qui patientaient. Eux-mêmes se mirent au garde-à-vous avec raideur à son passage. Dimitri et le reste de son état-major trottaient derrière Vincent. Parcourant toute la longueur du champ, il s'arrêta devant la brigade qui s'entraînait pour la première fois à des tactiques pour unités de grande taille. Certains visages lui étaient familiers. Il y avait même un ancien membre du 35e, désormais commandant de brigade. Un drapeau triangulaire flottait derrière lui, une croix blanche sur fond rouge, correspondant à la 1re brigade de la 2e division.

L'ancienne armée du Potomac était encore présente à travers les insignes de corps d'armée. Le 6e, nouvellement formé, était représenté par une croix grecque. Vincent jeta un coup d'œil derrière lui à son propre porte-drapeau. Celui-ci arborait fièrement l'étendard carré à croix d'or sur fond bleu sombre, signalant la présence du commandant des corps d'armée.

Bizarre que la croix soit revenue à mon unité, pensa-t-il.

Il se souvint brièvement du Merki mort crucifié sur le forum. Mais les hommes du 35e, se rappelant les coutumes d'antan, avaient insisté pour que leur nouvelle armée arbore les mêmes emblèmes que l'ancienne.

— Strayter, content de vous voir.

Roger Strayter lui répondit d'un salut amical.

Roger avait connu un petit temps d'adaptation. C'était un ancien membre du 35e, qui avait intégré le régiment à Antietam. Il portait un profond sillon sur la joue, un souvenir de Fredericksburg. Ils se connaissaient vaguement à l'époque de Vassalboro, dans le Maine. Roger avait été une sorte d'homme à tout faire du village, toujours prêt à une bonne farce. Il doutait que Roger se souvienne même de l'avoir un jour poursuivi jusqu'au bout de la rue, menaçant de corriger le « petit gamin

quaker ». Vincent n'avait pas l'intention de le lui rappeler.

Roger avait montré de quoi il était capable en tant que commandant de régiment et faisait de même comme général de brigade. Mais Vincent pouvait sentir une très légère pointe de ressentiment chez cet imposant géant de près de deux mètres, aux larges épaules, à présent sous les ordres d'un minuscule chef de quarante-cinq kilos.

— Premier jour de manœuvre pour la brigade, n'est-ce pas ? demanda Vincent.

Roger hocha la tête, l'air légèrement nerveux.

— Eh bien, je vous laisse continuer, alors.

Roger se détourna pour faire face à ses officiers de régiment.

— Recommencez ! Et, bon sang, Alexi, tes gars sont ceux qui ont la plus grande distance à parcourir, alors garde-les alignés !

Les hommes saluèrent, puis rejoignirent leurs troupes en courant.

D'un œil appréciateur, Vincent observa la longue ligne. Trois régiments étaient disposés de front, sur plus de trois cent cinquante mètres, suivis de deux autres, en colonne. Cette vue le fit vivement frissonner – au moins, les trois régiments devant lui avaient des mousquets, qui scintillaient dans le soleil du matin. Un mur d'acier et de chair.

— Brigade !

Le commandement résonna le long de la ligne.

— En ligne, par la droite (il s'arrêta une seconde) tournez !

Le soldat le plus à droite resta ancré sur sa position, pendant qu'à l'extrême gauche les hommes se mettaient à courir au pas redoublé. Telle une immense porte montée sur charnières, la ligne commença à pivoter, formant un arc de cercle de près de quatre cents mètres. La manœuvre se poursuivit. Vincent fit faire demi-tour à sa monture et s'avança, avant de jeter un coup d'œil froidement évaluateur derrière lui.

Une brèche commença à s'ouvrir entre le deuxième et le troisième régiments. Des jurons résonnèrent sur le champ de manœuvres tandis que les officiers d'état-major se précipitaient pour tenter de la colmater rapidement. L'ouverture s'élargit, car les soldats qui occupaient la bordure étaient à la traîne. La ligne commença à se recourber, à onduler, comme une corde tendue devenant soudain molle. Le tonnerre des pieds, le cliquetis de l'équipement, les cris enroués des officiers, tout cela couvrait les ordres. Le 3e régiment formait maintenant un V inversé et commença à perdre toute cohésion. Vincent jeta un coup d'œil à Roger, écarlate de colère. Au moins, les deux régiments à l'arrière étaient restés unis. Leurs larges unités se retournèrent brusquement, toujours en colonne.

La manœuvre de la roue avait fini par s'achever. Les traînards réintégraient les rangs, et tous les yeux étaient rivés sur Vincent, comme s'ils attendaient son jugement.

Accompagné de Roger, il se déplaça au petit galop jusqu'au 3e régiment, où un commandant roum se préparait à l'explosion.

— Le résultat pourrait être meilleur, dit Vincent, sa voix portant jusqu'au bout de la ligne.

Le commandant ne dit rien.

— Sacrément meilleur ! dit hargneusement Vincent. C'est un fichu exercice, et vous n'êtes même pas foutus de maintenir la cohésion des rangs ! En supposant qu'une charge merkie frappe le flanc de l'armée, que Dieu nous vienne en aide si vous êtes en bout de ligne et que nous soyons obligés de reformer notre aile. Ce ne sera pas un champ de manœuvres, ce sera de la poussière, de la fumée et des mourants. Et vous allez devoir bannir la moindre erreur, ou bien nous allons tous y passer. Bande

de cons, vous ne tiendrez pas cinq minutes au combat !

Avec colère, il tira brusquement sur les rênes de son cheval et partit, Dimitri à son côté. Il chevaucha en silence pendant quelques minutes, puis jeta finalement un coup d'œil à Dimitri.

— Eh bien, allez-y, dites-le.

— Quoi donc ?

— Que je ne me suis jamais mis en colère auparavant, que j'ai toujours obtenu ce que je voulais par des explications douces et en donnant l'exemple – je sais ce que vous pensez.

— Vous l'avez dit vous-même, mon général.

— Je veux qu'ils soient prêts à tuer des Merkis, à tuer tous ces fichus bâtards.

Il se tut, jurant intérieurement. *Les exterminer jusqu'au dernier, c'est tout ce que je veux*.

— Je ne peux pas supporter l'idée de voir ces hommes tâtonner, être en retard, faire une erreur qui pourrait nous coûter cher.

— Leur crier dessus est une façon de procéder, répondit Dimitri. Mais je me souviens, quand vous étiez mon capitaine, que vous meniez bien mieux vos troupes avec l'autre méthode.

Vincent se retourna sur sa selle. Il savait que le vieil homme avait raison. Quelque chose cédait en lui – il avait, d'une façon ou d'une autre, perdu la douceur qu'il possédait jadis, chevillée au cœur. Elle l'avait quitté quand il avait vidé son revolver sur une silhouette crucifiée, quand il avait adoré cette sensation de puissance. *Que Dieu me vienne en aide,* pensa-t-il, *retrouverai-je jamais cette bonté* ?

Y a-t-il seulement un Dieu pour m'entendre ?

Il chevauchait en silence. Près de lui, Dimitri semblait perdu dans ses pensées.

Il répondait à peine aux saluts que lui adressaient les différentes unités sur sa route, et semblait flotter dans un autre monde, un monde sombre de feu et de guerre. Son uniforme élégant était un manteau pour cette nouvelle incarnation de Mars.

Un cortège de cavaliers sortit par la porte ouest de la cité, chevauchant à toute allure. Dimitri reconnut immédiatement Marcus dans l'avant-garde. L'étendard du consul patricien, un aigle sur un champ pourpre, flottait derrière lui.

Vincent ramena sa monture au pas. Un tic d'excitation faisait frémir sa joue – Dimitri avait remarqué qu'il devenait de plus en plus fréquent.

Marcus, la mine sombre, s'arrêta près de Vincent.

— Ça a commencé – dix umens pour l'instant, qui se déplacent vers le centre du front du Potomac.

— Bon sang, marmonna Vincent, approchant sa monture afin de regarder derrière lui la brigade qui s'exerçait de nouveau, encore trois mois avant d'être prêt et je suis coincé ici !

» Le front au sud de Roum ? demanda-t-il calmement.

— Toujours la même chose, rien à signaler.

Vincent hocha la tête de façon presque imperceptible.

— Ils viendront droit sur nous. Ils ont ces foutus dirigeables et savent ce que nous fabriquons. Nous, nous ne savons foutrement rien. Qu'ils soient maudits !

Il se frappa la cuisse de son poing fermé.

— Autre chose ?

Marcus secoua la tête.

— Nous restons ici, nous nous préparons et nous attendons, comme prévu.

Vincent ne dit rien, mais jura intérieurement. Il n'avait pas voulu de ce poste, mais Andrew et Kal l'avaient tout de même forcé à accepter. Au moins, Tanya et ses trois enfants étaient en sécurité ici, à près de mille kilomètres du front. Non, Vincent ne souhaitait aucunement rester là. Son âme en lambeaux l'avait mis en garde à ce sujet, lui avait pourtant conseillé de demander à être relevé de son commandement, de travailler pour son beau-père dans un bureau et de participer à l'effort de guerre de cette façon.

Mais il avait à peine écouté ce conseil. Chaque jour, il contemplait le cadavre sur la croix, ce Merki qu'il avait tué avec tant d'entrain. Tous les jours maintenant, il parcourait ce champ de manœuvres, façonnant ses corps d'armée. Il était général de division, le grade des hommes évoqués autrefois dans le *Harper's Weekly* ; Hancock, Sedgwick, Pap Thomas à Chickamauga, le petit Phil Sheridan. Il sourit intérieurement, sachant qu'il avait déjà repris certains des attributs physiques de Sheridan, telle sa barbe. Le *Weekly Illustrated*, de Gates, avait diffusé une illustration xylographique le représentant en couverture quand on avait annoncé sa promotion. Cette image l'avait secrètement réjoui. Et Vincent savait qu'il avait également acquis autre chose ; le désir implacable de déchaîner une machine à tuer contre les Merkis.

À présent, le combat débutait, et il était coincé à près de mille kilomètres du front. Il se retourna vers l'ouest, comme s'il pouvait, d'une façon quelconque, entendre les canons.

— Nous serons impliqués bien assez tôt, chuchota-t-il.

Dimitri frissonna intérieurement en entendant la voix de son commandant. Car c'était le chuchotement d'un amant désireux d'étreindre la mort.

12 L'auteur des *Contes de Cantorbéry*, sans doute la première œuvre anglaise de valeur universelle (v. 1340-1400). (*NdT*)

13 Famille d'acteurs américains. John Wilkes Booth assassina le président Lincoln en 1865. (*NdT*)

14 *Henry V*, William Shakespeare, traduction de Sylvère Monod, GF Flammarion. (*NdT*)

15 Cette fois, il s'agit d'une adaptation du texte de *Henry V*, William Shakespeare, traduction de Sylvère Monod, GF Flammarion. (*NdT*)

16 Type de pièce de théâtre illustrant une vérité morale. (*NdT*)

17 Type de spectacle, souvent comique, né aux États-Unis à la fin des années 1820. Initialement, des acteurs blancs se grimaient en Noirs. (*NdT*)

18 Personne chargée d'alimenter et de surveiller une chaudière, et non pas le conducteur du train. (*NdT*)

19 Lucius Quinctius Cincinnatus, héros romain (v. 519-430 av. J.-C.). (*NdT*)

Chapitre 4

— Magnifique !

Jubadi Qar Qarth ramena sa monture au pas, pivotant sur sa selle pour se retourner vers Hulagar.

Le porte-bouclier du Qar Qarth merki ne put qu'acquiescer d'un signe de tête. Car, malgré ce que lui ordonnait son *tu*, son *ka*, l'esprit du guerrier, s'agitait indubitablement.

Vues du col, les immenses plaines qui ondulaient vers le nord s'illuminaient sous le soleil de l'après-midi. L'herbe printanière, à hauteur de genou, était grasse et abondante comme jamais. Mais ce n'était pas la beauté de la steppe qui le captivait.

Les rangs disciplinés de l'umen baki, formé de dix régiments d'un millier de guerriers chacun, avançaient en immenses carrés noirs. Ils débouchèrent du haut col de montagnes en déferlant, telle une vague irrésistible. Avec un sourire ravi, Jubadi lança la longue-vue à Hulagar. Celui-ci retira le capuchon de bronze et déplia entièrement le tube. On aurait presque dit un jouet. Après tout, l'objet avait été fabriqué et offert en cadeau au Qar Qarth par le bétail yankee capturé l'automne précédent.

Hulagar la porta à son œil et scruta l'immense plaine. Un groupe de mille guerriers s'était déployé sur le flanc droit, atteignant la ligne d'escarmouche pour couvrir un front d'une dizaine de kilomètres qui s'étendait jusqu'au prochain col. Deux umens supplémentaires se trouvaient loin sur le flanc droit, à peine visibles à l'horizon. Hulagar savait qu'au-delà deux autres encore franchissaient le col qui descendait jusqu'à la mer.

Sept umens au complet avançaient sur un front de près de cent kilomètres – et ce n'était qu'une partie de leurs effectifs. Une batterie de canons passa en grondant, accompagnée de cris de joie. Les servants de pièce fouettaient leurs chevaux en franchissant la crête de la dernière butte. Hulagar les évalua du regard. Les attelages étaient grossièrement fabriqués, beaucoup plus lourds que ceux conçus par le bétail. *Mais,* essaya-t-il de se raisonner, *nous avons des chevaux en nombre illimité et pas eux*.

Les dirigeables flottaient loin au-dessus de leurs têtes, pareils à des scarabées bouffis planant dans la brise. Partis en reconnaissance à la recherche de toute menace imprévue sur les lignes du bétail, ils précédaient l'armée. Au début, Hulagar n'avait pas cru à l'utilité de ces machines, mais son point de vue avait désormais changé. Les aérostats étaient devenus leurs vigies, et leurs équipages les avaient même décorés, tels des aigles, en peignant des contours ailés sur la partie inférieure des ballons et d'immenses yeux à l'avant. En ce moment même, des milliers de têtes de bétail travaillaient dur, juste de l'autre côté des collines, afin de construire de nouveaux hangars pour leurs dirigeables.

À sa gauche, la steppe qu'il scrutait du regard déroulait paisiblement ses collines, seulement troublées par un contingent de tirailleurs. Ils chevauchaient en ordre dispersé, pareils à de tout petits points perdus au milieu d'un océan de vert. Hulagar abaissa la longue-vue et passa l'instrument à Vuka, qui grogna d'excitation.

— Une bonne poussée et nous pourrions traverser ici même ! déclara le Zan Qarth, découvrant

ses dents avec une grimace de plaisir.

— C'est la dernière chose à faire, dit doucement Jubadi. De plus, ils savent que nous venons par ici. C'est la cible de la tête. C'est l'étau qui importe.

Le Qar Qarth pointa du doigt la tour de guet détruite, au sommet de la crête. Il baissa les yeux sur le col, puis sur la longue file de poteaux qui avançaient en ligne droite jusqu'aux positions du bétail, à quatre-vingts kilomètres au nord. Ils étaient dépouillés de leur précieux fil de cuivre, preuve que les Yankees avaient eu assez de temps pour l'emporter avec eux lors de leur retraite. Ce dispositif constituait toujours un mystère aux yeux des Merkis. Jubadi avait espéré s'emparer d'un appareil télégraphique en état de marche, afin que ses secrets puissent être déchiffrés par les animaux de compagnie qui travaillaient avec Hinsen et les autres matelots yankees de l'*Ogunquit*, abandonnés à leur sort durant la campagne de l'année précédente.

Une trentaine de marins yankees et souzdaliens se trouvaient toujours à Cartha avec leurs familles. Certains ne s'étaient pas montrés très coopératifs. Mais, après avoir été témoins d'un festin de la Lune, la grande majorité avait plutôt fait preuve de bonne volonté. Pour du bétail, ils vivaient dans le luxe ; la meilleure des nourritures, les femmes de leur choix, tout ce qu'ils pouvaient désirer. Les marins, sous les ordres de celui qui se nommait Jamie, s'étaient montrés beaucoup plus roublards en disparaissant une fois livrée la machine yankee qui chevauchait des rails de fer. Mais ils n'avaient aucune importance. On pourrait les traquer, une fois cette guerre terminée.

Et si Hinsen et ceux qui travaillaient avec lui continuaient à les aider à fabriquer des armes, il honorerait peut-être sa promesse de les épargner. En tout cas, le dénommé Hinsen s'était révélé précieux. Il leur avait apporté le secret de l'air enflammé qui permettait aux ballons de s'élever dans les cieux. C'était un bon familier.

Vuka et sa monture agitée s'approchèrent d'Hulagar. D'un geste, le Zan Qarth réclama la longue-vue et le porte-bouclier la lui donna.

— Nous attaquerons seulement quand nous pourrons frapper de toutes nos forces, dit Jubadi en se retournant vers son fils. Si ton ennemi est immobilisé en un lieu précis, alors prépare ton piège avec ruse et frappe avec le poids d'une montagne, pas avant. Souviens-t'en.

À contrecœur, Vuka baissa le tube pour jeter un coup d'œil à son père.

Jubadi pointa l'ouest du doigt.

— Nos cavaliers prendront les cols de ce flanc, ce qui devrait laisser croire aux Yankees que notre armée traversera en force par ici et que l'aile gauche n'a pas d'importance. Nous isolerons leurs postes d'observation dans ces collines, par l'arrière, les empêchant ainsi de signaler notre approche de l'autre côté. En arrivant sur place, les Yankees découvriront les étendards de vingt-cinq umens. Mais ils ne seront en réalité que huit. Alors seulement, nous attaquerons à l'endroit prévu. Pour l'instant, nous devons les occuper ; notre aile droite sera largement suffisante pour ça.

» Notre présence ici n'est pas nécessaire. Les Yankees ne sont pas idiots au point de vouloir résister dans les montagnes, comme je l'avais espéré. Maintenant, rejoignons le lieu du véritable conflit.

Jubadi Qar Qarth poussa sa monture au petit galop et se retourna pour s'en aller dans les hautes collines, vers le nord-ouest, derrière une nuée de tirailleurs en marche.

— Vous souvenez-vous de ce que Bobbie Lee a dit un jour ?

Andrew abaissa ses jumelles et jeta un coup d'œil à Hans, appuyé contre la paroi de la haute tour de guet. D'un air pensif, il mâchait une chique de tabac, s'occupant en taillant un mince bâton à l'aide d'un canif.

— Il est bon que la guerre soit aussi terrible, autrement nous finirions par l'adorer, répondit calmement Hans.

Andrew soupira et lui passa les jumelles. Puis il réajusta ses lunettes, qu'il avait relevées sur son front.

— C'est drôle, Lee disait cela à notre sujet quand nous avons attaqué à Fredericksburg. Cela a dû être un spectacle grandiose pour lui.

— Il n'était pas coincé là où nous étions. Dans mes souvenirs, c'était l'enfer, répondit Hans, prenant les jumelles et réglant la mise au point.

Il scruta ensuite les immenses colonnes qui descendaient en direction de la rive opposée du Potomac.

Les Merkis manœuvraient avec une froide précision qui le remplissait d'admiration. Ils avançaient selon un immense motif à damiers, formé de groupes de dix rangées de cent guerriers, chaque groupe montant des chevaux de la même couleur. Les umens étaient protégés par des tirailleurs chevauchant en ordre dispersé, avec plus d'un kilomètre et demi d'avance.

Derrière les colonnes de guerriers, des batteries et leurs avant-trains, eux aussi déployés en ordre dispersé, avançaient inexorablement.

— Encore un coup sur la brèche, chuchota Andrew.

Il se pencha par-dessus le mur de la tour et baissa les yeux trente mètres en contrebas. Aussi loin que portait son regard, à gauche comme à droite, les retranchements, les forts en terre et les réduits étaient remplis d'hommes qui criaient avec animation en désignant du doigt l'autre rive du large fleuve navigable.

Derrière lui, le manipulateur du télégraphe commença à cliqueter. Andrew se retourna pour regarder un soldat recopier le message, arracher la page et la lui tendre.

— De Barney, sur la côte. « Avons vu les étendards de quatre umens. »

Hans grommela un remerciement et continua à scruter la ligne ennemie.

— Mais toujours rien sur la droite, dit-il. Ils sont en vue depuis l'aube et l'aile gauche de leur avant-garde s'arrête juste ici, alors qu'ils ont déjà parcouru plus de la moitié de la distance qui nous sépare. Mais leurs tirailleurs descendent sur toute la longueur des Shenandoahs, masquant leur route vers l'ouest.

— Et ? questionna Andrew.

— C'est trop facile. Vous le savez aussi bien que moi.

— Hans, il y a plus de quatre-vingts kilomètres de prairies jusqu'aux collines de la Shenandoah. Vous ne pouvez rien dissimuler. Pour le moment, nous avons recensé les étendards de quinze umens. On dirait donc bien qu'ils arrivent directement ici.

— Il pourrait s'agir d'une avance en échelons, en réunifiant leur flanc gauche. Si seulement j'avais une de leurs foutues machines volantes, dit vivement Hans avec un signe de tête à l'adresse de deux vaisseaux merkis.

Les appareils tournoyaient loin derrière leurs lignes arrière, tout en restant hors de portée de leurs tirs. Andrew ne dit rien. Il s'abrita les yeux de la main et se retourna vers la ligne ennemie.

— La traversée du fleuve va être infernale, dit-il. Nous avons trente canons braqués sur ce gué.

Hans hocha la tête.

— Ils viennent exactement là où nous sommes les plus forts, et ils le savent.

Andrew observa l'immense vague qui progressait toujours. Tout à coup, la marche lente et régulière de l'immense formation en damier accéléra.

— Par Dieu, je crois qu'ils vont charger ! siffla O'Donald, soufflant comme un bœuf.

Il avait passé la tête par la trappe de la plate-forme et montait maintenant lentement les rejoindre.

Andrew se retourna pour lui jeter un coup d'œil.

— Que diable fichez-vous ici ?

— Je suis venu vérifier une batterie de réserve qui doit monter au front, dit Pat d'un air gêné en se rendant compte que ce prétexte était des plus minces.

Furieux, Andrew lui jeta un regard noir de reproche, puis en revint à l'observation de la ligne merkie.

— Un foutu tir sur cette tour et c'est notre commandement tout entier qui disparaît, dit-il froidement.

La vision d'une bouffée de fumée, de l'autre côté du fleuve, interrompit sa réflexion. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'une légère secousse balaie le fleuve. Un geyser s'éleva au milieu des eaux agitées, et le tir rebondit paresseusement, s'écrasant sur la berge escarpée et boueuse.

Les canonniers de la batterie située au pied de la tour levèrent des yeux interrogateurs vers Andrew.

— Redescendons. Je pense que le spectacle est sur le point de commencer.

Andrew détestait ce qui allait suivre, mais il n'avait pas le choix. Il pénétra dans une petite cage en bois au bout de la plate-forme. Puis il fit un signe de la main aux hommes en contrebas, qui détachèrent une corde de son étai et la firent passer dans un treuil pour ramener rapidement Andrew à terre. Mina avait voulu lui simplifier la vie, mais jouer les sacs de grain lui semblait plutôt ridicule. Pendant ce temps, Hans et Pat empruntaient l'échelle.

Il courut jusqu'aux remparts de terre et grimpa à leur sommet avant de se saisir de ses jumelles. Les Merkis se trouvaient maintenant à moins d'un kilomètre et demi. Le mur sinueux de leurs cavaliers avançait à une allure régulière, leurs étendards à queues de cheval en tête, tandis qu'une solide ligne de tirailleurs les précédait de huit cents mètres. Des éclaireurs, immobiles sur l'autre rive, entrèrent tout à coup en action, à quatre cents mètres de là. Ils bondirent en selle, une demi-douzaine d'entre eux agitant bien haut des étendards rouges.

— Ils indiquent la position du gué, déclara Andrew, incapable de masquer son admiration face à cette froide démonstration de professionnalisme.

La colonne de guerriers merkis commença à se déplacer de façon que les trois régiments de la formation en damier se rassemblent. Ils affichaient désormais un front large de trois cents cavaliers.

Andrew pouvait sentir tous les regards peser sur sa personne. Il jeta un coup d'œil au commandant de brigade en charge des redoutes donnant sur le gué et hocha la tête sans faire de commentaire.

En quelques secondes, l'appel aigu de dizaines de clairons retentit. Sur toute la longueur des remparts en terre, des fusiliers se mirent en position, posant le canon de leurs armes le long du mur. Des commandants de batterie, qui s'entraînaient ici depuis plusieurs mois déjà en prévision de cet instant, réglèrent une fois de plus leur ligne de mire.

Dans le lointain, des cors résonnèrent et un faible bruit de tambour se fit entendre, comme le

grondement d'un orage d'été approchant à l'horizon. La ligne de tirailleurs atteignit la rive opposée et glissa le long de la pente boueuse. Leurs montures hennissaient et se débattaient tandis qu'ils pénétraient avec force éclaboussures dans le fleuve aux eaux glacées.

— Ne tirez pas !

L'ordre se répercuta sur toute la ligne. *Pour le moment, la procédure est respectée*, se dit Andrew – gaspiller des balles sur quelques centaines d'ennemis, quand ils seraient à leur portée par milliers une minute plus tard, n'avait aucun sens.

Les tirailleurs se pressaient dans le fleuve, formant un immense front. Ceux qui ne se trouvaient pas sur le gué, large de huit cents mètres, coulaient rapidement ou faisaient faire demi-tour à leur monture, revenant à grand-peine sur la rive. Les autres poursuivaient leur route, levant bien haut des lances à la pointe ornée de drapeaux rouges, notifiant ainsi le passage de l'avant-garde.

— Maudits dirigeables ! déclara O'Donald, et Andrew pivota pour regarder ce que l'Irlandais désignait du doigt.

Trois de leurs vaisseaux descendaient depuis le nord.

— Ils sont chargés de noter les réactions de nos défenses, répondit Hans sans même prendre la peine de se retourner.

Le tonnerre s'amplifiait, balayant le fleuve de ses vagues. À l'aide de ses jumelles, Andrew pouvait maintenant distinguer facilement chaque cavalier, et cette vue lui donna des frissons dans le dos. Ils se tenaient tête haute, arc en main. Leurs heaumes brunis luisaient au soleil et des étendards à crâne humain indiquaient la position de leurs lignes. Les commandants chevauchaient en tête et brandissaient des cimeterres qui scintillaient sous le soleil rougeoyant de l'après-midi. Tout à coup, Andrew sentit ses jambes sur le point de se dérober. Bon Dieu, voilà que tout recommençait une fois de plus, comme autrefois.

Le premier rang merki atteignit le fleuve et s'engouffra entre les repères aux fanions rouges.

Une poignée de tirs résonna le long de la ligne, et Andrew, furieux, leva les yeux ; un adjudant courait le long des remparts en jurant à tue-tête. Mais la discipline tint bon et les hommes patientèrent. Les rares à ne pas l'avoir respectée regardaient autour d'eux d'un air gêné, tout en rechargeant subrepticement leurs armes.

La première ligne merkie s'élança dans l'eau, suivie quelques secondes plus tard par une deuxième, puis une troisième ligne. Tels de petits bateaux fendant les flots, les chevaux affrontèrent les vagues, recouvrant le fleuve d'écume. Ils ralentissaient, mais progressaient toujours.

— Ils nous arrivent droit dessus ! gloussa O'Donald, se frottant les mains avec jubilation.

Il s'écarta d'Andrew et s'approcha du canon le plus proche, repoussant d'un coup d'épaule un adjudant. Il se saisit du cordon et se pencha une seconde pour vérifier la visée. Satisfait, il se redressa et recula.

L'avant-garde ennemie avait atteint la moitié du fleuve. L'eau montait jusqu'aux étriers des cavaliers, qui talonnaient sans bruit leurs montures. Hennissements et clapotis constituaient les seuls bruits troublant le silence angoissant qui s'était installé sur les deux rives du champ de bataille.

Une dizaine de rangs étaient maintenant dans l'eau, soit plusieurs milliers de cavaliers. Les Merkis continuaient néanmoins à se ruer de l'avant. L'eau n'arrivait plus qu'aux jarrets de certaines montures, qui se trouvaient maintenant pratiquement de l'autre côté.

Andrew se rendit brusquement compte qu'il avait retenu son souffle, incapable d'expirer, la tension montant en lui jusqu'au point de rupture.

Le commandant de brigade bondit au sommet du rempart et leva le bras en dressant un énorme pistolet vers les cieux.

Un premier cheval atteignit la rive opposée, à moins de cinquante mètres d'eux. La bête s'efforçait de garder l'équilibre sur la pente glissante.

Un bruit sourd claqua dans l'air et le commandant de brigade redescendit d'un bond, alors qu'une fusée éclairante s'élevait au-dessus du gué.

Sur un front de quatre cents mètres, la terre elle-même parut exploser quand deux mille cinq cents fusils et trente pièces d'artillerie firent feu presque au même instant.

Le fleuve se souleva dans une aveuglante gerbe d'écume. Des chevaux hennirent et se cabrèrent, des corps tombèrent, et les rangs merkis se désintégrèrent sous la grêle de fer et de plomb qui tranchait la chair et l'os.

En un instant, les eaux boueuses prirent une teinte rosâtre. Les victimes du massacre hurlaient de douleur, le grondement de la fracassante volée résonnant sur le fleuve.

Le long de la ligne, le silence fut presque total l'espace d'un instant étrange, alors que tous découvraient ce qu'ils avaient accompli en pressant simplement une détente, ou en tirant, d'un coup sec, sur un cordon. Tout à coup, des ordres excités se répercutèrent, et le fracas de milliers de baguettes et de refouloirs cliqueta le long des parapets, comme les officiers et les sous-offs encourageaient leurs hommes avec excitation. Les canonniers bondirent, nettoyant les âmes de leurs canons, puis retirèrent les écouvillons. On entendit le bruit métallique des charges de poudre et des doubles obus de mitraille poussés dans les canons. Puis l'on écarta les refouloirs et les commandants de batteries crièrent aux servants de pièce de se mettre à couvert.

Des tirs isolés commencèrent à retentir, en saccades. Les mieux formés frappèrent les premiers, suivis, quelques secondes plus tard, par le rugissement croissant et simultané de centaines d'armes.

O'Donald, lançant un juron enjoué, hurla à ses canonniers de s'écarter et tira énergiquement sur la lanière du Napoléon. Celui-ci projeta une gerbe de près de deux cents billes de mitraille dans les rangs adverses en train de se désagréger.

— Cessez le feu, dit calmement Andrew, jetant un coup d'œil au commandant de brigade, qui lui répondit d'un hochement de tête. L'ordre fut repris par le clairon et résonna le long de la ligne. Un feu décousu se poursuivit durant un bref moment, et O'Donald déclencha l'un des derniers tirs après avoir relevé la hausse de son canon pour arroser l'autre rive de mitraille.

Tandis que la fumée se dissipait, une acclamation sauvage monta dans leurs rangs. Le gué était rempli de corps qui se dispersaient déjà en chutant dans le courant, emportés en aval dans un tourbillon d'eau boueuse et de sang.

— Des centaines ! Nous avons tué des centaines de ces salauds ! exulta Pat, retournant près d'Andrew.

La rive opposée fourmillait de survivants qui se débattaient pour sortir des flots en traînant leurs blessés.

— Pourquoi cesser le feu maintenant ? demanda Pat. Ils sont toujours à portée des obus de mitraille.

— Économie de munitions, répondit Hans. Il faut les préserver en vue de leurs prochaines attaques.

— Merde, nous avons démoli ces bâtards de fameuse façon ! cria O'Donald.

Ses cris joyeux furent repris par les milliers de soldats alignés au sommet des remparts, qui

multipliaient également des railleries provocatrices à l'attention de leurs ennemis.

Un sifflement lointain transperça l'air. Andrew leva les yeux pour voir un point noir tomber brusquement du ventre de l'un des dirigeables. Quelques secondes plus tard, les deux autres appareils l'imitèrent.

La secousse d'une explosion balaya la ligne. À sa droite, Andrew vit trois gerbes de flammes s'élever vers le ciel, à deux ou trois cents mètres de lui. La seconde bombe frappa plus près, arrachant une partie des remparts et projetant un canon dans les airs. La troisième parut planer juste au-dessus de leurs têtes, tout en grossissant à vue d'œil. Son effroyable hurlement se fit plus aigu, avant qu'elle passe finalement au-delà de la forteresse pour exploser le long de la rive en soulevant un torrent de boue de quinze mètres de haut. Les dirigeables merkis faisaient demi-tour pour repartir vers le sud.

— C'est sacrément casse-couilles, renifla O'Donald. Ce n'est pas une façon convenable de combattre.

Andrew se retourna et jeta un coup d'œil à Hans. Le vieil adjudant ne s'était même pas donné la peine d'observer le bombardement. Son attention était toujours fixée de l'autre côté du fleuve.

— Ils s'y connaissent sacrément trop bien pour se contenter de ça. Les Tugars ont procédé ainsi à la bataille du Gué, et nous avons obstrué le fleuve avec leurs cadavres.

Andrew acquiesça. Les Merkis n'avaient fait que démontrer que cette position était complètement imprenable. Aucun des cavaliers qui s'étaient approchés à moins de cinquante mètres de la rive nord n'avait survécu pour en témoigner.

Sur la berge opposée, les autres se retiraient. Certains agitaient le poing de colère face aux huées moqueuses qui s'élevaient toujours parmi les hommes d'Andrew. Les lignes ennemies qui longeaient la vaste plaine du sud avaient fait halte, tout juste hors de portée de l'artillerie rous'. L'énormité même de leurs effectifs était stupéfiante, alors que leurs rangs se figeaient les uns après les autres. Des étendards indiquaient la position des différentes formations, et un immense rideau de poussière ondulait à travers les plaines.

Andrew adressa un signe de tête à Hans et Pat, puis quitta les remparts. D'un geste de la main, il écarta ses aides de camp et son état-major avant de traverser avec raideur l'enceinte étroite du fort jusqu'à la poterne arrière. Franchissant le glacis séparant la ligne principale et la réserve, il suivit le chemin passant par les réseaux de barbelés, puis rejoignit la poterne de la ligne suivante. À son approche, les réservistes, qui se tenaient sur le mur pour assister au combat, poussèrent des acclamations.

Perdu dans ses pensées, Andrew entendit à peine les cris en traversant cette deuxième ligne jusqu'aux baraques en rondins. Il arriva en vue de la cabane qui lui servait de quartier général et entra, suivi de ses deux amis. Andrew fit signe au télégraphiste et aux autres membres du personnel de sortir, puis referma la porte derrière eux.

— Bien sûr, nous dirons que ce premier assaut est une grande victoire, mais ce fut la chose la plus stupide que j'ai jamais vue, grogna-t-il en s'effondrant dans un fauteuil.

Hans s'approcha d'une petite armoire et se saisit d'une bouteille de vodka et de plusieurs verres. Andrew lui fit signe qu'il n'en voulait pas, mais Pat, souriant, ignora son regard de mise en garde et prit le verre qu'on lui offrait.

— Ne jouez pas les docteurs avec moi, mon cher Andrew, renifla Pat. Cela fait longtemps que mon trou dans le ventre est guéri.

Il grimaça légèrement en avalant la première lampée, puis un sourire joyeux illumina son regard. Hans, après s'être rempli un verre, s'assit à la table en face d'Andrew.

— *Maintenant*, allez-vous me croire ? demanda Hans, ses yeux fatigués rivés sur Andrew.

— Il y a quinze, peut-être vingt-cinq umens ici, répondit Andrew.

— Ce qui en laisse peut-être vingt-cinq autres ailleurs.

— Aucun signe de leur présence sur le flanc droit, coupa Pat. Ils ne sont pas allés plus loin pour l'instant.

— À l'heure actuelle, leurs détachements gravissent le flanc nord des collines de la Shenandoah. Avant demain soir, ils seront à plus de cent cinquante kilomètres au nord-ouest, bien loin de notre flanc.

— Nous avons toujours un poste d'observation caché dans les bois sur la droite, à l'extrémité de la ligne, répondit Andrew. S'ils viennent de ce côté, nous serons avertis plus d'une journée avant. En moins de six heures, nous pourrons déplacer nos divisions de réserve.

Hans ne disait mot.

Andrew se cala dans son fauteuil et lui jeta un coup d'œil avec un sourire las.

— J'ai trois corps d'armée, soit quarante-cinq mille hommes, pour couvrir plus de cent cinquante kilomètres de front. Vous disposez déjà d'un corps entier, Hans. Si des problèmes se trament de votre côté, nous pouvons dépêcher celui de Pat.

Celui-ci leva les yeux de son verre.

— La capitale serait sans défense, poursuivit-il doucement. Je croyais que nous avions décidé de conserver ces réservistes, au cas où le pire se produirait.

— Il pourrait bien se produire maintenant, répliqua Hans. Mais bon sang, Andrew, vous êtes plus malin que ça. Toujours consolider la victoire, mais ne jamais vouer un seul homme à la défaite. Si nous perdons le flanc droit, par *Gott*, ne m'envoyez pas Pat. Vous aurez besoin de ses hommes pour tenir le Neiper.

— Donc, vous voulez que je laisse quinze mille hommes couvrir plus de cent kilomètres de front, et que je déplace deux corps d'armée à l'extrême droite ?

Hans hocha la tête.

— Vous auriez pu repousser cette dernière attaque avec cinq mille hommes – un simple régiment, même pas une brigade. Ce n'était qu'une démonstration de leur part ; ils savaient qu'ils ne pouvaient pas traverser. Mais ils voulaient nous faire croire qu'ils avaient sacrément l'intention d'essayer.

Andrew était assis en silence, dévisageant les traits tirés de son vieux mentor.

Ils n'étaient pas assez nombreux, loin de là. Andrew avait trouvé une position pratiquement imprenable – du moins tant que le fleuve était en crue, jusqu'au début de l'été –, mais la ligne était si foutrement longue qu'il était tout simplement impossible de la couvrir entièrement. Il était instinctivement tenté de croire que Hans avait raison, qu'il fallait prendre ce risque et déplacer leurs forces sur la droite. Avec la demi-douzaine de cuirassés qui tenait l'embouchure du fleuve, les Merkis n'avaient aucun moyen d'utiliser des bateaux pour transporter leurs guerriers de l'autre côté.

Mais il avait encore à bloquer de longues sections de plusieurs kilomètres s'il ne voulait pas courir au désastre en les laissant nues. Il suffisait que les Merkis choisissent, à la nuit tombée, un endroit sans surveillance pour faire traverser à la nage quelques centaines de guerriers, et ils pourraient en quelques heures ouvrir une brèche et jeter un pont flottant sur le fleuve pour assurer leur position.

Depuis des mois, Andrew considérait ce problème sous tous les angles. Ils devaient tenir cette position, ou bien l'artillerie ennemie s'alignerait le long du Neiper.

— Nous tiendrons, dit calmement Andrew en regardant Hans droit dans les yeux.

Tout à coup, il ressentit un frisson glacé, comme s'il s'était, en fait, engagé sur une voie sans issue.

Hans se força à sourire.

— Dans les deux cas, c'est une décision difficile à prendre, fiston, dit-il doucement.

— Est-ce la bonne ? chuchota Andrew.

Hans pencha légèrement la tête, un froncement de sourcils lui barrant le front.

— Que vous ai-je dit lorsque vous étiez un jeune capitaine ?

— Je ne suis plus si jeune maintenant, lui rappela Andrew.

— Faites votre choix et n'en changez pas, dit Hans, un soupçon de paternalisme dans la voix. Vous avez pris la meilleure décision de votre point de vue. Si j'avais été à votre place, j'aurais peut-être choisi la même option.

Il hésita un instant, puis se servit un autre verre. Hans jeta un coup d'œil à Pat, qui, dans une manifestation inhabituelle d'abstinence, mit la main sur son verre.

Hans haussa les épaules avec bonhomie et vida le sien, cul sec. Il se leva et s'empara de sa carabine Sharps, posée dans un coin. Malgré son grade de général, il en faisait toujours son arme de prédilection.

— Je ferais mieux de retourner à ma position.

Une rafale de tirs se fit entendre à l'extérieur et cessa tout aussi rapidement.

— N'oubliez jamais cela, Andrew Lawrence Keane. Que vous perdiez ou remportiez cette guerre, ne doutez jamais de vos capacités de commandement. Si une éventuelle défaite ici devait vous faire perdre confiance en vos moyens, alors, *Mein Gott*, vous et tous ceux qui vous suivent mourrez. Si nous devions nous revoir dans l'autre monde, je ne vous le pardonnerais jamais.

Andrew se leva, avec la subite envie d'étreindre son vieil ami, mais il décida de ne pas se laisser aller à une telle démonstration.

Il avait tant de choses à dire, mais le regard de Hans le fit taire. Ils n'avaient pas besoin de parler ; près de huit ans de service ensemble leur avaient tout appris l'un de l'autre. Le moindre geste en révélait beaucoup plus que ce que des mots pourraient jamais transmettre ou exprimer.

— Faites attention à vous, Hans.

— Nous nous reverrons quand tout sera terminé, dit-il.

Il s'avança dans l'embrasure de la porte et se mit en route.

— Quand tout sera terminé, espèce de vieux Prussien, les consos seront pour moi ! cria Pat, d'une voix un peu trop forte.

Hans se retourna, un faible sourire éclairant son visage blême. Il cracha un jet de chique contre la paroi de la cabane.

— Vous ferez du bon boulot, dit-il tout bas.

Il avait disparu.

— Colonel Keane.

Andrew ouvrit les yeux en grognant. Un jeune officier d'ordonnance se tenait à côté de son lit, une

lampe à pétrole à la main.

— Que se passe-t-il ?

Il se réveilla immédiatement et se redressa sur son lit de camp.

— Barney veut vous voir, monsieur.

— Un problème ?

— Vous feriez mieux de venir, monsieur, dit le garçon, une pointe de nervosité dans la voix.

Tout en se levant, Andrew tira sur son manteau froissé et fit signe à l'ordonnance de l'aider à enfiler son pardessus.

Le poêle était éteint et il faisait froid dans la cabane. Quelques officiers de son état-major ronflaient légèrement. Ils étaient assis autour de la longue table à cartes, la tête posée sur leurs bras croisés.

Il s'approcha et donna un petit coup de botte à l'un d'entre eux. Le garçon remua, puis, avec un juron étouffé, s'assit bien droit.

— Désolé, monsieur, je m'étais assoupi.

— De toute évidence, dit doucement Andrew.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge, dans le coin opposé de la pièce. Il était presque 5 heures ; le jour se lèverait dans une heure et demie. La ligne devrait également être en place dans une demi-heure.

Il quitta la cabane et regarda autour de lui. Shaduka était presque couchée. Sa face projetait un sourd éclat rouge le long des remparts.

— Où est Barney ?

— À son poste de commandement, répondit l'ordonnance, pointant le chemin du doigt.

L'air matinal était vif, chargé des odeurs habituelles d'une armée en cantonnement ; la sueur, les chevaux, la nourriture mal cuisinée, les ordures, la terre. *L'odeur du pays*, se dit Andrew.

Le sol était humide de rosée. La Roue se détachait de façon spectaculaire à l'ouest, ses étoiles les plus pâles balayées par la lune, ce qui ne les rendait pas moins saisissantes pour autant.

Il pénétra dans le fort par la poterne et traversa l'étroit champ de manœuvres avant de grimper les marches conduisant aux remparts. Barney, appuyé contre le mur, se mit au garde-à-vous à l'arrivée d'Andrew. Pat, qui n'était pas encore rentré à Souzdal, lui jeta un coup d'œil et lui adressa un signe de tête.

— Désolé de vous déranger, monsieur, dit nerveusement Barney. Mais je voulais que vous entendiez cela.

Andrew voulut lui faire remarquer qu'il aurait pu commencer par appeler son commandant de division, puis leur ancien adjudant, Barry, devenu général de corps d'armée, et ainsi de suite, mais il préféra éviter un éclat de colère maussade. Parfois, les chaînes de commandement vous conduisaient droit au désastre.

— De quoi s'agit-il ? demanda Andrew, le col relevé pour se protéger du froid.

— Barney a raison, Andrew, dit Pat. Écoutez un instant.

Andrew pencha la tête par-dessus les remparts. Les hommes qui l'entouraient restaient muets.

Il entendit un grondement faible et régulier, des martèlements, et un murmure de voix à peine audible, étouffé par les clapotis du fleuve. Ses flots se changeaient en cascades en franchissant le gué rocailleux.

— Tout a commencé aux environs de minuit, monsieur. Il y a eu plusieurs tirs et nous avons aussi

entendu un hurlement, qui semblait humain, monsieur. Nous avons été vivement affectés, cette nuit.

Andrew jeta un coup d'œil à l'est. Les premières teintes indigo de l'aube coloraient le ciel, mais il faisait encore nuit.

— Que les hommes se tiennent prêts.

En quelques secondes, l'appel aux armes résonna jusqu'au bout de la ligne et au-delà. Les échos de l'autre rive étaient maintenant inaudibles. Les hommes, bougons, rejoignaient leur poste en criant pour retrouver ceux qui, les nerfs à vif, tenaient la ligne depuis minuit. On lui avait raconté que la coutume merkie voulait qu'on ne combatte pas la nuit, comme chez les Tugars. Mais ceux-ci avaient finalement rompu avec cette tradition lors de la bataille du Col, avec un résultat qui avait frisé la catastrophe pour Andrew.

Les minutes semblaient s'étirer lentement. Un officier d'ordonnance apparut avec une grande tasse de thé chaud et une grosse tranche de pain recouverte de fromage. Appuyé contre les remparts, Andrew but son thé brûlant à petites gorgées, observant le jour naissant, tel un rideau de nuit remontant lentement. La seconde lune, à quelques jours de changer de phase, se levait au sud-est.

Des volutes de brouillard dérivaient avec le courant au milieu du fleuve, dont les berges étaient enveloppées de brumes stagnantes. L'autre rive était toujours invisible, mais il était évident que quelque chose avait changé. Des formes vagues entraient et sortaient du brouillard. Il utilisa ses jumelles, mais il faisait encore trop sombre, et la brume lui masquait la vue.

Andrew jura doucement et vida le reste de sa grande tasse. Puis il fit signe à l'ordonnance d'en apporter deux autres, pour Barney et lui.

À l'est, le ciel continuait à s'éclaircir, virant à l'écarlate. Sur la rive opposée, un narga isolé se fit entendre, soutenu, quelques secondes plus tard, par une tempête croissante de tambours et de cors. Des formes floues s'agitèrent, puis un hurlement sourd, à vous glacer les sangs, résonna depuis la rive sud. C'était un chant discordant, passant alternativement des aigus aux graves. Et, si ses paroles étaient impossibles à distinguer, il se faisait de plus en plus fort.

— La prière au soleil ? spécula Andrew.

Le professeur en lui se sentait tout à coup curieux. Les mahométans priaient à l'aube – était-ce la même chose pour les Merkis ?

Le chant continua à moduler son registre, atteignant un crescendo qui coïncida avec un mince rai de lumière fendant la steppe, à l'instant même où l'orbe rouge sombre du soleil déchirait l'horizon.

Le brouillard prit l'aspect d'une barbe à papa, dissimulant l'autre rive sans cesser de tourbillonner. Le disque du soleil, dont la chaleur rayonnait déjà, se trouvait enfin entièrement au-dessus de l'horizon.

— Il devrait faire chaud aujourd'hui, dit Barney.

— Le brouillard ne devrait pas persister longtemps dans ce cas.

Andrew braqua de nouveau ses jumelles sur les positions ennemies. Le brouillard se déplaça un instant. Il découvrit des centaines de formes indistinctes qui allaient et venaient.

— Ce sont des hommes ? chuchota Barney.

Andrew lui jeta un coup d'œil.

— Vous avez une meilleure vue que moi, répondit Andrew, qui ne savait toujours pas s'il était préférable d'enlever ou de garder ses lunettes quand il utilisait une longue-vue ou des jumelles.

— Je pense que ce sont bien des humains, dit froidement Barney.

— Ne tirez pas !

L'ordre, lancé par un adjudant à la voie aiguë, détourna l'attention d'Andrew.

Une demi-douzaine de femmes et d'hommes sortirent du brouillard en pataugeant, de l'eau jusqu'aux cuisses. Ils agitaient les bras en poussant des cris pratiquement inaudibles à cette distance.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? chuchota Barney.

Les six humains poursuivirent leur traversée du fleuve. Leurs mouvements, ralentis par l'eau, avaient quelque chose de terriblement cauchemardesque. Andrew récupéra ses jumelles.

Des éclaboussures les cernèrent tout à coup, et le crépitement de mousquets se fit entendre quelques secondes plus tard. Quatre d'entre eux basculèrent dans l'eau, agitant bras et jambes. Leurs traits étaient à peine visibles mais, derrière ses jumelles, il pouvait sentir la terreur sur leurs visages.

Un cinquième trébucha. Une longue tige de flèche dépassait de son dos. Le dernier s'effondra alors, après avoir à peine parcouru le quart du lit du fleuve. Plusieurs Merkis émergèrent de la brume, se jetèrent dans les flots et empoignèrent les corps les plus proches.

Une rafale de tirs de mousquets ébranla toute la ligne et l'eau autour des trois Merkis se mit à gicler sous l'impact des balles. L'un d'eux se retourna brusquement en portant la main à son épaule. Une acclamation de défi monta des rangs rous'. Les deux autres Merkis poursuivirent leur tâche. Ils ramassèrent les quatre corps restants. L'un d'eux luttait faiblement.

— C'est leur petit déjeuner, dit Pat, furieux.

Les deux Merkis battirent en retraite dans le brouillard qui se dissipait, traînant leurs victimes derrière eux. Leurs adversaires continuèrent à tirer, et Andrew se retourna avec agacement. Il baissa les yeux sur la ligne, tandis que les officiers criaient à leurs subordonnés d'économiser les munitions.

— La brume commence à se lever, chuchota une ordonnance, la voix tendue d'excitation.

Comme si l'on relevait le rideau d'une scène, le brouillard se dissipa en de minces volutes tourbillonnantes. Andrew sentit son estomac se contracter. Il resta silencieux, les mâchoires serrées. Un murmure de jurons enfla autour de lui.

Sur l'autre rive et toute la largeur du gué, une importante ligne de parapets avait été bâtie durant la nuit. À la lumière grandissante du jour, on pouvait voir des centaines de pelles et de pioches attaquer le flanc des murs en terre, projeter de la boue et disparaître de nouveau.

Mais ce n'était pas cette vue qui le dérangeait. Les Merkis pouvaient creuser tant et plus – cela ne ferait, en définitive, aucune différence, sauf si les Rous' voulaient attaquer.

— Ces espèces de bâtards, grogna Barney, et Andrew acquiesça en silence.

Un large môle, ébauche d'un barrage en terre, s'avançait déjà sur le fleuve, son extrémité protégée par une épaisse palissade, repoussée à l'instant même de quelques pas. Des centaines d'ouvriers, portant des paniers en osier sur les épaules, grouillaient sur le môle. Une fois arrivés au bout, ils déversaient boue et rochers par-dessus les barricades, avant de s'en retourner.

Les ouvriers étaient humains – des Carthas.

Écœuré, Andrew dévisagea les hommes qui le contemplaient et attendaient sa réaction.

Il demanda une longue-vue, puis patienta, le temps qu'un aide de camp la lui apporte. Il déplia l'instrument, le posa sur le rebord du rempart et s'accroupit pour obtenir une meilleure vue que celle procurée par les jumelles. Des dizaines de gardes merkis se tenaient le long de la rive, arcs et mousquets à la main, et une demi-douzaine de pièces d'artillerie était braquée sur le barrage en construction, tous prêts à abattre quiconque hésitait. Alors qu'Andrew se livrait à cette observation, un homme se débarrassa de son panier et se mit à courir avant de bondir dans le fleuve. À peine eut-il posé le pied dans l'eau qu'il s'effondra. Des gardes surgirent des lourdes barricades en bois placées

le long du môle. Ils remirent aussitôt les esclaves au travail en faisant claquer leurs fouets.

Andrew releva légèrement sa longue-vue et découvrit une longue et sinueuse colonne d'hommes et de femmes s'étirant sur la digue. Elle se frayait un chemin jusqu'à une modeste colline, en bonne partie d'ores et déjà excavée. On aurait dit des milliers de fourmis.

— Quelle distance, selon vous ? demanda Andrew sans éloigner son œil de la longue-vue.

— Je dirais à une bonne trentaine de mètres, monsieur, dit doucement Barney.

— Plus haut en amont sur le fleuve, monsieur, dit un assistant.

Andrew pointa l'instrument vers l'endroit désigné par l'officier.

À deux ou trois cents mètres en amont du gué, une autre digue avait été construite le long de la rive. Derrière elle, Andrew pouvait à peine discerner ce qui ressemblait à un grand barrage de rondins, de même que plusieurs embarcations grossièrement construites. Chacune contenait plusieurs rochers.

Il se releva, recula et s'appuya au parapet, tentant de se concentrer.

— Vous dites que vous les avez entendus, pour la première fois, aux environs de minuit ?

Barney hocha la tête.

— Le fleuve fait deux cent vingt-cinq mètres de large, dit Andrew. Ils ont avancé de trente mètres en six heures, peut-être huit. Ils pourraient avoir atteint la moitié du fleuve avant demain matin.

— Plus ils rétrécissent le fleuve, et plus le courant devient fort, coupa Pat. À un moment ou à un autre, peu importe ce qu'ils vont déverser dedans pour bâtir leur môle, le courant l'emportera.

— C'est à ça que vont servir les estacades en bois et les bateaux, dit Andrew, désignant l'amont du fleuve.

— Bon Dieu, cela a dû être un sacré boulot pour acheminer ces trucs des montagnes jusqu'ici.

— Ils ont la main-d'œuvre nécessaire, dit froidement Barney.

— Faites avancer le môle autant que possible, puis poussez tout ça dans le fleuve. Coulez les bateaux en travers du passage restant, et créez un embouteillage de bois de stockage derrière.

— Ils pourront traverser droit en aval et se retrouver sous notre ceinture de fortifications, fit nerveusement Barney. Si ce barrage tient deux ou trois jours, le front tout entier, jusqu'à la mer, sera perdu.

— Bon sang ! dit vivement Andrew en reprenant ses jumelles.

— C'est un plan simple, à l'exception d'une chose, dit calmement Pat.

Andrew abaissa ses jumelles et étudia l'artilleur.

— On peut les tuer.

Pat mit la main dans sa poche et en sortit une carotte de tabac, qu'il lui tendit.

Hochant la tête, Andrew en arracha un morceau d'un coup de dent. La piqûre mordante du tabac accéléra encore ses battements de cœur.

Une fois de plus, il se saisit de ses jumelles pour observer le môle et la chaîne infinie d'esclaves dépenaillés qui travaillaient dessus.

— Ce sont des Carthas, dit Andrew. Ils sont prisonniers de ces démons.

— Ils travaillent pour l'ennemi, répondit Pat. Maintenant, c'est eux ou nous.

Andrew regarda Barney, qui se tenait là, impatient, les traits pâles.

— Monsieur Barney.

— Monsieur ?

— Ordonnez aux batteries d'ouvrir le feu ; premiers tirs, boîtes à mitraille, ensuite, changez pour

des boulets pleins.

Les canonniers se tenant à côté de leurs armes jetèrent un coup d'œil à Andrew.

— Faites-le ! cria Andrew. Si nous n'agissons pas, les Merkis vont percer nos lignes !

Les officiers de batterie s'approchèrent de leurs pièces d'artillerie et crièrent des ordres d'une voix mal assurée.

Le premier canon recula. Andrew leva ses jumelles. Devant le môle, l'eau se couvrit d'écume. D'autres pièces d'artillerie firent feu. Des corps commencèrent à s'écrouler, et le son de hurlements aigus et perçants déchira l'air.

La panique éclata le long du môle. Les prisonniers lâchèrent leurs paniers et firent demi-tour pour s'enfuir en courant.

Sur les remparts de l'autre rive, une gerbe incandescente jaillit et faucha des dizaines d'ouvriers, maintenant pris entre deux feux.

— Que Dieu maudisse leurs âmes noires ! cria Pat, martelant le rempart de ses poings serrés.

Les cadavres tapissaient le môle. En silence, Andrew observait le massacre, priant pour qu'il cesse au plus vite. Mais, dans son cœur, il savait que ce n'était pas possible. Des Merkis surgirent de leurs barrières protectrices, employant leurs fouets à tour de bras. La panique diminua et le travail reprit peu à peu son cours. Les suppliciés couraient sur toute la longueur du môle, vidaient le contenu de leurs paniers, et repartaient dans l'autre sens. Une rafale d'obus encadra le môle et renversa un petit groupe d'hommes, jetant un Merki à l'eau. Après un instant d'hésitation, un autre Merki apparut, fit claquer son fouet et remit les prisonniers au travail.

Mais ceux qui avaient vidé leurs paniers et retournaient se mettre à l'abri n'étaient pas encore au bout de leur peine.

Un Merki apparut, puis s'accroupit très bas sous le feu ennemi avant d'indiquer du doigt aux prisonniers la direction opposée. Les Carthas s'arrêtèrent, tendirent les bras et commencèrent à ramasser les corps pour les ramener en arrière. Puis d'autres s'écroulèrent, aussitôt remplacés. Une vie contre un unique panier de pierres et de boue.

Le long des remparts ennemis, des Merkis railleurs se levèrent un instant pour brandir et agiter des cadavres humains. L'un d'eux souleva une forme molle, pendant qu'un autre la découpait au cimeterre, tranchant un bras et l'agitant en l'air.

— Espèces de bâtard ! grogna Pat. Nous allons leur en donner pour leur compte !

Incapable de contenir sa rage, Pat s'empara du fusil d'un soldat se trouvant à proximité, le mit à l'épaule, visa minutieusement et tira. Le Merki au bras coupé baissa brusquement la tête.

— Ma vue n'est plus aussi bonne que par le passé.

Andrew se détourna de ce carnage méthodique et jeta un coup d'œil à Barney.

— Faites passer le mot ; que les batteries maintiennent un tir lent mais régulier. Cela les retardera. Qu'une partie de nos meilleurs tireurs d'élite prenne pour cible les gardes. Autrement, que personne n'ouvre le feu.

— Et pour la nuit ? demanda Barney.

— Nous pouvons installer des canons avec des piquets d'alignement, de façon qu'ils puissent viser dans l'obscurité, répondit Pat. Avant qu'ils soient à mi-chemin, les obus de mitraille pourront presque les frapper à bout portant, et ce sera l'enfer là-bas.

Lançant la longue-vue à un assistant, Andrew se détourna des remparts et repartit d'un pas raide vers son quartier général.

— Doucement… C'est ça, un peu plus sur la gauche maintenant !

Tremblant d'excitation, Chuck Ferguson s'écarta du hangar en observant attentivement l'équipe s'agripper aux câbles latéraux pour tirer le dirigeable hors du bâtiment. La cabine, un simple panier en osier, était attachée en dessous et transportée sur un attelage à roues.

Chuck voyait déjà une erreur majeure dans ses plans. À l'avenir, il lui faudrait trouver une façon de faire reposer les hangars sur une plaque tournante géante, afin de pouvoir les orienter dans le sens du vent. Ce matin, la brise était très légère, suffisante toutefois pour compliquer la tâche du personnel, qui devait éviter tout contact entre la précieuse enveloppe en soie et les murs du hangar.

La partie médiane du dirigeable franchit les portes du bâtiment. Hank, inquiet, marchait à côté de la cabine du mécanicien, Feyodor derrière lui, pour vérifier que l'hélice ne touchait pas le sol. La queue apparut à son tour, et Chuck fit signe à l'équipe de la laisser tourner dans le vent. Elle tangua un instant, puis se stabilisa.

Pour la première fois, il avait maintenant l'occasion d'avoir une vision d'ensemble du dirigeable à la lumière du jour. Il recula. Ses lignes semblaient symétriques, mais difficile de l'affirmer avec certitude. L'armature paraissait suffisamment raide, mais imaginer ses tensions internes le dépassait quelque peu. Il détestait l'admettre, mais ce projet allait, sans aucun doute, se mener de façon empirique. Le seul problème, c'était qu'une erreur se révélerait très probablement fatale pour l'équipage.

— Très bien, Feyodor, mettez-le en marche.

D'un signe de la main, le mécanicien le remercia. Il se pencha par-dessus la petite chaudière et alluma la flamme. Tout le monde retint son souffle quand le Souzdalien craqua une allumette. Hank leur avait pourtant assuré que, l'hydrogène étant plus léger que l'air, le gaz s'élèverait immédiatement en cas de fuite.

Chuck attendit patiemment que la chaudière soit bouillante et fit un pas de côté pour inspecter le ballon central. Il serait bientôt rempli d'air chaud mais, pour l'instant, ses flancs en soie pendaient. Ils commencèrent finalement à s'agiter peu à peu, à se tendre, s'étirant, de fait, hors de l'armature.

— C'est en bonne voie ! cria Hank.

Une fois encore, le regard de Chuck se porta sur la haute tour de guet. Le fanion à son sommet flottait à peine. Quand Chuck eut capté l'attention du factionnaire, l'homme lui fit signe que les environs étaient dégagés, sans aucun vaisseau merki en vue.

Chuck se retourna et courut rejoindre Hank.

Celui-ci sourit et alla se placer près de l'armature en bois qui supportait le moteur. Il monta juste derrière les fauteuils en osier, empoigna le rebord de la nacelle et appuya dessus. Il relâcha sa prise et le dirigeable flotta de nouveau.

— L'équilibre est parfaitement au point. L'aérostat commence seulement à obtenir une flottabilité positive. Encore quelques minutes et nous serons prêts à décoller.

Chuck regarda Hank dans les yeux.

— Tu as peur ?

Hank essaya de se forcer à sourire.

— Tellement que je suis heureux d'avoir chié avant de venir, chuchota-t-il en anglais.

— Vérifions une fois encore les commandes, déclara Chuck.

Il s'approcha du fauteuil du mécanicien en chef et s'installa dedans. Le dirigeable retomba alors sur la plate-forme roulante qui se trouvait sous le moteur. De la main droite, Chuck empoigna un levier en bois et le poussa vers la gauche, puis vers la droite. Il regarda derrière lui pour observer le mécanisme du gouvernail. Toujours de la main droite, il tira sur un autre levier d'avant en arrière avec un hochement de tête approbateur.

— Les gouvernails de direction et de profondeur répondent bien. Maintenant, montez à bord, Hank.

Petracci prit place sur le siège avant, pendant que Chuck s'asseyait sur celui orienté vers l'arrière de l'appareil, près du moteur. Feyodor le regardait d'un air soupçonneux.

— Contentons-nous de passer ces trucs en revue une fois de plus, dit Chuck avec entrain.

Il tendit le bras et constata que le réservoir était plein, puis il empoigna la manette des gaz et la remonta de deux crans. Très lentement, les cylindres commencèrent à s'animer, aidés, au départ, par une rapide impulsion du volant.

Toujours penché sur son fauteuil, Chuck leva les yeux sur le point de jonction entre la tuyère d'échappement et le ballon. Il voyait s'élever des vibrations de chaleur ondulées autour de la pipe, au-dessus de leurs têtes. Par sécurité, la tuyère n'était en contact avec aucune autre pièce du dirigeable. Il saisit une lourde corde rouge et le ciel bleu apparut au sommet du ballon. De sa main libre, il tira alors d'un coup sec sur la corde noire et referma le panneau de déchirure.

— Tout est prêt ! déclara Chuck.

Hank s'inclina et baissa les yeux vers le sol, à peine un mètre en contrebas.

— Nous commençons à monter.

— Feyodor, donnez-moi cette bouteille de vodka.

Le mécanicien tendit la main et sortit la bouteille en question de sa vareuse avant de la donner à Chuck.

Celui-ci se pencha à l'extérieur de la carlingue et la balança contre le châssis inférieur du moteur.

— Je te baptise *Nuage volant*, rugit-il.

Nommer sa création d'après un clipper de McKay le fit rire de plaisir.

— Maintenant, larguez les amarres, avant et arrière ! Hank, gouvernail vers le haut !

— Colonel Ferguson, c'est contraire aux ordres ! cria Feyodor.

— Au diable les ordres, nous allons le faire voler !

Avant que Feyodor puisse l'arrêter, il poussa au maximum la manette des gaz.

Les pales qui tournaient doucement se changèrent en quelques secondes en une tache floue. L'appareil emplit la clairière de son bourdonnement, contrebalancé par les cris d'excitation du personnel. Les centaines d'hommes et de femmes qui avaient travaillé durant des mois pour connaître cet instant lancèrent de folles acclamations quand le nez du *Nuage volant* commença à pointer vers le haut.

Les premières secondes ne furent que pure exaltation. Mais celle-ci se changea rapidement en terreur brute quand Chuck se rendit compte que le dirigeable ne se stabilisait pas à l'horizontale, mais penchait vers l'arrière.

— Hank, abaissez le gouvernail !

Petracci regarda derrière lui, les yeux écarquillés de peur. Il appuya brusquement sur le levier et un frisson parcourut le vaisseau, dont le nez commença de nouveau à se pencher, la queue se dressant vers les cieux. Au même instant, l'appareil, prenant de la vitesse, traversa l'étroite clairière taillée

dans la forêt.

— Virage à gauche !

— Bon sang, *je* suis le mécanicien du dirigeable ! cria Hank. Je sais ce que je fais !

L'aérostat atteignit le plan horizontal, mais seulement pour recommencer à piquer du nez. Dans le même temps, l'appareil entama un changement de direction. Hank ramena à lui le gouvernail de profondeur. Cependant, durant de longues secondes, le nez continua à pencher de l'avant. Finalement, il ralentit, hésita, puis commença à se redresser. Ce fut l'altitude du ballon, poussé à près de six mètres de haut par l'air chaud, qui les sauva.

— Il lui faut du temps pour réagir ! cria Chuck, tâchant de se faire entendre par-dessus le vrombissement du moteur et de l'hélice. Abaissez-le de nouveau avant de vouloir le stabiliser.

Hank hocha la tête alors que le dirigeable continuait ses embardées à travers la clairière. L'appareil commença à se diriger droit vers le hangar haut de quinze mètres.

— Merde !

Le nez du dirigeable continuait à se relever, toujours plus haut. Tout à coup, Chuck se rendit compte qu'il avait oublié autre chose. S'il devait jamais en revenir, il faudrait installer des ceintures de sécurité. Il relâcha la manette des gaz et s'agrippa à son fauteuil en osier. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit le hangar se rapprocher dangereusement. Le ballon à l'hélice bourdonnante continuait à grimper. Au sol, la foule maintenant silencieuse les regardait, bouche bée, tandis que le dirigeable semblait frôler le toit en pente du bâtiment avant de poursuivre sa route dans le ciel. Une acclamation enthousiaste éclata.

De l'autre côté du hangar, des arbres imposants commencèrent à s'incliner. Et pourtant ils grimpaient, le nez pointant apparemment à la verticale. Hank appuya délicatement sur le gouvernail de profondeur, de façon à redresser progressivement la queue du *Nuage volant*. La clairière se retrouva dans leur dos.

Hank jeta un coup d'œil derrière lui et vit Chuck qui le regardait fixement, incapable de dire un mot.

— Il faut juste un petit peu de temps pour s'y faire, dit-il, les yeux toujours écarquillés de terreur.

Chuck mit une main dans sa veste et en sortit une petite flasque, qu'il passa à Hank.

Celui-ci avala une longue lampée et sourit faiblement.

— Vous savez que je déteste voler, chuchota-t-il.

— Eh bien, vous êtes le seul pauvre type chez nous à savoir comment faire, répondit Chuck, tâchant de supprimer le tremblement dans sa voix.

Il récupéra la flasque et but le reste de la vodka. Il se cala un instant dans son fauteuil pour laisser ses battements de cœur ralentir. Et, pour la première fois, il regarda autour de lui.

C'était merveilleux.

La vue s'étendait déjà jusqu'à Hispagnie ; au-delà, un train aux allures de jouet traversait le fleuve Sangros. L'air était frais et piquant, et le soleil rouge suspendu juste au-dessus de l'horizon. La ligne entre la steppe et la forêt s'étendait des deux côtés, des collines moutonnantes faisant place aux immenses étendues de prairie. Les bas replis de terrain étaient toujours plongés dans une profonde obscurité.

Chuck baissa les yeux en entendant les cris de joie lointains des centaines d'ouvriers qui se déversaient de la fabrique de poudre. Ils les pointaient du doigt avec animation, heureux de voir leur camp dans les airs, lui aussi.

— Altitude ? cria Chuck.

— Cent cinquante, peut-être cent quatre-vingts mètres.

— Maintenez notre orientation vers le nord, dans le vent.

Hank hocha la tête, manipulant les commandes avec précaution. Durant quelques minutes, le vaisseau continua à tanguer, avant que Hank se rende compte, petit à petit, qu'une très légère correction suffisait.

Chuck actionna la corde rouge et noire en gardant un œil sur la terre ferme, jugeant du rythme des montées et des descentes pendant que Hank maintenait le nez parallèle à l'horizon.

— Nous avons deux façons de gérer notre altitude ! cria Chuck. Je pense qu'on peut botter le cul à ces bâtards, au moins sur ce plan-là.

Le moteur, qu'il ne quittait pas des yeux, continuait à bourdonner. Précédemment, il avait fonctionné durant six heures d'affilée sans un seul pépin. Mais, s'il devait lâcher maintenant, Chuck se demandait s'ils pourraient rester en vol assez longtemps pour dériver vers la steppe avant d'atterrir.

L'air était nettement plus froid à cette altitude, d'autant plus que le vent les soufflетait à présent régulièrement. Encore une chose qu'il n'avait pas planifiée, et Chuck se maudit d'être si peu prévoyant quand il se mit à frissonner.

Une légère secousse parcourut l'appareil, et Chuck sentit son estomac se nouer.

— Le vent devient un peu plus fort, déclara Hank, qui blêmit légèrement.

— Vous vous sentez bien ?

Hank avala sa salive avec difficulté, mais ne répondit pas.

— Eh bien, nous ferions peut-être mieux de rentrer maintenant.

Une expression de soulagement évident passa sur le visage de Hank. Bien plus adroitement qu'à peine une demi-heure plus tôt, il fit décrire au vaisseau un virage en douceur.

— Nous sommes beaucoup trop haut ! cria Hank. Peut-être à six cents mètres ou plus.

Stupéfait, Chuck s'accorda un autre coup d'œil.

Le panorama était divin. Sur l'horizon sud, il découvrit la bande scintillante de la mer intérieure, à plus de cent kilomètres de là. De l'autre côté de la steppe, Chuck aperçut la lointaine traînée de deux locomotives qui tiraient leurs longs convois vers l'ouest. Une immense volée d'oiseaux, se dirigeant vers le nord avec l'arrivée du printemps, effectua une large boucle pour contourner la créature qui s'était péniblement élevée à leur hauteur. Chuck eut un rire enfantin.

— Descendons un peu plus ! cria Hank.

Chuck, se reprochant d'avoir perdu de vue sa tâche, tira à fond sur le cordon rouge, puis se pencha sur son fauteuil pour regarder, juste au-dessus de lui, le ballon d'air chaud et le trou de ciel bleu à son sommet.

Le nez commença à s'abaisser légèrement. Le moteur toujours en marche, Hank fit délicatement plonger l'appareil tandis que le vent forcissait. Chuck regarda derrière son camarade et vit la clairière. Grouillante de créatures semblables à des fourmis, elle lui paraissait soudain affreusement trop petite pour qu'un engin de cette taille puisse y atterrir.

— Je crois que nous descendons un peu trop vite ! cria Chuck.

Avant même que Hank ait pu répondre, il referma le panneau de déchirure. Le vaisseau continua néanmoins à chuter.

Hank commença à réorienter délicatement le nez vers le haut, mais la descente se poursuivit. De

plus en plus désemparé, Chuck réalisa qu'il avait dû laisser échapper pratiquement tout l'air chaud encore disponible, et qu'il faudrait de longues minutes pour en accumuler de nouveau.

— Redressez-le !

Le vaisseau continuait à descendre, mais son nez se dressait toujours plus haut.

Une fois de plus, Chuck s'inclina pour regarder fixement derrière Hank.

Accrochées aux commandes de toutes ses forces, les mains de son ami, aux yeux exorbités de peur, avaient blanchi sous l'effort.

Le nez continuait à se redresser. Il revint à horizontale, mais ne s'immobilisa pas. La lisière de la forêt filait à toute allure sous l'avant de l'appareil. Chuck eut l'impression que son cœur allait éclater en découvrant des arbres aux hautes cimes s'élancer vers le haut, puis frôler l'arrière de l'appareil, à moins de deux mètres.

Le sol se rapprochait toujours sans que la situation s'améliore. La queue se stabilisa alors, puis le dirigeable ralentit dans une embardée. L'hélice se braqua vers le ciel, l'air chaud gonflant le ballon de l'intérieur. Très doucement, la queue s'abaissa et finit par planer à moins de deux mètres du sol. Le personnel se saisit hâtivement des câbles de remorquage qui se balançaient.

— Coupez le moteur ! cria Hank.

Chuck tendit le bras et referma brutalement le papillon de gaz tandis que Hank poussait le gouvernail de profondeur. Plusieurs dizaines d'hommes retenaient l'appareil par la queue et son nez commença, très lentement, à s'abaisser. On raccorda les câbles qui pendaient de chaque côté du ballon. Celui-ci s'immobilisa finalement sur le sol avec une secousse à peine perceptible.

— Je pense que nous avons besoin d'un peu d'entraînement, chuchota Chuck.

— Ce n'était rien, répondit Hank, descendant du vaisseau sous les acclamations admiratives des ouvriers.

Affichant un pauvre sourire, il regarda autour de lui et répondit d'un signe aux hourras passionnés. Puis la nausée le rattrapa et il se plia brutalement en deux.

Les jambes caoutchouteuses, Chuck s'extirpa de son fauteuil et regarda Feyodor d'un air quelque peu gêné. Celui-ci, évincé de ce vol inaugural, se dressait devant lui en affichant une colère silencieuse.

— La fabrication en série de dirigeables et la formation des mécaniciens débutent aujourd'hui, déclara Chuck.

Alors que la foule l'acclamait, Chuck sentit ses jambes se dérober sous lui et s'effondra.

Il l'avait fait, il avait volé comme un oiseau ! Le tremblement passa. Levant les yeux vers le vaisseau, il analysa silencieusement ce qui avait fonctionné et, plus important encore, les erreurs commises.

Laisser la chaleur contrôler l'altitude et l'hélice la vitesse. Voler jusqu'à un espace dégagé et redescendre doucement jusqu'à terre. C'était aussi simple que cela.

Il jeta un coup d'œil à Feyodor et sourit.

— Allez me chercher quelques ceintures de cuir.

Feyodor le regarda froidement.

— Bon sang, mon gars, va me chercher ces ceintures ! Je ne veux pas que tu tombes de ton siège ! Nous remontons dans dix minutes.

Un sourire de ravissement plissa les traits de Feyodor, qui partit en courant.

Hank lui jeta mollement un coup d'œil.

— Reprenez-vous, Hank. Je serai de retour dans une demi-heure puis ce sera de nouveau votre tour.

— J'aurais dû la fermer, à propos de l'hydrogène, grogna Hank. Personne ne se serait aperçu de rien, et je serais sain et sauf sur le plancher des vaches.

— Bon Dieu, vous êtes l'aéromécanicien en chef, répliqua Chuck. Si Andrew savait que j'ai volé, il m'écorcherait vif, alors vous feriez mieux de vous y habituer. Vous vous retrouverez au combat bien assez tôt. C'est vous le veinard.

Hank tenta un sourire impuissant. Mais il savait qu'il n'était assurément pas taillé pour devenir un héros des airs.

Cela avait été presque trop facile. Ils avaient attendu près d'un mois dans la forêt. Ils avaient abandonné leurs montures depuis longtemps et se déplaçaient furtivement à travers les bois, à la recherche des poteaux télégraphiques, selon les indications de ceux qui naviguaient dans les cieux.

Une fois le fil trouvé, il leur suffisait seulement d'attendre qu'un dirigeable passe avec un fanion bleu, ce qui signifiait qu'ils pouvaient se déplacer durant la nuit.

Ils prirent par surprise le petit avant-poste avec une facilité presque consternante. Le massacre avait été brusque et rapide. Et le repas qui avait suivi une récompense bienvenue après d'interminables et pénibles journées sans feu, faites de fades rations de viande séchée et de lait caillé.

Sans prévenir, la machine cliquetante se mit à bourdonner. Le Tugar se retourna, s'essuyant la bouche d'un revers de manche. Il fit signe au prisonnier aux yeux écarquillés de faire son travail.

— Moi aussi, j'ai appris la langue des « clics », grogna le Tugar dans un rous' à peine compréhensible. Réponds mal et tu finiras comme ça.

En riant d'un ton bourru, il brandit la jambe grillée d'une tête de bétail.

Le prisonnier, capturé à la gare du Kennebec durant la guerre de l'an passé, hocha faiblement la tête. Pendant un temps, il avait cru pouvoir résister, cru qu'il pourrait envoyer une mise en garde en quelques signaux, prévenir l'armée que le poste de guet à l'extrémité du flanc droit était tombé entre les mains de l'ennemi. À présent, il ne pouvait que contempler, d'un air absent et les mains tremblantes, le sourire sournois du Tugar.

Il tapa le message correspondant à « rien à signaler » et, le cœur noué d'angoisse, se pencha en arrière, sanglotant doucement pendant que les Tugars qui l'entouraient riaient.

— La signature semble bizarre.

Le télégraphiste jeta un coup d'œil à son collègue en étouffant un bâillement.

— Comment ça ?

— Elle ne ressemble pas à celle d'Eugène.

— Il est tard, Stanislav, il est fatigué, dit le messager, se déplaçant pour enlever la théière du poêle et demander d'un signe à l'opérateur s'il voulait une autre tasse de thé.

Stanislav leva sa timbale en étain et, une fois celle-ci remplie de nouveau, s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— On aurait dit quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Je n'arrive pas à m'en souvenir maintenant, dit Stanislav, soufflant sur son thé pour le refroidir.

— Tu penses que tu devrais le signaler ?

Stanislav s'assit un moment, regardant les sombres chevrons du plafond en écoutant le doux « tic-tac » de l'horloge.

— Tu veux du miel avec ton thé ?

Stanislav jeta un coup d'œil au messager, qui sortit de sa musette un petit pot en terre.

— Cela fait des mois que je n'en ai pas mangé.

Le garçon en versa dans le thé de Stanislav, qui le remercia d'un sourire.

Somnolent, il posa les pieds sur le bureau en buvant son thé à petites gorgées, se laissant bercer par le « tic-tac » de l'horloge. Lentement, dodelinant de la tête, il s'endormit.

Chapitre 5

Aux premières lueurs du jour, Tamuka s'approcha du campement, signalé par un feu tremblotant. Il franchit une petite butte et se retourna vers l'ouest. Aussi loin que portait le regard, la steppe était recouverte d'une immense colonne de Merkis – vingt-cinq umens, deux cent cinquante mille guerriers, une avant-garde large de huit cents mètres environ étirée sur plus de trente kilomètres. Les soldats traversaient en pataugeant les bas-fonds d'un ruisseau large et peu profond dans un bruit de tonnerre et de tempête.

Vuka, souriant avec enthousiasme, bondit à terre et monta rejoindre son père. Adossé à un arbre, Jubadi regardait passer l'armée.

Tamuka le salua en s'inclinant et s'approcha d'Hulagar.

— Tout va bien ? demanda-t-il, ôtant son heaume pour passer la main dans sa crinière.

— Le raid a rempli sa mission. Il semblerait que nous n'ayons pas été détectés pour l'instant.

— Ils nous ont surpris par le passé, dit prudemment Tamuka.

Hulagar hocha la tête.

— Je pense néanmoins que nous pourrions bien les piéger cette fois, répondit le porte-bouclier du Qar Qarth. Leurs défenses sur le fleuve sont bonnes jusqu'à l'endroit où celui-ci se divise. Elles ont été édifiées le long du bras qui tourne vers le nord. Mais, en chevauchant un jour de plus, ils n'ont plus que des postes de guet.

Tamuka hocha la tête et déboucha la gourde qu'il portait à la ceinture. Il but une longue gorgée d'eau, puis s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

— Les Aigles de Vushka ?

— Ils sont en position.

Tamuka jeta un coup d'œil à Jubadi, accroupi sur le sol et penché sur une carte étalée devant lui.

Le porte-bouclier le remercia intérieurement d'avoir repoussé la requête du Zan Qarth, qui voulait marcher avec les Vushkas. Ceux-ci, accompagnés par un régiment de Tugars, avaient chevauché à plus de trois cents kilomètres à l'ouest, partant dix jours avant la colonne principale. Quatre jours plus tôt, ils avaient abandonné leurs montures pour pénétrer dans la forêt, en suivant une piste préparée en secret durant l'hiver dans cette étendue sauvage et désolée. Aller au combat à pied était un acte indigne pour un membre du sang, et les onze mille guerriers avaient marché à une allure infernale. Mais, une fois que le flanc aurait changé de route, ils retrouveraient leurs montures.

Hulagar s'approcha pour rejoindre son Qar Qarth, suivi de Tamuka. Jubadi leva les yeux, le saluant d'un signe de tête. Celui-ci se sentit respirer plus facilement. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis le festin de la Lune, et c'était le premier signe indiquant que le mécontentement du Qar Qarth, quelle que soit sa nature, s'était dissipé. Tamuka vit Muzta sur le côté, et le Qar Qarth des Tugars lui fit signe de s'approcher.

— J'ai entendu dire que vos guerriers ont bien combattu, dit poliment Tamuka après s'être incliné profondément.

Muzta gloussa sans prétention.

— Bien sûr. La grande forêt peut vous sembler exotique, mais c'est la frontière nord de notre royaume.

Tamuka acquiesça d'un hochement de tête. Ces bois imposants lui paraissaient sombres et inquiétants, comme si leur calme sinistre était porteur d'une menace diffuse. Ils semblaient encercler le monde, et Tamuka les considérait avec mécontentement.

— Mes éclaireurs peuvent vous indiquer la position de chaque colline, chaque cours d'eau à traverser, chaque col de montagne de ce monde, et ce pour un cycle entier. Mais cinq cents mètres dans ces bois représentent pour eux un vrai mystère. Il n'y a qu'ici, et à Kyhmer, de l'autre côté du monde, que nous devons les traverser pour éviter les mers.

Muzta marqua une pause, son regard se perdant sur la steppe. Trois hivers auparavant, il avait chevauché ici même. Il s'était avancé à la tête de ses umens, prêts à balayer les Rous' en une seule journée. Muzta avait vu cela comme une distraction mineure ou un divertissement, pas une guerre. Qubata était le seul à ne pas avoir été de cet avis et, maintenant, Qubata était mort.

Quel monde de changements ! Il regarda vers l'est en s'abritant les yeux du soleil matinal. À l'horizon, il pouvait à peine discerner l'ombre floue, en forme de saucisse, d'un dirigeable qui planait dans le ciel. Il était chargé d'indiquer la position de la première ligne de tirailleurs au loin, chargée de masquer leur avancée. Une batterie de six canons passa avec fracas, leurs équipes fouettant des montures en sueur. D'autres, plus fraîches, trottaient à côté, prêtes à remplacer le premier attelage si un cheval devait s'écrouler et être confié au maître des vivres.

Deux chevaux par jour pour nourrir un régiment de mille soldats. À présent, ils abattaient leurs propres montures pour assurer la subsistance de l'armée, en attendant de pouvoir profiter des nuées de prisonniers espérées.

Tout avait tellement changé ! Il conserva une expression figée, ne révélant rien de ses sentiments.

— Vous pensez toujours à la mort ? demanda calmement Muzta.

Tamuka jeta un coup d'œil au Tugar et ne dit rien.

Un cliquetis parcourut la clairière, et Tamuka se tourna vers un cercle de Tugars qui se tenaient à côté d'une machine à fil. Une tête de bétail était assise sur le sol et regardait autour d'elle avec des yeux écarquillés de terreur.

L'un des Tugars dit quelque chose en rous', donnant un petit coup de botte à l'humain. La tête de bétail jeta un bref coup d'œil à Tamuka, et celui-ci sentit la haine monter en lui.

Leurs regards se croisèrent une brève seconde, puis l'humain plaça sa main sur la machine et commença à taper un message.

Un instant plus tard, sa tête coupée tombait sur le sol et ses jambes donnaient des coups de pied spasmodiques.

— Il nous a trahis ! dit un Tugar, d'un ton hargneux. Il a envoyé le mot « piège ».

Jubadi leva les yeux de sa carte.

— Pouvez-vous arranger ça ? demanda-t-il vivement.

Avec hésitation, le Tugar s'agenouilla près du cadavre, plaçant son poing sur le manipulateur. Il transmit un message et attendit.

Pas de réponse. Il se retourna nerveusement vers Jubadi.

— Ils doivent être au courant, chuchota-t-il.

Jubadi se leva en jurant.

— Nous ne pouvons pas attendre. Ordonnez aux Vushkas de passer à l'attaque. Nous partons !

À côté de Jubadi, un signaleur se précipita hors de la clairière en criant. Au bout de quelques secondes, un guerrier à cheval brandit une longue perche, au sommet de laquelle était suspendu un drapeau d'un rouge vif, carré, de douze pieds de côté, barré d'une bande blanche. À plusieurs kilomètres à l'est, un autre drapeau jaillit, puis un autre, plus loin, et encore un autre. L'ordre du Qar Qarth se propageait vers l'est, à travers la forêt, là où les Vushkas, dissimulés depuis longtemps, attendaient de passer à l'offensive.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Andrew.

La forme encapuchonnée se rapprocha, une mince ombre de sourire sur le visage.

— Je m'y attendais. Souvenez-vous, je vous ai suggéré qu'ils pourraient employer cette méthode, répondit Yuri.

Andrew hocha la tête de façon presque imperceptible.

— C'est agréable d'être de nouveau au grand air, dit Yuri. Respirer le vent de la steppe, l'odeur des *kargaks* en fleur.

Andrew regarda cet homme. *Kargak* devait être un mot merki. Il ne lui posa pas la question. Yuri était autant merki qu'humain.

— Ce que vous appelez « protection », je l'appelle « enfer », dit Yuri.

Andrew ne répondit pas. Yuri était un banni parmi son propre peuple. Il avait chevauché avec les Merkis et, tout en étant leur prisonnier, il avait, malgré tout, été l'un d'eux. C'était un mangeur de chair humaine, un intouchable.

Andrew s'efforça de maîtriser son propre dégoût. Il aimait à penser qu'il préférerait mourir plutôt que de se soumettre s'il se retrouvait prisonnier. Mais l'instinct de survie était puissant. Il essaya de ne pas penser à cette éventualité.

Deux jours après le retour de Yuri, quelqu'un avait tenté de le poignarder. Depuis lors, il avait été confortablement logé à la campagne, mais consigné sous surveillance.

Et, maintenant, Andrew avait besoin de lui.

— La steppe est devenue votre demeure, désormais, n'est-ce pas ?

— Vingt ans, Keane. J'ai fait le tour du monde. J'ai vu Barkth Num, le toit du monde, couvert de neige, la foudre dansant entre ses pics. J'ai vu les immenses plaines d'Ur, où l'on peut chevaucher vingt jours durant. Là-bas, le monde est si plat qu'on le croirait étendu sur une table.

» Lorsque la horde a traversé les collines de Constan, j'étais sur la plus haute colline, et j'ai contemplé leur multitude qui s'étendait aussi loin que portait le regard. J'ai chevauché dans de l'herbe si haute qu'elle dépassait ma tête – un océan vert ondulant sous la brise, parsemé des têtes de cent mille guerriers. J'ai vu les tornades, les éclats verts du coucher de soleil, le monde pris dans les glaces, et des champs de *kargaks* si rouges que le monde semblait être un tapis de pourpre.

» J'ai vu plus de choses que tout ce que vous pouvez imaginer, vous qui ne voyagez pas. J'ai vécu comme un Merki.

— Et vous avez découvert que cela vous plaisait, dit Andrew.

Yuri sourit de nouveau.

— En dehors de certaines obligations, qui n'aimerait pas cela ? Keane, chaque jour, quand vous vous réveillez, vous savez ce qui vous attend sur le pas de votre porte. Des jours qui deviennent des

mois, puis des années, et c'est toujours la même chose. J'ai oublié plus de choses que vous n'en verrez jamais.

— Et vous avez assisté aux festins.

Yuri le regarda droit dans les yeux.

— Oui.

Andrew lui retourna son regard. Qu'avait-il vraiment vu ? Comme d'habitude, Yuri affichait une expression impassible. Tout à coup, Andrew se souvint des esclaves en fuite qui traversaient les lignes sudistes. Ils affichaient la même expression ; un regard fixe et absent qui ne dévoilait aucune émotion en présence d'un homme blanc, un homme qui pouvait les commander. Yuri lui-même avait survécu ainsi, en tant que familier, en tant qu'esclave. Il avait maîtrisé tous ses sentiments, ses haines, ses amours, contemplé d'un œil vide les horreurs dont il avait été témoin. À la place, il s'était uniquement souvenu des moments qui avaient fait vibrer une corde sensible dans son cœur. Pourtant, presque tous les esclaves ressentaient une haine profonde et durable envers leurs maîtres. Presque tous. Car certains, dans cette étrange et perverse relation entre esclave et maître, en étaient arrivés à aimer leurs propriétaires.

Il observa attentivement Yuri. Était-il l'un d'eux, toujours loyal, au bout de vingt ans, envers ceux qui mangeaient la chair de ses semblables ? Était-il une taupe, comme le croyaient Hans et Kal ? Ou bien s'agissait-il seulement d'une pauvre âme tourmentée, condamnée pour ses péchés à devenir un paria des deux côtés de la barrière ?

— Vous me détestez parfois, dit Yuri avec un sourire.

Andrew ne répondit pas.

— Je comprends. La plupart du temps, je me déteste également.

Andrew détourna les yeux et regarda les lignes ennemies.

— Dites-moi ce qui va se passer, dit-il finalement, brisant le silence gênant.

— Vous voyez ce fanion, la hampe rouge avec la barre de flèche ?

— On dirait presque une croix, dit Andrew, pointant ses jumelles vers l'endroit désigné du doigt par Yuri.

— C'est l'étendard du Qar Qarth Jubadi. Vingt queues de cheval sont suspendues à la hampe, une pour chacun des sous-clans de la horde merkie. L'étendard signifie qu'il est là en personne.

Andrew hocha la tête.

— Ou, du moins, cela veut dire qu'il veut vous le faire croire.

Andrew examina Yuri, notant du coin de l'œil que son propre porte-guidon [20] brandissait l'étendard de tissu bleu orné de l'aigle représentant le grade de colonel. Le drapeau pendait mollement. Tout à coup, Andrew se demanda si laisser ses propres gens connaître sa position était, en fin de compte, une si bonne idée.

— À quoi peut-on s'attendre ensuite ?

— Même lorsqu'il est engagé dans une guerre perdue d'avance, dit Yuri, la roublardise de Jubadi est légendaire parmi les siens. Quand il n'est pas là, ils l'appellent affectueusement *« Vag Oge »*, le « Renard rusé ». Je vous ai raconté comment il a piégé et anéanti l'umen d'élite des Bantags, il y a deux ans.

Andrew hocha la tête.

— C'est son style – il aime se trouver sur le front. Sans son porte-bouclier, il serait très probablement déjà mort.

— « Porte-bouclier » ?

Yuri gloussa.

— *Pak qar numradg* se rapproche davantage du bon terme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les Merkis sont gouvernés par Jubadi, le Qarth des Qarths, ou Qar Qarth, chef des Qarths, les clans. Le porte-bouclier incarne une étrange combinaison. Il est d'une part garde du corps ; il arbore ainsi le bouclier de bronze et chevauche au côté du Qar Qarth au combat. Mais il est également chaman et conseiller. Il est le seul en mesure de s'adresser sans crainte à Jubadi. Si le Qar Qarth se montre totalement incompétent, il peut même le destituer.

— Le tuer ?

Yuri hocha la tête.

— Curieux. Il est donc aussi puissant que le Qar Qarth – d'une certaine façon, plus puissant.

— Pas exactement. Ils pensent que les porte-boucliers sont dirigés par un esprit intérieur différent, qu'ils nomment le *tu*. Cela les rend incapables de se comporter en véritables guerriers.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont formés à penser, à raisonner, à guider, mais jamais à agir directement. Ils consacrent toute leur énergie à conseiller leur Qarth.

— Le conseiller intellectuel, par conséquent inapte à la guerre, dit Andrew, gloussant doucement. Je me demande ce qu'ils penseraient d'un professeur d'histoire menant une guerre, chuchota-t-il en anglais.

Il jeta un coup d'œil à Yuri.

— Dites-moi ce que Jubadi va faire.

— Il va jouer la carte de l'inattendu. Vous en avez déjà été témoin avec l'emploi de ces pauvres bougres.

Il pointa du doigt le môle, qui était balayé par les tirs de la première ligne des fortifications pendant qu'ils discutaient.

— Ils savent que tuer les vôtres vous bouleverse et pourrait même fissurer votre fragile alliance avec Hamilcar. Ils vous contraignent à gaspiller vos munitions, en sachant que, dans le même temps, vous les aidez à abattre leurs rations.

Comme pour donner du poids à sa déclaration, une batterie de canons de quatre livres lâcha une salve. Une seconde plus tard, la rive opposée parut exploser dans une averse d'embruns et de boue, alors que s'écrasaient les obus de mitraille.

— Comme je vous l'ai déjà dit, « l'étau » est sa manœuvre favorite sur le champ de bataille. Les deux ailes chevauchent loin sur les flancs, pendant que le centre donne un coup de corne à l'ennemi et le retient ; puis les deux ailes convergent.

— Difficile à faire ici, dit Andrew.

— Souvenez-vous cependant que les Merkis sont tenus par la tradition. Leur monde, du moins tel qu'ils le voient, est un monde de changement immuable. C'est la course éternelle vers le soleil. Ils ont derrière eux les infinies générations de leurs ancêtres. Les choses étaient ainsi par le passé et il en sera toujours de même dans le futur. La tradition, et les symboles de cette tradition, représente tout pour eux.

Un obus lancé de la rive opposée passa en bourdonnant au-dessus de leurs têtes, traçant un arc de cercle paresseux qui le conduisit au maximum de sa portée. Il explosa à près de cent mètres de là.

Yuri tressaillit, l'air légèrement gêné, alors qu'Andrew demeurait immobile.

— Je n'y suis pas habitué, dit Yuri d'un air penaud.

— Personne ne l'est jamais vraiment. On apprend juste à savoir quand baisser la tête.

— C'est une manière épouvantable de faire la guerre.

— C'est la seule façon de les vaincre, répondit Andrew d'un ton brusque. Vous parliez de tradition. Utiliser l'artillerie doit leur rester en travers de la gorge.

— Ils détestent cela, dit Yuri avec un petit rire. L'année dernière, ils pensaient simplement employer des humains pour le sale boulot. Maintenant, ils doivent se salir les mains, et c'est dégradant. Pour eux, la guerre, c'est l'arc, la lance, le cimeterre, le combat contre ceux d'une caste égale. Dans une guerre, l'honneur est plus important que les conquêtes. Pour eux, mener une guerre contre du bétail était ce qu'il y avait de plus difficile à envisager.

La façon dont il avait prononcé le mot « bétail » dérangea Andrew – Yuri semblait presque le cracher, comme s'il le trouvait répugnant.

— Jubadi aime à penser que, lorsque vous serez vaincus, il pourra détruire ces armes, de la même façon que contre les Yors, il y a plus de cent cycles.

— « Les Yors » ?

— Leurs diseurs de légendes parlent d'un petit groupe qui ne ressemblait ni aux Merkis ni aux humains. Leurs armes tiraient des gerbes de lumière désintégrant littéralement tous ceux qui essayaient de se dresser contre eux. Ils furent des milliers à mourir pour tuer ces quelques créatures et, quand cela fut fait, on jeta leurs armes dans l'océan.

— Où ?

— Au-delà de Constan, dit Yuri.

Andrew hocha la tête sans rien dire.

— Nous attaqueront-ils ici avec toutes leurs forces ? demanda-t-il finalement.

Yuri sourit.

— Vous me demandez de deviner. J'étais seulement un familier. Je ne connais pas leurs plans, et cela fait des mois que je me suis échappé.

— Vous savez comment ils pensent. Vous êtes le seul homme à avoir chevauché avec eux durant un cycle entier et à être revenu pour en témoigner.

Il observa attentivement Yuri. Ils devaient encore discuter de ce qu'il envisageait désormais pour cet homme. L'idée avait commencé à se préciser peu à peu, dès l'instant où ils s'étaient rencontrés. Il se doutait de la raison de la présence de Yuri ici, du jeu dans le jeu. Andrew renonça à cette idée pour le moment, se concentrant sur une préoccupation plus urgente.

— Que vont-ils faire ?

— Ce que vous n'avez pas prévu.

— Attaquer notre flanc, comme l'a dit le général Schuder ?

— S'ils parviennent à construire ce môle, le fleuve sera pratiquement à sec sur des kilomètres. De toute façon, ils pourraient traverser directement.

Il pointa du doigt le dirigeable qui planait au-dessus de la ligne de front, tel un faucon malveillant observant sa proie. Son nez était orienté dans le sens de la brise du nord. Le bec et les yeux peints à l'avant lui conféraient une apparence froide et mauvaise.

— Avec ça, ils connaissent exactement la position de vos troupes.

Andrew hocha la tête sans répondre, maudissant intérieurement la lenteur de leurs progrès dans

ce domaine. La première nuit, Yuri lui avait dit comment les Merkis avaient profané une antique sépulture et découvert les étranges machines de leurs ancêtres, celles-là mêmes qui alimentaient maintenant les vaisseaux ennemis. Les Yors, les caveaux… Que pouvaient bien encore dissimuler ces immenses steppes ?

— Où frapperont-ils ? *Mus kala bugth Merki, org du pukark calingarn Bugglaah*.

— Éclairez ma lanterne, dit Andrew.

— Le passage des Merkis est comme le vent, la déesse de la mort moissonne leurs âmes après la bataille.

— Vous voulez dire que nous allons perdre, dit froidement Andrew.

— Keane, peu importe que vous ayez bien planifié votre affaire, ils ont fait de même, je peux vous le garantir. Ce sera peut-être ici, ce sera peut-être loin sur votre droite, mais ils viendront. Gardez également à l'esprit que les Tugars chevaucheront avec eux.

— Bizarre, n'est-ce pas ? répondit Andrew.

— Muzta est damné. Humilié, ses umens décimés, traîné comme un mendiant devant Jubadi. On lui accorde une miette de la table du festin. Mais il leur a tout raconté. Ils ont tiré profit de ses erreurs et ils sont prêts.

Andrew reprit ses jumelles et se retourna en direction de la rive sud. Une nouvelle file de prisonniers s'approchait du môle en courant. Le premier d'entre eux tomba après quelques coups de fusil seulement.

— Vous n'êtes pas d'un grand réconfort, répondit tristement Andrew, observant l'implacable massacre sur la rive opposée.

— Je ne suis pas venu ici pour ça. Et vous ne m'avez pas fait mander pour remplir cette fonction.

Andrew jeta un coup d'œil à Yuri à l'instant où celui-ci reprenait la parole.

— Vous vous doutez que vous risquez de perdre, n'est-ce pas ?

Andrew ne répondit pas.

— Je suis venu vous dire comment gagner, même si vous êtes vaincus.

Hans jura silencieusement, tâchant de se maîtriser.

— Vous voulez dire que vous vous êtes douté de quelque chose, la nuit dernière, et que vous n'avez rien fait ?

Stanislav hocha faiblement la tête.

— Et puis aujourd'hui, le mot « piège » est passé. Il y a eu un autre message ensuite, mais c'était maladroit, lent ; « Rien à signaler. » Je suis certain que ce n'était pas notre opérateur habituel.

Hans jeta un coup d'œil à Kindred, commandant du 3e corps.

— Des rapports font état de la présence de tirailleurs contournant les bois, à près de vingt-cinq kilomètres à l'est, dit Tim. Nos détachements de cavaliers se retirent depuis hier.

Hans, les yeux plissés, tira sur sa barbe rêche.

— Peut-être qu'un groupe de tirailleurs merkis a découvert cette position, dit Tim.

— Elle était bien cachée, objecta Hans.

De nombreuses années auparavant, lorsqu'il avait combattu contre les Comanches, dans la Grande Prairie, il avait appris à faire confiance à son instinct.

— Envoyez un télégramme au colonel Keane. Informez-le de mes soupçons concernant un

mouvement sur ma droite.

Le bourdonnement d'un dirigeable s'amplifia, mais il l'ignora. Kindred s'approcha de l'embrasure de la porte pour regarder à l'extérieur.

— Il porte un fanion rouge avec une bande blanche, dit calmement Kindred. Ce n'était pas le cas avant.

Hans courut jusqu'à la porte. Repoussant Tim d'un coup d'épaule, il se retrouva dans le champ de manœuvres clos du bastion.

— Kindred, sonnez l'alerte !

Hans grimpa sur le rempart et leva les yeux droit sur le dirigeable, qui volait à plusieurs centaines de mètres d'altitude, le fanion accroché à sa cabine.

Un silence étrange parut flotter sur le bastion. Puis, comme une tempête lointaine, un grondement de tonnerre menaçant descendit du nord.

Hans courut à l'endroit où l'attendait son train de commandement. La locomotive expulsait un doux panache de vapeur.

— Emmenez-moi au bastion 110 ! cria-t-il.

Son état-major sur les talons, il monta à bord de la locomotive, qui prit la direction du nord.

Il fallait qu'Andrew contienne sa colère et sa culpabilité. De toute façon, ils étaient condamnés et peut-être était-ce là leur plus grande chance. Mais cela ne l'aidait pas.

Peu à peu, les morts recouvraient le Potomac. À l'aube, on avait découvert le môle pratiquement à mi-chemin sur le fleuve, malgré l'effroyable massacre de prisonniers carthas. Même si chaque mètre franchi l'était au prix de cent morts, la jetée avançait toujours et les Merkis se gavaient, au passage, de cette surabondance de chair fraîche.

Un crépitement régulier de tirs de mousquet cascada le long de la ligne, dévorant toujours plus de balles. Un nombre croissant d'ouvriers tentait de s'enfuir mais, avec le rétrécissement du fleuve, le courant était devenu beaucoup plus fort. Les rares prisonniers qui atteignaient les flots y étaient précipités par leurs bourreaux merkis.

Durant la nuit, trois Carthas étaient parvenus à s'échapper. Deux d'entre eux avaient été tragiquement abattus par des gardes nerveux alors qu'ils tentaient de gagner leurs remparts. Le seul survivant avait indiqué que les Merkis avaient amené avec eux dix mille esclaves, se vantant de construire le môle avec leurs cadavres, si besoin était.

— Un message du général Schuder, monsieur.

Andrew prit le papier, le contempla un instant, puis le froissa et le mit dans sa poche.

— Qu'y a-t-il ? demanda Schneid.

— Vous savez, Rick, avant demain matin, vous allez avoir droit à un putain de combat ici, dit froidement Andrew avec un signe de tête vers le môle. Je veux que votre réserve d'artillerie soit positionnée ici avant le coucher du soleil.

— Qu'est-ce que Hans voulait vous dire ?

— Nous avons été attaqués sur le flanc, dit simplement Andrew. Un umen complet, peut-être. Selon nos informations, un nuage de poussière toujours plus gros arrive également de la steppe à l'ouest.

— Et ?

Andrew jeta un coup d'œil à son jeune général de corps d'armée.

— Si je libère vos divisions pour aider Hans, et que leur attaque s'avère être une feinte, nous pourrions nous retrouver totalement dépouillés ici. Et si la véritable offensive a lieu là-bas, et que je ne vous transfère pas maintenant, le flanc entier sera perdu en moins d'une journée, sans compter cette ligne.

À côté de lui, un Napoléon recula en projetant une gerbe d'obus de mitraille qui balaya une dizaine de corps sur le môle. Sur l'autre rive, une vingtaine de canons lui répondirent d'une volée. Leurs boulets de fer grondèrent dans le ciel et des panaches de boue et de rochers se soulevèrent dans une grêle mortelle, au bord du parapet, recouvrant Andrew de poussière.

Dans le ciel, un dirigeable merki effectua un piqué, son moteur bourdonnant de plus en plus fort. Andrew leva les yeux un instant. Une batterie de quatre livres montés sur chapes mobiles fit feu, ses canons pointés vers le haut. Le dirigeable commença à se stabiliser, laissant tomber un point noir bien visible. Quelques secondes plus tard, la bombe s'abattit sur la position de batterie suivante. Elle explosa dans une détonation qui fit trembler le sol et un affût de canon voltigea dans les airs. Un hurlement railleur monta du camp merki, de l'autre côté du fleuve, pendant que le vaisseau faisait demi-tour vers le sud, avec un vent de nord dans le dos.

— Les réserves attendent d'être déplacées, dit Rick. J'ai vingt trains remplis de soldats au départ de la ligne.

Andrew hocha la tête, tripotant le télégramme froissé dans sa poche. On comptait près de cent kilomètres jusqu'au bastion 110 de Hans. Une heure pour mettre les trains en route, deux heures de trajet, deux autres pour décharger et se déployer. Ils avaient répété la manœuvre une dizaine de fois. Il se retourna ; de l'autre côté du fleuve, tout juste hors de portée de l'artillerie, cinq umens au moins étaient alignés en ordre de bataille. En amont, des milliers de soldats étaient rassemblés autour des estacades de rondins, des radeaux et des bateaux remplis de cailloux. Si l'aile nord-ouest ne représentait pas la véritable offensive, le corps d'armée tout entier devrait faire demi-tour, reprendre le train et revenir ici. Seize heures de voyage épuisant pour la défense de ce front, sans parler du lendemain et de ses longues heures de combat en perspective.

Andrew vivait déjà son pire cauchemar, et ils se battaient depuis deux jours seulement. S'il commençait à faire des allers et retours à chaque crise, à vouloir engager ses précieuses réserves quand la menace n'était peut-être qu'une feinte, ils seraient condamnés.

— Pour le moment, vous restez ici, dit lentement Andrew, jetant un coup d'œil à Rick.

— Et au sujet de Hans ?

Andrew adressa un signe de tête à l'un de ses officiers d'ordonnance.

— Pat est-il déjà rentré à Souzdal ?

— Un message est arrivé. Il se trouve au quartier général de la réserve et attend les ordres.

— Bien. Apportez ce message au général O'Donald, à Souzdal. « Quittez Souzdal avec une division de troupes roums et prenez immédiatement la route pour couvrir le flanc du général Schuder, le long de la ligne du Potomac. »

L'ordonnance griffonna le message, qu'Andrew parapha, puis partit en courant.

Andrew savait qu'il enfreignait le plan consistant à garder les troupes d'O'Donald en réserve, en cas de catastrophe sur le Potomac.

— Nous manquons tout simplement d'hommes, dit-il calmement. La situation est délicate.

Il commençait à penser que peu importe le lieu – ici ou sur le Neiper – ils ne seraient jamais

assez nombreux.

Il levait les yeux vers le ciel qui s'assombrissait quand la première goutte d'eau froide frappa ses lunettes.

— Nom de Dieu, ils arrivent !

Hans regarda vers le nord, ses jumelles perçant à peine l'obscurité. Ils ressemblaient à un implacable mur de chair et d'acier avançant au pas de course. Les grondements gutturaux des Merkis tonnaient par-dessus le rugissement saccadé des mousquets et des canons qui ne cessaient de faire feu.

Les bastions 109 et 110, les deux positions sur le flanc de la ligne, avaient disparu, ensevelis par un assaut brutal et soudain. Un instant auparavant, les bois étaient silencieux, mais il avait suffi de quelques minutes pour tapisser les murs de blessés et de morts merkis. L'intérieur des bastions s'était changé en champ de ruines, alors que leurs assaillants se pressaient autour d'eux et continuaient à avancer. La ligne commença à refluer, tel un château de cartes en train de s'écrouler.

La vague en mouvement déferlait au niveau du bastion 108, le frappant à l'ouest, au nord et à l'est. À un peu moins de un kilomètre du fort, la ligne secondaire sombrait également sous les coups de boutoirs répétés des Merkis.

Hans éprouva un instant de pitié pour les hommes du fort – ils seraient tous morts dans quelques minutes. Mais ils lui permettaient de gagner un temps précieux.

Hans sortit du bastion et adressa un signe de tête à Charlie Ingrao, commandant de six batteries de réserve.

Les pièces étaient alignées, pratiquement moyeu contre moyeu, face au nord. Sur leur droite, une brigade entière, soit près de deux mille cinq cents hommes, se dressait sur un front de quatre cents mètres environ. Ils s'étaient positionnés dans la clairière taillée dans les bois, autour des fortifications désormais attaquées. C'était là toutes les troupes dont disposait Hans. Tous les bastions, du numéro 100, à l'orée de la forêt, jusqu'au numéro 80, avaient été vidés de leurs garnisons. Les soldats s'étaient entassés dans des trains de réserve pour être alignés ici. Hans n'avait laissé derrière eux que le strict minimum, soit une demi-brigade.

— Le 108 est perdu, dit doucement Ingrao, pointant du doigt le fort.

À moins de cinq cents mètres, le drapeau du régiment de Novrod tomba de son mât en voltigeant. De minuscules formes apparurent sur le côté sud du bastion, glissèrent le long des remparts, puis se mirent à courir. D'autres silhouettes, bien plus imposantes, surgirent derrière elles, et des corps dégringolèrent.

De l'autre côté du large front désormais ouvert, l'umen merki poursuivait son avancée d'un pas régulier, au milieu de bosquets épars.

Hans sauta en selle et glissa sa carabine dans son étui, tandis que les membres de son état-major enfourchaient également leurs montures. Le guidon de commandement se mit à sa hauteur. Hans jeta un coup d'œil au gamin blond.

— Tu as peur, fiston ?

Le garçon ravala sa salive et secoua la tête.

— Eh bien, moi, pour sûr j'ai peur, chuchota Hans.

— Gregory !

— Ici, monsieur !

Le jeune officier d'état-major rapprocha lentement sa monture de celle de Hans.

— Descends jusqu'à l'extrémité droite de la ligne et maintiens-la de l'autre côté de la clairière. Maintenant, bouge !

Il tendit le bras et donna une claque sur la croupe du cheval de Gregory. Le jeune homme le salua dans un sourire et partit au galop.

Hans concentra de nouveau son attention sur l'avant-garde merkie, qui fit halte un instant. Il scruta la ligne ennemie. Ils dispersaient leurs colonnes, formant un front d'attaque de plusieurs rangs de profondeur.

Ingrao, évoluant au milieu de ses batteries, se retourna pour évaluer la distance.

— Batteries, chargez les boîtes à mitraille. Mèches de quatre secondes, portée sept cents mètres !

Un chant lointain débuta, tel un angoissant cri en mode mineur, passant tour à tour de l'aigu au grave. Les guerriers se balançaient d'avant en arrière, et le chant gagna en puissance, contrebalancé par leurs piétinements cadencés, qui grondaient sur le champ de bataille. Hans sentit un frisson lui courir dans le dos.

— Batteries, feu !

Vingt-quatre canons reculèrent et, quelques secondes plus tard, une constellation d'obus fleurit au-dessus de la ligne ennemie. Des corps s'écroulèrent et le chant redoubla de puissance.

— Rechargez ! Boîtes à mitraille, mêmes mèches !

Quatre guerriers à cheval apparurent devant la ligne ennemie et se dressèrent sur leurs étriers, le chef brandissant un cimeterre à la lame étincelante. Derrière lui, les trois autres cavaliers levèrent des étendards rouges, puis les tinrent à l'horizontale.

Comme guidé par une seule main, le front merki avança.

— Batteries, feu !

D'autres corps s'effondrèrent.

— Rechargez ! Boîtes à mitraille, mèches de trois secondes !

Le tonnerre du chant commença à se fondre en un seul mot.

— Vushka ! Vushka !

Hans sentit sa gorge se serrer. Les services de renseignements carthas avaient évoqué les « Aigles de Vushka », la garde d'élite de la horde merkie. Les affrontaient-ils à présent ?

— Batteries, feu !

Les porte-étendards décrivirent des cercles au-dessus de leur tête, puis inclinèrent leurs drapeaux à quarante-cinq degrés. La ligne merkie se mit à courir à petites foulées.

— Rechargez ! Boîtes à mitraille, mèches de deux secondes !

— Vushka ! Vushka !

Hans sortit une carotte de tabac et, d'un coup de dent, en arracha un morceau. Tout en mâchant frénétiquement, il tendit la chique à Charlie, qui en prit un bout et la rendit à l'adjudant-chef.

— Batteries, feu !

Des déchirures béantes s'ouvrirent dans la ligne ennemie. Mais elles furent rapidement comblées, alors que la formation merkie s'alignait sur la droite.

— Des professionnels, dit Charlie d'un ton hargneux, levant les yeux vers Hans. Ils savent ce qu'ils font, comme l'infanterie des confédérés. Ce ne sont pas des Tugars.

Les porte-étendards se dressèrent sur leurs étriers, maintenant les fanions au-dessus de leurs

têtes. Ils les firent tournoyer, puis les soulevèrent à la verticale.

— *Vushka Hush da gu Merki !*

La ligne merkie opta pour le pas de charge, tout en conservant un alignement parfait. Chacune de leurs enjambées couvrait plus de quatre mètres. Le tonnerre de leur progression était pareil au rugissement de l'océan se brisant sur un rivage encerclé de rochers.

— Batteries, chargez les obus de mitraille !

Hans donna un petit coup de talon à son cheval et se déplaça le long de la ligne.

— Doucement les gars, doucement !

Les batteries tirèrent des boîtes à mitraille en étain ; deux mille balles de fer avalèrent la distance les séparant de la ligne merkie. Il y eut des jets de boue, des chutes, des hennissements de chevaux affolés.

— Batteries, choisissez votre cible ! Feu à volonté ! Obus de mitraille !

— Préparez-vous !

Deux mille cinq cents soldats se mirent au port d'armes.

— Vushka ! Vushka !

Hans jeta un coup d'œil au porte-guidon. Le gamin, les yeux écarquillés de terreur, regardait fixement la charge qui leur fonçait droit dessus. Ses lèvres récitaient une prière silencieuse.

Hans se pencha, crachant un jet de chique sur le sol. Il ôta la carabine de son épaule, puis arma le chien.

— Réglez la portée à trois cents mètres !

Les soldats de la longue ligne d'infanterie relevèrent leurs œilletons.

— En joue !

Il y eut le bruit rassurant du contact des mains sur les canons, du cliquetis du matériel, des tubes d'acier bruni luisant dans la bruine alors que l'on ajustait la visée. Les baïonnettes, au bout des fusils, étaient pointées vers le bas.

— Premier rang uniquement !

— Vushka !

— Feu !

Un nuage de feu et de fumée se déploya. La ligne ennemie vacilla et des dizaines de guerriers tombèrent. Mais elle poursuivit sa course, sans la moindre hésitation.

Des milliers de bras se saisirent des refouloirs et s'agitèrent en rythme, enfournant sans ménagement de nouvelles balles dans les canons.

— Deuxième rang, feu !

Une nouvelle volée déchiqueta la ligne merkie et d'autres corps s'effondrèrent.

— Distance, cent quatre-vingts mètres.

Hans observait la scène en silence. La tempête progressait et semblait irrésistible. Il pouvait sentir grandir la peur, s'installer la tension.

— Premier rang, feu !

La ligne merkie chancela, comme si elle avait percuté un mur. À sa gauche, les batteries continuèrent à la marteler de leurs charges mortelles. Les obus de mitraille soulevaient des vagues de boue en s'écrasant contre les corps de leurs ennemis. La ligne merkie ralentit, puis se reprit et poursuivit son avancée.

— Visez bas, les gars ! cria Hans, incapable de contenir son vieil instinct d'adjudant-chef, qui

revenait au galop.

Voir un gamin avec un viseur toujours réglé à trois cents mètres lui donnait envie de mettre pied à terre pour lui arracher le fusil des mains.

— Je suis un général, bon sang, marmonna-t-il pour lui-même.

La charge s'enfonça.

— Vushka ! Vushka !

— Deuxième rangée, feu !

Ce tir, à moins de cent mètres de distance, eut un impact dévastateur et se répercuta sur toute la ligne. Les guerriers merkis s'écroulèrent dans un enchevêtrement de centaines de corps.

— Choisissez votre cible ! Feu à volonté !

Miraculeusement, le commandant des Vushkas et l'un de ses porte-étendards étaient toujours debout. Le premier parcourut la ligne à toute allure en agitant son épée, tandis que le second braquait de nouveau son fanion sur la ligne des Vushkas.

La charge s'arrêta, et Hans observa en silence des milliers d'arcs se dresser.

Le crépitement régulier des tirs atteignit son paroxysme et les Merkis continuèrent à tomber. Hans s'agita et visa le commandant des Vushkas. Il pressa la détente de sa carabine. Le cheval du Merki se cabra, manquant de se retourner, puis s'effondra.

— J'ai la vue qui baisse, grommela Hans en armant sa Sharps et en glissant une autre balle à l'intérieur.

Soudainement, le ciel s'assombrit, le soleil masqué par une grêle sifflante de flèches. Des hommes s'effondrèrent, reculant en chancelant sous l'impact. Des hurlements aigus déchirèrent l'air ; en un instant, une forêt de milliers de flèches de plus de un mètre de long parut sortir de terre.

Un autre nuage de projectiles s'éleva, encore plus haut, émergeant de l'arrière de la ligne de charge merkie.

Un deuxième rang derrière le premier, réalisa Hans. *Ils sont sacrément plus malins que je le pensais*.

Le nuage sembla faire du surplace en plein ciel, puis descendit en vrombissant. Ils avaient visé légèrement trop loin, et la majorité des traits retomba derrière les forces rous', à trente mètres ou plus.

À près de soixante-dix mètres de distance, on s'était engagé dans de mortels échanges de coups de feu. L'ennemi était pratiquement invisible au milieu des tourbillons de fumée. Les pièces d'artillerie reculaient en déchirant la tourbe et les chevaux blessés hennissaient. Les canonniers libérèrent les bêtes suppliciées des attelages les reliant aux caissons de munitions. Un courant ininterrompu de blessés se déversait vers l'arrière-garde.

Une autre averse de mort s'éleva, plana, puis redescendit en piqué pour encadrer cette fois la ligne de volée. Des traits épais épinglèrent les hommes au sol.

Hans allait et venait le long de la ligne. Il évaluait ses forces en observant ses hommes. Il s'agissait de régiments de vétérans, formés lors de la première guerre contre les Tugars et armés des fusils Springfield les plus modernes. C'était une démonstration d'orgueil – ils n'étaient pas disposés à céder, sachant que fuir maintenant les condamnerait à une mort certaine.

Des trous s'ouvraient dans la ligne. Par endroits, des serre-files garnissaient le double rang sur une seule rangée, pendant que des officiers subalternes, sur le flanc de chacun des cinq régiments, s'assuraient qu'un interstice dangereux ne s'ouvrait pas entre deux unités.

Deux canons de quatre livres par régiment martelaient leurs ennemis. Comparés au rugissement caverneux des Napoléons de douze livres, leurs tirs faisaient des bruits de casseroles.

À l'avant, le feu s'estompa soudain. Dressé sur ses étriers, Hans contemplait la fumée. Une acclamation décousue commença à monter. Alors que le nuage se dissipait, il vit l'ennemi se replier en laissant derrière lui une ligne droite de morts empilés à moins de cinquante mètres.

— Général Schuder !

Hans se retourna et vit un coursier revenir au galop de l'arrière-garde, chevauchant en direction des batteries d'Ingrao.

Hans regarda autour de lui et constata que son guidon n'était pas là. Le garçon était allongé à proximité, une flèche de quatre pieds de long enfoncée dans la poitrine, mais l'étendard toujours fermement serré dans la main.

Hans fit signe à l'un de ses assistants de rattraper le messager.

— Ils reviennent !

Une seconde formation commença à déferler, au pas de course, de la ligne de retraite.

— Vushka ! Vushka !

— Parez à faire feu ! Tirez à cent mètres ! Premier rang, présentez armes !

Le messager s'approcha au galop.

— De la part du général Kindred, monsieur, cria-t-il, ramenant sa monture au pas à côté de Hans.

Le temps d'un bref battement, celui-ci sentit son cœur se serrer. De nouveau cette douleur lancinante, qu'il repoussa.

— Pas maintenant, ne me dérange pas maintenant, chuchota-t-il pour lui-même.

— Monsieur, les Merkis, la horde, sortent des bois.

— Combien ?

Le garçon le regardait avec des yeux écarquillés.

Hans vit la feuille de papier qu'il tenait fermement et l'attrapa.

« Hans. Une dense formation merkie de plusieurs kilomètres de profondeur avance depuis l'ouest, le long de la lisière de la forêt. Il semblerait que ce soit la horde tout entière. Nous frappera dans l'heure, près du bastion 90. Doutons de pouvoir tenir. Kindred. »

— Feu !

Surprise par l'explosion, sa monture fit un écart. Il regarda de nouveau la ligne merkie. Cette fois, ils arrivaient droit sur eux, cimeterres tirés, arcs en bandoulière.

— Choisissez vos cibles ! Feu à volonté !

Il s'agirait d'un combat au corps à corps. La volée avait créé des trous béants, mais les Merkis continuaient à avancer, bondissant par-dessus les victimes. Leur formation commença à se désagréger lorsque les plus courageux et les plus rapides d'entre eux se ruèrent en avant, épées étincelantes au poing.

— Chargez les doubles obus de mitraille !

Hans se retourna vers sa ligne. *Murphy*.

— Où est Murphy ?

— Mort, monsieur.

Un officier d'ordonnance pointa du doigt le commandant de division étendu sur le sol, plusieurs membres de son état-major agenouillés autour de lui.

Hans éperonna sa monture, retournant au galop vers la batterie regroupée.

— Ingrao.

Le petit artilleur à la voix douce leva les yeux.

— Faites feu quand ils seront sur nous ! rugit-il avant de courir rejoindre Hans.

— C'est vous qui commandez ici, Charlie. Murphy est mort. Envoyez un coursier à Gregory, dites-lui de prendre la tête de la division, cria Hans. Il faut que vous teniez, mais soyez prêt à vous retirer si vous en recevez l'ordre !

Sans se donner la peine de lui rendre son salut, Hans lança sa monture dans une demi-volte, puis regarda en arrière.

Le mur s'écroula. La batterie de canons fit feu et la charge qui se trouvait à moins de dix mètres se désintégra. Des corps, des têtes, des membres merkis furent soulevés dans les airs. Les rares survivants reculèrent en chancelant. Les canonniers brandirent leurs revolvers et firent feu à bout portant.

Un fracas sourd et puissant – acier contre acier, acier contre chair – balaya la ligne d'infanterie, qui, à certains endroits, vacilla et se brisa net. Une grande partie de la première vague merkie se jeta en avant, sans ralentir, s'empalant sur les baïonnettes, s'abattant de tout son poids sur les défenseurs. Ceux qui suivaient bondirent, leurs épées étincelantes à la main.

— Guidon !

— Ici, monsieur !

Un autre gosse avait pris la place du précédent. Il n'avait pas connu l'autre, dont le cadavre était maintenant anonyme.

— Suis-moi, petit !

Il éperonna sa monture et traversa le champ de bataille au galop, retournant à la voie de garage où l'attendait son train de commandement.

— Tout a marché comme prévu, déclara Vuka, partant d'un rire triomphal.

Il ramena son cheval au pas et fit signe à un serviteur de lui fournir une monture fraîche pour la charge. À son tour, Tamuka fit ralentir la sienne, ôtant son heaume pour essuyer la sueur de son front. Un autre serviteur du Zan Qarth lui lança une outre d'eau, et Tamuka apaisa la sécheresse de sa bouche.

Sortant de son étui l'une de leurs rares paires de jumelles, Tamuka scruta les positions ennemies, de l'autre côté du courant. Les remparts semblaient presque sans défense, exactement comme l'avaient indiqué les dirigeables planant au-dessus de la ligne adverse. L'appareil était parti maintenant. La tempête qui se levait au nord lui avait fait rebrousser chemin dans la direction opposée. Il s'en était fallu de peu – deux ou trois heures – pour que le signal n'ait pu être transmis aux Vushkas. Les ancêtres les surveillaient, endiguant le mauvais temps, et il marmonna une silencieuse prière de remerciements.

Le bétail avait mordu à l'hameçon, obliquant vers le nord pour engager le combat avec les Vushkas. Ce franchissement leur vaudrait assurément des pertes, mais la ligne était aussi mince qu'une coquille d'œuf pourri. Une forte poussée et les Merkis traverseraient en force. Ils seraient alors en mesure de faire demi-tour vers le sud et de pénétrer les arrières de la ligne fortifiée ennemie.

L'immense colonne de la horde commença à se disperser pour se mettre en formation, prête à présenter un front large d'un umen, balayant une distance de plus de trois kilomètres. La colonne des forces en réserve s'avancerait ensuite pour exploiter la brèche.

Tamuka lança l'outre à Vuka, qui montait un nouveau cheval. Le Zan Qarth se pencha en arrière, l'eau cascadant dans sa gorge et courant sur son armure.

Tamuka ne dit rien. L'eau était le présent de Narg pour donner vie au monde. Même si un fleuve coulait à deux kilomètres d'ici, il était mal venu de la gaspiller.

Vuka dégaina son sabre. Il fit rapidement tourner sa monture, puis il s'inclina vers l'ouest pour saluer ses aïeuls et leur faire signe d'assister à ce qu'il allait accomplir.

Tamuka sentit un frisson de mépris le parcourir. Le frère qu'il avait assassiné baissait-il les yeux sur lui à présent, le maudissait-il ? Vuka était-il si impitoyable, si aveugle, qu'il ne s'en souciait pas ? N'éprouvait-il aucune culpabilité, aucune peur, après ce qu'il avait fait ?

Leurs regards se croisèrent une seconde.

— Qu'est-ce qui te trouble, porte-bouclier ?

Une trace presque impalpable de défi moqueur affleurait dans la voix de Vuka. Parmi leurs compagnons, plus d'un se détourna de leurs bavardages excités pour écouter.

Tamuka sourit.

— Je suis prêt à chevaucher à votre côté, mon seigneur. Mon bouclier et ma vie vous protègent, répondit Tamuka, sans aucune trace de sarcasme pour trahir son mépris.

Il se souvenait comment Vuka l'avait observé craintivement après le fiasco de Roum, terrifié à l'idée que le porte-bouclier soit devenu l'*Incataga*, le messager de la mort du Qar Qarth, chargé de supprimer un héritier indigne de régner. Mais, à présent, il était en sécurité en tant qu'unique héritier légitime, le seul à pouvoir succéder à Jubadi.

— Alors, trempons nos lames, rit Vuka en agitant son cimeterre.

La pointe de celui-ci siffla sous les yeux de Tamuka, mais le porte-bouclier demeura immobile, se refusant à blêmir.

— Le Qar Qarth a ordonné que l'umen des Kavhags avance sous le commandement de leur Qarth, pas sous le vôtre, dit doucement Tamuka.

Vuka serra brutalement la bride de sa monture, passant en revue ses compagnons.

— Le sang ne doit pas risquer une balle perdue de la part d'un humain tapi dans un trou ; une telle mort ne serait guère glorieuse.

— Et s'attarder ici l'est encore moins, répliqua hargneusement Vuka.

— Ce sont ses mots, mon seigneur, pas les miens. Le Qar Qarth lui-même ne fera pas partie de l'avant-garde. Ce n'est rien d'autre que le premier engagement – de nombreuses batailles sont à venir. Il serait dommage de les manquer parce qu'une tête de bétail vous aurait abattu avant même que la guerre ait commencé.

Vuka détourna sa monture.

Un régiment après l'autre, l'umen kavhag passait devant eux au galop. Ils firent demi-tour vers le sud-est et rentrèrent dans les rangs sur la droite, prolongeant ainsi la ligne vers l'extérieur. Des messagers montant des chevaux couverts d'écume multipliaient les allées et venues, des hampes de signalisation attachées dans le dos. Les drapeaux flottant à leur sommet indiquaient qui les dépêchaient et qui ils recherchaient. Ceux portant le drapeau doré du Qar Qarth chevauchaient des montures au pelage blanc, lisse et brillant. Il s'agissait des chevaux les plus rapides de la horde, élevés pour leur beauté et leur vitesse.

Les porteurs de fanions rouges prirent position devant l'umen kavhag. De larges drapeaux de la même couleur étaient attachés à des hampes posées sur le sol. Des guerriers, jeunes ou grisonnants,

se déplaçaient le long des lignes. Ils amenaient des chapelets de montures fraîches ou quittaient le front pour conduire les chevaux épuisés dans la vaste steppe, au sud. Là, on les ferait paître et se reposer après l'exténuante chevauchée forcée entamée le soir précédent.

Tamuka s'imprégna de tout cela ; l'immense organisation, la précision des mouvements, jusqu'au nombre de flèches dans le carquois de chaque guerrier et la pierre à aiguiser dans leurs sacs. Des mois de planification se concrétisaient enfin. Une nouvelle fois, il ressentit l'agitation du *ka*, l'esprit du guerrier, qui s'infiltrait dans son âme, alors que le pouvoir de la horde merkie tonnait sur la steppe. Même dans le cadre d'une guerre contre du bétail, cet immense panorama de force brute avait quelque chose de glorieux.

Il régla la mise au point de ses jumelles sur une butte située à près de deux kilomètres. Jubadi était assis au sommet de la colline, ses guerriers muets encerclant cette position. Des dizaines d'assistants, de messagers, de commandants d'umens, de chamans, mais aussi des joueurs de narga, de tambour, et ses compagnons d'armes, avaient pris position autour de lui, centre du pouvoir.

Vuka avait délibérément choisi de ne pas s'aligner avec les siens pour l'instant. Tamuka savait pourquoi ; la présence du Qar Qarth le condamnait au rôle de second. Il pouvait voir Muzta se tenir derrière Jubadi, le chef maudit, accompagné seulement d'une maigre escorte, ses deux umens loin à l'arrière. Ils ne pourraient pas se vanter de la première victoire, de la rupture de la ligne ennemie.

Tamuka changea de position et son armure de cuir craqua. Son bouclier de bronze pesait lourd sur son dos. Ce n'était pas au *tu*, l'esprit du porteur, de s'exprimer en cet instant. C'était le moment de la passion. Il s'efforça de retrouver la maîtrise de ses sentiments.

— *Merki Gor Riva Marc* ! (« Qui chevauche ainsi avec les Merkis ? »)

Un unique chante-guerre interpella la longue ligne de guerriers dressés sur leurs étriers.

La ligne s'ébroua et, tous ensemble, ils élevèrent la voix.

— *Navhag vug darg* ! (« Nous sommes les Navhags ! »)

Le clan entonna, en basse-contre, une réponse qui gronda tels leurs nargas gutturaux. Une fois le rythme du chant établi, d'autres voix entreprirent de tisser un contrepoint, certaines glissant dans les aigus.

Les chante-guerre posèrent de nouveau la question, et l'umen répliqua en rugissant. La cadence s'accéléra peu à peu, question et réponse se succédant de plus en plus rapidement. Des joueurs de tambour marquaient la mesure d'un battement régulier, réglé sur celui d'un cœur. Leurs énormes timbales en peau humaine étaient sanglées sur le dos de leurs montures. Les nargas, les joueurs de cor, à cheval eux aussi, soulevèrent leurs trompettes longues de près de cinq mètres, poussant une note stridente et dissonante, qui grinça dans l'air. Tamuka sentit les poils de son cou se hérisser, son pouls s'ajuster sur celui des tambours. Ceux-ci accéléraient le rythme de façon presque imperceptible.

Les porte-totems prirent position devant chaque régiment. Des récipients fumants, sculptés dans des crânes humains, laissaient s'échapper des volutes bleu vert. L'encens s'élevait dans la brise pour réveiller les ancêtres qui auraient pu encore sommeiller.

Un fanion doré, surmonté d'un drapeau rouge, se dressa sur la position occupée par Jubadi. D'autres drapeaux rouges furent ensuite hissés sur toute la longueur de la ligne des régiments navhags.

— Navhag, Navhag, Navhag !

Les fanions rouges s'abaissèrent, tendus en biais. Les porteurs faisaient tournoyer leurs couleurs

en cercles étroits. Dix mille cimeterres jaillirent comme l'éclair et se dressèrent bien haut, comme si un rideau d'acier poli s'était matérialisé par magie.

Les Navhags firent avancer leurs montures au pas, en scandant le nom de leur clan. Les tambours maintenaient la cadence, les cors trompetaient, et des nuages de fumée s'allongeaient derrière les porteurs de totems.

Vuka fit faire demi-tour à sa monture, dégaina son sabre et le brandit.

— Laisse-nous nous abreuver de sang ! rugit-il, éperonnant l'animal.

Jurant silencieusement, Tamuka se saisit de son bouclier, tout en jouant des éperons. Le cheval bondit en avant. Et, alors même qu'il maudissait la folle bravade de celui dont il avait la charge, il le remercia intérieurement pour cette sortie qui lui permettrait de tuer du bétail.

Hans passa en revue ses assistants, réunis à côté de la voiture de commandement.

— Vous avez reçu vos ordres – maintenant, bougez-vous !

Une dizaine de messagers partit au galop.

— Les voilà, déclara Kindred.

Hans regarda vers l'ouest. Le soleil, bas dans le ciel, apparut brièvement à travers les nuages d'orage, le forçant à plisser les yeux.

Il baissa le regard sur l'immense ligne merkie qui s'était mise en marche.

Deux fichus régiments pour couvrir un front de près de dix kilomètres. Avec une brigade de plus, il aurait pu tenir.

Ahanant, Tim se pencha sur l'encolure de son cheval. Il toussait fortement et respirait à grand-peine.

— Foutu asthme… Il faut que je fasse une crise en un moment pareil, fit-il en haletant.

— Nous ferions mieux d'y aller, dit brusquement Hans. Il n'y a pas grand-chose de plus à faire ici.

Tim sortit son revolver de son étui. Il l'arma à moitié et fit tourner le barillet pour vérifier s'il était chargé.

— Je pense que je vais rester un peu, dit Tim d'une voix pantelante.

— Vous êtes un général de corps d'armée, grogna Hans d'un ton irrité. Ce n'est pas le moment de jouer les héros.

— Vous savez, je viens juste d'ordonner à un millier de gars de rester ici, répondit Tim. Et je sais qu'il n'y en aura pas un pour survivre à ça.

Il recommença à tousser.

— Saleté de pollen… J'ai toujours dit qu'il me tuerait.

Il jeta un coup d'œil à Hans et lui tendit la main.

— Navhag !

Hans leva les yeux. La ligne ennemie était passée au petit galop en atteignant les larges bas-fonds du Potomac. Ici, le fleuve ressemblait davantage à un ruisseau. La seule batterie de quatre livres située sur le front entra en action, tandis que chaque soldat se lançait dans ses premiers tirs longue distance.

— J'ai décidé de livrer bataille, dit Tim. Faites attention à vous, mon adjudant. Je pense que nous allons tous devoir choisir le lieu de notre dernier combat. Et je crois que je suis tout bonnement

fatigué de lutter.

Hans empoigna la main de Tim et la serra fermement.

Dans le dos de celui-ci, quelques officiers d'état-major et le porte-guidon regardaient nerveusement autour d'eux, sachant ce que cette décision impliquait. Mais ils demeurèrent silencieux.

Tim libéra sa main. Il se pencha et tapota la locomotive alors que sa monture exécutait un demi-tour pour repartir vers le front.

— Maintenant, foutez le camp et sauvez mes hommes !

Hans regarda Tim descendre la pente au petit galop, droit sur les Merkis.

Le mécanicien, qui était resté à l'écart, leva les yeux vers Hans.

— Ramenez-nous au bastion 100, grommela Hans, tentant de dissimuler l'émotion qui lui nouait la gorge.

Le mécanicien salua et repartit en courant vers sa cabine. Quelques secondes plus tard, le train démarra en tanguant et s'en retourna vers le nord, là où Ingrao affrontait toujours les Vushkas. Une fois que cette position tomberait, c'en serait fini de la ligne – tous ceux au nord du bastion 100, soit plus de deux divisions, se retrouveraient coupés du reste de l'armée, plus au sud. La ligne du Potomac serait perdue.

Il redressa sa carabine et tira une balle – un acte qu'il savait puéril, tout comme l'étaient ses larmes d'humiliation et de rage.

— Nous pouvons nous attendre à les voir frapper dans la nuit, dit Andrew, passant en revue son état-major. Je veux cinquante canons balayant ce franchissement après le coucher du soleil. Et maintenez-les en activité jusqu'à l'aube.

— Cela va faire près de dix mille obus tirés d'ici là, coupa Yevgeni, le commandant du corps d'artillerie. Nous allons devoir piocher dans nos réserves alors que la guerre n'a commencé que depuis trois jours.

— Les Merkis s'empiffreront des restes, dit froidement un jeune assistant, qui se leva un instant pour regarder par-dessus le mur du rempart.

L'officier recula en chancelant, se retourna mollement et s'effondra sans un mot. Andrew jeta un coup d'œil au soldat mort, qui, à peine quelques secondes plus tôt, venait d'émettre un commentaire acerbe. Les pertes étaient devenues un lent mais exaspérant gâchis, alors que les canons merkis, de l'autre côté du fleuve, entretenaient un barrage régulier de mitraille et de shrapnel.

Andrew détourna les yeux comme l'on tirait le corps à l'écart.

— Monsieur, vous avez besoin de repos, hasarda un assistant.

Andrew hocha la tête avec raideur. Il était debout depuis la veille, à l'aube. La nuit tomberait dans deux ou trois heures. Il devait dormir un peu.

Sans un mot, Andrew se détourna des remparts. Il quitta le bastion et rentra dans ses quartiers à pied, sans se soucier des obus qui éclataient dans le ciel.

La sonnerie d'une cloche annonça l'arrivée d'un train, protégé par la ligne secondaire. Les nuages de vapeur et de fumée se détachaient derrière les remparts.

Un dirigeable merki, luttant contre le vent grandissant et les nuages bas, faisait demi-tour après une tentative de bombardement ratée. Il filait dans le ciel, poussé par un fort vent arrière, s'en retournant à la protection de son hangar, quelque part au-delà des collines de la Shenandoah.

Andrew pénétra dans son quartier général et s'allongea en grognant sur son lit de camp.

— Andrew ?

Surpris, il se redressa. Kathleen se tenait dans les ténèbres.

Elle s'avança, un sourire soucieux sur le visage.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici, bon sang ? fit-il sèchement.

— Quel merveilleux accueil, répliqua-t-elle, s'asseyant à son côté.

Ses mains frôlèrent ses joues, puis repoussèrent la tignasse d'un blond pâle, parsemée de mèches grises, qui lui tombait sur le front.

Il se pencha et l'embrassa délicatement. Andrew se tendit en entendant un puissant coup de tonnerre. Quelques secondes plus tard, le shrapnel plut sur la cabane.

— Je suis venue avec le train-hôpital en tant que médecin en charge, dit-elle doucement. C'est Emil qui m'a envoyée.

— Quel foutu imbécile, répondit Andrew. Il y a quelque chose qu'on appelle « une guerre » ici.

— Je peux prendre soin de moi-même.

— Et Maddie ?

— Elle est avec Ludmilla pour la journée.

Andrew se laissa attendrir, sachant qu'il était inutile de se disputer avec elle au sujet de la place adéquate des femmes en temps de guerre. De telles subtilités auraient pu avoir cours aux États-Unis, mais il était maintenant question d'une nation en guerre pour sa survie même. Les risques étaient identiques pour tout le monde. Qui était-il pour ordonner à sa femme de se cacher ?

— Cela devient difficile ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête avec raideur.

— Je n'ai jamais envisagé un môle. C'était tellement évident, mais je n'ai pourtant jamais anticipé la situation. Que Dieu me vienne en aide, j'ai sans doute vu dix mille Carthas mourir là-dehors. Le fleuve est rouge de leur sang. Les Merkis ont également massacré des milliers de fuyards. Nous dépensons des tonnes de munitions pour tuer les nôtres.

Sa voix faiblit. Il se sentait déjà épuisé par ce dont il avait été témoin.

Dans la pièce à côté, Andrew entendit la clé du télégraphe commencer à bourdonner, et Kathleen le sentit se raidir.

Il se mit péniblement debout.

Elle le regarda avec circonspection. Il était différent – ses réactions semblaient crispées, forcées, et ce n'était pas seulement à cause du manque de sommeil. Elle se souvint de lui, à l'époque de la guerre contre les Tugars, quand il pressentait la défaite. Il les avait pourtant défiés avec fureur, jusqu'au bout, conduisant finalement Rous' à la victoire. Cette fois, il y avait quelque chose de changé. Elle le regarda dans les yeux et découvrit enfin de quoi il s'agissait ; Andrew avait peur.

Le télégraphiste sortit en trombe de la pièce, blême.

— C'est Hans, dit Andrew, la voix réduite à un murmure.

Le télégraphiste plaça le message sous ses yeux, ajusta ses lunettes, et lut d'une voix tremblante.

« Message du général Schuder. Le front a cédé entre les bastions 85 et 90. Nombre d'umens estimé à plus de vingt. Recommande l'abandon de toute la ligne du Potomac. Avons besoin de trains pour évacuer deux divisions du bastion 100. Route pour Souzdal probablement coupée avant l'aube. »

Stupéfait, Andrew se détourna, faisant signe au messager de la mort de quitter la pièce.

Les yeux écarquillés, Andrew se retourna vers Kathleen.

— Mon Dieu, chuchota-t-il. Ils nous ont vaincus en seulement trois jours.

Elle demeura silencieuse.

— Une année de préparatifs pour les combattre et les contenir ici, et ils pénètrent nos défenses exactement comme le redoutait Hans. Je n'ai pas su le voir venir.

Il s'approcha de la table à cartes et traça du doigt les contours de la percée en secouant la tête sans mot dire.

Il frappa le bois de ses poings.

— Qu'ils soient tous maudits !

Elle entendit sa voix trembler.

Kathleen se leva et alla de l'autre côté de la table.

— S'ils t'ont déjà brisé, dit-elle, la froideur perçant dans sa voix, alors je pourrais aussi bien rentrer à Souzdal, étouffer Maddie, puis me trancher la gorge.

Surpris, il leva les yeux.

— Que cela te plaise ou pas, la situation repose sur tes épaules, Andrew Keane.

— J'ai planifié un désastre. J'ai foncé, tête baissée, exactement là où ils le voulaient, en croyant que nous pourrions les contenir à la frontière. Mais nous n'avons jamais eu assez d'hommes. Nous étions trop peu nombreux, et j'aurais dû m'en rendre compte. Ces foutus dirigeables peuvent nous observer comme des faucons, ils savent tout de nous alors que nous ne savons rien à leur sujet. J'aurais dû…

— Tu aurais dû et tu ne l'as pas fait, répliqua vivement Kathleen.

Il la regarda froidement.

— Nous avons fait de notre mieux pour l'instant, mais ce n'est pas encore fini, affirma Kathleen d'un ton légèrement radouci.

Il tenta vainement de sourire.

— Tu sais, chuchota-t-il tristement, je n'ai pas peur de mourir, Kathleen. Je pourrais presque voir ça comme un soulagement.

Il détourna le regard. La cabane fut ébranlée par une volée d'artillerie nourrie.

— C'est survivre à cela, devoir faire la guerre encore et encore, apparemment pour toujours. Bon Dieu, j'en ai ras le bol. J'ai perdu aujourd'hui. Des milliers de garçons qui me faisaient confiance sont morts, ou mourront avant demain matin.

— La guerre vient seulement de commencer, dit-elle doucement. Beaucoup d'autres vont perdre la vie, même si nous l'emportons. Mais, si tu manques à tes engagements, Andrew, Rous' disparaîtra à coup sûr.

Elle contourna la table et lui prit la main avec une douceur surprenante après son éclat de colère.

— Je dois rentrer pour accompagner les blessés. Le reste dépend de toi, mon amour.

Un instant, elle le regarda dans les yeux, comme si elle cherchait ce qui avait changé, ce qu'il avait perdu. La première fois qu'elle l'avait vu, allongé dans le carré des officiers de l'*Ogunquit*, il dormait. Elle se souvint de son corps mince et frêle, de ses traits juvéniles emplis de douleur. Il avait déjà craqué à l'époque, après trois longues années de guerre civile. Ce nouveau conflit allait-il l'achever ?

Elle s'était juré de ne jamais épouser un soldat, pas après avoir perdu son fiancé à Bull Run [21]. « Ma très chère Kathleen », avait commencé sa lettre, « si tes yeux aimants devaient lire ces mots, alors cela voudrait dire que nous ne nous reverrons plus jamais. »

Cette disparition l'avait pratiquement anéantie. Pourtant, elle en était finalement venue à aimer cet homme doux, fort, et maintenant effrayé. Elle l'aimait même encore plus à cause de cette peur, née du terrible fardeau qu'il portait depuis bien trop longtemps, lui qui rêvait de liberté pour le monde entier. D'une manière ou d'une autre, elle devait à présent déverser son âme en lui, pour renforcer cette détermination en train de se briser comme du verre fêlé.

— Même si nous devions tous les deux mourir, chuchota-t-elle, il y aurait toujours Maddie. Que deviendra-t-elle si tu perds ?

Il parut tressaillir à la mention de son nom.

— Serre-la dans tes bras pour moi, dit Andrew.

Il embrassa délicatement Kathleen sur les lèvres et recula, sa main droite tâtonnant pour ajuster son uniforme. Elle se força à sourire. De nouveau, elle fut envahie par la peur de ne jamais savoir si un au revoir ne se changerait pas en adieu.

Andrew lui fit un signe de tête nerveux. Il se détourna lorsqu'elle sortit de la cabane, honteux qu'elle puisse voir les larmes qui embuaient son regard. Il resta seul de longues minutes, sachant que de l'autre côté de la porte d'entrée, à quelques mètres à peine, des dizaines d'hommes attendaient de recevoir ses ordres.

Son ami le plus proche était en train de se battre avec la dernière énergie, pour leur survie à tous, à moins de cent kilomètres de là. Il revint près de la carte et traça des lignes. Ils avaient discuté de cela durant leurs soirées interminables de « et si », imaginant des catastrophes et ce qu'ils feraient en conséquence. Mais, quels que soient leurs plans originels, Andrew avait cru pouvoir arrêter une attaque envisagée initialement durant l'été, quand le fleuve serait réduit à un filet d'eau, avant qu'ils soient forcés de se retirer jusqu'à la ligne édifiée au printemps, à la lisière de la forêt. Tenir jusqu'à la fin de l'été pour que la horde batte en retraite ou meure de faim.

Avant l'aube, la ligne de chemin de fer qui les ramenait à Souzdal depuis le nord serait très probablement inutilisable. Andrew pouvait logiquement supposer que la majorité des umens se dirigerait droit vers l'est, puis ferait demi-tour vers le sud pour s'unir aux forces qui lui faisaient face en ce moment.

Magistral.

Hans courait le risque d'être isolé. Si c'était le cas, une grande partie de ses troupes, soit certaines des troupes les plus qualifiées de toute l'armée, sombrerait avec lui.

Il contempla la carte, sachant pertinemment ce qu'ils avaient décidé ; le plus élémentaire des principes était de toujours conforter la victoire, jamais la défaite. Il sentit son estomac se nouer, comme si Hans se tenait à son côté pour lui intimer, de son regard de lynx fixé sur lui, la marche à suivre.

Andrew revint sur ses pas et entra dans le bureau du télégraphe. L'opérateur garda les yeux rivés sur lui tout en transmettant le message, une fois donnés les six mots codés.

Andrew sortit de la cabane pour rejoindre son état-major qui patientait.

— Il a sonné la retraite, dit-il calmement.

— Mon Dieu, nous nous retirons ? cria un aide de camp.

Andrew hocha la tête.

— Plus de la moitié de ses troupes a été isolée. Avant demain, les Merkis attaqueront cette position à revers. J'ai donné l'ordre que les trains de réserve descendent jusqu'ici ce soir pour évacuer l'armée de l'autre côté du Neiper.

— Et qu'en est-il du général Schuder ?

— Il est tout seul maintenant, dit doucement Andrew. Si nous tentons de le sauver, c'est l'armée tout entière qui périra dans la steppe. Nous tenterons néanmoins d'envoyer quelques trains de Souzdal sur la ligne nord, jusqu'au bastion 100, pour le sortir de là avant qu'ils coupent la ligne.

— Que Perm et Késus lui viennent en aide, chuchota un assistant.

— Que Késus nous aide tous durant les jours à venir, dit Andrew.

Pardonnez-moi, Hans, murmura-t-il pour lui-même en retournant à l'intérieur de la cabane.

Il referma la porte.

20 Fanion servant à l'alignement dans les manœuvres d'artillerie ou enseigne des armées. (*NdT*)

21 Première véritable confrontation entre les soldats de l'Union et les confédérés, le 21 juillet 1861. (*NdT*)

Chapitre 6

— Il a sonné la retraite.

John Mina jeta un coup d'œil à Pat.

— Ce qu'un clairon ne devrait jamais faire, dit doucement Pat.

Kal remua nerveusement dans son fauteuil, examinant la carte de la situation sur le mur.

— Comment a-t-on pu perdre si vite le Potomac ? demanda-t-il tristement.

Il se leva, défroissant de sa main unique les plis de sa longue veste noire.

— C'était un risque à prendre, répondit Pat, comme sur la défensive. En 1864, Lee a tenu une ligne comparable, avec des effectifs à peu près équivalents.

— Près de cinq cents kilomètres de rails, plus de cent cinquante kilomètres de fortifications, nous avons tout perdu, chuchota John en secouant la tête, incrédule.

La clé du télégraphe continuait à cliqueter dans la pièce adjacente. Un officier d'ordonnance apporta les dernières feuilles déchirées, et Pat les lut silencieusement avant de les faire passer.

— Sommes-nous prêts pour cela ? demanda finalement Kal, examinant John.

— Trente locomotives et leur matériel roulant se trouvent en réserve, derrière les lignes, pour ramener les troupes et l'artillerie. Heureusement, nous avons décidé de conserver ici, à Souzdal, notre dépôt ferroviaire principal. Cela signifie que nous perdrons le ravitaillement direct prévu pour le front, rien de plus. Mais pour le reste ?

John secoua la tête.

— Nous avons fait un pari avec le Potomac, en estimant que nous aurions au moins deux mois de plus pour bâtir la deuxième ligne, au niveau de la gare Wilderness, et des fortifications encore plus massives le long du haut Neiper. Nous pensions disposer d'au moins deux autres corps d'infanterie et de vingt batteries de canons. Tout cela avant le début du mois de juillet, pour la confrontation finale.

Il se tut un instant, s'appuyant contre le dossier de sa chaise, comme s'il réfléchissait à un problème de manuel scolaire.

— Le corps d'armée de Hans pourrait être entièrement perdu, dit calmement Pat, étudiant les rapports provenant du quartier général assiégé du 3e corps. Les Merkis se sont déjà enfoncés sur huit kilomètres – rien ne peut les arrêter, à part l'obscurité.

Pat se leva de son fauteuil. Se penchant sur la table, il ajusta la mèche de la lampe à pétrole et jeta un coup d'œil à Kal.

— Si nous perdons tous les hommes de Kindred, je pense que nous ne les arrêterons pas, dit doucement Pat. Ils représentent un tiers de nos vétérans.

— Il se pourrait que les sauver ne soit que reculer pour mieux sauter, dit froidement John. Les Merkis ont apparemment connu des pertes très faibles. Pour nous en sortir, il faudrait faire dix fois plus de victimes qu'eux. Je doute même que nous parvenions à un taux de un contre deux. Ils atteindront le Neiper pratiquement indemnes.

— Que diable racontez-vous tous les deux ? lança Kal avec colère. Nous avons tous fini par

croire que les victoires allaient se succéder *ad vitam aeternam*. Nous avons perdu cette bataille, mais ce n'est que la première.

Pat baissa les yeux sur Kal et sourit.

— En se montrant optimiste, peut-on tenir la ligne du Neiper ? demanda ce dernier en jetant un coup d'œil à Pat.

Celui-ci tira sur sa barbe et fronça les sourcils.

— Par mon cul poilu, nous aurions dû nous attendre à la combine du barrage.

— Ils recommenceront, sur la partie supérieure du Neiper. Ils ont plus de cent cinquante kilomètres de fleuve à disposition. Ils peuvent sonder le terrain, trouver un endroit sans protection et passer. Et une fois de l'autre côté…

Il se tut.

— Combien de temps ? demanda Kal d'un ton brusque.

— S'ils font venir les prisonniers carthas, donnez-leur une semaine pour leur faire parcourir deux cents kilomètres, répondit John.

— Alors, nous avons une semaine pour trouver une solution, dit vivement Kal.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Mina en se levant. Le pont du Neiper va être une vraie pagaille, et nous avons du matériel roulant à trier.

Il ramassa une liasse de papiers, qu'il fourra dans son havresac avant de quitter la pièce.

Pat attrapa son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Où puis-je vous trouver ? demanda Kal.

Pat sourit.

— Je monte au front ; quelqu'un doit sortir Hans de là.

— Andrew s'attend à vous trouver ici.

Pat rit avec bonhomie et sortit en claquant la porte derrière lui.

— Pourquoi nous arrêter ? gronda férocement Tamuka.

Malgré lui, il se recroquevilla sur sa selle alors qu'un éclair jaillissait dans le ciel.

Distinguant les hurlements de tous les malheureux frappés par la foudre, il s'efforça de maîtriser sa propre peur. Le tonnerre mugissait devant eux. Un nouvel éclair étincela contre le bouclier de son compagnon, dont la surface brunie renvoya la chaleur éblouissante.

Hulagar tendit le bras, tapotant le coude de son camarade porte-bouclier.

— À cause de cela ! cria-t-il alors qu'un autre coup de tonnerre se réverbérait sur la steppe.

— Il fait trop sombre, il pleut, et nous sommes exténués. Repose-toi, mon jeune ami, ton *ka* bout du désir de sang. Repose-toi, la victoire a été bonne aujourd'hui.

Tamuka repoussa la main d'Hulagar, honteux d'avoir cédé un instant à l'appréhension. Pourtant, même pour le Qar Qarth, il était acceptable d'afficher sa peur quand les flambeaux de Worg jaillissaient des cieux. Car, après tout, il s'agissait d'un feu divin. Tamuka fit décrire un demi-cercle à sa monture et se dirigea vers Jubadi, à peine visible à la lueur d'une torche crépitante. Il commença à pousser son cheval, mais Hulagar tendit le bras et se saisit des rênes. Tamuka lui jeta un regard furieux.

— Ne fais pas ça. Ce n'est pas notre place. Tu vas trop loin.

— Nous les tenons ! Tu les as vus fuir, tu as assisté au massacre quand leur ligne a cédé !

— Oui, dit doucement Hulagar. Et je t'ai vu dans l'avant-garde. Je t'ai vu abattre joyeusement le bétail en fuite. Est-ce là le comportement d'un porte-bouclier ?

Sa voix était lourde de reproche, et Tamuka leva les yeux d'un air gêné.

— Notre rôle n'est pas de combattre, mais de protéger et conseiller. Pas de faire couler leur sang. Laisse nos Qarths s'en charger.

Hulagar ne le sent-il pas ? se demanda Tamuka. Ce n'était pas une bataille pour se distraire ou prouver sa valeur. Ce n'était pas seulement une guerre. Il était question de la survie de la horde, de toutes les hordes, y compris les Tugars disgraciés et ces maudits Bantags, qui poursuivaient leur propre chevauchée vers l'est en laissant aux Merkis le fardeau sanglant de leur salut à tous.

Cette soif était étrange. Un an plus tôt, il avait cru s'être détaché de toutes choses, à l'exception du chemin de l'illumination, pour s'élever dans la lumière pure et cristalline du porte-bouclier.

Il regarda l'assemblée et ressentit du mépris pour Vuka, présent au côté de son père. Il se souvint de lui, caracolant aux avant-postes de la charge, à la vue de tous. Mais lorsque le moment du choc était venu, quand ils avaient chevauché entre les fosses piégées, que les chevaux étaient tombés en hennissant, puis, au pied des remparts, quand le bétail s'était dressé pour leur tirer en plein visage…, à cet instant de l'assaut, Vuka était resté en retrait. Pas suffisamment pour que cela se remarque vraiment, mais assez pour être à l'abri.

Ce n'était pas la sage décision d'un chef qui, à l'occasion, savait laisser les honneurs de la charge à d'autres pour se prémunir d'un danger gratuit. Non, c'était différent, il y avait une peur chronique chez Vuka. Tout allait bien quand le bétail se comportait comme d'habitude, tel du gibier qui pouvait rapidement étancher la soif de sa lame. Mais quand le bétail était capable de donner la mort, une mort qui se révélait infâme et sans honneur, alors Vuka avait manifestement peur.

Tamuka avait réagi de façon déraisonnable ; il s'était jeté dans la mêlée. Il avait abaissé le bouclier qui protégeait le flanc de Vuka pour dégainer son cimeterre et s'écraser sur le rempart. Sa monture avait été jetée à terre, roulant dans le fortin ennemi en hennissant, agitant les pattes en tous sens sous les yeux de la tête de bétail qui lui avait tiré dessus. L'homme ahanait, les traits pâles et tirés. Il avait levé son arme de poing et pressé de nouveau la détente, mais le marteau avait frappé une chambre vide.

Tamuka se souvint de cet épisode en frémissant intérieurement. Il s'était cru mort alors, tué par un misérable animal. La rage l'avait envahi.

Il s'était assuré que la tête de bétail ne meure pas sur-le-champ. Tamuka l'avait lacérée durant un long moment – en commençant par les bras, avant le coup final, qui lui avait tranché la tête.

Vuka avait ri à la vue de ce corps décapité, plongeant son épée dans ses blessures ouvertes comme si la proie était sienne avant de poursuivre son chemin.

Non, Hulagar n'avait pas ressenti cela. Il ne comprenait toujours pas à quel point cette lutte était mortelle.

— Si nous continuons, dit froidement Tamuka, nous pourrons couper leurs deux routes de bandes d'acier avant l'aube.

— Les umens chevauchent depuis hier après-midi, soit plus de cent cinquante kilomètres, répliqua Hulagar d'un ton brusque. Nous avons livré bataille, nos montures tombent d'épuisement. Si nous continuions cette nuit, nous pourrions tout perdre avant l'aube. Nos guerriers sont trop fatigués pour combattre, nos chevaux trop fourbus pour se déplacer. Des milliers d'entre eux sont déjà morts.

Tamuka grogna de mépris, tout en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix. Il leva la

tête vers le ciel nocturne. La pluie lava son visage, se déversant dans son armure, et la froide et visqueuse sensation du cuir mouillé le fit frissonner.

— Pourquoi la nuit ne pourrait-elle pas devenir le jour, seulement pour cette fois ? cria-t-il. Seulement pour quelques heures ? Ils vont nous échapper !

Hulagar, consterné par la sombre intensité des sentiments de Tamuka, ne dit rien.

— Nous pourrions en finir ici, dit hargneusement celui-ci. Les isoler très loin de leurs cités et, en dix jours, marcher sur leurs terres sans rencontrer d'opposition.

— Notre seigneur Qar Qarth estime que c'est déjà le cas.

— Alors, c'est un idiot, siffla doucement Tamuka.

Stupéfait, Hulagar fit faire demi-tour à sa monture, qui se plaça à côté de celle de Tamuka. Il tendit la main et empoigna ce dernier par le col relevé de sa tunique de cuir.

— Tu vas trop loin, porte-bouclier du Zan Qarth.

— Tu oublies, répondit Tamuka, que nous détenons, nous aussi, le pouvoir. Tu oublies que nous pouvons décider de destituer le Qar Qarth lui-même, s'il n'est pas digne de diriger, pour ouvrir le chemin à quelqu'un de meilleur.

— Je suis le porte-bouclier du Qar Qarth, siffla Hulagar. Moi seul détiens ce pouvoir. Moi seul suis le Qarth de notre fraternité. Moi seul peux exprimer de telles pensées, et encore seulement dans le silence de mon esprit.

Tamuka se libéra de l'emprise d'Hulagar.

— Poussons une nuit. Coupons les bandes de fer de l'ennemi à quinze kilomètres au nord-est et à quatre-vingts kilomètres au sud-est. Refermons la nasse maintenant.

— Jubadi a pris sa décision, répondit Hulagar. Et je suis d'accord avec lui. Nous avons remporté une victoire de taille. Bien que nos effectifs soient importants, nous devons toutefois nous souvenir qu'après cette guerre il nous faudra de nouveau affronter les Bantags, malgré les espoirs que tu penses avoir fait naître. Nos guerriers tombent de leurs selles. Il n'y a pas d'étoiles pour nous guider. Avec ces ténèbres, comment savoir quelle direction prendre ? Tu es trop exigeant. À l'aube, ils ne seraient pas capables de combattre – éparpillés, voire en danger d'être attaqués à leur tour.

» Nous devons gagner cette guerre, mais de façon à pouvoir également remporter la prochaine. Tu te comportes comme si les vies de dix ou quinze mille guerriers ne faisaient aucune différence dans ce conflit. As-tu entendu parler du nécrologe des Aigles de Vushka ?

— À moitié anéantis, dit sèchement Tamuka. Mais ils ont combattu dignement.

— Oui, ils ont combattu dignement.

Stupéfait, Tamuka pivota et découvrit Jubadi qui s'approchait d'eux. Il ressentit un instant de panique intérieure, honteux de cette peur comme si son père avait surpris un écart de conduite.

Jubadi le regarda attentivement.

— Mon fils m'a dit que tu avais tué l'un de leurs chefs, dit sèchement Jubadi.

Celui-ci hocha la tête.

— Un rôle étrange pour un porte-bouclier.

— Il se trouvait sur mon chemin, répondit Tamuka.

Jubadi sourit.

— N'oublie pas ton autre rôle, Tamuka.

Celui-ci hocha la tête sans rien dire.

— Il est de temps de se reposer, dit Jubadi, levant les yeux vers le ciel nocturne. Un autre éclair

zébra le firmament, dansant au milieu des nuages. Il contempla cette vue sans bouger, la pluie emmêlant sa crinière flottante.

— Guerroyer de nuit n'a jamais fait partie de nos habitudes. Et lorsque Worg parle, nous ne combattons pas non plus. Telles sont les paroles de nos ancêtres.

— Les uns contre les autres, répondit Tamuka. Mais contre le bétail ?

Jubadi se retourna vers lui.

— Nous en finirons avec eux demain ; ils sont tout aussi épuisés que nous.

— Espérons-le, répondit calmement Tamuka.

Jubadi se détourna sans répondre.

— Brûlez le reste ! cria Hans, pointant du doigt un entrepôt entièrement ouvert, bourré de tonnes de rations.

Un jet de vapeur strident lui cingla les jambes et une pluie d'étincelles s'éleva dans son dos. Il se retourna et vit les roues du train patiner durant plusieurs secondes, avant de retrouver leur adhérence sur les rails mouillés. Le convoi quitta la gare et prit plein est.

Des wagons de marchandises passèrent devant lui. À la lumière des lampes, il pouvait les voir bondés de blessés. Une demi-douzaine de wagons plates-formes fermaient la marche, chacun contenant deux pièces d'artillerie. Les soldats avaient abandonné derrière eux leurs caissons de munitions.

Une envie soudaine le saisit et il jeta un coup d'œil au jeune Gregory, qui se tenait près de lui.

— Fiston, j'ai besoin que tu vérifies que les choses sont bien organisées. Monte à bord de ce foutu train. Une fois de retour sur le Neiper, mets ces troupes en ordre.

— Mais, monsieur, on a besoin de moi ici.

— Tu me rendrais un putain de service, grogna Hans. Maintenant, fiche-moi le camp !

Gregory hésita, regardant le train qui passait lentement dans un concert de cliquetis.

— Dépêche ! fit vivement Hans.

Gregory salua et s'approcha du train en courant.

— Quand tu reviendras là-bas, cria Hans, épouse cette fille dont j'ai entendu parler !

Gregory se retourna, hésita, puis exécuta un salut triste, avant de sauter à bord de la dernière voiture à sa portée.

Hans le regarda avec mélancolie, remarquant à peine Ingrao s'avancer à sa hauteur.

— On devient sentimental, dit Charlie.

— Il a tout ce qu'il faut pour devenir un bon commandant, répondit doucement Hans. Il mérite cette chance.

Hans jeta un coup d'œil à Ingrao, qui regardait silencieusement le train disparaître dans la brume.

— Ils la méritent tous, dit tristement Charlie. Je suis désolé pour tous les autres.

— Vous en avez sauvé autant que possible, répondit Hans.

— J'ai perdu la moitié de mon corps d'artillerie aujourd'hui – trois batteries de Napoléons, vingt canons de quatre livres.

— Vous avez arrêté les Vushkas.

— La moitié de notre artillerie pour mettre en pièces un seul umen ? À ce rythme, nous en détruirons huit et il leur en restera trente.

Hans se détourna. De nouveau, il y eut ce battement de cœur irrégulier, une sensation de légèreté, un éclair de douleur. Il recommença à marchander avec lui-même ; *Pas maintenant, laisse-moi seulement nous sortir de là*.

— Nous avons encore besoin de huit trains, dit Hans.

Il se retourna vers Charlie comme si, en exprimant ce souhait, ils allaient tout à coup apparaître. Hans leva la tête vers le ciel, balafré d'éclairs. Une bourrasque de pluie battante les balaya, soulevant son poncho et lui trempant les jambes.

— Quelle heure est-il ?

Charlie secoua la tête.

— Il doit être minuit passé.

Six heures, alors.

Il commença à se retourner, mais Charlie l'empoigna par la manche et le fit pivoter.

— Quelqu'un doit rester en arrière, dit-il. Vous le savez, et moi aussi. Quelqu'un doit couvrir la retraite. Nous n'arriverons jamais à réunir tout le monde pour partir en train. On peut déjà sentir monter la panique.

Hans hocha la tête.

Depuis la rupture de la ligne nord, il avait passé toute la nuit à rassembler dans la gare les survivants de deux divisions et demie. Il les avait fait monter dans les convois pour les envoyer vers l'est, hors de la poche formée par les Vushkas au nord et de la masse de la horde au sud. Il ne restait que deux brigades. À l'aube, ce serait peut-être le chaos.

— Nous les sortirons de là. Passez le mot ; je veux que toutes les unités soient alignées dans l'heure le long de cette voie. Abandonnez complètement la ligne, dit calmement Hans.

— Abandonner la ligne ? Et s'ils traversent ?

Une nouvelle averse cinglante s'abattit, rabattue pratiquement à l'horizontale par la bise, tel un linceul.

— Cette pluie est une bénédiction, dit Hans. Je doute que ces sales cons attaquent de nuit, sous l'orage. Nous allons emmener les garçons, droit vers l'est, à la rencontre des trains. À l'aube, les Merkis vont en finir avec ce foyer de résistance et, avec un peu de chance, nous serons déjà de l'autre côté. Maintenant, bougez-vous !

Ingrao sourit, salua et partit en courant.

Hans farfouilla dans ses poches à la recherche d'une chique. Il en sortit un petit morceau et jura. Pourquoi fallait-il qu'il se retrouve à sec à cet instant précis ! Il remit ce dernier fragment dans sa poche.

— L'aube se lèvera dans deux heures.

Andrew hocha la tête, sans rien dire, et adressa une silencieuse prière de remerciements à la pluie qui tombait à torrents.

Il s'accroupit et tenta de percer du regard la brume fouettée par le vent. Les eaux du Potomac léchaient ses bottes.

Il entendait leurs cris résonner de l'autre côté. Les Carthas étaient toujours au travail, même si les eaux devaient déjà monter, à la suite de cet orage qui avait duré toute la nuit.

Un éclat de lumière jaillit sur la rive opposée. Un jet de mitraille traversa le fleuve et s'abattit

derrière lui, sur les murs couverts de boue séchée.

Ils n'étaient pas encore passés à l'action. La nuit et le mauvais temps, du moins pour le moment, s'étaient accordés pour faciliter le sauvetage de son armée.

— Allons-y, chuchota Andrew.

Il se retourna et remonta à grand-peine la pente glissante. Des officiers d'ordonnance couverts de boue tirèrent et poussèrent leur commandant par-dessus le mur.

Barney se tenait devant lui, à peine visible dans la tempête.

— Vous savez quoi faire maintenant, dit Andrew.

— Poursuivre les tirs encore une heure. Enclouer les canons, et revenir, fissa, jusqu'à la ligne de chemin de fer.

— Je ne pense pas qu'ils bougeront avant l'aube. Il fait tout simplement trop sombre pour tenter de mettre les radeaux à l'eau.

— Dans mon intérêt, je l'espère bien, dit Barney avec un rire forcé et sinistre.

Andrew lui donna une tape dans le dos.

— Nous nous reverrons sur le Neiper, dit-il.

Il lui rendit son salut et s'éloigna.

Andrew conserva son poncho pour s'en retourner à son quartier général. C'était un ancien modèle de l'armée de l'Union, une taille unique. *Celui qui a approuvé ce modèle devait être un nain*, pensa-t-il froidement. Pour quiconque dépassait le mètre quatre-vingts, le poncho descendait à peine à mi-cuisse. La laine mouillée de son pantalon collait à ses jambes grêles.

Du regard, il fit le tour de la cabane. Toutes les cartes, ainsi que ses effets personnels, avaient été transportées dans le train. Il se rendit dans la pièce du fond. Le télégraphiste leva sur lui un regard anxieux.

— Un message ?

— Ils manquent de trains au bastion 60. Selon vos ordres, ils ont encloué quatre batteries et s'en sont débarrassés pour accueillir le dernier régiment.

» Attendez une minute.

Il leva la main en entendant de nouveau cliqueter la clé. Il transmit une brève réponse et leva de nouveau la tête vers Andrew.

— La station télégraphique du bastion 60 ferme. Le dernier train part maintenant. Tous les hommes sont là.

Andrew hocha la tête, et le télégraphiste en revint à sa feuille déchirée.

— Toutes les positions à l'est sont abandonnées et évacuées. Dans l'heure, les deux trains en provenance du bastion 60 devraient s'engager sur la voie les ramenant à Souzdal. Quelques Merkis sont parvenus à traverser à quinze kilomètres à l'ouest, mais ils ont été arrêtés net, au niveau du chemin de fer. Sur notre front, tout le monde est parti, à l'exception des deux régiments de Barney. C'est tout, monsieur.

— Fermez la station et allons-y.

Le télégraphiste lui adressa un signe de tête reconnaissant et transmit un rapide message. Quelques secondes plus tard, il arracha le manipulateur de la ligne et prit avec précaution les batteries mouillées, qu'il installa dans un étui.

— Tout est prêt, monsieur.

— Alors, allons-y, dit Andrew.

Retournant sous l'orage, il s'accorda un dernier regard.

— Un an de planification, chuchota-t-il, et, tout en se morigénant en silence, il grimpa dans la voiture qui l'attendait.

Les membres de son état-major étaient assis autour du poêle fumant, serrés les uns contre les autres. La pièce était remplie de l'odeur de la laine trempée. Plus d'un jeune officier s'était déjà endormi, pelotonné entre des piles de matériel.

— Rentrons à la maison, chuchota Andrew.

Quelques secondes plus tard, le train démarra avec un à-coup, remontant l'embranchement jusqu'à la gare de triage principale. De là, il rentrerait à Souzdal.

— Que diable voulez-vous dire par ; « Je ne peux pas faire venir un autre train ici » ? rugit Pat, se dressant devant le chef de gare comme s'il s'apprêtait à le tuer.

— Nous avons connu plusieurs ruptures dues à la pluie qui a sapé les voies. L'une, à quinze kilomètres en contrebas, l'autre derrière les trains au départ. La voie est bloquée. Il faudra deux ou trois heures pour réparer. Nous devons faire partir les six trains à quai et dégager la voie avant de pouvoir renvoyer quoi que ce soit en bout de ligne.

— Bon sang ! rugit Pat, abattant son poing sur la table.

Le chef de gare bondit en arrière sous le choc.

— Pendant que vous êtes ici, Schuder et quasiment trois foutues brigades attendent.

— On y travaille, fit le chef de gare d'une voix pantelante.

— Faites quelque chose !

— J'ai un fils sur le front ! cria-t-il d'une voix brisée. Ne croyez-vous pas que j'essaie ?

— Déchargez les trains là-haut, et faites-leur faire machine arrière.

— Nous y avons pensé, répondit le chef de gare. Il y a toujours la rupture derrière eux à réparer. Ils pourraient reculer, mais seulement sur quinze kilomètres, et encore, lentement. Ensuite, de toute façon, ils seraient obligés d'attendre. C'est un vrai bordel dans ces bois – avec ce foutu sol perpétuellement gelé. Toutes ces voitures provoqueraient probablement un déraillement. Il est plus rapide de réparer les dégâts, de dégager la ligne, et puis de foncer tout droit. Croyez-moi, nous avions envisagé votre solution.

Pat regarda l'homme qui se tenait devant lui, effrayé par sa rage et pourtant empli lui aussi d'une angoisse rentrée.

— Faites ce que vous pouvez, dit Pat en marchant avec raideur jusqu'à la fenêtre striée de pluie.

La voie de garage était une mer de chaos. Il pleuvait à torrents. Des milliers d'hommes découragés étaient assis un peu partout, en groupes recroquevillés. On les avait fait descendre du train qui attendait de remonter la ligne pour récupérer le reste de leurs camarades.

— Six putains de trains, dit Pat.

Il regardait les locomotives alignées, la pluie grésillant contre leurs flancs tandis que des nuages de vapeur s'élevaient autour d'elles. Le train de tête était rempli de troupes fraîches – deux régiments, prêts à former un front s'il fallait protéger le retrait des troupes.

Pat leva les yeux sur les rails, se représentant dans l'obscurité les hommes qui travaillaient durement à l'étayage du dernier canton de voie ferrée.

Son regard revint à l'horloge qui tictaquait sur le mur. Six heures plus tôt, il se trouvait à Souzdal,

et voilà qu'il était coincé ici, au milieu de la ligne, à mi-chemin entre le Neiper et le front, à quatre-vingts kilomètres de sa destination. Il se sentait impuissant.

Le son lointain d'un sifflet déchira l'air. Pat ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors.

Un fanal apparut, émergeant de la brume.

— Ils arrivent ! cria-t-il.

Pat et le chef de gare se précipitèrent à la porte.

La première locomotive passa, illuminée un instant par les feux qui se consumaient au bord de la voie. Les voitures étaient bondées. Les troupes affichaient des visages marqués par la défaite. Un deuxième et un troisième convois suivaient.

Pat leva les yeux sur la pendule qui tictaquait sur le mur.

— Soyez prêts à nous aiguiller ! cria-t-il.

Il courut jusqu'à la voie de garage en soulevant des éclaboussures de boue sur son passage, alors que le quatrième train entrait en gare. Il bondit dans la cabine du premier, qui attendait de rebrousser chemin.

— Préparez-vous à partir ! cria-t-il.

Un sixième convoi passa au ralenti, et Gregory sauta de la dernière voiture. Il glissa dans la boue, et, apercevant Pat, courut vers lui.

— C'est à peine praticable, cria Gregory. La voie est accidentée au possible. Le temps que vous arriviez là-bas, les autres ruptures devraient avoir été réparées.

— Montez ! cria Pat. Guidez-nous !

Sans hésiter, Gregory grimpa à bord de la locomotive et saisit la grande tasse de thé chaud offerte par le chauffeur.

— Je me suis dit que c'était Késus qui nous avait envoyé cette pluie, haleta Gregory. Elle a arrêté ces foutus dirigeables. Mais la ligne est sens dessus dessous.

Le chef de gare arriva du hangar au pas de course et brandit une lanterne. Une lampe verte, hissée sur un poteau en bout de ligne, indiquait que l'aiguillage était libre.

Le mécanicien enclencha la manette des gaz, et le train démarra avec un à-coup.

— Quelle heure est-il ? demanda Gregory.

— Une heure et demie avant l'aube, dit doucement Pat.

— Nous n'arriverons jamais à temps.

— Il le faut, dit froidement Pat.

Gregory ne dit rien. Tenant sa tasse au creux de ses paumes, il se détourna, les mains tremblantes.

Ce matin, l'aube ne se lèverait pas.

Tamuka remua péniblement alors que résonnait l'écho des premiers nargas. Retirant la lourde couverture de feutre qui l'avait protégé du gros de la pluie, il se leva. Le ciel et l'horizon étaient d'un gris uniforme. Ils étaient tous trempés. La pluie dégoulinait des flancs de leurs montures.

Il se saisit de la selle qui lui avait servi d'oreiller et la lança sur le dos de son cheval, serrant la sangle mouillée et glissante sous le ventre de la bête. Tamuka suspendit l'étui en toile huilée de son arc derrière la selle et attacha ensuite son épée à sa ceinture. Puis il passa rapidement sa cotte de mailles et enfila son heaume avant de ramasser finalement son bouclier de bronze – lui aussi resté à l'abri d'une couverture de feutre graissée – et de le suspendre dans son dos.

Les nargas résonnèrent derechef. Il se tourna vers ce qu'il jugeait être l'est et s'inclina profondément, déclamant la prière du jour nouveau dans la direction de la chevauchée éternelle. Il s'agenouilla ensuite dans l'herbe mouillée et se courba vers l'ouest, la source de la nuit, le havre éternel des ancêtres.

Il sortit d'un sac de cuir, sous sa tunique, un peu de viande séchée, ainsi que du lait caillé. Il mâchonna le tout distraitement et fit passer ce repas avec une gorgée d'eau croupie. Tamuka s'éloigna de l'endroit où il avait passé la nuit et se tourna vers le nord pour se soulager. Enfin prêt, il se hissa sur sa monture. L'inconfort glacé de la selle détrempée le fit grimacer légèrement.

Il baissa les yeux sur l'herbe. Il serait difficile de déterminer dans quelle direction chevaucher. En temps normal, les brins d'herbe penchaient légèrement vers l'est, poussant dans le sens du vent. Les nuages, qui dissimulaient complètement le soleil, étaient si épais que manœuvrer serait difficile. Ils devraient juger de leur position grâce au vent dans leur dos. Il faudrait espacer les fanions de signalisation de cinquante mètres, au moins jusqu'à ce que la brume dense se dissipe avec la fin de l'orage.

C'était là quelque chose d'imprévu.

Une fois encore, les nargas se firent entendre et les porteurs de drapeaux bleus, chargés de signaler leur progression, quittèrent au galop le campement du Qar Qarth. L'armée allait maintenant se diviser. Une moitié continuerait droit vers l'est et l'autre se tournerait en direction du nord, afin d'isoler tous ceux restés prisonniers de leur piège, pour rejoindre les Vushkas. De là, ils chevaucheraient vers le nord-est, le long de la piste forestière tugare, où se trouvait le franchissement du fleuve.

Vuka quitta la petite yourte de guerre de son père. Il monta en selle sans faire de commentaire, et Tamuka se rangea silencieusement derrière lui.

— Faites passer le mot ; que tout le monde s'arrête et garde le silence.

Hans ramena sa monture au pas. Les silhouettes indistinctes, à la démarche lente, qui se déplaçaient des deux côtés de la voie ferrée, s'arrêtèrent ; des ordres, assourdis par la pluie et le brouillard, parcoururent la ligne. Des soldats s'effondrèrent en jurant. Trempés jusqu'aux os, ils s'assirent par terre, dans la boue, sans se soucier de l'inconfort.

Un bruit caverneux résonna à travers la brume.

Hans leva les yeux, tentant d'estimer sa provenance.

Un autre bruit, sourd et étouffé, retentit. Les hommes réagirent et se retournèrent en direction de leur point de départ, qu'ils avaient quitté peu après minuit.

— Des coups de feu, dit Ingrao, regardant vers l'ouest et tentant de déterminer leur origine.

Des fantômes d'un gris sombre se mouvaient dans la brume poisseuse. Le monde était maintenant entièrement composé de nuances de gris. Hommes et chevaux se déplaçaient telles des ombres.

— Je sens quelque chose, dit un jeune soldat en s'agenouillant pour presser son oreille sur le sol.

Hans mit pied à terre et s'accroupit près de lui. Le jeune homme lui rappelait un éclaireur indien, qui écoutait les bruits de sabots sur les immenses prairies de l'ouest du Kansas.

— Quelque chose se déplace… des chevaux, dit le garçon.

Hans hocha la tête.

— Des chevaux, beaucoup de chevaux, dit-il.

— Les lignes sont coupées.

Hans leva les yeux vers le télégraphiste, qui se balançait sur le poteau, à côté de la voie ferrée, et venait juste de se connecter.

— Avez-vous pu envoyer le dernier message ?

Le garçon hocha la tête.

Hans se retourna vers Ingrao, le seul général en chef toujours présent. Les commandants de division, de même que les trois généraux de brigade des dernières unités, étaient partis la veille.

— Leurs détachements d'avant-garde ont sans doute traversé les voies.

— Nous sommes isolés, alors ?

Hans regarda l'artilleur sans mot dire.

Un faible bruit métallique remonta jusqu'à lui, et il baissa les yeux sur les rails.

— Quelque chose tape sur la voie, chuchota Hans.

Les hommes assis le long du talus regardèrent les rails comme s'ils avaient pris la parole pour leur annoncer une catastrophe imminente.

— Ils sont probablement à la fois devant et derrière nous. Bon sang, c'est la seule route que nous pouvions emprunter – ils ont dû trouver notre piste facilement.

Une brise légère se faufila entre les arbres qui les surplombaient. À côté de lui, le guidon aux couleurs sourdes remua. Ses plis en soie flottaient lourdement dans la clarté grandissante.

Une rafale de pluie balaya Hans, qui frissonna.

— Le temps fraîchit, chuchota-t-il. L'orage devrait bientôt se terminer.

Il passa une main dans sa veste et en sortit une montre de gousset, dont il ouvrit le clapet. Comme toutes celles qui avaient traversé le tunnel de lumière, elle indiquait chaque jour une heure de trop par rapport aux vingt-trois heures d'une journée sur Valdennia. Il fit un rapide calcul.

— L'aube s'est levée il y a près de une heure.

Il rangea sa montre et regarda vers l'est.

Ils auraient dû être là depuis une heure. Bon sang, où se trouvaient-ils ?

Six foutus trains. Je n'ai besoin que de six trains. Au diable ce matériel, il faut juste sortir les gars de là.

— Vous croyez que nous avons fait beaucoup de chemin ? demanda Ingrao, chancelant de fatigue, en se penchant en avant sur sa selle.

— Près de dix kilomètres, peut-être douze ou treize. Difficile à dire.

Un cheval hennit et Hans se retourna. Des ombres tourbillonnaient au sud. Un cavalier apparut un instant, immobile.

Un Merki.

— Ces bâtards ont dû nous contourner par-derrière, comptant nous isoler. À présent, ils nous pourchassent.

Une rafale de vent se leva, repoussant la brume, tel un rideau que l'on aurait tiré. Plusieurs dizaines de cavaliers étaient visibles. Ils chevauchaient parallèlement à la voie ferrée, à quelques centaines de mètres au sud.

— Ils nous ont trouvés, dit vivement Hans, qui se redressa et remonta en selle.

— Nous allons combattre ici ! cria-t-il, et, d'un coup de talon brutal, il dirigea sa monture sur les rails, appelant d'un signe les commandants régimentaires qui avaient chevauché avec lui.

— Ce sont des éclaireurs, le gros de l'avant-garde devrait être là sous peu. Je veux une division

complète en carré, la 1re brigade, au nord et à l'est, la 2e au sud et à l'ouest. Un front de cinq compagnies pour chaque régiment, les cinq autres formant une seconde ligne. Je veux un truc de quatre rangées, deux rangs un genou à terre et les deux autres debout. La 2e division de la 1re brigade formera une réserve au centre. Charlie, affectez les canons qu'il nous reste aux quatre coins du carré et gardez une batterie au centre. Nos hommes sont éparpillés sur plus de un kilomètre, le long de la voie ferrée, et nous n'avons que quelques minutes pour les préparer. Maintenant, à cheval !

Les clairons résonnèrent et les officiers partirent au galop en criant des ordres. Les hommes s'agitèrent, pressés au pas de course par leurs officiers. Peu à peu, le carré prenait forme. Les soldats avaient commencé à s'assembler dès la première sonnerie, sans se soucier des groupes régimentaires. Ils affichaient des mines graves, plaçant des boîtes de cartouches en cuir à côté d'eux et tâtonnant prudemment, leurs doubles rabats fermement serrés pour les protéger de la pluie.

À l'intérieur du carré, Hans allait et venait au galop. Il indiquait des positions, poussait des cris d'encouragement, maudissait ceux qui se montraient trop lents.

Petit à petit, la poignée d'éclaireurs merkis se changeait en essaims. Une ligne de tirailleurs de plus en plus fournie se déplaçait autour du carré, tout en restant hors de portée. Des cavaliers aux drapeaux bleus commencèrent à galoper le long du côté sud de la formation, à peine visibles dans la brume.

Trois petits kilomètres et nous étions dans les bois, pensa froidement Hans. *Trois foutus kilomètres, alors que maintenant nous sommes piégés à découvert*. Il regarda au nord. Les arbres de la forêt se dessinaient nettement. Un kilomètre et demi dans cette direction, et ils atteindraient la lisière. Il envisagea cette possibilité plusieurs secondes, mais sut immédiatement que ce serait du suicide. Là-bas, les Merkis l'isoleraient. Une fois le carré formé, il devrait continuer droit vers l'est, le long de la voie ferrée, et s'ouvrir un chemin.

Un autre appel retentit, et tous s'arrêtèrent, le temps d'un unique battement de cœur. Un sifflement aigu et impérieux descendait depuis l'est.

Une acclamation inégale parcourut la ligne, mais se tut quand un autre éclat, sombre et menaçant, déferla sur leurs rangs. C'était le son d'un tonnerre croissant qui faisait trembler le sol. La horde surgit des lambeaux de l'orage et, à la vue de leur ennemi honni, les Merkis se mirent à chanter.

— Tirailleurs, couvrez les flancs !

Pat bondit de la cabine en remarquant à peine les flèches qui décrivaient un arc de cercle dans le ciel.

En rangs serrés, deux régiments descendirent des vingt wagons de marchandises. Les hommes couraient déjà protéger les flancs. La voiture blindée à l'avant de la locomotive se détacha dans une gerbe de mitraille qui découpa en tranches la brume, qui s'effilochait en volutes tourbillonnantes.

Pat courut au bout de la ligne, hurlant aux hommes de le suivre. Il jura violemment à la vue d'un rail manquant, avant de remarquer un groupe de Merkis à cheval qui s'éloignait lentement dans la brume nébuleuse. Ils tiraient quelque chose derrière eux.

— Arrêtez-les, bon sang, arrêtez-les ! rugit-il.

Pat arracha le fusil des mains du jeune soldat à ses côtés, le mit à l'épaule et fit feu. Un cavalier fut projeté en avant et tomba.

— Allez-y ! hurla Pat.

D'un bond, il quitta le ballast et se mit à courir, ses chaussures aux semelles de cuir glissant dans l'herbe qui lui arrivait à hauteur de genou. Le passage des Merkis et de leur prise avait créé des ornières.

— Arrêtez-les !

Plusieurs soldats s'arrêtèrent pour tirer, et un autre cavalier tomba. Un Merki, son arc bandé, se retourna sur sa selle. Pat vit la corde vibrer. La flèche flotta lentement, mais elle trouva pourtant sa cible, jetant à terre l'homme à son côté.

Hors de lui, Pat se précipita sur le terrain à découvert en hurlant, accompagné d'une partie de ses hommes. Une rafale de tirs jaillit brutalement, un autre cavalier s'effondra, et le rail retomba dans l'herbe.

Sans cesser de courir, Pat sortit son revolver et tira. Les guerriers merkis se sauvèrent. L'Irlandais haletait, l'estomac noué. Il s'arrêta en dérapant près du rail de six mètres de long.

— Maintenant, ramassez-le ! Allez, rentrons !

Une dizaine d'hommes se regroupèrent, soulevèrent la barre d'acier et repartirent au petit trot vers la voie ferrée. Un autre grondement sourd était en train de s'intensifier, et l'on entendit tout à coup le hurlement perçant du sifflet de la locomotive.

Pat jeta un coup d'œil derrière lui. Un mur sombre surgit des vestiges de la brume. Il se déplaçait rapidement vers l'ouest, à plusieurs centaines de mètres de là. Il s'ouvrit un chemin entre les bouquets épars de conifères qui bordaient la lisière de la grande forêt. Le mur commença à obliquer, les cors sonnèrent, et les chants se firent plus puissants. Une ligne de Merkis surgit de la brume en chargeant, cimeterres tirés.

— Courez ! hurla Pat.

Le premier régiment était en train de se mettre en rangs au niveau de la tête du train, se déployant de chaque côté de la voie ferrée, ainsi qu'à l'avant de la voiture blindée. Celle-ci attendait que le détachement réussisse une percée.

La charge merkie continuait à se ruer sur la pente. Autour de Pat, les hommes la contemplaient le regard affolé, mais aucun d'entre eux ne lâcha leur précieux chargement.

Un éclat lumineux apparut au sud. Quelques secondes plus tard, un boulet hurla et s'écrasa sur la cime d'un arbre, au nord de la voie. Ils avaient visé trop haut.

— Bougez, bougez !

Un chant monta de la ligne d'infanterie merkie, qui formait maintenant une muraille devant le train.

Pat regarda par-dessus son épaule et les découvrit à moins de cent mètres. Les Merkis se rapprochaient encore. Une averse de flèches jaillit de la ligne, s'écrasant autour de lui. L'un des hommes qui soutenaient le rail s'effondra sans un bruit.

— Premier rang, en joue !

L'ordre retentit en latin. Les mousquets étincelants furent portés à l'épaule. La ligne s'entrouvrit pour les laisser se mettre à l'abri.

— Feu !

La salve de mousquets gicla, et les chevaux ennemis hennirent, glissant sur la tourbe humide, tombant à terre.

À l'intérieur de la voiture blindée, les six canons lâchèrent une volée de mitraille, ouvrant des plaies béantes dans la ligne merkie.

Pat ordonna aux hommes haletants de mettre en place le rail.

— Les crampons ne sont plus là ! cria l'un des chauffeurs, que l'on entendait à peine par-dessus le fracas de la deuxième volée.

— Les baïonnettes alors ! cria Pat. Enfoncez les baïonnettes ! Utilisez la crosse des mousquets comme marteaux !

Un cheval, bien que déjà mort, percuta la ligne de volée, entraîné par son propre élan, à moins de six mètres derrière Pat. Il s'écrasa dans la double rangée et son cadavre s'abattit à côté de la voie ferrée. Plusieurs Merkis tentèrent de se glisser dans cette ouverture. Montures et cavaliers mouraient sous les coups de baïonnettes, mais ils emportaient avec eux de nombreux soldats. La vague reflua.

Un profond rugissement retentissait maintenant distinctement. Pat grimpa sur le côté de la voiture blindée. À cent mètres devant lui, une autre ligne de cavalerie merkie s'organisait sur la voie ferrée. Au-delà, à peine visible à moins de un kilomètre, il repéra l'éclat vif d'une volée. Quelques secondes plus tard, un crépitement de balles le frôla.

Une rafale de vent tourbillonna à travers un mince rideau d'arbres, dissipant la brume. Une division entière, en carré, était alignée dans la douce vallée en contrebas. Pat porta ses jumelles à ses yeux, sans se soucier de la pluie de flèches des cavaliers qui galopaient le long de la ligne, alignés sur cent mètres.

Dans la vallée, les Merkis aux cimeterres étincelants déferlaient aux quatre coins du carré. La ligne les tenait à distance, volée après volée tirées à cadence régulière.

Au centre du carré, Pat vit un groupe de cavaliers autour du guidon, qui flottait à côté d'un drapeau d'un bleu sombre, décoré des chevrons d'un adjudant-chef.

— Hans ! hurla Pat, frappant le côté de la voiture de ses poings serrés, impuissant et furieux.

Sur la voie, les hommes s'efforçaient d'enfoncer les baïonnettes dans le bois gorgé d'eau, de façon à pouvoir franchir cette dernière et courte étape, une fois le rail posé. Les crosses des mousquets volaient en éclats sous les coups, le canon tordu, mais les baïonnettes s'enfoncèrent, petit à petit.

Et, à chaque seconde, le nombre de Merkis s'approchant des trains augmentait un peu plus. Des colonnes compactes se déplaçaient pour combler les quelques centaines de mètres qui séparaient la division de la sécurité. Pat porta ses jumelles au sud. Il vit alors des batteries traverser au galop le champ de bataille, leurs roues rebondissant et tanguant, tandis que les canonniers merkis fouettaient leurs montures.

Des larmes de frustration lui embuèrent les yeux.

— Le train arrive ! cria Ingrao.

Hans accorda un coup d'œil à la locomotive de tête, bloquée sur une longue pente douce. La sombre et tangente ligne de l'infanterie roum se déployait devant l'engin pour former une barrière.

— Quelque chose les a arrêtés ! cria Hans. Les Merkis ont sans doute coupé la voie.

Une volée s'écrasa dans les rangs, puis un rugissement continu de tirs de mousquets enfla de tous les côtés. Une grêle incessante de flèches volait dans leur direction, mais elles descendirent en décrivant un grand arc de cercle, et non en suivant une trajectoire horizontale et mortelle. Hans les suivit du regard.

Ce temps humide a des conséquences, pensa-t-il. *Leurs arcs ont perdu de leur puissance, Dieu*

merci.

Les charges se succédèrent. Les tirs, destinés à les arrêter, étaient pratiquement ininterrompus, et des centaines de corps s'entassèrent les uns sur les autres. Les formations se disloquaient.

Hans leva de nouveau les yeux vers la colline qui les avait gratifiés d'une volée acérée.

— Charlie, nous allons devoir nous tailler un chemin sur ce dernier kilomètre ! cria Hans.

Charlie lui jeta un coup d'œil.

— Hans, maintenir le carré en formation est une chose. Combattre, tout en avançant ainsi, en est une autre.

— Ney [22] l'a fait.

— Qui ?

— Bon sang, on ne vous a rien appris ? cria Hans. Maintenant, faites passer cet ordre ; que les flancs nord et sud esquivent le combat, que le flanc ouest recule, et que l'est avance. Maintenez les rangs serrés. Si nous commençons à leur laisser des brèches, ces bâtards vont nous traverser de part en part.

Une plainte sifflante se fit soudain entendre dans le ciel.

Stupéfait, Hans regarda vers le sud-est. La fumée d'une pièce d'artillerie s'étirait dans le vent et les canonniers merkis bondirent de l'avant pour recharger.

De l'autre côté du champ de bataille, masquée par une colonne de guerriers à cheval, une longue file de canons s'avançait, entre sa division et le train au sommet de la modeste crête.

— Il ne faut pas rester là ! cria Hans.

Il s'approcha du côté est du carré, leva sa carabine et la pointa en direction du train.

Le clairon battit le rappel. Les hommes se retournèrent, indécis, alors que leurs officiers leur criaient de tenir leur formation.

Le carré commença à bouger. Une autre rafale de tirs s'abattit sur la ligne, alors que deux canons supplémentaires ouvraient le feu et faisaient de nouvelles victimes. Des hommes quittèrent leur poste pour secourir les blessés.

— Marchez ou mourez ! hurla Hans. Pas d'aide pour les blessés !

Au son des appels pressants des nargas, les Merkis chargèrent sur leurs flancs, sans tenir compte des pertes. Une immense formation en W, venue du sud, s'avança et changea de trajectoire au grand galop. Des centaines de Merkis à pied devaient courir pour rester à sa hauteur.

Les tirs de mousquets atteignirent leur paroxysme. Des chevaux tombèrent en projetant leurs cavaliers à terre, les piétinant à coups de sabots. Les guerriers à pied chargèrent, sautant par-dessus les morts et les blessés. Ils chantaient à pleins poumons, leurs cimeterres brillants dressés au-dessus de leurs têtes.

La charge percuta l'angle sud-ouest de la formation. La ligne s'effondra et les Merkis se déversèrent dans la trouée. Une partie de la brigade de réserve revint sur ses pas en courant pour former une ligne continue, baïonnettes au canon, prête à tout pour colmater la brèche.

Pareils à des charognards que la mort attire, les Merkis chargèrent la brèche, s'efforçant de fendre en deux la ligne, pour de bon. À l'avant, les canons étaient en passe d'être déployés. La première pièce se souleva du sol, car les canonniers avaient visé trop haut. Ses roues cerclées de fer produisirent des étincelles en s'écrasant sur les rails.

Une seconde ligne de canons se trouvait au-delà de la première. Des équipes faisaient pivoter les pièces vers l'est, reculant sur la colline, en direction du train.

— Continuez à avancer ! hurla Hans.

Il pirouetta à côté des couleurs de l'un des deux régiments côté est.

— Soldats du 7e de Novrod, nous devons prendre ces canons ! rugit Hans, pointant sa carabine en avant.

Il jeta de nouveau un coup d'œil derrière lui. La brèche se refermait, mais il avait fallu pour cela sacrifier pratiquement un régiment entier. Le carré se courbait vers l'intérieur, comme si un chirurgien avait coupé un membre pour préserver le reste du corps. Un petit groupe de survivants, isolé, poursuivait la lutte et se retrouva finalement submergé.

— Clairon, sonnez le pas redoublé !

Tamuka ramena sa monture au pas, adressant un sourire satisfait au commandant de batterie, qui s'inclina pour le saluer et s'en retourna à ses canons.

— Chargez un double obus de mitraille !

Les canonniers merkis bondirent vers leurs pièces d'artillerie, inconscients du mur de bétail hurlant qui se précipitait sur eux.

Maintenant, ils vont recevoir la monnaie de leur pièce, pensa-t-il avec un sourire.

Tout autour de l'adjudant-chef, le carré avançait en chancelant. Il commença à se désagréger alors que les soldats gravissaient la pente à toute allure, avant que les canons soient attachés à leur pièce d'avant-train et prêts à faire feu.

Moins de cent mètres ! se dit Hans. *Passons les canons, et nous sommes à la maison*. Trente secondes. Il vit les canonniers et leurs refouloirs s'écarter de leurs pièces d'artillerie.

Moins de cinquante mètres et, face à lui, les batteries silencieuses, sur le point de faire feu. Alors, au plus profond de son cœur, il sut.

— Chez nous, les gars, chez nous ! La maison est juste de l'autre côté de la colline ! hurla-t-il.

Trente canons tonnèrent en même temps. Six mille billes d'acier balayèrent leur ligne à moins de trente mètres de distance.

Gémissant de douleur, Pat ne parvenait pas à détourner les yeux. Le côté est du carré sembla s'effondrer complètement. La formation fut stoppée net, comme si elle avait percuté une muraille de pierre.

La deuxième ligne de canons, tournée dans sa direction, fit feu, les tirs remontant la pente en hurlant. Devant lui, la ligne de volée se retrouva criblée de trous. Des corps se désintégrèrent en voltigeant dans les airs.

Un boulet déchira les rouages de la chaudière du train, qui explosa en faisant jaillir autour de lui des nuages de vapeur.

Pat était muet de stupeur.

— Rassemblez-vous, bon sang, rassemblez-vous !

Hans était debout. Comment il s'était retrouvé là, il n'aurait pu le dire. Quelqu'un se tenait à côté de lui. Le porte-drapeau, sa hampe cassée, sanglotait, tout en agitant les couleurs au-dessus de sa tête.

— Encore une fois ! hurla Hans.

Des individus émergèrent du chaos. Ils avançaient en titubant, comme happés par la gueule de l'ouragan.

Des éclats lumineux parcoururent le front et une grêle de fer les enfonça. Impossible de ne pas faire mouche à une telle distance. Hans avait l'impression d'évoluer dans un cauchemar. C'était un cauchemar.

Son regard revint au centre du carré. Les tirs qui avaient manqué la ligne s'étaient écrasés dans les réservistes, les laissant abasourdis. Les hommes refluaient vers le centre de la formation. Le côté est du carré avait disparu. Comme un animal mourant, les trois brigades commencèrent à se recroqueviller.

— Essayons encore une fois ! hurla Hans. Nous ne pouvons pas nous arrêter !

Il saisit son guidon, le tint fermement, et commença à courir.

Une tempête le balaya et le jeta à terre, telle une feuille morte emportée par le vent. Des mains l'entourèrent pour le ramener en arrière.

— Laissez-moi y aller !

Hans se débattit en donnant des coups de pied, mais ne parvint pas à se dégager. Ses jambes étaient engourdies. D'autres hommes se rapprochèrent de lui, comme il se libérait enfin.

— Vous êtes touché, monsieur.

Hans ignora la remarque et se leva avec précaution, grimaçant de douleur.

À la foutue même jambe que le tireur embusqué conf', pensa-t-il froidement.

Un commandant régimentaire lui présenta sa monture. Sans lui demander son avis, Hans monta en selle, étouffant un gémissement de douleur.

Le carré progressait rapidement. Le coin sud-ouest s'était de nouveau déchiré et les Merkis affluaient. La ligne est avait disparu et le champ de bataille était devenu un tapis de cadavres vêtus de blanc, aux vareuses tachées de sang. Des centaines de blessés hurlaient, rampaient, ou reculaient en chancelant. En haut de la pente, l'artillerie continuait à déverser son feu mortel en balayant la ligne, qui se désagrégeait inexorablement. Il ne restait plus qu'un petit groupe de soldats réunis autour de lui, les derniers de la réserve, et les survivants qui s'éloignaient en courant. Les officiers se démenaient, poussaient les hommes dans les lignes, colmataient les trous à l'aide de cadavres. L'air était saturé de tirs.

Et les nargas dominaient les hurlements sauvages de la bataille.

Comme guidés par une seule main, les cavaliers merkis fourmillant à travers les lignes brisées firent demi-tour et repartirent au galop, fauchant tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin.

L'artillerie merkie, située face aux trains, continuait à marteler les soldats qui franchissaient la crête. Un grand panache de vapeur s'échappait de la locomotive fracassée, mais un silence angoissant régnait sur les vestiges des trois brigades.

La fumée s'écarta momentanément et un cavalier surgit des colonnes qui les cernaient, en agitant un drapeau blanc.

— Cessez le feu ! rugit Hans.

Le cavalier s'avança en ramenant sa monture au pas.

— Mon Qar Qarth vous offre la capitulation. Les fosses abattoirs vous seront épargnées, mais

vous vous soumettrez aux Merkis pour le restant de vos jours.

Hans regarda les hommes aux mines graves qui entouraient les étendards déchirés de quinze fiers régiments désormais anéantis. Ils levèrent vers lui des yeux pleins d'attente, sombres et durs, et il sourit.

Il se pencha en avant, crachant un jet de chique en direction de l'émissaire.

— Merde ! gronda Hans, et un cri de défi accueillit ses mots.

Le Merki grogna avec colère, fit faire demi-tour à sa monture, et repartit au galop.

— Vous avez emprunté cela à la garde impériale, à Waterloo [23].

Hans baissa les yeux sur Ingrao, qui se tenait à son côté en souriant. Du sang coulait sur son visage balafré.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, dit doucement Hans.

— Finalement, il y a un petit quelque chose de romantique en vous, répondit Ingrao.

— Ne m'insultez pas, fit Hans.

Il porta la main à sa poche et en tira son dernier morceau de carotte de tabac. D'un coup de dent, il en arracha la moitié et offrit l'autre à Charlie.

Celui-ci prit la chique en hochant tristement la tête.

— On se reverra en enfer, dit-il avec défi.

Charlie vint alors se placer à côté de l'un des canons de quatre livres toujours à leur disposition. Il ramassa le cordon et attendit.

— Mes yeux ont vu la gloire…

Le chant débuta par une basse profonde. Puis les hommes reprirent ses paroles, leurs voix résonnant à travers les plaines. Ils firent cliqueter les baguettes dans le canon encrassé de leurs mousquets, chargèrent des munitions, mirent le fusil à l'épaule, baïonnette au canon.

Avec un bruit sec, Hans actionna la bascule de sa carabine. Il ne savait pas comment il était parvenu à s'y cramponner. Il glissa une dernière balle à l'intérieur et arma le chien avant de la poser sur ses genoux, sans tenir compte de la tache rouge qui s'élargissait sur son pantalon.

Dans l'air lavé par la pluie, les étendards flottaient, agités par une brise favorable.

Cet endroit lui semblait loin maintenant. Non, il ne se trouvait plus ici, mais de retour à Antietam. Le jeune officier apeuré près de lui le regardait comme un petit garçon perdu.

Il l'avait vu grandir, grandir pour commander un régiment, une armée, un monde tout entier.

Le fils qu'il n'avait jamais eu, le fils qu'il avait, en fait, maintenant. C'était un héritage suffisant.

— Il a libéré la foudre fatidique…

— Que Dieu te garde, fiston.

Les nargas sonnèrent.

— Sortez-moi les gars de là ! cria Pat. Retournez au train suivant !

Le regard de Gregory se posa sur Pat, puis revint aux événements se déroulant en contrebas, dans la vallée. Le jeune homme était incapable de bouger.

— Bon sang, Gregory, déplace-les !

Le jeune officier, muet, se détourna et rentra dans les rangs de l'infanterie qui battait en retraite.

L'infanterie roum passa devant lui en courant. Bon nombre de ses soldats pleuraient sans retenue. D'un bond, les canonniers surgirent de la voiture blindée pour se joindre à la poussée en direction du

train suivant.

Des tirs passèrent devant eux en hurlant, pressés qu'ils étaient sur leurs flancs par un cordon grandissant de Merkis.

Le chant s'éleva sur la colline et Pat resta comme foudroyé, aveuglé par les larmes.

La batterie regroupée fit feu à l'unisson et les lambeaux du carré s'effondrèrent. Un cri monta, et pourtant, la chanson tenait toujours, tremblante.

— Gloire, gloire…

Le tonnerre de la charge merkie les prit d'assaut, les cimeterres étincelèrent. Une ultime volée de défi jaillit, faiblement. Un instant, il le vit, assis, seul, la carabine levée. Puis la chanson mourut, et il ne resta plus rien que l'éclat des cimeterres qui montaient et descendaient, encore et encore.

La locomotive fit son retour en gare dans un concert de cloches.

Andrew se sentait seul, complètement seul. Les trains vides revenus de la ligne parlaient d'eux-mêmes, mais il lui fallait l'entendre en personne.

Les wagons de marchandises du dernier train étaient bondés des soldats de l'infanterie roum, qui le regardaient avec des yeux caves. Des blessés s'accrochaient à leurs membres sanglants, et les visages blêmes des soldats reflétaient la défaite.

La locomotive s'arrêta en sifflant, et Andrew le vit descendre de la cabine.

Il s'approcha de Pat, qui venait à sa rencontre comme s'il portait un incommensurable fardeau.

— Hans est mort, dit-il avec raideur, s'efforçant, en clignant des yeux, de retenir ses larmes.

Andrew se détourna sans mot dire. Dieu, il aurait voulu pleurer, frapper le sol du poing, s'éloigner en rampant dans un coin sombre et rester caché pour toujours. Mais il ne pouvait pas. Pas maintenant.

Hans l'avait soutenu à Gettysburg, quand il avait baissé les yeux sur le cadavre de son seul frère.

« Pas maintenant », avait chuchoté son vieil ami. « Pleure-le plus tard, mais pas maintenant. »

Hans était mort. *Il m'a soutenu plus de six ans, il m'a tout appris, il était la force qui a contribué à faire de moi ce que je suis. Et maintenant, le voilà mort.*

Andrew se retourna et regarda Pat.

— J'étais si près, que Dieu me pardonne, si près, dit Pat d'une voix monocorde, à la façon éteinte et hébétée d'une personne sous le choc.

— Les trois brigades ?

— Pas une seule ne s'en est sortie. Forcées de se mettre en formation au carré, puis réduites en pièces par l'artillerie merkie.

— Ingrao, Anderson, Esterlid, Basil Alexandrovich ?

Pat secoua la tête.

Andrew resta silencieux.

— Doux Jésus, vous auriez dû les voir malgré tout, soupira Pat. Ils ont chanté, avec des voix d'anges exterminateurs. Ce maudit Prussien au milieu, entouré de drapeaux. Je parie qu'il mâchonnait une chique en maudissant les saints.

» Oh, mon Dieu, pardonnez-moi, Andrew. J'étais là, et je n'ai pas pu les sauver, haleta Pat.

Il s'affaissa et passa les bras autour des épaules étroites d'Andrew, secoué de sanglots.

Hans est mort, pensa sourdement Andrew. En fait, il avait toujours cru que le vieil homme vivrait

éternellement. Il avait entendu prononcer des centaines de noms, suivis d'un temps d'arrêt, puis de ce mot chuchoté ; « Mort ». Des centaines. Mais pas Hans… Non, ce cauchemar ne lui était jamais venu à l'esprit.

Hans, disparu à jamais.

— Avez-vous une chique ? demanda-t-il.

Pat hocha la tête. Il recula et sortit un mouchoir, l'utilisant bruyamment. Puis il attrapa une carotte de tabac et la tendit à Andrew, qui en prit un morceau. La piqûre mordante raviva immédiatement des souvenirs.

— Ils se déplacent rapidement, dit Pat, s'efforçant tant bien que mal de recouvrer son calme. Nous avons failli ne pas nous en sortir. Ils seront ici avant la tombée de la nuit, et peut-être dès demain sur le Neiper. Qu'est-il arrivé au reste de l'armée ?

— Elle doit être de retour de l'autre côté du fleuve maintenant.

Pat hocha la tête d'un air absent.

— Nous avons encore une guerre à mener, dit Andrew.

Passant son bras sur l'épaule de Pat, il retourna jusqu'au train, pendant que, derrière lui, la gare s'embrasait.

22 Michel Ney, maréchal d'Empire (1769-1815). (*NdT*)

23 Allusion au célèbre mot de Cambronne. (*NdT*)

Chapitre 7

— Allez-y.

À l'aide d'une torche, Mina alluma la mèche et regarda en silence la traînée de poudre s'enflammer, puis courir jusqu'au pont, le long de la rive. Quelques secondes plus tard, la première charge explosa, et les poutres, les rails, un mois de travail, s'élevèrent dans les airs. Les autres charges placées sur toute la longueur de l'ouvrage s'illuminèrent avec de véritables coups de tonnerre.

Le pont du Neiper s'effondra. Plusieurs centaines de mètres en amont, une deuxième vague de charges explosa. Quelques instants plus tard, après avoir arraché le barrage du moulin en amont, la première crête de l'inondation arriva dans le coude du fleuve, déferlant sur le gué.

Mina jeta la torche et s'approcha du train où se tenait Andrew.

— Je devais le faire moi-même, dit-il doucement.

Andrew hocha la tête, sans faire de commentaire, et suivit John dans la voiture.

Il accorda un rapide coup d'œil au fauteuil, dans un coin, près duquel un crachoir en cuivre était posé. Il s'éclaircit la voix et s'assit en bout de table.

— Les pertes sont-elles importantes ? demanda Kal.

— Huit cents victimes pour le 1er corps, trois cents pour le 2e, dit Andrew, baissant les yeux sur les rapports du tableau de service.

Il s'arrêta un instant.

— Pour le 3e corps, la 1re division et la moitié des 2e et 3e ont disparu.

Kal s'appuya contre le dossier de sa chaise et regarda le plafond.

— Dix mille gamins.

Andrew hocha la tête.

— Pratiquement tout leur équipement, à l'exception de ce qu'ils ont pu expédier – soixante pièces d'artillerie, cinq cent mille balles, le matériel de tente, deux cent mille rations.

— Et Hans, déclara doucement Pat. Et vingt-cinq hommes de plus des 35e et 44e.

John secoua la tête.

— Je le sais, chuchota-t-il. Ce n'est pas mon boulot de faire le point sur les pertes humaines, je m'occupe seulement du reste.

Kal tendit la main dans un geste de réconfort.

— Et maintenant, que faire ?

Le silence régnait dans la pièce.

— Et maintenant, quoi ? dit vivement Kal d'une voix brusque, tirant Andrew de ses pensées.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers le fauteuil vide, comme s'il était occupé par quelqu'un le jugeant silencieusement, prêt à le reprendre s'il perdait courage, tout particulièrement maintenant.

— Nous poursuivons le combat, dit froidement Andrew.

— Pardonnez-moi si j'ai l'air excessivement pessimiste, Andrew, dit John, mais nous avons

perdu près de 20 % de nos meilleures troupes en trois jours. Le plan était de ne pas combattre sur le Neiper avant le milieu de l'été. En espérant disposer d'ici là de deux, peut-être de trois corps d'armée opérationnels supplémentaires. La voie de chemin de fer du fleuve aurait été terminée, et toute la longueur du cours d'eau fortifiée, de la mer intérieure jusqu'à plus de cent cinquante kilomètres en amont.

— Eh bien, ce plan est bon à jeter, dit doucement Andrew.

— Et notre alternative ?

— Combattre jusqu'à la mort, dit hargneusement Pat. Hans a entassé des monceaux de Merkis autour de son carré. Par Dieu, j'en emporterai une dizaine avec moi quand ils viendront.

— Vous parlez de défaite, coupa le père Casmar.

— Quand vous avez sous les yeux quarante umens équipés d'artillerie, répondit John, il est difficile d'envisager autre chose.

— Nous avons vaincu les Tugars et nous avons battu la flotte merkie, l'an passé, lui rappela Casmar d'un ton réprobateur.

— Mon père, dans les deux cas, nous avons gagné de justesse, rétorqua John.

— Et grâce à Késus et Perm, coupa Kal.

— Eh bien, leur protection a disparu, dit froidement John. Dans deux jours, les Merkis construiront des batteries en face de Souzdal, sur l'autre rive du fleuve, à moins de un kilomètre d'ici. Dans moins d'une semaine, leurs patrouilles seront à plus de cent cinquante kilomètres en amont. D'ici à dix jours, ils auront dix mille esclaves carthas au travail sur une dizaine de môles. Nous en avons déjà été témoins avec le Potomac.

— Que leurs âmes reposent en paix, chuchota Casmar.

— Ils travailleront jusqu'à ce qu'on les abatte et, ce faisant, nous remplirons leurs casseroles, dit vivement John.

— Il y a trois ans, quand nous avons affronté les Tugars, nous savions que nous ne pourrions pas défendre le haut Neiper. Que tôt ou tard, ils traverseraient et que toute troupe en amont serait anéantie.

» Une fois qu'ils auront franchi le fleuve, à mon avis dans moins de deux semaines, leurs effectifs nous écraseront. Ils investiront Souzdal, et se souviendront de ce que nous avons fait aux Tugars. Ils feront sauter le barrage, la cité sera balayée par les flots, et ils chargeront ensuite pour la mise à mort.

— Commencez dès maintenant à faire descendre le niveau d'eau du réservoir, répondit Casmar.

— J'en ai donné l'ordre ce matin, répondit John. Malgré tout, cela prendra des semaines. Même si nous le vidons, nous n'avons aucun moyen de tenir la cité. Souvenez-vous ; cette fois, ils disposent d'artillerie. Ils enfonceront nos défenses, même si ça leur prend tout l'été.

Andrew, qui fixait le fauteuil vide avec abattement, les écoutait sans émettre de commentaire. *Utilisez toujours vos atouts, jouez la carte de l'imprévu. Si vous perdez courage, il en ira de même pour tout le monde*, chuchotait la voix, à présent silencieuse.

Perdre courage. Andrew ressentit un tremblement intérieur. C'était là l'essentiel. Il avait parié une fois de trop. De longues années de paris, sachant qu'une erreur pouvait coûter la vie aux hommes de sa compagnie, au régiment, à l'armée, à la nation.

Eh bien, Hans, je viens juste de vous tuer, vous et dix mille autres hommes – une sacrée erreur. Vous l'avez vue venir, et pas moi. Vous auriez pu me dire d'aller me faire foutre, refuser d'obéir,

et, soyez maudit, je vous aurais écouté.

Mais, non, vous ne l'avez pas fait, même quand vous avez compris ce qui allait arriver.

« Vous deviendrez officier un jour, si vous n'êtes pas tué avant » – sa phrase favorite.

Eh bien, Hans, j'ai été « tué » de l'intérieur. Mais, après tout, ai-je jamais réussi à être un officier ?

J'ai perdu mon pari, et j'ai finalement fait une erreur qui vous a coûté la vie.

« C'est ma faute, tout est ma faute. » Un prisonnier confédéré lui avait dit qu'il s'agissait des paroles du général Lee après la défaite de Pickett [24]. Dix mille soldats confédérés tombés en une demi-heure, le tournant de la guerre.

Est-ce là le tournant, Hans, notre fin à tous ? Parce que je vous ai laissé dans une situation délicate, parce que je n'ai pas envoyé cette division supplémentaire qui aurait fait la différence ?

— Êtes-vous en train de dire que la guerre est déjà perdue ? demanda Casmar en regardant fixement John. Demain, durant la messe, faut-il que j'invite mes ouailles à se préparer à creuser leurs tombes, à trancher la gorge de leurs propres enfants pour leur épargner l'horreur des fosses ?

John écarta les mains et regarda Andrew. « J'étoufferai Maddie, puis je me pendrai », avait-elle crié.

— Andrew ?

Son regard revint à la table. Kal le regardait.

— Restez-en là.

— Quoi ?

— Restez-en là. Vous ne pouvez pas revenir en arrière, vous ne pouvez pas changer ce qui s'est passé.

— Il a opposé une putain de résistance, ça oui, dit Pat, regardant le fauteuil puis de nouveau Andrew.

Il soutint son regard un moment, et Andrew eut l'impression que la lueur, dans les yeux de Pat, le transperçait droit au cœur.

Faites quelque chose ! C'est vous le cerveau ! Je suis juste le bagarreur fort en gueule !

Andrew se leva et sortit de la voiture pour se retrouver seul sur la plate-forme arrière.

Le long de la rive, les troupes silencieuses regardaient le pont brûler.

Il s'appuya contre la paroi de la voiture, rabaissant son képi sur ses yeux.

Derrière lui, la porte s'ouvrit en grinçant, et Kal apparut. Il voulut dire à son vieil ami de partir, mais n'en eut pas le courage.

— Toujours secoué par sa mort, n'est-ce pas ?

Andrew se força à lui adresser un pauvre sourire.

— J'ai perdu. J'ai tué dix mille braves soldats et perdu mon plus vieil ami. Et j'ai très probablement perdu la guerre, par la même occasion. Vous avez entendu John.

— Vous avez perdu autre chose, dit Kal.

— Allez-y, dites-moi, répondit froidement Andrew.

— Votre courage, bien sûr.

— Merci d'avoir éclairé ma lanterne.

— C'est à cause de vous que je suis président de ce pays, dit vivement Kal, s'approchant pour faire face à Andrew. Sans vous et votre peuple, j'aurais sans aucun doute survécu aux Tugars – ils seraient partis depuis longtemps maintenant. Ivor et Ragnar seraient encore en train de se disputer le

pouvoir, et je serais toujours un misérable paysan, composant de mauvais vers pour rester en vie.

— Je n'ai pas voulu tout cela, répondit Andrew.

— Moi, si. Je le veux encore. Et par Késus, Andrew Lawrence Keane, j'ai besoin de vous.

— Besoin de moi ?

— Vous voyez une autre possibilité ? Vous renvoyer ? Je peux le faire, vous savez. Après tout, je suis le président.

Andrew baissa les yeux sur Kal, qui se tenait devant lui, tel un Lincoln miniature. Trente centimètres de moins, mais un Lincoln malgré tout, avec une redingote noire, des favoris au menton, un chapeau en tuyau de poêle, et même cet évident penchant pour un humour truculent et ce contact avec le peuple.

— Le vieil Abe en a viré plus d'un.

— Il a conservé votre Grant.

— Grant. Nous l'appelions « le Boucher ». Il a tapissé les champs de bataille de nos cadavres. À cause de lui, à Cold Harbor, j'ai perdu la moitié de mon régiment. En vingt minutes.

— Et pourtant, vous l'avez toujours suivi, parce que vous étiez soldat.

— Nous avons perdu les meilleurs sous son commandement, dit doucement Andrew.

— C'est la guerre. Parfois, les généraux font des erreurs et des hommes bons les paient.

— J'ai perdu trop d'hommes bons. Nous ne pouvions nous permettre un millier de morts, encore moins dix mille.

— Alors, qui diable vous remplacerait ? lui demanda tristement Kal. Pat ; c'est un sacré officier, tant que quelqu'un lui dit quoi faire. John ? C'est un administrateur, notre meilleur planificateur, même meilleur que vous dans ce domaine, mais il n'a pas l'étincelle. Peut-être Vincent, un jour – il lui faut encore acquérir beaucoup d'expérience, et commencer par éteindre le feu terrible qui dévore son âme.

— Il a besoin de mûrir, mais, un jour, peut-être, dit doucement Andrew. J'y ai déjà pensé, même s'il veut laisser tomber, tout comme moi maintenant.

— C'est vous ou personne. Pourquoi diable pensez-vous que Hans vous a repéré au début ?

Andrew regarda Kal, incapable de répondre.

— Aujourd'hui encore, il s'attend que vous l'emportiez. Il le faut, Andrew, parce que je suis sacrément sûr de détester me retrouver en face de lui si vous n'y parvenez pas.

— Merci pour la culpabilité, dit doucement Andrew.

— Si ça fonctionne, je m'en servirai.

— Espèce de salaud. Je suis le seul coupable, grogna Andrew.

Kal gloussa en secouant la tête.

— C'est la chose la plus combative que j'ai entendue de votre part de toute la journée. Un jour, cela donnera une belle histoire ; comment mon général m'a traité de salaud. Peut-être une toile héroïque, une sculpture sur bois sur une voiture, intitulée « Le colonel Keane traite le président de salaud ».

Un sourire passa sur le visage d'Andrew.

— Hans vous a choisi. Par Késus, j'ai besoin de vous, parce que vous savez réfléchir et diriger. Regardez ces hommes, à côté ; Pat qui parle du tas de Merkis autour de son cadavre, John qui pleure sur la catastrophe, Casmar qui chuchote que la fin du monde approche. Vous êtes le seul à pouvoir changer cela.

— Je n'ai jamais connu la défaite auparavant, murmura Andrew, fixant quelque endroit lointain, derrière Kal. Peu importent les circonstances, j'ai toujours gagné. J'ai toujours sauvé mes gars, même à Cold Harbor.

Il secoua tristement la tête.

— J'en étais arrivé au point qu'il m'était impossible de penser autrement. Mais, cette fois, une froide et incessante plainte en moi chuchotait que j'allais trop loin. J'en demandais trop. Et cela m'a rattrapé. J'ai hésité au moment clé. J'ai perdu mon sang-froid, et je n'ai pas agi quand il le fallait.

— C'est de l'histoire ancienne maintenant, Andrew. Je ne m'inquiète pas pour ça, mais pour la semaine prochaine.

Kal pointa du doigt le gué.

— Dans une semaine, dans dix jours, quatre cent mille Merkis traverseront, ici et en amont. Ils seront pareils à une nuée de sauterelles dévorant tout sur son passage ; l'herbe, les cultures, nous-mêmes, nos enfants.

» Vous êtes le seul à pouvoir les arrêter. Vous n'êtes pas le premier général à perdre une bataille, une campagne, ou même une guerre. Mais, au nom du ciel, j'ose dire que vous seriez le premier à gagner une guerre en vous sentant déjà vaincu au fond de vous, chuchota Kal.

Il se tut et descendit du train. Marchant en direction de la berge, il adressa un signe de tête aux soldats à proximité, leur signifiant d'un geste de rester au repos et de venir discuter avec lui.

Hans, ce fichu paysan peut se montrer bien plus malin que nous tous, par moments, chuchota Andrew pour lui-même.

Très bien, nous ne les arrêterons certainement pas sur le Neiper, pensa-t-il, s'efforçant d'éclaircir ses pensées, *nous le savions dès le début. Notre seul espoir était de les contenir assez longtemps pour qu'ils commencent à mourir de faim, contraints de manger leurs propres chevaux, jusqu'à ce qu'ils abandonnent et s'en retournent finalement dans la steppe, pour ne pas laisser dépérir leurs familles*.

Les affamer.

Un amateur étudie la tactique, un professionnel la logistique.

Au bout du compte, nous perdrons la ligne du Neiper. Nous mourrons tous à Souzdal. Au moins, Vincent vivra un peu plus longtemps à Roum.

Nous avons besoin de temps, d'un temps précieux. Une autre idée prenait corps dans son esprit depuis sa conversation avec Yuri. D'une certaine façon, elle le contrariait toujours, à tel point qu'il n'en avait parlé à personne. Il lui fallait du temps.

Andrew avait l'impression que les yeux familiers de Hans le regardaient, attendant une subite inspiration, comme la première fois à Antietam, quand les confédérés leur étaient rentrés dedans sur trois côtés.

— Fiston, tu ferais mieux de tirer ces gars de là, avait dit Hans.

— Bon sang !

Kal pivota et se retourna vers la voiture. Andrew poussait déjà la porte pour revenir à l'intérieur.

— Les gars, je ferais mieux d'y aller, dit Kal, tapotant la tête d'un tambour et serrant la main d'un vieux capitaine à barbe grise, qu'il reconnut alors ; c'était un ancien garde de l'escorte d'Ivor.

— Que va-t-il nous arriver ? demanda un jeune soldat de deuxième classe, le visage ombré d'un premier duvet.

— Mais nous allons gagner, bien sûr, dit Kal avec un sourire. C'est une promesse. Si je me

trompe, vous pourrez élire un autre président, aux prochaines élections.

Les hommes rirent tristement quand il se détourna.

Il remonta dans le train et interrompit un début de dispute entre Andrew et John.

Andrew leva les yeux vers Kal.

— Vous feriez sacrément mieux d'avoir raison, dit-il.

— À propos de quoi ?

— Sur le fait de ne pas me renvoyer.

Kal sourit, sans rien dire.

— Je vous envoie à Roum dès maintenant, dit Andrew. Nous allons organiser un train spécial pour vous. Je pense qu'il est nécessaire que Marcus apprenne la nouvelle personnellement et donne son accord avant que je l'annonce. S'il dit oui, je veux que vous rentriez ici immédiatement, si possible avec lui. Si nous dégageons la ligne et que vous prenez notre locomotive la plus rapide, vous pouvez faire l'aller et retour en deux jours.

— Et de qui serai-je le coursier, au juste ? demanda Kal, sans même savoir de quoi il était question, le simple ton de sa voix exprimant son accord.

Andrew le lui dit, et John intervint aussitôt, d'un ton sec, pour signifier l'impossibilité de cette entreprise.

Kal regarda John.

— La défaite n'est tout simplement pas envisageable. Allons préparer ce train. J'ai un message à transmettre.

— Vous voulez dire que vous avez fait passer votre horde tout entière par ce malheureux sentier ?

Muzta hocha la tête, regardant de chaque côté de la large piste, à présent coupée en deux par la voie ferrée qui se perdait dans les bois, au loin.

— Le premier umen a pu parcourir quatre-vingts kilomètres par jour, dit Muzta. Mais nous avons dû ralentir ensuite, la piste n'était plus que boue. Il a fallu près de sept jours pour déplacer tous mes umens en amont du gué du Neiper.

La boue.

Jubadi se pencha et baissa la tête. Sa monture était enfoncée presque à mi-jarret, le sol transformé en soupe épaisse par le premier umen.

— Et la horde derrière nous ? demanda Hulagar.

Muzta sourit en secouant la tête.

— Nous étions trois fois moins nombreux, et pourtant cela nous a pris presque une lunaison pour traverser les cent cinquante kilomètres de forêt, le fleuve, et retrouver la steppe au-delà de Souzdal. C'est aussi impraticable qu'un col de montagne, pire par certains côtés.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi difficile, chuchota Jubadi.

— Nous ne nous attendions pas à la pluie, renifla Vuka, levant la tête vers la voûte de branches, qui gouttaient toujours d'humidité. C'est cette boue qui nous ralentit. Laissez-la sécher, et nous nous déplacerons plus vite.

Muzta fit monter son cheval sur l'aménagement de la voie ferrée. Sa monture glissa sur la pente, avant d'atteindre le ballast de calcaire.

Ils se sont échappés, pensa Jubadi.

Il avait espéré en finir sur cette rive, puis traverser sans rencontrer d'opposition. Mais leurs maudites machines sur ces rails de fer les avaient sauvés. Ils avaient pris huit mille cadavres, assez pour nourrir l'armée quatre jours au plus. Les saleurs préparaient déjà la viande qui ne pouvait pas être dévorée tout de suite.

La cime des arbres se balançait dans le vent, projetant une froide averse de fines gouttelettes. Aucun dirigeable ne volerait aujourd'hui, ce qui constituait un autre problème. Ils auraient dû bombarder les voies de chemin de fer pour ralentir leur retraite.

Ne jamais rien planifier au sujet du temps. Un banc de brouillard, de la pluie au mauvais moment, un blizzard soudain, voilà qui avait décidé du sort de bien des conflits.

Il lui était même impossible de communiquer avec l'aile sud, qui chevauchait à près de cinquante kilomètres de là, à la lisière de la forêt. Elle devait avancer jusqu'à la mer, puis pivoter vers le nord. Face à du bétail battant en retraite, il n'y avait pas grand-chose à craindre. Ils étaient à pied ou bien liés à leurs rails de fer. Contre les Bantags – et il jeta un coup d'œil à Muzta – ou bien contre les Tugars d'autrefois, diviser ainsi une armée l'aurait conduit à la catastrophe.

C'est ainsi qu'ils nous ont vaincus à Onci, en nous forçant à nous diviser entre trois cols, puis en battant nos colonnes l'une après l'autre.

Devant eux, la piste était obscurcie par une chape de fumée froide et humide, qui l'aveugla un instant pendant qu'il chevauchait.

L'étroite clairière était jonchée de décombres. Plusieurs cabanes en rondins brûlaient toujours, une citerne renversée était défoncée. Une voiture pour rails de fer, l'une de ses roues cassées, était, elle aussi, couchée sur le flanc. Derrière les cabanes en feu, on trouvait un grand tas de terre fraîchement retournée. Une demi-douzaine de guerriers déterraient des cadavres encore tièdes.

Jubadi grimaça. C'était répugnant, mais ils ne pouvaient pas gaspiller de la bonne nourriture.

Muzta ramena sa monture au pas pour assister à l'exhumation. Jubadi se rapprocha lentement du remblai pour le rejoindre, faisant signe à son entourage de poursuivre son chemin.

La cavalcade continua, les étendards dorés de la horde en tête. Sur la piste, les guerriers muets retinrent leurs montures pour l'attendre. Les tambours, les signaleurs, les joueurs de narga, les chamans, les serviteurs, les coursiers, tous poursuivirent leur route, glissant dans la boue en jurant.

Les drapeaux pris à l'armée du bétail passèrent, des étendards blancs et bleus décorés d'étoiles, des mots à la forme étrange blasonnés en or – 7e DE NOVROD, 15e DE KEV, 44e DE SOUZDAL, les distinctions au combat listées en dessous ; LE GUÉ, LE SIÈGE DE SOUZDAL, LA LIBÉRATION DE ROUM, LA BATAILLE DE SAINT STANISLAV. Un guidon bleu, criblé de coups de feu et marqué des rayures d'adjudant-chef passa devant lui, mais les mots et les insignes lui étaient impossibles à déchiffrer – la panoplie des animaux, en tant que telle, n'était pas digne d'intérêt.

Muzta se retourna vers Jubadi, puis se remit à contempler les cadavres que l'on sortait de terre.

— Je me souviens de mes guerriers se glissant à pas de loup sur le champ de bataille, devant cette cité, pour découper des carcasses de chevaux, dit Muzta d'une voix lointaine et monocorde.

— Souzdal sera à nous avant le prochain festin de la Lune. Pourquoi de tels souvenirs maintenant ?

— Revenir ici les fait remonter à la surface. Jadis, j'ai parcouru cette piste avec mes fils, ma horde déployée derrière moi. Je me souviens de nos rires, du sentiment que nous partagions quand l'appel des nargas nous promettait, non pas une guerre, mais plutôt une chasse. Une récréation inoffensive pour la journée, puis de la viande sur la table le soir.

— Tu as vu comment nous les avons tués, ce matin, dit Jubadi.

— C'était presque trop facile. Ils ont fait une erreur.

— Ce sont seulement des bêtes ! cria Vuka, faisant lentement descendre sa monture sur la pente glissante du remblai pour rejoindre son père.

— C'est la première fois que je les vois se faire prendre comme ça, reconnut Muzta.

— Parce qu'aujourd'hui ils affrontent des Merkis, répliqua Vuka.

Muzta se retourna vers le Zan Qarth. Jubadi se contenta d'un geste de réprimande.

— Bien entendu, dit Muzta en souriant.

Une rafale de pluie éclata, débarrassant de la boue les traits figés des humains étendus à côté de leurs tombes.

Jubadi regarda ces corps froids qui levaient vers lui des yeux aveugles, aux orbites emplies d'eau boueuse.

— Il faudra huit, peut-être dix jours, pour que le bétail cartha se mette à travailler sur les franchissements, nota Jubadi comme pour lui-même.

— Pour commencer, utilisons les prisonniers que nous avons faits ce matin, coupa Vuka avec un rire froid.

— Ils sont inutiles, dit Hulagar. Ils sont moins de cent, tous blessés et incapables de combattre. C'est pour ça que nous avons pu les capturer.

— Alors, pourquoi les garder en vie ? demanda Vuka d'un ton sec.

— Ils pourraient s'avérer utiles plus tard, répondit Jubadi, écartant le sujet.

Il leva les yeux sur la piste. Le dernier régiment de l'umen navhag disparaissait dans le brouillard envahissant du soir.

— Faites passer le mot aux Navhags ; qu'ils soient sur le gué avant l'aube. Qu'ils commencent à reconnaître le fleuve à la recherche de franchissements pour essayer de forcer le passage. Peut-être que les Yankees sont démoralisés et seront mis en déroute.

— J'en doute, indiqua Muzta.

— Cette fois, ils affrontent des Merkis, chuchota Vuka, juste assez fort pour que Muzta l'entende.

Le Qar Qarth des Tugars se retourna vers l'héritier de Jubadi.

— Mais bien sûr, dit-il doucement.

— Grand-père !

Andrew Hawthorne s'échappa des bras de sa mère et traversa la pièce en courant, manquant de renverser Kal dans une étreinte extravagante.

Kal sourit et embrassa son petit-fils sur le front. Puis il fut pratiquement emporté par Tanya et les embrassades mal assurées des jumelles âgées d'un an.

— Comment va ma fille ? soupira-t-il.

Il se libéra un bref instant pour effectuer un signe de bénédiction devant l'icône. Kal accepta au passage la mince tranche de pain, trempée dans du sel, que Tanya lui offrait en guise de salutations.

Tanya tapota son ventre en souriant.

— J'en attends un autre, chuchota-t-elle.

— Ce garçon s'y est certainement employé activement, dit Kal avec un sourire entendu qui fit rougir sa fille.

— Ma fille, cette maison est un vrai capharnaüm.

Tanya s'écarta de Kal et courut dans les bras de sa mère, Ludmilla, maintenant entourée elle aussi par les enfants. Les trois petits réclamaient en piaillant qu'elle les prenne dans ses bras.

— Trois enfants, dit Tanya d'un ton contrit. Peut-on espérer autre chose que du désordre ?

— Un quatrième est en route, déclara fièrement Kal.

Les yeux embués de larmes, Ludmilla s'approcha de sa fille et l'embrassa tendrement sur les joues.

— Alors, engage une bonne.

— Je n'aurai pas de serviteurs, répondit Tanya sur la défensive. Pas plus que Vincent.

— Voilà une belle attitude républicaine, dit Kal en allant s'asseoir à côté de la fenêtre ouverte donnant sur le forum.

— Au diable la politique, déclara Ludmilla. Elle est la fille d'un président, l'épouse d'un général et d'un ambassadeur.

— Et c'est exactement pour cela que je n'aurai aucun serviteur, rétorqua Tanya d'un ton brusque indiquant que le sujet était clos.

— C'est bien ta fille, dit Kal avec un petit rire.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise en soupirant et ôta son chapeau en tuyau de poêle pour le poser sur la table.

— Ma fille, tu as peut-être quelque chose de frais à boire ?

— Je vais m'en occuper, dit Ludmilla. Venez avec moi, mes petits anges.

Elle emmena les enfants avec elle dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda Tanya, et, comme elle se rapprochait, il la prit par la taille et la fit asseoir sur ses genoux.

— Je suis une grande fille maintenant, papa, chuchota-t-elle timidement.

— Tu seras toujours ma petite fille, dit Kal, qui l'embrassa délicatement sur la joue et glissa affectueusement une mèche de ses cheveux sous son fichu bleu pâle.

— Tu as l'air épuisé, papa.

Il hocha la tête, tout en continuant à lui caresser les cheveux.

— Quelque chose ne va pas, sinon tu ne serais pas ici comme ça.

— Quelque chose ne va pas, confirma doucement Kal.

— Quoi donc ?

— Nous avons été vaincus. Nous avons connu une sévère défaite et nous avons perdu pratiquement un corps entier.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Et Hans.

— Oh mon Dieu !

Elle détourna le regard.

— Basil Alexandrovich, Ilya Progoniv, Boris Ivanovich, Sergei Sergeievich, Yuri Andreievich, Mikhaïl Ernestovich – ils sont tous morts.

— Yuri ?

Il hocha la tête, et elle livra une bataille perdue d'avance pour retenir ses larmes. Si les choses avaient été différentes, c'était lui qu'elle aurait sans aucun doute épousé.

— Zemyatin Rasknovich a perdu un bras, Gregory Basiovich ne s'est pas réveillé depuis qu'il a

été touché à la tête.

— Et Andrew Keane ? Pat ?

— Andrew est choqué, salement choqué, ma chérie. Tu vois, nous perdrons probablement Souzdal avant la prochaine lune. Oh, nous combattrons, bec et ongles, mais la souris ne peut pas rester dans son trou quand le loup commence à creuser trop profondément.

— Es-tu là à cause de ça, papa ?

— Je te le dirai plus tard. J'ai peu de temps. Je suis venu ici en secret. Je m'attends à rencontrer Marcus bientôt – il doit entendre la nouvelle de vive voix, et pas par le biais d'un télégramme.

— Tout le monde sait qu'il s'est passé quelque chose. Nous n'avons reçu aucune nouvelle de la bataille depuis hier matin.

— J'en ai donné l'ordre, dit Kal. Cela ne ferait que semer la panique.

— Elle commence déjà à s'installer.

— Mais, au moins, ma petite prune, toi et les enfants êtes en sécurité pour le moment.

Elle voulut protester, exprimer quelque sentiment de culpabilité en pensant à Kathleen, à tous ses amis, mais la situation était différente désormais. Il n'y avait pas de place pour un tel mélodrame quand on avait trois enfants à protéger, et un quatrième qui remuait déjà en soi.

Kal sourit en farfouillant dans sa poche de poitrine, et en sortit un petit paquet emballé dans un tissu taché. Elle l'ouvrit et découvrit un minuscule morceau de gâteau de miel.

— Papa, je n'ai plus huit ans.

— Faisons comme si, pour le moment, soupira-t-il.

Souriante, elle prit une bouchée et pencha la tête contre son épaule.

— Vincent ?

— Toujours le même, chuchota-t-elle.

Kal hocha lentement la tête.

— Il est distant. L'innocence…, soupira-t-elle, détournant le regard.

— Nous perdons tous notre innocence. Même ma petite fille l'a perdue.

— Papa, tu vois ce que je veux dire. Il y avait une douceur, un certain émerveillement face aux créations de Késus et Perm. Il lui était impossible de haïr.

— Et maintenant, il hait, dit Kal.

Elle hocha tristement la tête.

— Avant qu'elle soit terminée, cette guerre inculquera la haine à beaucoup d'entre nous, dit froidement Kal. Peut-être en avons-nous besoin pour gagner. Késus nous enseigne d'aimer nos ennemis. Le père Casmar dit que même les Merkis, les Tugars, sont ses créations.

— Et le crois-tu ?

— Ce sera difficile à accepter s'ils prennent mes petits-enfants et les jettent vivants dans les fosses abattoirs.

— Ne dis pas cela ! chuchota Tanya, exécutant le signe de la bénédiction.

» C'est seulement que la haine a dévoré son âme. Le vieux Dimitri m'a dit que personne ne peut lui parler, comme ils le faisaient autrefois. Il est froid, distant, obsédé par le fait de tuer des Merkis, et impitoyable envers tous ceux qui ne les haïssent pas autant que lui.

— Et à ton égard ?

Elle se força à sourire.

— Il est fatigué. Je pense que le jeune homme que j'aimais se cache toujours sous cette carapace,

et qu'il a peur de ce qu'il pourrait être devenu. Mais, d'une manière ou d'une autre, il s'est détourné de sa famille. Il a construit un mur, créé une distance entre lui et moi. Avant, il jouait et se bagarrait avec le petit Andrew, ils se promenaient main dans la main. Maintenant, quand ça lui arrive de rentrer à la maison, il s'assoit seul, dans l'obscurité.

» Et les cauchemars, papa, ces épouvantables rêves. Il se réveille presque toutes les nuits, couvert de sueur, parfois en hurlant, souvent en pleurant. J'essaie alors de le serrer dans mes bras, mais il ne me laisse pas faire.

— Il a vécu tant de choses, dit Kal d'un ton apaisant. Et beaucoup d'autres encore se produiront avant la fin de la guerre.

Il se tut un instant.

— J'ai besoin d'hommes comme lui. Je pourrais en employer une centaine.

— Tu parles de ton gendre, chuchota Tanya.

Il lui tapota le genou.

— *Quand cette guerre cruelle s'achèvera*. Je crois que c'est le titre de la chanson que certains chantent maintenant.

— Qu'en est-il de *Tout est calme sur le Potomac* ?

Le père et la fille levèrent la tête à l'entrée de Vincent, sa pèlerine dégoulinant de la pluie qui avait déferlé à l'aube.

— C'était une chanson très populaire dans l'ancien monde.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter, dit doucement Tanya, quittant les genoux de son père pour prendre la pèlerine et le chapeau de son mari.

— Nous avons perdu le Potomac hier matin, dit calmement Kal.

Vincent hésita. L'émotion parut le saisir un instant, mais il se replia bien vite sur lui-même.

— Quelles pertes ?

Kal les lui communiqua tandis qu'il s'approchait de la fenêtre.

— C'est la raison de votre visite.

— En partie.

— Cela vous dit de me raconter le reste ?

Vincent se retira dans la cuisine avant de revenir, un instant plus tard, avec un pot en terre. Il s'assit et remplit un verre de vin. Il l'offrit à Kal, qui le refusa.

— Il est un peu trop tôt dans la matinée pour ça, n'est-ce pas, fiston ?

— Je viens juste d'entendre que nous pourrions très bien avoir perdu la guerre hier, et vous me sermonnez à propos d'un verre, gloussa Vincent, vidant une partie du verre avant de le reposer.

— Combien de temps avant que vos deux corps d'armée soient opérationnels ?

Vincent secoua la tête.

— Au moins un mois, et encore, ils seront tout juste prêts. Je suis sacrément sûr de ne pas leur faire confiance dans une bagarre en règle. Nous aurons des armes – principalement les vieux fusils non rayés, et pas d'artillerie. S'ils sont frappés durement, je pense qu'ils perdront leurs moyens et qu'ils seront plus un danger qu'une aide. En conséquence, ils se feront massacrer. J'ai besoin de plus de temps.

Il y eut un coup à la porte et Tanya s'approcha pour ouvrir.

— Votre Excellence.

Marcus entra, aussi trempé que Vincent, et Tanya le débarrassa de sa pèlerine.

— Le protocole spécifie que je dois attendre la visite d'un dignitaire étranger dans ma salle d'audience au rez-de-chaussée, dit froidement Marcus.

Kal se leva et tendit la main. Un mince sourire passa sur le visage de Marcus.

— Mais, après tout, l'ambassadeur de Rous' vit sous le même toit que moi, alors nous pouvons tout aussi bien prétendre que c'est vous qui me rendez visite le premier.

— On m'avait dit que vous étiez en manœuvres avec vos troupes et que vous seriez bientôt de retour, dit Kal d'un ton contrit. Je pensais avoir le temps de voir ma fille et mes petits-enfants.

D'un signe de tête, Marcus salua Tanya et Ludmilla. Les enfants coururent accueillir « l'oncle Marcus », qui serra chacun d'entre eux dans ses bras.

— Je suppose que les nouvelles doivent être vraiment mauvaises pour que vous soyez venu en personne, dit Marcus, reposant les enfants à terre.

Kal fit signe à Tanya de prendre les trois enfants et de quitter la pièce. Elle s'exécuta, non sans adresser un regard de défi à son père, qui secoua la tête.

— Hier, nous avons perdu dix mille hommes, le front du Potomac, et Hans Schuder.

Marcus ne dit rien, mais souleva l'autre verre, le remplit et le but en silence.

— Ils seront devant Souzdal dans moins de quinze jours, dit froidement Kal.

— Et ensuite ?

— Ils atteindront Roum avant la fin de l'été, répondit Vincent.

Marcus hocha la tête.

— Vous allez rentrer avec moi à Souzdal – le train part dans une heure. Vincent, je veux que vous veniez vous aussi.

— Eh bien, merci pour les ordres, dit Marcus, reposant sa tasse un peu trop bruyamment. Peut-être que je devrais rester ici et commencer à bâtir mes propres défenses. Souvenez-vous, Rous' devait être notre bouclier.

— J'espère que ce sera encore possible, mais nous allons devoir exiger énormément de vous si nous voulons avoir quelque chance de survie.

Marcus hocha la tête.

— Je vous l'ai promis. Nous sommes liés dans cette histoire.

Kal s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Il se pourrait que vous n'aimiez pas ce que vous allez entendre.

Il commença à lui expliquer le plan.

Andrew s'installa confortablement dans son fauteuil et, d'un geste de la tête, fit signe à Yuri de se servir un autre verre.

— Alors, il vous a battu, dit Yuri d'un ton détaché.

— À plate couture, dit Andrew, un peu choqué par le franc-parler de Yuri.

— Je m'y attendais, répondit Yuri, regardant un moment la vodka avant de descendre son verre.

Il toussa légèrement et reposa la coupe sur la table. Comme perdu dans ses pensées, il contemplait l'horloge de parquet qui tictaquait dans le coin.

— Pourquoi cela ? hasarda finalement Andrew.

— Il vous comprend toujours mieux que vous le comprenez.

— Bon sang, c'est pour ça que j'ai besoin de vous.

— Je sais.

Andrew se leva.

— Qui diable êtes-vous ? Pourquoi diable êtes-vous revenu ?

Andrew abattit son poing sur la table.

Il entendit alors Maddie, sans doute dérangée par le bruit, s'agiter à l'étage et pousser un faible cri. Il écouta Kathleen traverser la pièce, et les pleurs cessèrent.

Une lueur affligée passa dans les yeux de Yuri lorsqu'il leva la tête vers le plafond et écouta.

— C'est un son agréable, chuchota-t-il. Les cris d'un bébé, la nuit, apaisé par l'étreinte de sa mère.

Il tendit rapidement le bras et se servit un autre verre, qu'il vida de nouveau en fermant les yeux.

Andrew le regarda. Quelque chose s'était manifesté un instant, il pouvait le sentir. L'ombre de l'émotion derrière son masque extérieur dépourvu de tout sentiment, comme si la chaleur de la vie était momentanément revenue habiter un cadavre glacé.

— J'oserais dire qu'une partie de son plan était non seulement de s'emparer de l'armée, mais également de vous, dit finalement Yuri, se retournant pour regarder Andrew droit dans les yeux.

— Pourquoi ?

— C'est une approche guerrière standard pour les Merkis. Couper la tête alors même que vous arrachez le cœur. En combat contre les Bantags, un régiment de mille guerriers a pour unique tâche la recherche du Qar Qarth ennemi afin de l'abattre.

— Cela semble plutôt logique, répondit Andrew.

C'était une abomination par rapport à sa propre formation militaire. Il comprit que c'était chez lui une rémanence incohérente de la tradition européenne. Car, après tout, les rois et les ducs s'étaient rendu compte qu'appliquer une telle politique leur vaudrait d'être également traqués. « Ces messieurs ont mieux à faire que de se tirer dessus les uns les autres », avait dit un jour Wellington [25]. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, ne pas traquer le chef ennemi lui avait toujours paru quelque peu absurde.

— Souvenez-vous que la guerre est la tradition des Merkis. Chacun de leurs actes est dicté par leurs lois, de la direction dans laquelle pisser à qui évidera le premier crâne du festin de la Lune.

» Je suppose que vous avez affronté les Vushkas sur votre droite.

— Comment le savez-vous ?

— Les Vushkas se voient accorder le droit de la première offensive. C'est le plus ancien des clans merkis, et ils défendent cette distinction avec jalousie.

— Ils ont été broyés – selon nos estimations, nous en avons massacré les deux tiers. C'est idiot de gaspiller son élite pour un premier mouvement.

— À leurs yeux, ça ne l'est pas. Le seul inconvénient, c'est que lorsque Bugglaah est venue chercher leurs âmes, ils n'avaient pas de quoi être fiers.

— Qui ? interrompit Andrew.

— Bugglaah, la déesse de la mort, l'esprit qui chevauche la nuit en collectant les âmes des morts dans son carquois pour les emporter dans les cieux éternels. Lorsqu'elle est passée cette fois, personne n'a pu se vanter de ses victimes pour attirer son attention avant les autres.

— Parce que nous sommes du bétail.

Yuri hocha la tête.

— Les chamans ont beaucoup réfléchi à ce sujet, dit-il avec un petit rire. Puisque à l'évidence vous avez tous été entraînés dans une sorte de folie, ils ont déclaré que cette mort reste honorable, car

ils combattent, en réalité, les esprits maléfiques qui se sont emparés du bétail.

— Alors, ils pensent que nous sommes des esprits maléfiques, dit doucement Andrew.

Yuri gloussa en hochant la tête.

— De faibles esprits humains, cependant. Le monde est plein d'esprits, bons et mauvais. Les Merkis sont protégés dans ce domaine par leurs ancêtres, qui chevauchent dans les cieux éternels.

— Si nos esprits sont si faibles, comment avons-nous pu vaincre les Tugars ?

— Les Tugars sont considérés comme bêtes, trop fiers. Bien que cette nouvelle ait horrifié les Merkis, ils s'en sont réjouis intérieurement. Car ils ont vu ça comme un châtiment après la bataille d'Onci, quand les Tugars ont fait voler en éclats la horde merkie.

— Nos rapports indiquent que deux umens tugars accompagnent les Merkis, dit Andrew.

— Vos renseignements sont exacts.

— Chaque jour, plusieurs centaines de réfugiés arrivent de Cartha. Hamilcar nous fournit des rapports quotidiens.

— À votre place, je serais prudent.

— Pourquoi ?

— Une autre combine merkie traditionnelle ; infiltrer, d'une façon ou d'une autre, l'ennemi. Une histoire raconte comment, il y a plusieurs cycles, un familier fut vendu aux Bantags et empoisonna son nouveau maître.

— Pourquoi ?

— En cas de succès, on lui avait promis que sa famille serait épargnée lors du festin de la Lune.

Andrew hocha la tête en dévisageant attentivement Yuri.

Celui-ci rit, baissa les yeux et caressa l'anneau à son doigt.

— Maintenant, je pourrais vous avoir raconté cela comme preuve de ma loyauté, tout en cherchant en réalité à sauver une personne qu'ils retiennent toujours. Un jeu dans le jeu.

— J'ai déjà entendu cette histoire. Hamilcar me l'a répétée la nuit de votre arrivée.

— En vous conseillant de me couper la langue, de me la fourrer dans la gorge, puis de me crucifier sur les murs de la cité – le châtiment rous' traditionnel pour un mangeur de chair humaine.

Andrew ne réagit pas.

— Comme nous le disions, les Tugars accompagnent les Merkis. J'ai façonné un bracelet pour le Qar Qarth Muzta. Je me trouvais dans sa yourte quand il lui a été offert.

— « Muzta » ?

— Vous le connaissez ?

— Nous nous sommes rencontrés une fois.

« Il se peut que nous nous revoyions, toi qu'on appelle Keane », avait dit Muzta. Il avait épargné Kathleen et Vincent, un acte étrange et chevaleresque, qui ne correspondait en rien à ce qu'Andrew pensait de la horde.

— Je suis surpris qu'il ait eu la vie sauve après sa défaite, dit Andrew.

— Il y a presque de l'affection dans votre voix, répondit Yuri.

— Disons que, en dépit de tout, il m'a rendu service une fois.

Andrew tendit l'oreille un instant. Kathleen était endormie et Maddie, sans aucun doute, de retour dans son berceau. Elle était en sécurité, du moins pour l'instant.

— J'ai entendu parler de ça. Un signe de faiblesse, ont dit certains. Il est curieux que son propre peuple ne l'ait pas tué. D'une façon ou d'une autre, il doit encore les dominer.

» C'est dur de tuer un Qar Qarth, même au sein de la horde tugare, plus primitive.

Andrew décela une très légère intonation de supériorité dans la voix de Yuri – il s'identifiait, une nouvelle fois, à ses anciens maîtres.

— Un Qar Qarth chevauche-t-il à la tête de ses troupes ? demanda Andrew.

— Rarement. C'est le planificateur, le cerveau, la main de maître qui tire les ficelles de la bataille. Vous avez remarqué les drapeaux.

Andrew hocha la tête.

— Nous supposons qu'ils servent au signalement.

— Incroyable. Les drapeaux bleus indiquent la ligne de marche. Les rouges donnent des informations sur le combat. Un message peut parcourir des kilomètres, l'affaire de quelques minutes, et il n'est pas enchaîné à vos fils qui cliquettent. Tout remonte jusqu'au Qar Qarth.

» Les Vushkas sont à la pointe de la première attaque. Habituellement, le Qar Qarth demeure au centre, afin de pouvoir atteindre rapidement chaque aile. Le Zan Qarth est supposé s'aligner à l'avant, pour gagner en réputation et en expérience.

— Vuka ?

Yuri hocha la tête.

— J'ai entendu dire qu'il était à l'origine de la révolte de Roum.

— C'est un impétueux. Il est sujet à l'imprudence, et pourtant, au fond de lui, c'est peut-être un lâche. C'est l'opposé de son père. Jubadi réfléchit bien à ses plans, évalue ses manœuvres et possède le courage adapté à sa charge. C'est quelque chose que Jubadi a appris à Onci. La mort de son père fut une leçon qu'il n'a jamais oubliée. C'est pourquoi, quelles que soient vos combines, il a déjà bien réfléchi à la manière de les contrer. L'impact n'est pas le même quand on s'attend à être surpris. L'été dernier, sa campagne contre vous avait été conçue pour décrocher la victoire, mais c'était également une manière de vous étudier pour mieux connaître votre façon de penser, même en cas de défaite.

Andrew s'appuya contre le dossier de sa chaise, la main droite posée distraitement sur le moignon de son bras gauche.

— Jubadi sait que vous allez lutter jusqu'au dernier, il en a pris acte. Il espère toutefois que si vous êtes battu à plate couture ici, à Souzdal, les Roums accepteront l'offre de capitulation et un retour à l'ancien système. Et qu'une fois votre situation sans espoir vous vous rendrez également, quitte à ce qu'ils vous épargnent, sous la protection d'un lien de sang.

— Alors, c'est qu'il ne nous connaît pas très bien.

— Vous voyez la défaite comme pratiquement inéluctable. Vous pourriez changer d'avis avant la fin de la guerre.

Si nous sommes anéantis, pensa Andrew, *Marcus serait idiot de ne pas accepter cette offre*. Au moins un petit espoir subsisterait-il, plutôt qu'un inévitable anéantissement.

— Et Vuka se précipitera, tête la première.

— Pas lui en personne, mais il en enverrait d'autres à sa place, et moins rusés que Jubadi. Dans son for intérieur, je pense qu'il vous craint. Il ne vous comprend pas, engoncé qu'il est dans la tradition merkie. Il est beaucoup trop imprévisible – sournois –, mais il manque d'une partie de l'esprit calculateur de Jubadi et de son porte-bouclier Tamuka, que je servais.

Andrew se leva et s'approcha de la fenêtre. Moins de dix jours auparavant, ils dansaient sur le terrain communal, désert ce soir. Complètement désert, comme s'ils n'étaient déjà plus que des

fantômes.

Jubadi. C'était l'ennemi à abattre. Il les avait, à tort, considérés comme une horde anonyme. Il devait se concentrer davantage sur Jubadi.

Un instant, Andrew pensa au paquet qui se trouvait toujours dans un petit placard, dans l'angle de la pièce. Il était temps, mais il devait en être sûr avant de demander.

Il se retourna vers Yuri.

— Vous avez souvent vu Jubadi ?

— Tous les jours, mon seigneur, dès lors que j'ai rejoint la yourte de Tamuka. Où se trouve son bouclier de bronze, se trouvent habituellement Vuka et Jubadi.

Andrew hocha la tête de nouveau, éprouvant un froid pressentiment.

— Pourquoi revenir vers nous ?

— J'ai mes propres raisons, chuchota Yuri.

Il s'arrêta encore, le regard distant, puis leva de nouveau les yeux vers le plafond.

— Quel âge a le bébé ?

— Pourquoi ? demanda Andrew, d'une voix à la fois douce et très froide.

— Simple curiosité. C'est intéressant, vous m'avez fait venir ici plusieurs fois, et je n'ai jamais rencontré votre enfant.

Andrew frissonna intérieurement. Il trouvait repoussante l'idée des mains d'un cannibale, d'une personne qui avait mangé à la table des Merkis, tenant sa fille.

Yuri sourit et secoua la tête.

— Je comprends.

Andrew, se sentant embarrassé, détourna les yeux. C'était irrationnel. Cet homme avait été forcé de manger de la chair humaine. Il lui avait fallu survivre, car tout le monde voulait survivre, même dans les fosses de l'enfer.

Je pensais être au-dessus des préjugés, pensa-t-il. Pourtant, il sentait sa peau se couvrir de chair de poule à la pensée des mains de Yuri sur Maddie, de ces mains tachées du sang de combien d'enfants !

Il se retourna vers Yuri.

— Je suis désolé.

— En votre for intérieur, je sais que vous ne l'êtes pas.

Yuri leva la main.

— Tout va bien, ne vous excusez pas. L'hiver précédant ma capture, j'ai vu les Tugars passer la saison froide à Souzdal.

Ses yeux étaient dans le vague, son regard de nouveau détaché et serein.

— J'avais failli être emporté dans les fosses, pour le festin. Alors, j'ai pris mon or, tout ce que j'avais façonné et caché, et j'ai rampé devant eux. L'une de leurs femelles a ri et, d'une chiquenaude, m'a évité les fosses. On m'a chargé de lui fabriquer un collier, car son ancien familier était mort. Elle allait me prendre comme nouvel animal, mais elle est morte durant l'hiver, et je me suis caché jusqu'au printemps.

» J'ai vu ceux qui voyageaient avec les Tugars, dix mille familiers, je les ai vus ramper comme je l'ai fait. Je les ai vus également manger les restes, se disputant un morceau pendant que leurs maîtres riaient. Je les ai détestés.

» Ils se détestaient eux-mêmes, chuchota-t-il. Aucun ne me regardait dans les yeux. Ils étaient les

damnés de ce monde. Quand j'étais seul avec eux, je leur crachais au visage s'ils osaient me regarder. Je les injuriais, les qualifiais de traîtres, leur demandant pourquoi ils ne dégainaient pas une dague, la nuit, pour en tuer au moins un, puisqu'ils n'avaient pas de familles ou de villages encourant des représailles. Alors, ils s'éloignaient en rampant, chuchotant que je ne comprenais pas.

» Maintenant, je comprends, mais vous, non.

Andrew restait silencieux. Il ne le regardait pas, mais observait le balancier de l'horloge égrener les secondes.

— Je les hais pour cela, soupira-t-il. Je me hais. Je vous hais même vous, parce que vous ne savez pas à quoi les Merkis pourraient finalement vous contraindre, contrairement à moi.

Tout en parlant, son visage demeurait impassible. Pourtant, il affichait un très léger sourire, comme s'il connaissait un immense secret qu'Andrew ne pourrait jamais appréhender.

— Je veux me venger, chuchota Yuri. C'est dans cette optique que nos chemins se sont croisés.

Andrew se décida, tout en éprouvant un léger scrupule. Après tout, la guerre n'était pas celle qu'il avait imaginée. Mais il était question de survie. Yuri était enfin prêt pour la mission à laquelle Andrew l'avait doucement préparé depuis leur première rencontre.

— Je vous aiderai à le faire, répondit Andrew.

Il se leva, s'approcha du petit placard, l'ouvrit et pointa du doigt son contenu.

— Vous le ferez avec cela.

— Il est dangereux d'aller plus loin, dit Hulagar, poussant sa monture devant celle de Jubadi.

Le Qar Qarth acquiesça d'un hochement de tête.

Un sourire de satisfaction éclaira ses traits comme il regardait à travers le bouquet d'arbres jusqu'au fleuve. Un cuirassé était ancré au milieu du courant, ses canons pointés en direction des bois. Le long des deux rives, le crépitement des escarmouches était ponctué par des bouffées de fumée et les explosions plus graves de l'artillerie.

— Eh bien, nous sommes finalement de retour, mon ami, déclara Jubadi.

Hulagar, le visage souriant, fit signe à un garde qui les avait attendus. Le guerrier s'avança, s'inclina profondément et lui présenta un étui enveloppé de cuir. Jubadi déchira la protection et sourit en serrant la poignée de l'épée.

— J'avais noté l'endroit où vous l'aviez lancée dans le fleuve, dit Hulagar. Ce guerrier appartient à l'avant-garde de l'umen darg qui s'est déployé devant Souzdal. Il a plongé dans le fleuve sous le feu ennemi, jusqu'à ce qu'il retrouve la lame.

Jubadi baissa les yeux sur le guerrier, le remercia d'un geste de la tête, puis descendit de sa monture.

— Voilà un cadeau qui devrait te rendre la pareille, dit Jubadi, pointant du doigt son cheval.

Le guerrier recula, écartant les mains.

— Mon Qar Qarth, je ne peux pas.

— Prends-le, et chevauche vaillamment, dit Jubadi dans un sourire.

Souriant, le guerrier sauta en selle.

— Maintenant, fais demi-tour et va tuer du bétail.

Le cheval se cabra et le cavalier s'éloigna au galop avec un cri de joie.

— Vous êtes d'humeur généreuse, mon Qar Qarth.

— Il faut récompenser la loyauté et le courage, dit Jubadi.

Il fit signe à Hulagar de le suivre, tout en s'approchant à pied de la rive.

Une balle Minié clignota à travers les branches au-dessus de sa tête avec un sifflement glacé. Hulagar fit un pas devant Jubadi et lui intima d'un signe de rester derrière l'un des arbres.

— Et, pourtant, je ne t'ai jamais récompensé, dit-il, obtempérant.

— Je suis votre porte-bouclier. Ce n'est pas à moi d'être récompensé avec des babioles ou des chevaux.

— Bien dit, dit doucement Jubadi. La loyauté du porte-bouclier est sa force vitale, ainsi que le dicte son *tu*.

— Quelque chose vous trouble, dit Hulagar.

— Tamuka.

Hulagar ne dit rien, sachant que cela devait arriver.

— Au cours de la bataille, il a quitté le flanc de mon fils, à la recherche de sang, et je vois la haine qui couve entre eux. La relation entre un porte-bouclier et un Qarth ne devrait pas ressembler à cela.

— Non, mon Qarth, répondit Hulagar, incapable de dire quoi que ce soit d'autre.

— Mais pourquoi ?

— Quelle est votre opinion, mon Qarth ?

Jubadi rit doucement.

— Voilà que tu me retournes la question, car tu penses que je pourrais déjà connaître la réponse.

Hulagar hocha la tête.

— Parce qu'il méprise Vuka, croyant que celui-ci a assassiné son frère.

— Ce sont vos mots, pas les miens, fit prudemment Hulagar.

— Mantu est mort quelque part le long de ce fleuve maudit, dit doucement Jubadi.

Malgré les protestations d'Hulagar, il quitta la protection de l'arbre pour observer les flots du Neiper, le cuirassé à moins de cent mètres devant lui.

— Crois-tu que Vuka soit coupable ?

— Ce n'est pas mon rôle de le dire, répliqua prudemment Hulagar.

— Hulagar, c'est oui ou non.

— Oui, mon Qar Qarth.

Jubadi soutint le regard d'Hulagar et le porte-bouclier ne détourna pas les yeux.

— Je vois, soupira Jubadi. Si je devais tomber durant cette campagne, serait-il digne de conduire mon peuple à la victoire ?

— Son *ka* est puissant, répondit Hulagar.

— Trop puissant.

Hulagar hocha la tête.

— Il m'a désobéi en se lançant dans la charge avant de se cacher au dernier moment. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Moi aussi, seigneur.

Un autre tir passa en sifflant, mais Jubadi l'ignora.

Se retournant, il abattit son poing sur le tronc.

— Pourquoi n'est-ce pas Mantu qui a survécu ? dit-il d'une voix pantelante.

— Bugglaah l'a fait mander, dit Hulagar. Le destin est le destin.

— Maintenant, Vuka est mon seul héritier, dit Jubadi, regardant Hulagar droit dans les yeux. Quand je mourrai, il me succédera.

— Ne parlez pas de votre mort, Jubadi, l'avertit Hulagar, car les ancêtres pourraient bien considérer que vous la souhaitez.

— Tamuka doit jurer de le protéger, de le guider.

— Il le fera.

— Il n'y a personne qui puisse remplacer Vuka.

Hulagar ne dit rien.

— Personne ! rugit Jubadi, empoignant Hulagar.

— Je vous ai servi, mon Qarth, depuis plus d'un cycle, mais je ne suis pas le porte-bouclier du Zan.

— Et si Tamuka devait en décider autrement ?

— Mon seigneur, seul le père peut ordonner la mort du fils, seul le conseil de mon clan peut ordonner la mort d'un Qar Qarth. Ce n'est pas à Tamuka de décider.

— Je le sais, chuchota Jubadi.

Hulagar baissa les yeux sur les mains de Jubadi, et, d'un air presque affligé, le Qar Qarth lâcha prise et recula. Un autre tir bourdonna, s'écrasant dans l'arbre au-dessus de la tête d'Hulagar.

— Perdre un porte-bouclier à cause d'une balle perdue est une chose, dit Hulagar avec un rire forcé. Mais ce serait vraiment une mort infâme pour un Qar Qarth.

Jubadi recula derrière l'arbre et Hulagar respira, soulagé.

— Je sais que Tamuka n'est pas d'accord avec la façon dont je mène cette guerre, dit Jubadi en s'appuyant contre le tronc, tout en saisissant la flasque de lait de jument fermenté que lui offrait son porte-bouclier.

— C'est son *tu* qui parle.

— Je ne comprends toujours pas. Nous combattons le bétail pour préserver notre tradition, celle de nos ancêtres, et pourtant il souhaite, en fin du compte, détruire cette tradition. Soit, les Rous' seront sans aucun doute écrasés. Les Roums, eux, survivront peut-être en tant que familiers – la contamination est trop étendue chez eux – mais massacrer tout le bétail du monde ? Et je ne comprends pas la haine qui brûle dans son cœur, en particulier de la part d'un porte-bouclier. Il y a une froide préméditation là-dedans, qui n'est pas née sous le coup de la colère mais plutôt de l'esprit rationnel et glacé de votre ordre. Pourtant, si nous tuons toutes les têtes de bétail, alors, nous finirons par mourir de faim.

— C'est un problème auquel je ne vois pas de solution, répondit Hulagar.

— Pourtant, il doit être résolu, répliqua Jubadi.

Il baissa les yeux sur l'épée à la lame polie, dont la poignée avait été recouverte de cuir neuf. Puis son regard revint se poser sur l'autre rive.

La forêt commençait à s'éclairer. Levant les yeux, Jubadi vit les nuages gris se dissiper, et un coin de ciel bleu apparut un instant.

Il sourit.

— L'orage s'éloigne.

Hulagar acquiesça et leva la tête ; un mince rayon de soleil se faufilait à travers les arbres. Les odeurs étaient tellement différentes ici. Contrairement à la steppe, Rous' était froide et humide, riche d'une terre grasse, d'arbres qui ne perdaient jamais leurs minces aiguilles. Il ne parvenait pas à

décider s'il aimait ces effluves ou pas.

— Demain, le sol devrait commencer à sécher ; nous serons en mesure de nous déplacer.

— Je veux nous voir sur l'autre rive d'ici une semaine, déclara Jubadi, son regard se portant sur le fleuve en crue. Je ne pense pas que ces Yankees resteront longtemps abattus.

— Tout le monde est là ? demanda Andrew, balayant du regard la nef de la cathédrale.

Kal hocha la tête d'un air las. Il fit signe aux gardes de fermer les portes. Dehors, la place était en ébullition. La liste des victimes avait, enfin, été affichée. Les hurlements de lamentation résonnaient à travers le bâtiment alors que se refermaient brusquement les portes en chêne. Trois régiments souzdaliens avaient été entièrement anéantis – mille cinq cents hommes disparus en un instant. Des listes comparables étaient placardées dans tout le pays. La panique était palpable.

— Une dure journée, dehors, dit Casmar.

Il se leva et offrit sa bénédiction à l'assemblée des officiers et des sénateurs. Tous s'agenouillèrent, à l'exception des non-catholiques de Nouvelle-Angleterre et de Marcus.

Andrew le remercia d'un hochement de tête, et s'avança face au groupe. Son regard fit le tour de la cathédrale.

C'était un endroit étrange pour tenir un conseil de guerre, mais, une heure plus tôt, le Sénat avait été frappé par un dirigeable. Il s'en était fallu de très peu pour que les Merkis réussissent à anéantir leur haut commandement d'un seul coup. Les grands vitraux, représentant les vies des saints et de Késus, brillaient d'une douce lumière cristalline. L'odeur des milliers de cierges et de l'encens consumés au fil des siècles imprégnait l'édifice religieux. La cathédrale avait constitué le repère central des Rous' depuis qu'ils avaient traversé le tunnel de lumière, près de huit cents ans auparavant. Son histoire touchait maintenant à sa fin.

— Vous savez tous que nous rencontrons de sérieuses difficultés, commença Andrew.

Les hommes restaient silencieux.

— Perdre aussi le Neiper est tout à fait envisageable – la position est beaucoup moins aisée à défendre que le Potomac. Après cela, les Merkis investiront probablement la cité. Ils disposent d'artillerie, contrairement aux Tugars. Même si nous résistons, nous sommes seulement au cœur du printemps. La première moisson n'aura pas lieu avant des mois et, quand il sera temps, ce sont eux qui en bénéficieront. Nous pourrions tenir le coup ici plusieurs semaines, peut-être même des mois. Mais au bout du compte…

Il ne termina pas sa phrase.

— Et qu'en est-il de Novrod, de Kev, de Vazima, de toutes les autres cités de Rous' ? cria un sénateur, assis au fond de la pièce. Êtes-vous en train de dire que vous défendrez Souzdal, et qu'on nous laissera nous débrouiller tout seuls ?

Andrew leva la main, objectant d'un signe de tête.

— Je ne ferai pas ça. Pour commencer, il est impossible que tous les Rous' se réfugient dans la cité. Deuxièmement, je ne demanderai pas aux régiments de Kev d'abandonner leur ville pour protéger la capitale. Nous avons construit des fortifications autour de ces villes, au cas où un raid devrait enfoncer nos défenses. Mais, si nous tentons de les protéger toutes, elles seront tout simplement conquises les unes après les autres.

Les hommes dévisagèrent Andrew avec une franche curiosité.

— Alors, que proposez-vous ? répliqua le sénateur.

— Je voudrais évacuer tous les Rous' pour les déplacer vers l'est, avant que les Merkis arrivent. Tous les non-combattants seront envoyés à Roum – ce qui fait un demi-million de personnes. Marcus Licinius Graca est revenu ici pour signifier son accord et offrir le gîte et le couvert à notre peuple. Tous ceux qui sont impliqués dans l'armée, ou qui peuvent travailler, d'une façon ou d'une autre seront acheminés jusqu'aux collines Blanches, à la frontière est. C'est là que nous établirons notre prochaine poche de résistance, à l'extérieur de la ville de Kev.

» Nous emporterons avec nous tout ce que nous pourrons utiliser et détruirons tout ce dont ils pourraient se servir. Toutes les usines seront démantelées, et nous déplacerons les outils, les locomotives et même les matières premières. Nous reconstruirons, si besoin, dans les champs, pour continuer à travailler. Toutes les denrées – céréales, vaches, cochons – partiront avec nous, et le reste sera détruit. Nous empoisonnerons les puits, nous trufferons le sol de pièges. Nous ne leur laisserons rien. Avec notre flotte, le fleuve et la mer seront toujours nôtres, et nous harcèlerons chacun de leurs mouvements. L'armée combattra sur le Neiper pour gagner du temps afin que d'autres puissent s'échapper pour continuer le combat.

» À tous, je demande deux semaines pour donner à notre peuple le temps de fuir. Et, lorsque nous partirons, c'est un désert que nous laisserons derrière nous, un désert où ces bâtards mourront de faim !

Un tohu-bohu éclata dans la cathédrale, et Andrew resta coi. Il jeta un coup d'œil à John Mina. Ferguson et Bob Fletcher se tenaient à ses côtés. John regardait droit devant lui, sans dire un mot.

Andrew leva la main et la salle se tut.

— C'est la seule possibilité. Nous ne pouvons pas tenir le Neiper. À présent, je me rends compte que mes rêves à propos du Potomac étaient également de vains espoirs.

Il s'arrêta, attendant que les récriminations amères éclatent, que son initiative soit condamnée. Si c'était le cas, il s'était déjà résolu à présenter sa démission.

Le silence régnait dans la cathédrale. Il plongea son regard dans les yeux de tous les généraux que Hans et lui avaient promus, des représentants de l'institution qu'il avait contribué à créer, et, enfin, de Kal, qui s'était placidement levé de son fauteuil pour se tenir devant lui.

— Guidez-nous, Andrew Lawrence Keane, dit Kal, la voix froide et claire. Guidez-nous, et nous vous suivrons.

Andrew jeta un coup d'œil au père Casmar.

— Conduisez-nous, et je vous suivrai.

Il se tourna ensuite vers les autres. Marcus s'avança et lui saisit la main. Les hommes le regardaient, la mine grave, emplis de froideur comme s'ils avaient entendu sonner l'appel aux armes. Ils se levèrent – d'abord une seule personne, puis, en quelques secondes, l'assemblée tout entière – et une acclamation de défi retentit.

Andrew se détourna, aveuglé par les larmes.

24 George E. Pickett, général confédéré qui mena une charge catastrophique lors de la bataille de Gettysburg. (*NdT*)

25 Arthur Wellesley (1769-1852), comte, puis marquis, puis duc de Wellington, vainqueur de Napoléon à Waterloo. (*NdT*)

Chapitre 8

— Vous avez tous présenté vos idées habilement, dit John Mina, et je déteste devoir vous contredire.

Andrew luttait contre le sommeil. L'horloge de parquet du petit salon tictaquait selon un rythme lent et régulier. Il prit le thé chaud que Kathleen avait posé sur la table basse, à côté de son fauteuil, et en but une gorgée. Le poêle allumé pour chasser la fraîcheur du soir avait rendu l'atmosphère du petit salon étouffante.

Andrew déboutonna le col de sa chemise, content de ne pas porter son lourd uniforme en laine. Au-dehors, le calme régnait sur la place de leur petit village de Nouvelle-Angleterre, au cœur de Souzdal. Le grand rassemblement s'était déroulé sans heurts. Les hommes et leurs familles étaient rentrés chez eux en silence. Dix des soldats tombés avec Hans avaient femmes et enfants, et leurs maisons étaient maintenant plongées dans l'obscurité. Il tenta de ne pas penser à la modeste cabane en rondins, de l'autre côté de la place, surveillée maintenant par un garde. Hans et lui avaient passé là-bas tant de soirées à deviser paisiblement ! Andrew devrait se rendre dans la sombre et froide demeure pour décider du sort de ses effets personnels. Il repoussa cette pensée. Il avait trop de sujets d'inquiétude pour permettre au chagrin de refaire surface.

Il leur avait dit que tout était perdu, qu'ils allaient devoir abandonner ces maisons construites avec amour sur le modèle de leurs anciennes demeures ; qu'il faudrait partir vers l'est, à la rencontre d'un destin inconnu.

Son regard fit le tour de la pièce, se posant sur ses vieux amis, les camarades qui l'accompagnaient depuis le début de cette aventure ; Pat, John, Emil, Vincent, Chuck Ferguson, Kal, les officiers de son état-major, les deux nouveaux chefs, Marcus et Hamilcar ; et bien sûr Kathleen, assise à côté de lui.

— Descendez en flammes tout ce que vous voulez, John, répondit Andrew. Me dire ce que nous pouvons faire ou pas fait partie de votre travail. Mais, cette fois, je vous affirme que nous *devons* le faire.

— Je le sais, Andrew.

— Alors, dites-moi comment nous allons procéder.

— Nous avons au total soixante-six locomotives et environ huit cents voitures. Il faudra fonder toute l'opération là-dessus.

» Selon le recensement, Rous' compte tout juste un peu plus de sept cent cinquante mille habitants. C'est légèrement plus que l'an passé (il jeta un coup d'œil à Hamilcar), aux alentours de trente mille personnes.

» Environ deux cent mille d'entre eux vivent à moins de cent cinquante kilomètres de Kev, dont cinquante mille à moins de trente-cinq. À l'exception des infirmes et des vieillards, je propose qu'ils partent pratiquement tous.

— Qu'en est-il de leurs provisions ? demanda Emil.

— J'allais y venir, docteur, dit John d'un ton las.

» Cela signifie que nous aurons à déplacer au moins cinq cent cinquante mille personnes par voie ferrée. Je propose de procéder en deux étapes. Tout d'abord, nous nous rendrons à Kev – à quatre cents kilomètres à l'est. De là-bas, nous organiserons le transport des non-combattants jusqu'à Roum.

— La horde peut parcourir quatre cents kilomètres en cinq jours, dit froidement Hamilcar.

— Avec quoi ? demanda Andrew. Ils s'attendent à vivre de la terre en arrivant ici ; si nous la changeons en désert, cela devrait devenir un peu plus difficile.

— Vous ne pouvez pas brûler de l'herbe verte, répondit Hamilcar.

Andrew hocha la tête en signe d'assentiment.

— Leur armée compte un million de chevaux. John, que faut-il pour nourrir un cheval ?

— D'après mes souvenirs, environ treize hectares à l'année pour un spécimen de taille moyenne. Je dirais donc au moins quinze, peut-être près de dix-huit hectares de verts pâturages pour l'un de leurs monstres.

— Ils ne vont pas rester cantonnés pendant un an, dit calmement Emil. Ils ont seulement besoin de traverser. Trente-cinq kilos de foin par jour suffiront pour de telles montures.

— Un million de chevaux et quatre cent mille guerriers qui vont tous s'engouffrer à travers Souzdal, dit Andrew avec vigueur. Et, souvenez-vous, ce n'est pas seulement une armée en marche, c'est un peuple entier, un *Volkswanderung* [26].

— Un quoi ?

— Un déplacement de population, dit Emil. Vous savez, comme les Huns. Des femmes, des enfants, des vieillards, des chariots. Tout.

— Ce qui donne un deuxième million de chevaux, selon l'estimation la plus basse, ajouta Andrew.

— Ils mangeront de la viande de cheval. Les Tugars avaient refusé de le faire, mais je pense que les Merkis seront plus raisonnables à présent. Sans autre source de nourriture, cela devrait tourner autour de deux mille chevaux par jour. Si nous pouvons les ralentir, ils devraient très rapidement en ressentir les effets. Ils ne peuvent pas abandonner leurs yourtes, donc ils devront garder en vie leurs bêtes de somme. Ils tueront leurs montures de rechange.

— Même en comptant sur cette douce herbe printanière, dit Pat avec une lueur d'optimisme dans le regard, dix chevaux brouteront chaque jour un demi-hectare de prairie. Dans deux ou trois mois, cela devrait sacrément chuter, peut-être jusqu'à un demi-hectare par cheval.

— Cinquante mille hectares par jour pour les seules montures de l'armée, et cinq cent mille avant le milieu de l'été, dit Andrew.

Un léger sourire éclaira ses traits tirés.

— Vous n'avez toujours pas répondu à mon objection précédente, dit Hamilcar, donnant à peine le temps à son traducteur de faire son travail. Ils peuvent toujours faire traverser une dizaine d'umens en cinq ou six jours pour frapper la foule désorganisée qui se trouve non loin de Kev.

Il baissa la voix.

— Ce serait un massacre.

Tout le monde regarda Andrew.

— Nous allons les ralentir. Vous pouvez en être sûr.

Le ton d'Andrew était catégorique.

— Comment ?

— Ce sera fait, répondit-il, son attitude indiquant que le sujet était clos.

— Ils continueront à se nourrir de mon peuple, dit Hamilcar avec colère.

Andrew jeta un coup d'œil au chef cartha, incapable de dire quoi que ce soit. Il avait toujours honte du massacre du Potomac.

— Cependant, je n'ai pas encore dit mon dernier mot, fit doucement Hamilcar.

— Si nous tenons le fleuve avec nos cuirassés, les Merkis seront forcés de traverser en amont, même après notre repli. La route du fleuve sera indéfendable. Ils devront tailler une nouvelle route pour leurs chariots sur plus de quatre-vingts kilomètres de forêt.

— Et notre nourriture ? demanda Emil.

Andrew se retourna, non sans espoir, vers John.

— Avec les trains dont je dispose, nous pouvons déplacer quatre-vingt mille personnes par jour jusqu'à Kev, chacune avec cinq kilos d'effets personnels.

» J'estime les réserves de nourriture actuelles de Rous' à quatre-vingt-dix jours. À peu près cent mille tonnes de nourriture – en comptant tous les animaux sur pied et le contenu des granges. Il nous faudra au moins six cents convois.

John compulsa un instant ses notes.

— Nous aurons besoin d'au moins trente jours pour déplacer population et nourriture jusqu'à Kev. Mais encore, s'il n'y avait que ça… Nous devrons transporter tous les outils, ainsi que la machinerie des aciéries, des fonderies, des usines de munitions, des dépôts ferroviaires et des scieries. Et je recommande d'emporter également tous les outils aratoires si nous voulons subsister – en cas de victoire.

» Je pense que des trains circulant non-stop pendant quarante jours peuvent y parvenir. En supposant que toutes les locomotives restent en état de marche. Nous avons coupé beaucoup de bois cet hiver, mais je ne suis pas sûr que cela suffise. Et seulement six locomotives ont été transformées pour fonctionner au charbon.

L'assemblée demeura silencieuse.

— Ensuite, n'oubliez pas l'armée, Andrew. Il nous faudra maintenir tout le fleuve sous surveillance. Et lorsque la ligne sera finalement brisée, elle aura besoin de tout le matériel roulant pour s'échapper. Enfin, si nous voulons conserver une armée et l'équipement que nous avons mis trois ans à bâtir, le simple fait de déplacer les pièces d'artillerie réquisitionnera tous les wagons plates-formes pendant deux jours, et même trois, si l'on inclut les canons protégeant les villes.

— Et qu'en est-il de la flotte ? demanda Bullfinch.

— Tous les cuirassés patrouilleront sur le fleuve ou en mer, dit Andrew.

— Les galères ?

— Si nous débarquons plus en amont sur la côte, nous pourrons évacuer tout mon peuple et certains Rous' vivant à proximité, suggéra Hamilcar.

D'un signe de tête, Andrew le remercia.

— Alors, nous commencerons dès demain matin, dit-il. Ceux qui le peuvent partiront les premiers ; les orphelins, les mères avec enfants, tous ceux de plus de soixante ans, les infirmes, tous les blessés.

— Nom de Dieu, Andrew, nous n'avons aucun plan d'urgence pour ce genre de chose. Sa seule conception nous prendra plusieurs jours.

— Nous n'avons *pas* plusieurs jours ! dit Andrew d'un ton sec. Vous venez juste de le dire.

— Cela va être un fouillis sans nom. Ces gens ne pourront pas être logés à Kev.

— Alors réquisitionnez plusieurs trains, prenez les wagons-dortoirs que les ouvriers du rail utilisaient, et conduisez-les à Roum tout de suite. En agissant ainsi, nous pourrons transporter au moins cent mille personnes à Roum en un mois.

John acquiesça d'un hochement de tête.

— Après cette première vague de départs, il faudra tout d'abord nous occuper de toute la nourriture. Monsieur le président, bien que j'en sois désolé, je vais maintenant proclamer la loi martiale.

Kal sourit.

— Je m'en doutais.

— C'est nécessaire. Toute la nourriture devra être mise en commun. Webster, Gates et vous commencerez à imprimer des formulaires de reçus ce soir. Tout le monde en recevra un. Je nationalise toute la nourriture. Après cette guerre, nous tenterons de trouver une compensation. Dès qu'une ferme aura été évacuée, ses exploitants prendront la route de l'est. S'il y a de la place dans un train, nous les emmènerons.

— Ainsi va le capitalisme, soupira Webster, provoquant des sourires tristes autour de lui.

— Nous démantèlerons les usines. Si nous perdons les outils et les machines, nous perdons la guerre. Une fois que nous aurons fait cela, elles seront classées en priorité absolue – tous les ouvriers encore présents, accompagnés de leurs familles, partiront en train avec le matériel correspondant. Il ne faut pas les séparer de leurs équipements, étant donné qu'ils sont les seuls à savoir comment les remonter.

» Pour finir, nous emporterons tout ce que nous pourrons prendre en plus ; des chariots, leurs attelages, même les rails. Puis ce sera le tour de l'armée, quand il ne sera plus possible de tenir le Potomac.

» Il ne faudra pas dépasser trois semaines, dit doucement Andrew en regardant de nouveau John. Je ne peux même pas vous promettre dix jours, mais nous essaierons de tenir plus longtemps.

John ne dit rien.

— Et s'ils font une percée avant que nous ayons terminé ? demanda Casmar.

— Nous avons établi nos priorités, chuchota Andrew. Pendant que nous nous organisons, les civils partiront les premiers, puis la nourriture au fur et à mesure, le matériel des usines et, pour finir, l'armée et tout le reste. S'ils font une percée, l'armée partira la première avec le matériel industriel, et les autres devront rallier Kev à pied.

Casmar hocha la tête sans rien dire.

— Il faut incendier les villes, dit doucement Emil.

— Comme à Moscou ? fit Andrew d'un ton hésitant.

Il passa en revue l'assistance.

— Non, chuchota-t-il. Les cités leur sont inutiles. Peut-être nous restera-t-il quelque chose quand tout sera enfin terminé.

Il embrassa du regard sa maison et prit conscience, pour la première fois, des conséquences de ses propres ordres. L'horloge qui tictaquait dans un coin, le bureau, sculpté par un paysan rous', trouvé un matin sur le pas de sa porte. Les assiettes ordinaires dans sa cuisine, et même la boîte à bijoux, celle qu'il avait offerte à Kathleen quand ils s'étaient tous les deux promenés, pour la première fois, dans les rues de Souzdal. Quatre ans déjà. Il devrait laisser tout cela derrière lui. Un

instant, il se débattit avec cette pensée et jeta un coup d'œil à Kathleen, effleurant sa main.

— Emil, je veux que vous vous rendiez à Kev demain, avec tous les blessés. Commencez à établir un hôpital là-bas et organisez les installations sanitaires. Fletcher, vous partirez avec lui – je vous nomme responsable de l'organisation du stockage et de la distribution de nourriture. Nous avons besoin d'entrepôts.

Pour une fois, le docteur ne discuta pas.

Andrew jeta un nouveau coup d'œil à Kathleen.

— Maddie et moi partirons en même temps que toi, chuchota-t-elle.

Il ne dit rien et lui pressa la main.

— Et pour conclure, dit Andrew, nous devons accomplir tout cela en secret. Les Merkis ne doivent pas être au courant avant d'avoir traversé le fleuve et d'être arrivés ici.

— Voilà un ordre sacrément difficile à respecter, Andrew, dit Kal. Que faire de ces fichus dirigeables qui bourdonnent au-dessus de nos têtes ?

— C'est une bonne question, dit John. Nous avons quelques défenses le long de la voie ferrée militaire jusqu'au Potomac mais, passé l'embranchement de Novrod, la route est déserte sur des kilomètres. Quand le vent sera favorable, ils pourront avancer rapidement, bombarder un canton, peut-être même se poser et arracher quelques rails. Un déraillement pourrait paralyser la ligne une journée ou même plus.

Andrew jeta un coup d'œil à Chuck.

— Vous avez volé la semaine dernière ?

— Eh bien, monsieur, Hank pilotait.

— Dès le départ, je savais que vous alliez me désobéir, dit Andrew, une note de reproche dans la voix. L'appareil est-il prêt au combat ?

— Nous avons toujours quelques problèmes mineurs à régler.

— Je le veux au-dessus de Souzdal dans trois jours. Et déplacez les autres vaisseaux aussi vite que possible.

— Monsieur, les hangars au nord de Vazima sont à peine sortis de terre. Et puis, tout dépend des conditions. Nous avons besoin d'un vent de nord-est – ou mieux encore, d'est – pour ce trajet.

— Amenez-les ici et qu'ils soient en état de voler, fiston. Contrairement à ce que nous envisagions au départ, nous n'aurons pas le temps de construire une flotte pour les surprendre, mais, s'ils comprennent ce que nous voulons faire, ils traverseront en masse le Neiper sans tenir compte des pertes.

» Ce Jubadi a tiré la leçon des erreurs de Muzta. Il est méthodique, il préserve ses guerriers. Mais il ne les épargnera pas s'il pense que nous fuyons. J'ai besoin d'une protection aérienne.

Chuck sourit avec circonspection.

— J'ai carte blanche pour prendre toute mesure nécessaire à mes yeux ?

— Bien sûr. Vos ordres seront fin prêts quand vous partirez.

Chuck sourit et se détendit.

— Tout ce qui vous plaira, monsieur.

John jeta un coup d'œil soupçonneux à Chuck. Il sentait qu'Andrew ne réalisait peut-être pas tout à fait les conséquences possibles de cette permission. Mais il était trop fatigué pour s'en soucier et ne dit rien.

Le regard de John revint se poser sur Andrew. Il comprit que l'opération tout entière était pure

folie. Bien qu'Andrew ait écarté cette éventualité, une fois la percée des Merkis effective, rien ne pourrait arrêter une partie de leurs troupes dans sa course effrénée vers l'est. Le long des collines Blanches, leurs positions seraient tout juste prêtes à essuyer leur attaque.

Il les nourrissait tous d'un rêve. C'était la fin de tout. Il voulut dire quelque chose, mais un coup d'œil acéré d'Andrew lui fit comprendre que ce n'était pas le moment de prendre la parole. Il baissa les yeux, paralysé par ce que l'on exigeait d'eux une fois de plus.

Tamuka empoigna une branche, qui se courba légèrement sous son poids. Il grimpa dessus et se pencha en arrière pour s'adosser au tronc. L'arbre oscillait doucement, bercé par la brise venue du nord, fraîche et odorante. Tamuka se retourna vers l'ouest. Aussi loin que portait le regard, la large piste traversant la forêt était encombrée de chevaux, de guerriers et de batteries d'artillerie. Tous avançaient, tel un lent et sinueux serpent.

Quel terrible endroit, pensa-t-il. Ses souvenirs le ramenèrent à la charge ; la longue ligne des Navhags se jetant en avant, suivie d'innombrables colonnes d'umens balayant l'immense steppe. Et maintenant, au bout de quatre jours, moins du tiers des effectifs de l'aile nord était parvenu au niveau du fleuve. En aval, la forêt grouillait de chevaux frappant les feuilles mortes de leurs sabots, et les berges du fleuve étaient bordées, sur plus de quatre-vingts kilomètres, de soldats qui affluaient de toutes parts.

Dans une traînée d'étincelles, un tir flotta dans l'air nocturne avant d'exploser au-dessus de la piste. Un hurlement de douleur se fit entendre quand un guerrier et sa monture furent changés en amas sanglant. Leurs corps lacérés étaient pareils à des fantômes sous le clair de lune rouge.

Un autre canon retentit, et Tamuka regarda vers l'est. Des tirs se propagèrent le long de la ligne. Des obus volèrent dans les cieux, éclatant le long de la piste, à la cime des arbres. Bêtement, il se sentait nu. Un tir de shrapnel lui passa devant avec un hurlement sifflant et fila en crépitant à travers les branches. D'autres guerriers s'effondrèrent et la colonne se retrouva plongée dans la confusion. Les canons du bétail se turent.

Magistral, pensa malgré lui Tamuka.

De l'autre côté du fleuve, leurs fortifications étaient impressionnantes ; elles étaient composées de deux lignes épousant la pente, le front de l'une comme de l'autre étant un labyrinthe pratiquement impénétrable de pieux aiguisés et de broussailles. La rive était recouverte des cadavres des trois régiments qui avaient tenté de la prendre d'assaut, et qui pour seul résultat avaient été anéantis sous le feu croisé des vaisseaux d'acier et des batteries alignées sur le rivage.

Il ferma les yeux, ignorant les cris de douleur en aval. Sa respiration se fit à la fois de plus en plus profonde et de plus en plus rapide. L'arbre s'agitait et le vent chuchotait en soupirant d'une voix douce à travers les branches. Il aspirait chacune des expirations de Tamuka et refoulait chacune de ses inspirations. C'était comme si le vent, le ciel et lui ne faisaient qu'un.

L'esprit de Tamuka s'élança vers les cieux.

Il se sentit tomber de l'arbre et, bien que son *tu* sache que c'était faux, ses mains se cramponnèrent plus fermement à la branche. Son enveloppe corporelle se préservait en attendant son retour.

Une pulsation de lumière se déversa depuis l'ouest en s'étendant sur des centaines de kilomètres. La force vitale de son peuple, la horde, avançait implacablement. L'odeur des chevaux, des gens, des

yourtes, des feux, des prairies, de la steppe infinie ; tout cela circulait autour de son *tu*, concentrant son énergie.

Les esprits des ancêtres planaient en formant, eux aussi, un vaste fleuve qui se déversait éternellement des cieux pour les guider dans leurs chevauchées sans fin. Son *tu* était capable de voir malgré ses yeux fermés, tournés vers la voûte céleste. De nouveau, ce grand désir, un souvenir verrouillé dans son esprit même, un souvenir s'arquant jusqu'aux cieux. Les ancêtres de leurs ancêtres l'appelaient.

— Voilà ce que nous étions autrefois, nous qui voyagions dans les étoiles, qui avions façonné les tunnels de lumière bondissant d'un monde à l'autre. Dans notre jeunesse, nous avons même foulé le monde des hommes et construit des portes sur ses vertes étendues, sur ses continents maintenant recouverts par les eaux, sur ses vastes steppes, ses immenses montagnes, dans des royaumes sous des océans turquoise.

» Et cela a disparu, tout a disparu – détruit par notre fierté, nos propres haines, il y a dix mille générations. Et, maintenant, tout ce qu'il reste de nous repose ici, sur Valdennia, vestige de notre grandeur.

À la pensée de tout ce qu'ils avaient perdu, Tamuka sentit son cœur éclater de douleur. Des souvenirs s'infiltrèrent dans ses os mêmes, passant du sang de ses ancêtres à son propre cœur.

— Nous avions autrefois un univers entre les mains, et maintenant nous voilà réduits à lutter contre ceux que nous n'estimions même pas dignes du moindre regard, alors que jadis nous étions maîtres des étoiles. Ceux qui n'étaient qu'à l'aube de leur vie, quand nous étions déjà à notre zénith, se sont soulevés. Ils se sont soulevés pour prendre notre place, pour nous chasser et, par conséquent, pour nous tuer.

Ainsi parlaient les anciens à Tamuka, porte-bouclier, marcheur sur le chemin de la connaissance spirituelle, et son âme versa des larmes amères. Son *tu* poussait des cris de rage, si bien que même son enveloppe, le *ka*, tremblait, tout en se cramponnant à l'arbre. Des larmes embuaient ses yeux clos.

— Car nous sommes maintenant au soir de nos vies, et ils bondiront dans le matin radieux.

— Ô pères ! cria-t-il d'une voix silencieuse, *ramenez en arrière les soleils, ramenez-moi à la clarté du midi* !

— Ô Tamuka, voilà ce que nous étions autrefois, lui répondirent les ancêtres en chuchotant. *Contemple notre grandeur et pleure, car vos tours du monde ne sont rien d'autre que de pâles reflets de nos plus grandes chevauchées, quand l'univers était pareil à la steppe et que nous étions si fiers de notre pouvoir. Désormais, ceux que nous avons méprisés se dressent contre nous.*

Comme pour se gausser de lui, des visages tristes et affligés, tournés vers les cieux, flottaient devant son esprit.

Ses pensées se dirigèrent à l'est, s'éloignant du royaume des ancêtres qui flottaient encore à côté de lui. Tamuka était incapable de supporter l'indicible douleur de son savoir. Il se concentra sur ce qui se déroulait ici et maintenant, et non pas sur tout ce qui avait été perdu depuis si longtemps. Car c'était le passé, un passé qu'il avait déjà contemplé en pleurs, une gloire qu'il gardait pour lui. En parler était inutile.

Tamuka se détourna des souvenirs-rêves d'ancêtres nés sur d'autres mondes et plongea son esprit dans ceux de leur arrivée sur Valdennia. Une fois encore, il parcourait le monde, alors que les générations successives de la horde étaient prises au piège, vivant dans le passé. Puis le bétail était

arrivé, et, avec lui, le cadeau des ancêtres, le cheval, le libérateur qui leur avait offert le monde entier. Deux cents cycles, et quelle gloire ! L'esprit du *ka*, du guerrier, le vent sur le visage des cavaliers, les lamentations de leurs ennemis, pourtant frères de hordes. La gloire des charges, la célébration de victoires triomphales, les lamentations de la défaite et l'espoir d'une prochaine victoire. Car, finalement, la gloire de cette existence n'était-elle pas une illusion ? Les cycles tourbillonnèrent autour de son âme errante pendant que les images d'une centaine d'ancêtres chuchotaient à son oreille, riant joyeusement, criant de douleur. Ils s'élevaient dans les cieux, après leur bref passage sur terre, pour rejoindre la chevauchée éternelle.

Et puis, enfin, l'image de son propre père dériva vers lui et se mêla à la sienne. Tamuka vit défiler toutes les générations merkies, le peuple élu. Et, dans son cœur, une mise en garde ; le crépuscule des ancêtres, de leur peuple tout entier, pourrait très bien survenir maintenant. Cette prise de conscience ébranla son âme. La responsabilité d'éviter cette catastrophe le frappa en plein cœur, exigeant de son *ka* qu'il prenne toutes les mesures nécessaires.

Il regarda vers l'est. Devant lui, le monde était sombre, comme si l'on avait tiré un rideau. Les puissants esprits du bétail lui barraient la vue.

Que se passait-il au-delà de la frontière rous' ? Tamuka s'efforça d'avancer, mais les ténèbres étaient partout. Toutefois, même dans cette obscurité, un maelström, une force, circulait, se déplaçait en suivant les pistes de fer. Il éprouva un vague pressentiment. Que pouvait bien signifier ce déplacement vers l'est ?

Il leva de nouveau les yeux. La Grande Roue flambait dans son âme et l'emplissait d'un vif désir. Mais il n'y avait ici nul ancêtre pour l'aider à retirer ce voile.

Ils sont loin d'être finis, lui chuchota son *tu*. *Loin d'être finis. Ils arrivent sur Valdennia chaque fois plus puissants. Ils viennent de notre propre passé pour nous hanter car, sans les tunnels, ils ne seraient jamais parvenus jusqu'ici*.

Il sentit les esprits et le souvenir de toutes les hordes – merkie, bantague, tugare, kuvake, org – s'éloigner. *Nous sommes vieux*, réalisa-t-il, *vieux d'un million de générations. Notre temps ici n'est rien d'autre que la plus brève des étincelles. Nous sommes une race mourante occupant un seul et dernier monde*.

Et c'est un sang nouveau qui se dresse contre nous. Les humains ruissellent de vie, se glissent dans les tunnels que nous avons laissés derrière nous. Ils sont même nos esclaves ici pour se retourner finalement contre nous et nous occire dans leur refus de se soumettre.

Les ancêtres s'étaient tus.

Il éprouva une colère froide devant la résignation de ce sang autrefois uni et qui maintenant tremblait.

Le destin n'est pas écrit, siffla-t-il, stupéfait d'entendre ses mots silencieux résonner dans le firmament. Tamuka inclina de nouveau ses pensées vers l'est, là où les attendaient les rares à les défier. C'était le premier frémissement de l'orage, une race qui sortait de son berceau pour les mettre à l'épreuve.

Ils dirigent leurs forces vers l'est, mais dans quel dessein ?

La réponse ne vint pas – seulement l'ombre d'une intuition chuchotée à son oreille.

Alors, laissez la race mourante aspirer la force de la nouvelle et jeter de côté son enveloppe desséchée.

Nous sommes devenus gras et vieux dans notre ignorance des merveilles passées, songea-t-il.

Alors, laissez-nous prendre cette force, cette connaissance qui nous revient, pour redevenir ce que nous étions jadis.

Tamuka regarda de nouveau les cieux. Tout à coup, la steppe, la chevauchée sans fin n'étaient rien d'autre que le pas chancelant d'un vieillard sénile, au *ka* titubant à l'aveuglette.

Il y eut un éclair de lumière, un hurlement sifflant, de la chaleur, puis une sensation de brûlure.

Le *tu* retourna à l'intérieur de son corps et la vision s'évanouit.

Tamuka éprouvait une douleur lancinante dans le bras. Ouvrant les yeux, il vit un filet de sang courir sur sa manche. Son armure de cuir était déchirée au niveau de l'épaule et laissait voir des éraflures. Le fragment dentelé de l'obus qui l'avait touché dépassait du tronc d'arbre.

Il y eut un nouvel éclair au-dessus de sa tête, puis de nouveaux hurlements, en aval, sur la piste.

Comprenant enfin ce que les Yankees complotaient, Tamuka descendit de l'arbre et s'éloigna avec raideur dans les ténèbres de la nuit.

Il avait conçu son plan, murmuré par son *tu*. Il avait formé son élu durant des années, alternant punitions et récompenses. Que la tête de bétail respecte ou pas les consignes, le résultat serait le même pour lui. Tamuka sourit.

— La ligne est dégagée jusqu'à la gare du Kennebec ! cria le télégraphiste, qui sortit de son bureau et leva les yeux avec un mélange de crainte et d'admiration.

Hank Petracci hocha la tête, tapotant la tuyère d'échappement. Le *Nuage volant* s'abaissa de façon presque imperceptible.

Les membres du personnel, installés sur les wagons plates-formes vides, donnèrent le feu vert en attachant fermement la dernière corde.

À trente mètres du sol, Hank considérait le moteur de locomotive avec inquiétude.

— Feyodor, le déclencheur souple est-il prêt ?

Feyodor se pencha sur son siège, pratiquement tête en bas.

— Ça m'a l'air en place, capitaine.

Hank tendit le bras droit et empoigna le piton. Selon Chuck, un coup sec libérerait tous les câbles qui reliaient le dirigeable au train.

— Tout est prêt ! cria Hank, tentant de dissimuler la terreur absolue que lui inspirait cette folie.

Quand, plusieurs mois auparavant, Chuck avait présenté son plan dans les grandes lignes, tout avait eu l'air très simple sur le papier. Remorquer le vaisseau par voie ferrée jusqu'à Vazima semblait plutôt facile quand on en discutait autour d'une table. Prenez un train, reliez-le au dirigeable avec des câbles, et en avant. Mais ils multipliaient les premières avec ce projet démentiel. La mise à l'essai se ferait par la pratique ; si quelque chose tournait mal, il le paierait de sa vie.

À présent, c'était la réalité. La locomotive sifflait, trente mètres en contrebas, pendant que de sporadiques étincelles s'échappaient de sa cheminée. Une faible brise venue du nord poussait le dirigeable au sud de la voie ferrée. Feyodor fit légèrement monter le régime du moteur et Hank renversa le gouvernail pour maintenir le dirigeable en position stationnaire.

La centaine d'hommes du personnel au sol levait la tête avec inquiétude. Tout l'équipement du *Nuage volant* – des barils de carburant, des wagons-trémies chargés de zinc, une cuve de plomb scellée remplie d'acide sulfurique pour l'hydrogène – avait été reconduit sur la ligne principale de la MFL & S.

Hank porta son regard vers le nord. Toute la ville d'Hispagnie semblait s'être donné rendez-vous pour l'événement. Le secret de ce qui se passait dans les bois surplombant la cité était finalement éventé.

— On vous attend, monsieur ! cria le mécanicien de la locomotive, muni d'un porte-voix.

Hank jeta un coup d'œil à Feyodor par-dessus son épaule.

— Tout est prêt, capitaine.

Hank déglutit avec peine. Il attrapa sous son siège un drapeau de signalement vert et l'agita.

Le mécanicien disparut de nouveau dans sa cabine. Une bouffée de fumée monta en flèche, et Hank grimaça.

Petit à petit, le train se mit en mouvement.

Les câbles se raidirent. L'armature du dirigeable se tendit face à la traction imposée par la locomotive, avant de s'abaisser légèrement.

De nouveau, Hank regarda l'ombre allongée de l'appareil, projetée dans son dos par le soleil couchant. Elle se déplaçait maintenant sur le château d'eau, derrière la gare. Les émanations de fumée en contrebas jaillissaient de plus en plus rapidement.

L'indicateur de cuivre, fabriqué, sur ses recommandations, pour mesurer la vitesse du vent, commença à bouger. La flèche du cadran passa les huit kilomètres par heure. À mesure que la locomotive prenait de la vitesse, le ballon se rapprochait du sol.

— Ouvrez les gaz ! cria Hank.

Feyodor réagit. Le moteur toussa, et l'hélice, qui tournait lentement, accéléra jusqu'à devenir floue.

Le ballon remonta.

Hank continuait à agiter le drapeau vert. La locomotive accéléra.

— Vingt-quatre kilomètres par heure.

Des poteaux télégraphiques, disposés par pur hasard du côté nord de la voie, commencèrent à défiler. La locomotive continuait à avancer, tandis que le son métallique des rails se répercutait jusqu'à eux.

Le dirigeable frissonna sous la caresse d'une rafale de vent qui le poussa vers le sud. Hank saisit le gouvernail de direction pour ajuster son alignement et l'appareil recula. Il sortit un drapeau jaune et le brandit.

La vitesse de la locomotive se stabilisa juste au-dessus des trente-deux kilomètres par heure.

Un putain de long voyage les attendait, et Hank se cala dans son siège pour tenter de faire disparaître la nausée qui lui brouillait l'estomac.

Chuck regardait le premier appareil de sa flotte de dirigeables disparaître petit à petit en direction de l'ouest et du front, dont il revenait à peine.

— Vous pensez que cela va marcher ? demanda Vincent, qui se trouvait à ses côtés, les bras croisés sur son étroite poitrine.

— Il le faut. Nous les avons construits ici, à l'abri des regards. Si les Merkis nous avaient découverts, nous aurions été torpillés avant même de décoller. C'est délicat – trop de tension aurait pu mettre le dirigeable en pièces, ou peut-être même faire dérailler le train. Les dirigeables seuls auraient mis trop de temps à rallier le front, et encore, s'ils y étaient parvenus.

» Avec leurs moteurs, ces foutus dirigeables merkis peuvent voler aussi longtemps qu'ils le désirent. Quelle que soit leur origine, j'aimerais bien m'en procurer un et le démonter.

— Vous connaissez les ordres, dit calmement Vincent. Ils contiennent une sorte de poison. Il faut les enterrer.

— Bon sang, je sais !

— La première bataille entre dirigeables… J'aimerais y assister, chuchota Vincent.

— Vous avez aimé voler ?

Vincent sourit.

— Mon dernier voyage en ballon était intéressant.

Encore ce sourire, mais Chuck ne dit rien.

Le sifflet de la locomotive sur la voie de garage retentit.

— Il est temps d'y aller, dit Vincent, se retournant vers le train.

Celui-ci était bondé, chaque voiture pleine à craquer des réfugiés du premier convoi à avoir quitté Souzdal, le lendemain de la conférence. Kal avait prêté sa voiture personnelle à Chuck, Marcus et Vincent pour le retour. Eux-mêmes l'avaient partagée avec cinquante mères et plus de cent enfants en bas âge qui n'avaient cessé de brailler.

Chuck plissa le nez de dégoût – si c'était ça être père, sans façon ! L'odeur des langes ou du lait vomi d'une centaine de bébés malpropres l'avait, plus d'une fois, contraint à sortir sur la plate-forme. En se comportant presque en véritable homme politique, Marcus l'avait surpris. Il avait tenu dans ses bras plus d'un bébé en pleurs. Une vue étrange que celle-ci ; un vrai patricien – les cheveux gris, des traits burinés, arborant toujours les traditionnels plastron et cape – berçant un petit enfant.

— Voilà qui nous promet un sacré combat, dit doucement Vincent en se retournant vers l'ouest.

— Vous avez l'air de l'attendre avec impatience, Vincent.

Le général jeta un coup d'œil à Chuck et sourit.

— C'est vrai.

Vincent fit demi-tour et s'éloigna.

— C'est un drôle d'oiseau.

Chuck jeta un coup d'œil à Théodor, qui avait regardé son frère jumeau s'envoler pour la guerre avec une envie non dissimulée.

— Trop de guerre vous tue ou vous rend fou.

— Ou bien les deux.

— Peut-être, dit doucement Chuck.

Un coup de sifflet aigu parcourut le chantier.

— C'est notre train, dit Chuck.

Il se mit en marche en direction de la locomotive aux allures de jouet qui attendait de l'emmener jusqu'aux hangars à dirigeables et l'usine attenante.

« Faites tout ce que vous voulez », avait dit Andrew, et il sourit. John serait maintenant beaucoup trop occupé pour remarquer la disparition d'un peu de poudre, d'acier de haute qualité, et de deux ou trois alésoirs. Il mettrait ça sur le compte du programme des dirigeables.

— Pourquoi riez-vous ? demanda Théodor.

— Vous verrez. Maintenant, rentrons à la maison et lançons ce *Clipper yankee*.

— Nom de Dieu, quel bordel, grogna Pat.

Andrew ne pouvait qu'acquiescer d'un signe de tête. La situation du faisceau de triage était plutôt déplorable. La ville se vidait déjà, si bien qu'au bout de quatre jours seulement les rues semblaient désertes. Plus de rires d'enfants, oubliés l'effervescence du marché, les chants dans les églises, le bourdonnement de la vie résonnant dans les rues. Six mille personnes de plus étaient parties avant l'aube, et le chaos absolu avait failli régner quand des familles s'étaient séparées au milieu de cris hystériques – les hommes étaient tous repartis sur le front, tandis que les femmes et les enfants se penchaient par les fenêtres ou s'asseyaient tristement sur les wagons plates-formes, remplis de leurs maigres possessions. Leur seul lien avec le futur était une carte numérotée indiquant aux hommes le train pris par leur famille. Les locomotives étaient parties en silence, de façon que les guetteurs merkies, de l'autre côté du fleuve, ne puissent pas les entendre.

Le soir précédent, une batterie avait ouvert le feu, lâchant des obus le long du fleuve. Leurs canons étaient légers, comparés aux cinquante et soixante-quinze livres des cuirassés, et le bastion sud avait riposté en prenant la position ennemie pour cible. Mais il était évident que les Merkis étaient là et les guettaient, sans aucun doute capables de distinguer des étincelles quand les trains traversaient le pont sur chevalets enjambant la Vina en crue, gonflée de l'écoulement du réservoir.

Un chaos cauchemardesque régnait dans l'immense fonderie. Moins d'une semaine auparavant, des centaines d'ouvriers peinaient douze heures par jour pour fabriquer des pièces d'artillerie, des mousquets, ou des fusils. À présent, ils démontaient leurs machines et rangeaient le précieux équipement dans des caisses de confection grossière. Des portes jusqu'à la voie de garage, la bousculade était incessante. Un train attendait à côté du bâtiment en brique, et d'autres ouvriers s'efforçaient de hisser les plus grosses pièces sur les wagons plates-formes, où elles étaient ensuite recouvertes de bâches et attachées.

— Chaque jour, nous perdons trois cents fusils et mousquets, ainsi que deux pièces d'artillerie, dit tristement Pat, se mettant de profil pour laisser passer une équipe d'ouvriers et leur presse de forge.

Andrew pénétra dans le bâtiment caverneux et s'obligea à esquisser un sourire d'encouragement.

Cet endroit avait été l'âme, le pouls de tous leurs efforts. Quelques jours plus tôt seulement, c'était un lieu rempli de fumée et d'averses d'étincelles. Des ouvriers en sueur retiraient le fer brut du haut-fourneau voisin et le déplaçaient ici pour le transformer en acier ou en fonte. Ils le déversaient dans des moules, coulaient des tubes sur des tours, les alésaient. Tout cela pour construire la cheville ouvrière d'une machine de guerre moderne, concentrée sur le salut d'un peuple.

Leur rêve de survie avait reposé sur cette fonderie. Comme elle avait grandi ! Il se souvint de la première, deux fois plus petite. Le bâtiment avait été balayé par l'inondation lors de l'explosion du barrage. Les cheminées expulsaient encore des panaches noirs et spiralés, une ruse pour tromper les guetteurs de l'autre côté du fleuve.

À côté, au niveau de la fonderie ferroviaire, le désordre était identique. Après le conflit naval, ils avaient atteint un pic, à cent cinquante tonnes de rails par jour, soit quarante longueurs de l'heure, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le fer luisant transitait directement des moules et des forges aux wagons plates-formes que l'on conduisait à l'intérieur du bâtiment. Durant des mois, chaque jour, trois trains s'étaient déplacés vers l'est pour réparer la ligne de chemin de fer dépouillée précédemment afin de construire les cuirassés.

À la fin de l'automne, les trains avaient commencé à se déplacer vers le nord, en amont de la route du fleuve, de l'autre côté du Neiper, puis vers l'est, sur la voie ferrée militaire conduisant au

Potomac. Dix mille hommes avaient travaillé dur pour édifier cette ligne, achevée quelques jours seulement avant l'offensive merkie. Et tout ce travail n'avait servi à rien.

Au-delà de la fonderie ferroviaire, où des groupes d'ouvriers démontaient les presses et les moules, se trouvait la dernière annexe de leurs usines ; la fabrique de feuilles de blindage épaisses de un pouce, pour les cuirassés. Les plaques étaient acheminées jusqu'au chantier naval du Neiper, à présent bombardé, ou par rail jusqu'à Roum. Le second chantier sur le Tibre armait deux vaisseaux supplémentaires, basés sur le modèle le plus récent, à six canons.

L'usine de munitions se dressait sur la droite des forges se consacrant aux cuirassés. On y produisait des billes de un pouce de diamètre pour remplir les boîtes à mitraille, sans oublier les chambres de moulage pour les boulets pleins de quatre, douze, cinquante et soixante-quinze livres. À côté, un autre bâtiment en brique ressemblait davantage à un bunker. Là, on remplissait de poudre les boîtes à mitraille pour les Napoléons et les obus explosifs pour les modèles de trois pouces. On les munissait ensuite d'une amorce, avant de les ranger dans des coffres à munitions.

Les dépôts ferroviaires et l'usine de locomotives étaient situés au bas de la pente. À l'intérieur, certains des hommes les mieux entraînés et les plus précieux de toute la République se dépêchaient de terminer deux locomotives sur la chaîne de montage. Pendant ce temps, d'autres rangeaient les outils et les forges, ou démontaient les trois autres engins inachevés, que l'on enverrait vers l'est en attendant de les terminer.

Le parc à bestiaux avait déjà été démonté. Les moules pour les roues et le châssis du matériel roulant avaient été expédiés ce matin pour être ramenés à Hispagnie. Avant même le début de la guerre, la cité était devenue le second faisceau de triage le plus important de l'alliance. Elle serait maintenant le centre de l'industrie du rail.

Andrew traversa la dernière des usines, dédiée à la fabrication d'articles variés ; des moissonneuses et des charrues, des démonte-pneus pour les canons, des boulons, des clous, des baïonnettes, des poêles à bois, et même des cloches pour les églises.

C'était partout la même chose ; leur folle opération de migration avait atteint cet effroyable instant où l'on prenait conscience avec amertume de tout ce qu'il faudrait abandonner derrière soi, sans même avoir la garantie que tout soit prêt à temps pour le départ, malgré ces sacrifices.

— Bon Dieu, croyez-vous que nous aurons jamais terminé ? chuchota Pat.

Andrew jeta un coup d'œil à son ami. Quelque chose s'était cassé chez l'Irlandais solidement charpenté. Le phénomène avait débuté quand il avait dû endurer le long et lent rétablissement de sa blessure à l'estomac. Cela ne s'était probablement pas arrangé en voyant Hans et ses brigades mordre la poussière. Finie son exubérante démarche arrogante, finis aussi ses numéros d'idiot et d'ivrogne bagarreur. C'était comme si Pat avait senti qu'Andrew avait maintenant besoin d'un compagnon aussi solide que le roc, plutôt que d'un faire-valoir amusant et casse-pieds.

— Il faut qu'on y arrive, Pat. Nous pouvons évacuer tout le monde, toute la nourriture, mais si nous perdons ça (il désigna de nouveau d'un geste les usines) nous pourrons aussi bien nous réfugier dans les bois ou devenir des Vagabonds et fuir pour toujours devant les hordes. Il nous a fallu presque quatre foutues années pour bâtir tout cela, et je refuse de le perdre. Nous pouvons remplacer les bâtiments, mais pas ces hommes et leurs outils.

La passion lui fit élever progressivement la voix, et, furieux, il se détourna vers l'ouest.

— Que je sois maudit s'ils obtiennent quoi que ce soit de nous.

Pat sourit alors qu'Andrew s'éloignait. Une part de son ancienne flamme était de retour. Il avait

l'air tout sauf sûr de lui – usé, le visage pâle, les yeux caves –, mais au moins l'éternelle étincelle, celle d'un tueur professionnel, brûlait encore.

À côté de la manufacture de canons, un train s'anima dans une bouffée de fumée. Le signaleur courut le long de la voie et indiqua à l'aiguilleur de dégager le chemin.

Les roues de la locomotive patinèrent quelques secondes, puis le train s'engagea en tanguant. De grandes piles de caisses étaient entreposées sur les quatorze wagons plates-formes du convoi. Une voiture avait été renforcée de poutres de six sur six pour transporter sans risque la moitié d'un marteau-pilon. Les autres étaient bondées d'hommes qui voyageaient avec leurs équipements. Leurs familles se serraient dans trois wagons de marchandises, en queue de convoi.

À la vue d'Andrew resté seul, les hommes se levèrent, dressant le poing et poussant des cris rauques en signe de défi. Andrew leva la main et salua le train qui avait pris l'aiguillage et accélérait avant de monter le long de la Vina. De là, il serait réorienté sur le pont sur chevalets, puis en direction de l'est, vers Hispagnie.

Les voitures défilaient dans un vacarme assourdissant, et Pat serra un poing épais.

— Faites marcher ce marteau-pilon ! cria-t-il. J'ai besoin de ces sacrés canons !

Les hommes, qui faisaient partie de son corps d'armée, reconnurent leur commandant et l'acclamèrent. Puis les wagons de marchandises passèrent sous le regard de familles silencieuses et apeurées, et le train disparut.

— Cinq mille de nos meilleurs hommes sont bloqués ici – une division entière, dit Pat.

— Ils nous sont plus utiles dans les usines, répondit Andrew. Espérons seulement qu'ils n'aient pas à prendre les armes, eux aussi.

En ville, le carillon de la cathédrale se mit à sonner, et ses tintements doux et mélodieux firent courir un frisson dans le dos d'Andrew.

— Les dirigeables…

Il vit les équipes à l'œuvre autour de lui s'arrêter pour regarder vers le sud-ouest.

Un messager arriva en courant et tendit précipitamment un télégramme à Andrew.

— De notre poste de surveillance au-dessus de la mine ; quatre dirigeables arrivent en longeant la côte de la mer intérieure, dit calmement Andrew.

— Eh bien, il se pourrait que nous assistions à notre première bataille aérienne, répondit Pat, une faible lueur dans les yeux.

— À quatre contre un, ça devrait être intéressant, dit froidement Andrew.

— Préparez l'appareil ! cria Hank, sortant en courant de l'entrepôt télégraphique. Alertées par le son métallique de la cloche, les équipes étaient déjà en train de le faire décoller d'urgence.

Feyodor surgit du hangar au pas de course et fit signe aux membres du personnel au sol de rejoindre leurs postes.

On empoigna des câbles et les immenses portes de l'entrepôt s'ouvrirent. Le chef du personnel regarda la bannière qui flottait au sommet de la tour de guet.

— Vent du nord. Remorquez-le lentement, maintenant.

— Où sont-ils ? cria Feyodor, qui avait rejoint Hank.

— Ils arrivent de la côte. (Il marqua un temps d'arrêt.) Ils sont quatre.

— Bon sang ! dit Feyodor d'un ton sec.

— La chaudière est sous pression ?

Feyodor hocha la tête.

— Le plein est fait.

— Au moins, nous aurons le vent dans le dos durant le trajet.

Des assistants arrivèrent en courant pour aider Hank et Feyodor à passer de lourds bleus de travail et des coiffes en laine. Le nez du dirigeable franchit les portes du hangar, orienté contre le vent. Plus de deux cents hommes, appartenant pour la plupart à l'équipe originelle de Roum, luttaient pour le maintenir dans l'axe.

Hank faisait les cent pas avec inquiétude, tâchant de ne pas trop réfléchir à ce qui allait suivre. Voler était déjà assez désagréable, mais le reste… Il écarta cette pensée.

La cabine en osier, le moteur, puis l'hélice apparurent. Hank et Feyodor coururent en direction de l'aérostat et grimpèrent à bord, si bien que les roues sous la cabine retrouvèrent le contact du sol.

À son tour, la queue émergea du hangar et le dirigeable se retrouva pris dans le vent comme une girouette, les équipes s'efforçant de l'empêcher de bouger.

— La chaudière est à son maximum ? demanda Hank dans le tube acoustique.

C'était un ajout fait seulement la veille, à sa suggestion. L'extrémité du tube était accrochée aux oreilles de Feyodor. Ils étaient séparés par moins de un mètre mais, durant le long et éreintant voyage en train, il avait parfois trouvé difficile de se faire entendre.

— Chaudière à son maximum.

Avec ces tubes qui vont et viennent entre nous, nous devons avoir l'air de deux éléphants dans une étreinte passionnée, pensa-t-il.

Il s'assit, tremblant d'excitation et de peur, attendant que le ballon gonflé d'air chaud leur procure la sustentation nécessaire. Le chef d'équipe se tenait à côté de lui, baissant les yeux sur les roues.

Il leva la main. Hank hocha la tête et l'homme tendit le bras sous la cabine pour abaisser le levier, qui libéra les roues du chariot. Le dirigeable s'éleva.

— Avant lente !

— Avant lente, c'est ça.

L'hélice commença à tourner rapidement, et la machine de guerre monta en flèche. Le personnel au sol largua les amarres. Au centre de la clairière, un prêtre agita une branche trempée d'eau bénite.

Hank répondit d'un signe de croix et le prêtre hocha la tête, même si, pour un Rous', le Yankee le faisait à l'envers.

La clairière diminuait à vue d'œil. Les quatre hangars formaient un carré grossier, et de fausses cheminées, sur le côté, vomissaient de la fumée pour les faire ressembler à des usines. Plusieurs vols de dirigeables merkis s'y étaient trompés. Ils n'en avaient tout simplement pas tenu compte, poursuivant leur chemin. Mais Hank savait que ce serait différent à partir d'aujourd'hui ; ils reviendraient, devinant l'origine du *Nuage volant*.

Le fond de la vallée était maintenant à trente mètres en contrebas. Les arbres bordant ses collines ondulaient légèrement dans la brise.

— Montons au quart de la vitesse maximum.

Le moteur se fit plus bruyant et Hank appuya légèrement sur le gouvernail de profondeur. Le nez s'inclina sous les acclamations du personnel au sol, qui résonnèrent dans les airs.

Hank fit doucement virer le dirigeable sur la gauche. Le nez de l'appareil changea d'orientation et la vallée fut rapidement hors de vue.

— Avant trois quarts !

L'hélice se mit à bourdonner. Le *Nuage volant* s'élevait désormais de près de soixante mètres par minute. Une fois la vallée franchie, l'ombre du dirigeable courant à travers les champs se fit de plus en plus petite. Ils passèrent devant la ville de Vazima, à l'est, ses rues bondées de réfugiés qui les pointèrent du doigt en criant.

Hank pouvait seulement espérer que l'imposant drapeau de Rous' peint sous la nacelle de l'appareil, ainsi que le nom *Nuage volant* écrit en cyrillique et en anglais sur la proue empêcheraient les soldats d'ouvrir le feu.

Feyodor se pencha dangereusement hors de la cabine et adressa un signe de la main à la population médusée, qui prit finalement conscience que le dirigeable était de leur côté. La foule hurlait de joie et bondit dans tous les sens. Les enfants couraient dans les rues de la ville en agitant la main. Les cloches de l'église se mirent à carillonner et l'air vibra de leurs échos harmonieux.

— Je me prendrais presque pour un héros, dit Hank.

— Eh bien, bon sang, nous sommes des héros ! cria Feyodor, tout excité.

Hank se rendit compte que tous les Rous' allaient à présent connaître leur secret. Neuf mois d'efforts étaient enfin révélés au grand jour. Bon sang, s'il survivait à cette journée, il pourrait très bien devenir un sacré héros ! Sa peur faiblit un instant, tandis qu'il songeait à son retour triomphal. Il imaginait Svetlana, la jeune fille rous' dont le père était le télégraphiste de la gare de Vazima, venir à sa rencontre, les yeux brillants, avant de bondir dans ses bras, ses seins lourds et arrondis pressés contre lui.

Cela pourrait bien valoir le coup, pensa-t-il.

Le dirigeable continuait à grimper au-dessus des belles collines vallonnées de Rous'. De petites fermes ou de modestes villages, de minuscules chapelles dédiées à Perm, des ruisseaux bordés d'arbres, tout cela filait sous leur ballon. Il avait l'impression d'être un aigle.

La ligne principale de la voie ferrée conduisant à Souzdal fut soudain en vue – elle passait à flanc de colline et un train l'empruntait en direction de l'est en lançant des bouffées de fumée. Des gens s'entassaient à l'intérieur des wagons de marchandises et des centaines d'autres voyageaient sur les toits. Ils pointèrent du doigt le dirigeable, tout d'abord avec crainte, puis avec joie.

À l'ouest, d'épaisses forêts recouvraient le riche pays noir, leurs massifs éparpillés dans les collines. Plus au nord, il vit une trace de fumée monter paresseusement à l'horizon. Au-delà, une haute ligne de crête, bleu vert, était à peine visible.

Une bataille devait se dérouler quelque part le long du Neiper.

Une lueur apparut sur l'horizon, le reflet d'une étendue d'eau ; c'était le réservoir en aval de Souzdal. Hank étudiait attentivement le sol, prenant des points de repère distincts qu'il couchait rapidement sur une feuille de papier fixée sur une planche posée sur ses genoux. Aujourd'hui, le ciel était limpide et le panorama sans limites. Mais il était possible qu'ils volent dans des conditions climatiques bien différentes à l'avenir, aussi préférait-il établir une carte maintenant. Hank continua à faire des croquis détaillés. Une église à la haute flèche, un petit village et son ancien manoir boyard, au toit d'un rouge tape-à-l'œil, le faîte surmonté de sculptures représentant un cortège d'ours. Un autre village, ses cabanes incendiées remplacées par des yourtes tugares sauvées de la guerre. Des chariots surchargés de ravitaillements se déplaçaient à travers la campagne, se dirigeant vers la section de voie la plus proche, à la rencontre du train qui récolterait les précieuses réserves. Près de la grande forêt, dans un village isolé, plusieurs granges étaient en feu, la majeure partie de leur

fourrage carbonisée. Un cortège de créatures semblables à des fourmis quittait la ville en direction du sud et de la ligne de chemin de fer. Un troupeau de cochons, du bétail, une meute de chiens ainsi que plusieurs chariots tirés par des chevaux suivaient le groupe.

Si jamais l'un des dirigeables merkis devait arriver maintenant, il faudrait qu'ils soient aveugles pour ne pas deviner ce qui se tramait ici. Il croqua le village, tenant compte des granges en feu. Derrière lui, Feyodor faisait la même chose. Ils compareraient leurs cartes plus tard.

— Novrod ! cria Hank dans le tube acoustique d'une voix trop forte.

Il désigna du doigt la ville, nichée sur une douce pente, côté sud, qui descendait jusqu'aux berges de la Vina. Au loin, un défilé de voitures de voyageurs s'étirait hors de la gare. Derrière lui, un autre train – une longue file de wagons plates-formes transportant de grands tas de machinerie, sans compter plusieurs wagons de marchandises en queue de convoi – grimpait lentement vers la ville.

— Nous ne sommes plus très loin maintenant ! répondit Feyodor.

Il se pencha sur son siège et badigeonna les arbres d'entraînement avec une burette d'huile au long tube. Il consulta la jauge du premier bidon de carburant en étain, calculant rapidement le niveau de leurs réserves.

Hank sortit ses jumelles de leur étui et les braqua au sud-ouest. En quelques secondes, il découvrit les quatre sombres vaisseaux à l'horizon.

— Je les vois !

Feyodor se pencha, pointant ses propres jumelles sur l'endroit désigné du doigt par Hank.

Le mécanicien rous' hocha la tête sans rien dire.

— Montons plus haut.

Il tira légèrement sur le gouvernail de profondeur, laissant le nez se redresser, puis le replaça dans l'axe pendant que le dirigeable continuait à grimper.

Il avait passé d'innombrables heures à discuter tactique avec Feyodor, tous les deux se criant souvent après. Si l'un ou l'autre avait tort, ils s'écraseraient tous les deux en flammes en maudissant leur compagnon.

Au moins s'étaient-ils mis d'accord sur une chose ; celui qui monterait plus haut et plus vite, avec le vent dans le dos, aurait l'avantage.

Tout le reste relevait de l'inconnu. Hank avait le sentiment de pouvoir s'élever plus vite que les Merkis, mais n'en était pas sûr. Leurs dirigeables étaient certainement plus grands, et il craignait fort que leurs moteurs soient largement plus puissants. Le colonel Keane avait formellement interdit d'abattre un appareil merki au-dessus d'une ville, de crainte de répandre ainsi le mystérieux poison contenu dans son moteur. Mais Hank savait que si le combat s'engageait ce serait le dernier de leurs soucis. Les vaisseaux merkis étaient de simples ballons à la rigidité assurée par le gaz qu'il contenait, alors que le *Nuage volant* disposait d'une armature en osier tressée sur une structure semblable à du bambou, creuse, légère, et extrêmement robuste.

Ils avaient pratiquement atteint l'angle nord-ouest du réservoir quand Hank s'orienta plus à l'ouest. Souzdal était maintenant bien en vue. Le soleil de midi se reflétait sur le toit de la cathédrale, qui réfléchissait une lumière d'un rouge doré. Avec les grands bâtiments en rondins de la vieille ville et la profusion de couleurs de leurs toits multicolores, Souzdal semblait sortie d'un conte de fées, tandis que la zone reconstruite après la guerre était dominée par le quartier Yankee et les flèches jumelles d'un blanc brillant des églises méthodistes et congrégationalistes.

Alors que le vaisseau montait encore plus haut, la ville prenait des allures de modèle réduit qui

fascinèrent Hank. Ils survolaient maintenant le réservoir, qui s'étirait sur plusieurs kilomètres au milieu des collines basses et bordées d'arbres. Plus loin au sud, il pouvait discerner les modestes crêtes au-dessus de Fort Lincoln, abandonné, et leurs mines de charbon et de minerai de fer. Au sommet de la plus haute colline, la ligne élancée d'une tour de guet faisait saillie sur l'horizon. C'était là que les dirigeables ennemis avaient été repérés pour la première fois.

Près du mur en terre du barrage, la vallée en contrebas dévoilait l'immense complexe des usines. Les voies qui longeaient chaque bâtiment grouillaient d'ouvriers, et on pouvait voir de grands amoncellements de machines en pièces détachées. Des locomotives reculaient vers la voie de garage en poussant une longue colonne de wagons de marchandises vides. Hank éprouva une brusque montée de plaisir en observant une mer de minuscules visages ovales tournés vers eux. Feyodor et lui étaient seuls sur scène, comme les chevaliers de l'ancien temps qui s'avançaient en combat singulier, un David affrontant quatre Goliath. Même à cette altitude élevée, il pouvait entendre le faible écho de leurs acclamations.

— Eh bien, maintenant, tout le monde est au courant ! cria Feyodor.

— Espérons que nous pourrons jouir de cette gloire.

Les vaisseaux ennemis étaient déjà au-dessus de l'embouchure du Neiper et remontaient lentement le fleuve en file indienne, séparés les uns des autres par un kilomètre et demi.

Hank avait encore à apprendre comment mesurer hauteurs et distances relatives, car toutes les sensations dans ce domaine, aussi bien physiques que visuelles, étaient par trop inédites. Mais il était évident qu'elles devaient avoir quelque effet sur les vaisseaux merkis. Celui de tête se trouvait pratiquement à l'arrêt, et les trois autres approchaient en se déployant vers l'est.

Poursuivant leur montée, Hank et Feyodor s'élevèrent au-dessus de l'usine et se dirigèrent droit vers Souzdal. Le carillon de l'église sonnait et ceux qui se trouvaient toujours en ville levèrent les yeux, les pointant du doigt en criant. C'était une jolie vue ; la vieille ville, labyrinthe d'étroites ruelles, conduisait à la grand-place, à la cathédrale, et plus loin aux ruines partiellement bombardées des bâtiments présidentiels et sénatoriaux.

— C'est le prélat Casmar ! cria Feyodor en se penchant pour montrer du doigt le clocher de la cathédrale, où se tenait une silhouette solitaire, vêtue de noir, qui leur faisait signe avec animation. Feyodor exécuta de nouveau le signe de la bénédiction, et Hank se demanda si les prières pouvaient flotter puis être capturées et conservées.

Sur l'autre rive, la crête des collines basses se distinguait par des arbres abattus et les balafres grossières des emplacements de batteries. La forêt se déroulait sur des kilomètres. La vaste steppe qui lui succédait était visible à l'horizon. Le côté sud de la voie ferrée militaire du Potomac formait une ligne droite à travers les bois, recouverte maintenant d'une longue colonne de cavaliers merkis. Hank était tenté de continuer de l'autre côté pour faire un peu de reconnaissance, mais les ordres étaient tout aussi clairs à ce sujet ; il ne fallait pas prendre le risque de voler au-dessus du territoire ennemi. Si le moteur devait s'arrêter maintenant, le vent les emmènerait bien au-delà du fleuve avant toute possibilité d'atterrissage. L'idée de se poser à l'intérieur des lignes merkies ne l'enchantait guère.

Les dirigeables ennemis se rassemblaient juste au-dessus de Fort Lincoln, comme s'ils attendaient de voir ce qu'il allait décider. Hank poussa le gouvernail sur la gauche, et le *Nuage volant* pivota pour se diriger vers le sud, vent dans le dos.

— Nous nous trouvons sans aucun doute au-dessus d'eux ! cria Hank.

Ils passèrent au sud de Souzdal. Immédiatement sur leur droite, deux cuirassés mouillaient au milieu du fleuve. Le ballast de la MFL & S se dessinait au sud. Les quelques kilomètres les séparant de Fort Lincoln étaient maintenant recouverts de hautes herbes, et les anciennes cabanes de leur premier gîte en ce monde laissées à l'abandon.

Les quatre dirigeables ennemis s'approchèrent de front. Leurs nez pointés vers le haut, ils s'efforçaient de gagner de l'altitude.

— Soyez prêt, Feyodor !

Le mécanicien rous' ouvrit un panier en osier tapissé de paille et en sortit prudemment une jarre aux flancs minces. Une mèche en lin dépassait de son couvercle scellé à la cire.

Nerveusement, Feyodor regarda par-dessus l'épaule de Hank, tandis que la distance diminuait.

— Nous sommes au moins à trois cents mètres au-dessus de ces salauds ! cria-t-il.

Hank hocha la tête et poussa le gouvernail. Amorçant un piqué, le nez du *Nuage volant* s'abaissa en prenant de la vitesse. Le moteur se mit à hurler.

— Je l'allume ! cria Feyodor.

D'une main gantée, il ouvrit la porte de la chaudière et plaça la mèche en lin à l'intérieur. Il la retira, tout en ne quittant pas des yeux la flamme tremblante, terrifié à l'idée qu'un morceau de braise brûlant soit entraîné précipitamment vers l'arrière et vienne se loger contre la partie inférieure de la nacelle.

Il jeta un coup d'œil derrière lui.

— Je lâche, maintenant !

Il libéra la jarre entourée de flammes. Avec un grognement, il la regarda tomber loin devant le dirigeable situé au centre et poursuivre sa chute libre jusqu'au sol, la mèche éteinte. Leur ennemi montait en flèche à leur rencontre. Le nez de l'appareil était toujours pointé vers le haut, si bien que ses yeux d'aigle peints en proue étaient à peine visibles. Hank mit le cap droit devant.

— Feyodor, pleine puissance !

Il renversa le gouvernail et le *Nuage volant* se retourna vers l'est, dérivant derrière les dirigeables ennemis, qui grimpaient toujours vers eux.

Ils continuaient à s'élever doucement, telles de noires baleines des airs. Selon une orientation plein est, le vent continuait à pousser le *Nuage volant* dans le dos de ses adversaires. Hank poursuivit sa manœuvre et stabilisa l'appareil. À présent, ils évoluaient un kilomètre et demi derrière les vaisseaux ennemis, qui s'avançaient toujours vers le nord en montant lentement.

Hank prit pour cible le plus à l'est et se dirigea droit sur lui.

Juste au sud de la vieille forge, ils passèrent devant la première fonderie de fer de Valdennia. Les ouvriers sur la voie bondissaient dans tous les sens en les encourageant de la voix.

La course ascensionnelle n'était pas terminée, et les appareils ennemis prenaient lentement de l'avance, bien que Hank se soit aperçu qu'ils grimpaient à un rythme légèrement plus soutenu en gardant le panneau de déchirure complètement fermé.

Naviguant en parallèle à la ligne de chemin de fer de la MFL & S, les cinq aérostats progressaient en direction de Souzdal.

— Peut-on aller plus vite ?

— Nous sommes déjà au maximum ! cria Feyodor.

Hank fit légèrement plonger son appareil. Le vent lui souffleta le visage, et le dirigeable fut secoué de haut en bas par la brise du nord. Un courant ascendant né de la présence d'un champ les

gratifia d'une brusque poussée verticale. Ils commencèrent à gagner de l'altitude et il culbuta un peu plus encore.

Serrant si fort les commandes que ses jointures en étaient blanches, il guida le *Nuage volant* derrière le dirigeable le plus à l'est, qui montait toujours, pendant que lui descendait en piqué. Hank poussa fortement le gouvernail sur la droite pour éviter de s'écraser sur la queue de l'appareil ennemi, puis tout aussi fort sur la gauche.

— Maintenant, Feyodor !

Le mécanicien du dirigeable leva son revolver alors que les cabines des deux vaisseaux se trouvaient côte à côte, à moins de dix mètres de distance. Les ballons remplis d'air se frôlèrent.

Les yeux écarquillés, les deux Merkis regardèrent Feyodor lever son revolver et appuyer sur la détente, puis l'armer et recommencer à plusieurs reprises.

L'un des deux Merkis tressaillit, et le second brandit le poing, ses cris de rage se faisant entendre par-dessus le vrombissement du moteur thermique. Le vaisseau ennemi continuait à grimper tout en essuyant leurs tirs. Son revolver vide, Feyodor mit à l'épaule un mousquet à canon scié. Le jeune homme se pencha hors de la cabine et son arme fit feu avec un sifflement explosif. Le recul de la double charge de chevrotine le repoussa en arrière avec une telle force qu'il lâcha le mousquet, qui tomba au sol en tournoyant. L'un des Merkis s'effondra en serrant son épaule.

— Je l'ai eu ! hurla Feyodor.

Hank poussa un cri de joie et pointa le nez du *Nuage volant* vers le haut. Le dirigeable ennemi, lui, commença à tourner vers l'ouest et poursuivit sa route dans cette direction, plaçant sa poupe dans le vent.

Hank fit légèrement virer à gauche le *Nuage volant*, puis poussa de nouveau le nez vers le haut, en l'orientant sur les trois autres vaisseaux. Le plus proche se retourna tout à coup pour lui faire face. Son nez était orienté à 45° vers le haut et les deux mécaniciens merkis étaient suspendus dans leurs fauteuils, côte à côte.

Hank était tenté de les approcher de front, en lançant le *Nuage volant* droit sur la cabine qui se balançait sous le ballon. Mais les conséquences éventuelles le firent pousser le gouvernail de l'avant, et son appareil s'abaissa, retrouvant une orientation plein nord. Les deux vaisseaux se croisèrent, le merki au-dessus. Hank perçut un bruit sourd.

— Merde ! hurla Feyodor.

Hank regarda derrière lui et vit une bombe merkie virevolter dans les airs, une pluie d'étincelles dans le sillage de sa mèche. La bombe rétrécit et se changea en point noir, puis explosa dans un champ, juste au sud de la ville.

— Ils nous l'ont lâchée dessus et elle n'a pas explosé, haleta Feyodor.

Les jambes de Hank, comme en coton, commencèrent à trembler. Les deux autres appareils étaient également en train de faire volte-face pour se diriger droit sur lui.

— Accrochez-vous, Feyodor !

Il tira fortement sur le gouvernail de profondeur.

Le vaisseau commença à s'élancer vers le haut, et Hank pria pour que le ballon merki qui les avait bombardés ait disparu. En effet, l'immense ballon du *Nuage volant* les empêchait de voir tout ce qui était situé immédiatement au-dessus de lui.

L'angle passa de 45° à 60°. Hank stabilisa le gouvernail et se retrouva collé à son siège. Derrière lui, Feyodor jurait furieusement, suspendu à sa ceinture de sécurité.

Tels deux côtés d'un triangle montant vers l'apex, les dirigeables rous' et merkis s'élevaient dans les cieux. Hank renversa le gouvernail sur la droite, faisant pivoter son appareil vers le nord-ouest. Le dirigeable merki suivant passa sur leur droite et grimpa dans la direction opposée. Les mécaniciens à bord agitaient un poing rageur. Hank sortit un revolver et fit feu, imité par Feyodor. Les deux Merkis rentrèrent la tête dans les épaules lorsque leurs appareils se croisèrent. Quand les coups de feu s'arrêtèrent, ils se redressèrent en vociférant des insultes.

Le dernier dirigeable merki était devant eux, et Hank constata qu'ils grimpaient légèrement plus vite que leur ennemi.

— Préparez un autre pot !

Feyodor tendit le bras sur le côté de son siège et saisit cette fois un panier en osier rempli de fragiles récipients. Le posant en équilibre sur ses genoux, il en sortit une jarre. Il plaça un instant la mèche dans la chaudière, puis l'en sortit et la remit dans le panier avec les autres.

Il tenait par-dessus bord la corbeille qui commençait à prendre feu.

— Dépêchez-vous ! rugit Feyodor.

Le dirigeable effectua un demi-tour, et le nez du vaisseau ennemi passa à moins de trente mètres sous le *Nuage volant*.

Feyodor lâcha le panier enflammé, qui s'écrasa au sommet du ballon merki, alors même que son pilote commençait à pivoter vers l'ouest, dans une vaine tentative de naviguer en parallèle au *Nuage volant*. Le panier glissa le long de l'enveloppe, accompagné d'une traînée de feu.

Leur ennemi poursuivit sa manœuvre, tandis que les flammes léchaient la soie de son ballon. Elles parurent s'éteindre dans un ruban de fumée.

Feyodor se pencha sur son fauteuil pour regarder. Le sommet du ballon en soie parut tout à coup fondre, et une langue de feu bleue, à peine visible, se propagea le long de la partie supérieure de l'appareil. Une rivière de benzène provenant du pot cassé avait imbibé la soie.

— Ça prend ! rugit Feyodor.

Hank regarda par-dessus son épaule.

Le cercle de soie fondu se repliait sur lui-même, et un jet de flammes bleues s'éleva en vrombissant.

— Il explose ! hurla Hank.

Une secousse parcourut le vaisseau merki, dont le ballon se déformait. Il commença à capoter. Des mèches de soie enflammée, éjectées dans une colonne de chaleur, montaient en flèche, droit sur la face inférieure du *Nuage volant*, qui s'élança brusquement vers le haut.

Terrifié, Hank poussa fortement le gouvernail sur la droite et son appareil pivota vers le nord-ouest, fonçant vers le Neiper. Le vaisseau ennemi commença à se désagréger. Il décrivit un arc de cercle incandescent au-dessus du fleuve, qui refléta le rougeoiement ardent de ce plongeon fatal. Le dirigeable chuta dans une traînée de flammes, telle une boule de feu. Un corps enveloppé de fumée sauta, bras écartés. Bien qu'il s'agisse d'un Merki, Hank eut envie de vomir. Le corps s'écrasa sur la rive ouest du fleuve, suivi quelques secondes plus tard par les débris du dirigeable, qui transforma la forêt en un brasier fumant.

— Que Késus et Perm nous en préservent, chuchota Feyodor.

Impressionné par ce qu'il venait d'accomplir, Hank laissa le dirigeable poursuivre librement sa trajectoire quelques secondes. Il contemplait silencieusement l'épave en flammes, à moins de un kilomètre en contrebas.

— Nom de Dieu, les autres s'en vont ! s'écria Feyodor.

Regardant derrière lui, Hank vit que le vaisseau du blessé était déjà à quelques kilomètres en retrait. Les deux autres s'engageaient derrière lui. Le *Nuage volant* lui-même était déjà à près de deux kilomètres de la berge ouest. Ils baissèrent les yeux sur les canons merkis retranchés sur la crête de la colline. À cinquante kilomètres au sud, Hank pouvait observer de sombres et sinueuses lignes… les colonnes de la horde.

— Nous resterons en position au-dessus de la ville, déclara Hank.

Il se sentait tout à coup inquiet de survoler le territoire ennemi. Une brusque panne de moteur pourrait avoir pour conséquence une conclusion franchement désagréable…

Il fit pivoter le vaisseau vers l'est, passant au nord de l'épave toujours en feu.

— On peut en rayer un de la liste, dit-il froidement.

— C'est vrai qu'ils n'en ont qu'une vingtaine de plus, répliqua Feyodor.

Hank hocha la tête, silencieux. Ils venaient de remporter une victoire surprise – la prochaine fois, leurs adversaires seraient prêts au combat. Ce ne serait pas aussi facile.

Ils retournèrent de l'autre côté du fleuve, et Hank orienta le *Nuage volant* dans le sens du vent. Feyodor décéléra jusqu'à ce qu'ils se calent sur la vitesse de la brise du nord et planent au-dessus de la grand-place. La cloche de la cathédrale carillonnait, et l'esplanade, en contrebas, était remplie de visages relevés dont les acclamations résonnaient dans les cieux. Feyodor vit derrière lui les navires ennemis poursuivre leur route en direction du sud et disparaître peu à peu.

— Ils en ont eu assez pour aujourd'hui, déclara Feyodor.

— Eh bien, allons un peu nous délecter de cette gloire ! cria Hank.

Il tendit le bras et tira sur le cordon noir du panneau de déchirure, laissant le dirigeable se stabiliser, puis le referma quand ils se retrouvèrent à seulement quelques dizaines de mètres au-dessus de la place.

Se penchant hors de la cabine, Hank et Feyodor agitèrent la main et saluèrent la foule, tels des chevaliers triomphants revenant de la joute. D'un coup de pied sur le palonnier, Hank fit pivoter le vaisseau en direction du nord-est. Quelques instants plus tard, ils ralentissaient et planaient au-dessus des usines, acclamés par des milliers de personnes.

— C'est l'heure du dîner ! cria enfin Hank. Rentrons à la maison !

Feyodor accéléra à fond, et le *Nuage volant*, le nez pointé vers les cieux, s'éleva pour s'en retourner à vive allure à son hangar.

— Eh bien, maintenant, il faut qu'on trouve comment les affronter la prochaine fois, déclara gravement Feyodor.

— Nom de Dieu, une chose à la fois, répondit Hank, son esprit toujours sous le choc de la vue de ce corps en flammes, tombant en tourbillonnant vers une mort brutale.

Fou de rage, Jubadi regarda le dirigeable du bétail faire brusquement demi-tour vers le nord-est et s'élever dans le ciel de l'après-midi.

— Comment, par la peau de Bugglaah, comment ?

— C'est toujours la même histoire, dit Hulagar. Ils construisent quelque chose, et nous nous en emparons pour le fabriquer à notre tour. Puis ils inventent autre chose pour prendre le dessus. Les aérostats nous avaient donné un avantage. Maintenant, ils ont conçu les leurs.

— Nous aurions dû l'anticiper ! dit Jubadi d'un ton sec.

— Nous l'avons fait. C'est seulement que nous n'avons pas découvert leurs chantiers.

— Mais le moteur ! Nous avons trouvé les nôtres dans les tumulus de nos ancêtres. Où ont-ils trouvé les leurs ?

— Ils les ont fabriqués, dit Muzta.

Jubadi lança un coup d'œil coléreux au Tugar.

— J'ai besoin de savoir où ils se cachent, et ce qu'ils font de l'autre côté de ce maudit fleuve.

— Ne m'en rends pas responsable, dit Muzta avec un sourire.

— Peut-être que c'est ce qu'il faudrait faire, coupa Vuka. Si, au départ, vous vous étiez occupés de votre propre bétail, nous n'en serions pas là maintenant.

— J'ai hâte de vous voir vous frotter à eux, ô Zan Qarth. Peut-être cela vous intéresserait-il de mener la charge de l'autre côté du fleuve, comme mon fils cadet l'a fait un jour.

Il s'arrêta un instant.

— Il est mort, bien sûr.

— On doute de mon courage, Tugar ? gronda Vuka.

Il s'approcha de Muzta. Les gardes tugars qui l'entouraient s'avancèrent, leurs mains bondissant sur la poignée de leurs épées.

— Les Yankees rient deux fois plus fort, dit froidement Tamuka. Ils rient de leur triomphe. Et s'ils pouvaient nous voir nous disputer ainsi, cela les ferait rire aussi.

Muzta adressa un sourire acerbe à Vuka.

— Évidemment, je ne mettrais jamais votre courage en doute, chuchota-t-il. Tout le monde sait à quel point vous avez bien combattu sur le fleuve.

Vuka se hérissa, mais une lueur nerveuse était soudain apparue dans son regard.

— Zan Qarth, dit Jubadi d'un ton sec. L'ennemi se trouve de l'autre côté du fleuve.

Avec un juron amer, Vuka lâcha son arme et s'éloigna avec raideur.

— Nous devons trouver où les humains cachent et fabriquent leurs dirigeables, puis les écraser, dit Hulagar. Qu'on fabrique des armes pour détruire ces autres aérostats.

— Qui donc ? demanda calmement Tamuka.

— Le bétail qui a conçu ces machines à la base, répliqua Jubadi.

— Oh, oui, bien sûr, répondit Tamuka.

Un coup de fouet troubla le conciliabule. Jubadi se retourna et baissa les yeux sur la pente. Une longue colonne de bétail cartha arrivait en vue de la voie en avançant d'un pas chancelant.

— Demain, ils seront assignés au premier gué. Nous pouvons commencer à construire un autre môle. Je veux que le fleuve soit couvert sur plus de cent cinquante kilomètres en moins de cinq jours. Nous devons maintenir la pression. Nous courons à la catastrophe si nous restons confinés dans ces bois.

Tamuka ne dit rien, mais regarda attentivement Muzta, qui contemplait l'épave en feu. Un mince sourire illuminait son visage.

26 Littéralement, « l'errance des peuples ». (*NdT*)

Chapitre 9

— Quel bordel ! Quel putain de bordel !

John Mina frappa ses gants à crispin sur sa jambe, tout en se frayant un chemin à travers la mer de réfugiés qui descendait du train.

Aussi loin que pouvait porter le regard, les collines qui s'élevaient au sud et à l'est de Kev étaient tapissées de tentes disparates. L'air était empli d'incessants martèlements, de cris de femmes ou de bébés braillards. Le tout générait une cacophonie insensée. Un attelage de chevaux, tirant un chariot chargé de bois de construction fraîchement coupé, l'éclaboussa de boue. Jurant, John baissa les yeux sur son uniforme taché et dépenaillé. Voilà une chose qu'il avait toujours détestée dans l'armée ; ne jamais pouvoir rester propre. À l'époque de l'armée du Potomac, la honte l'avait disputé au dégoût le jour où il s'était découvert des poux. Que tout le monde, d'Andrew jusqu'au dernier soldat, fût infesté de vermine n'avait pas d'importance. Mais ces abominables créatures étaient sur *lui*, et c'était tout ce qui comptait.

Il se gratta nerveusement. Étaient-ce des démangeaisons dues au fait de porter les mêmes vêtements depuis cinq jours, ou bien en avait-il attrapé *de nouveau* ?

Il se tailla un chemin dans la foule, ignorant la délégation du conseil municipal qui tentait toujours de mettre la main sur chaque fonctionnaire du gouvernement passant à sa portée, et ce pour se plaindre à grands cris.

John s'arrêta un instant pour regarder des sacs en toile contenant du blé moulu, empilés au bord de la route, à demi enterrés dans la boue et détrempés de pluie.

— Quel est le crétin, le fils d'un foutu rejeton de l'enfer, qui a fait ça ? tempêta John, pointant du doigt la nourriture perdue.

Le préposé au déchargement resta muet.

— Tout le blé que vous avez gaspillé aurait pu nourrir mille personnes pour une journée ! cria John.

— Soixante-quinze trains par jour s'arrêtent ici ! protesta le chef de gare. C'est le chaos !

— Évidemment que c'est le chaos ! cria John. C'est de la folie ! Une putain de folie !

Il passa en revue les hommes alignés sur la plate-forme.

— Qui est le commandant en second, ici ?

Un vieil homme aux épaules courbées s'avança.

— Petrov Gregorovitch, votre excellence.

L'homme ôta son képi, branlant du chef.

— Eh bien, bon sang, Petrov, tu es maintenant le colonel Petrov ! Si tu n'améliores pas tout ça avant demain, tu seras viré à ton tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un capable de mettre un peu d'ordre.

Il se retourna vers le régisseur renvoyé.

— Quel est votre régiment et où se trouve-t-il ?

— Le 15e de Kev. Aux dernières nouvelles, il est stationné au nord du gué.

— Trouvez votre fusil et prenez le prochain train en partance pour le rejoindre, dit John d'un ton sec.

Il s'éloigna avec raideur, laissant l'homme tremblant, bouche bée.

— Il essayait de faire au mieux, soutint un assistant.

— Ce n'était pas assez, grogna John.

Jouant des épaules, il se fraya un chemin hors de la gare, enjambant les rails installés provisoirement pour jouer le rôle de voies d'évitement. Un sifflement aigu se fit entendre, et John se retourna à l'entrée en gare d'un long train se déplaçant difficilement. La foule, des porcs aux cris perçants, des poulets caquetant ainsi que des vaches au pas lourd se dispersèrent à son arrivée. Dans un bruit de tonnerre, le train passa parmi eux. Le fanion rouge et or d'un express à destination de Roum flottait sur sa cheminée. Derrière la locomotive venaient dix voitures-dortoirs, que leur chargement mal équilibré faisait osciller. Elles étaient pleines à craquer des chanceux acheminés directement jusqu'à Roum et sa relative sécurité, à près de cinq cents kilomètres de là.

— Mina !

John se retourna en grognant. Emil Weiss sortit d'une cabane et vint se planter à côté de lui.

— Où diable sont mes tentes ?

— Quelque part à Souzdal.

— La dernière bataille a fait trois mille blessés, et nombre d'entre eux sont étendus sur des couvertures, en plein air. Chaque jour, je perds trente garçons que je pourrais sauver.

John leva la main comme pour s'excuser.

— Et, en plus de ça, nous avons besoin de tentes pour la population, de bois de construction pour les casernes et d'eau. John, ils la puisent directement dans la Volga – pas de filtrage, rien. J'ai déjà eu quelques cas de fièvre typhoïde – bientôt ce sera une foutue épidémie.

— Plus tard, docteur.

Emil se rangea au côté de John, qui se mit à descendre la voie. À l'autre bout de la ville, la longue rampe, le long des collines Blanches, tournait vers le nord. John marchait tout droit. Il enjamba les rails et s'avança sur un talus pentu, couvert de boue séchée. Il ignora Emil et cria des ordres à son état-major, désignant du doigt un autre tas de nourriture abandonnée, avant de rugir de colère à la vue d'un cheval mort, à demi débité. Les restes de sa carcasse s'enfonçaient dans la boue. L'odeur fit grimacer Emil, qui se contenta de suivre John, lancé dans l'ascension d'une longue côte, en dehors de la ville.

— Je sais que vous faites de votre mieux, dit Emil, la voix subitement radoucie.

Surpris, John lui jeta un coup d'œil.

— Comment tenez-vous le coup ?

— Comme d'habitude, répondit John, ne souhaitant surtout pas penser à ce qu'il ressentait.

Son estomac semblait n'être qu'un nœud, une douleur qui s'était manifestée à l'instant précis où Andrew avait mentionné une évacuation, et qui n'avait pas disparu durant les dix derniers jours.

— Quand avez-vous dormi pour la dernière fois ?

John rit en secouant la tête et ne répondit pas.

Emil le regardait attentivement en se taisant lui aussi.

John ralentit en approchant du sommet de la colline, et Emil se retourna, affichant une expression soucieuse.

— Quel âge as-tu, fiston ?

— Trente-trois ans.

— Je suis deux fois plus vieux que toi et tu es déjà essoufflé. Fiston, tu es complètement épuisé.

John leva la main, comme pour faire taire Emil.

La voie ferrée courait à près de deux cent cinquante mètres au-dessus du fond de la vallée et balayait le flanc de la colline devant lui, virant vers le nord au cours de sa longue progression de plus de six kilomètres jusqu'au col des collines Blanches. Là, elle changerait de direction dans le défilé avant de redescendre, aussi droite qu'une flèche, jusqu'au franchissement du Kennebec, à plus de cent cinquante kilomètres.

Les collines étaient toujours abondamment recouvertes de pins imposants. Toutefois, on les avait abattus par milliers ces derniers jours pour dégager leurs deux versants ; à l'ouest, l'édification de fortifications, à l'est, les usines et les abris provisoires. Encore une journée, et c'en serait fini du déchargement de marchandises de l'autre côté des collines. Il ne serait plus nécessaire de faire grimper les convois pour les délester de leur contenu avant de les voir lentement redescendre.

John ralentit et s'arrêta pour regarder le train de réfugiés qui était passé par Kev poursuivre sa laborieuse ascension, sa locomotive projetant des panaches de fumée noire. C'était l'un de leurs premiers modèles fonctionnant au charbon. Son fardeau était presque trop lourd pour elle – la locomotive était poussée à son maximum et des flammes jaillissaient de son ventre dans une pluie d'étincelles. Sa fumée âcre s'échappait vers le sud en un panache épais.

Au niveau du coude, à l'extérieur de Kev, un autre train attaquait la pente. De nombreux tours et moules destinés à la fabrication de pièces d'artillerie étaient entassés dans ses wagons plates-formes. La locomotive serait démontée pour faire fonctionner de nouveau les tours. Près de la moitié d'entre elles verrait une partie de leurs pièces utilisées dans les usines, une fois la première étape de l'évacuation terminée. Il se maudit silencieusement de n'avoir pas converti plus tôt les usines à la vapeur. Il avait trop longtemps opté pour la facilité, en usant de la puissance pratiquement sans limites du barrage sur la Vina.

John ralentit et sortit un mouchoir pour éponger la sueur de son visage. Sans se soucier de renvoyer une image convenable, il s'assit sur une souche d'arbre qui suintait toujours de poix. Il réalisa qu'il était déjà dans un sale état. Alors, que le fond de son pantalon soit gluant n'avait pas grande importance.

John sortit ses jumelles et se retourna vers l'ouest. Il bénéficiait d'une belle vue dégagée, jusqu'au cœur de Rous'. Le ciel, d'un bleu cristallin, fraîchement lavé par les averses de la nuit précédente, leur promettait une belle journée de printemps. Les vergers perdaient leurs dernières fleurs, et les collines au sud de Kev étaient tapissées de rose. Si seulement il avait pu refouler cette folie, il y avait là de quoi dépeindre une splendide scène champêtre, digne d'un tableau de Church ou de Cole. Les senteurs de la prairie, de l'herbe fraîche, des fleurs des champs et des pins masquaient presque les relents de sueur, de corps sales et d'excréments.

À près de dix kilomètres au nord, les derniers bosquets compacts de la grande forêt qui bordait les hautes collines se réduisaient à quelques arbres épars, épousant la ligne humide des ruisseaux et des ravins qui traversaient ce paysage doucement vallonné. Derrière lui, les hauts dos des collines Blanches s'étendaient en ligne droite, de la forêt jusqu'à la mer intérieure, couronnés par d'imposants ensembles de végétation vierge. De nombreux arbres culminaient à plus de trente mètres.

John tenta de visualiser les grossiers relevés topographiques réalisés lors du recensement. Le

territoire rous' courait du Neiper à Kev sur près de quatre cents kilomètres. On comptait quelques villages éparpillés dans les immenses plaines qui s'étiraient sur près de cinq cents kilomètres de plus jusqu'à Hispagnie, puis Roum.

S'il y avait bien une position que l'on pouvait encore défendre, c'était celle-ci – Andrew avait, au moins, fait le bon choix sur ce point. Plus loin, à l'ouest, en direction de Souzdal, les terres non clôturées entre l'océan et la grande forêt faisaient près de cent kilomètres de large, quelques zones atteignant même les cent cinquante kilomètres environ. Kev constituait le seul autre goulot d'étranglement ; la crête de trois cents mètres de haut des collines Blanches formait une barrière naturelle, couverte de forêt – un peu plus de trente kilomètres à défendre.

Le fond de la vallée en contrebas était une mer de chaos. Trois cent mille réfugiés s'y étaient engouffrés. Sur les vastes plaines au loin, il pouvait voir une immense file de chariots se déplaçant vers l'est, remplis à ras bords de provisions et des maigres biens dont le peuple de Rous' n'avait pu se séparer.

Sur le grand versant ouest des collines, tous ceux qui étaient capables de travailler étaient à pied d'œuvre. Ils abattaient des troncs ou ils creusaient, certains d'entre eux seulement pourvus d'un bâton taillé en pointe. John regardait s'échiner les femmes, les vieillards, des enfants qui n'avaient pas plus de dix ans. Ils formaient une file qui mesurait déjà plusieurs kilomètres de long ; le corps des ingénieurs qui avaient acquis leur savoir-faire sur le front du Potomac dirigeait maintenant les milliers d'ouvriers dans leurs tâches harassantes. Ils mettaient en place des zones de tir, plantaient des poteaux indicateurs.

— Au nom de Dieu, où puisent-ils la force de continuer ? chuchota John en anglais.

— Ils sont rous', dit Emil, en s'asseyant à côté de lui.

Il arracha une fleur fanée bleue, qu'il fit tournoyer distraitement entre ses doigts.

— Nous pensions les avoir poussés à bout, et pourtant ils avancent encore. Cela fait partie de l'âme paysanne. Croyez-moi, John, je le sais – souvenez-vous, je suis de la vieille Europe. Un juif, pour sûr. Dans l'ancien monde, les cousins des Rous' auraient sûrement mis le feu à ma barbe avec joie. Mais le paysan slave portera toute la souffrance qu'on pourra lui mettre sur le dos. Oh, Dieu sait qu'ils vous trancheraient la gorge si vous les contrariiez, mais ils n'ont pas le choix ; c'est ça ou la mort !

— Réfléchissez, si nous avions écouté Tobias, tout aurait été beaucoup plus facile, dit John. Souvenez-vous du conseil que nous avons tenu après la visite du Temps-Baptiste des Tugars.

— Je ne m'en souviens pas, répliqua Emil. Je ne me suis jamais soucié d'écouter cet idiot pompeux.

— Il disait qu'il fallait fuir, trouver un endroit au sud, attendre que les hordes soient parties, puis revenir et passer vingt ans à édifier notre pouvoir. Vous savez, si nous avions agi de la sorte, les hordes auraient à présent disparu.

— Et 20 % des Rous', des Roums et des Carthas auraient fini dans les fosses abattoirs.

— Mon cher docteur, plus de la moitié des Rous' sont morts durant les cinq dernières années, et je parie que moins d'un Cartha sur dix survivra à l'hiver prochain.

— N'oubliez pas qu'en restant nous sommes parvenus à mettre un terme à la variole qui, autrement, précéderait toujours les Tugars. De fait, le nombre de vies sauvées à Roum et ailleurs compense largement les décès. Si froid que cela puisse paraître, c'est la vérité.

— Si nous perdons ici, les Roums seront frappés avant l'hiver. Cette ville est un piège – des

collines la surplombent sur trois côtés. Les Merkis la réduiront en miettes.

— Allez demander à l'une des personnes en train de creuser si elle voudrait que la situation soit différente.

— Continuez – que diable pensez-vous qu'elle me dirait ? renifla John, se penchant en avant et arrachant un brin d'herbe qu'il fit tourner dans sa main.

— Vous jouez avec des si, John, dit Emil avec vigueur. Cela dépasse de loin les tracas d'un paysan. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il est libre et, si besoin est, il mourra en combattant pour défendre cette liberté. Bien sûr, nous aurions pu fuir. Aurions-nous pu nous mettre à l'abri ? J'en doute. Quand bien même aurions-nous découvert, au même endroit, du fer et du charbon ? Et que dire de se retrouver entre les mains de Tobias – vous avez vu ce qu'il est advenu de lui. Je suis heureux de m'en tenir à ce qui a été décidé.

— Même si nous perdons.

Emil sourit doucement.

— Avez-vous jamais vu un pogrom ?

— Un quoi ?

— Ah, vous, les Américains, dit Emil en secouant la tête. Je suis né dans ce qui était autrefois la Pologne. Mon père a été assassiné par une bande de soldats hongrois saouls en 1813, lors de la retraite de Russie de Napoléon. Ils ont craché sur le cadavre de mon père, l'ont traité de sale juif, puis ils ont violé ma mère. Évidemment, elle n'était pas trop sale pour être l'objet de cette faveur.

Il se tut un moment, détournant le regard, les yeux dans le vague.

— Ces événements lui ont coûté la vie, chuchota-t-il. Je me suis vite retrouvé complètement seul. Quelque temps après, mon frère aîné est en effet décédé du typhus qui suivait cette armée. Je n'ai jamais oublié ce que c'était que de vivre dans cette peur. Même après avoir grandi chez mon oncle, pendant mes études de médecine à Budapest, ou une fois installé à Vienne, j'étais encore en proie à cette peur. Oh, j'étais un docteur, certes, mais je craignais toujours de voir les Hongrois, ou n'importe quel *goy*, sur le pas de ma porte. De les voir rire en sachant qu'ils pouvaient me tuer sans craindre de représailles. C'est pourquoi je suis finalement venu en Amérique. Vous, les Américains, nés dans votre Nouvelle-Angleterre bénie, vous n'avez jamais connu ce genre de peur.

Emil soupira et tourna son regard vers l'ouest.

— C'est pourquoi j'aimais votre Maine, mon Maine. C'est pourquoi je détestais ce que les confédérés représentaient, même si j'ai sauvé la vie de plus d'un gamin rebelle, pris dans une guerre dont il n'était pas responsable.

» J'étais terrifié quand nous avons atterri ici et que nous avons découvert qu'ils étaient russes – rous' – mais j'ai poussé un soupir de soulagement en comprenant qu'ils ne savaient pas ce qu'était un juif. Pour eux, je suis un Yankee parmi d'autres.

Il rit comme pour se moquer de lui-même.

— Je suis entouré de *shiksas* [27], et ils pensent que je suis l'un d'eux. Je ne peux même pas faire la différence au niveau de l'accent.

Mina lui jeta un coup d'œil et sourit.

— Ils parlent un meilleur anglais que beaucoup de gens que je connais. L'accent irlandais d'O'Donald est parfois vachement fort.

— C'est exactement ce que je veux dire. Demandez à O'Donald de vous parler de la vision de sa sœur aînée mourant de faim durant la Grande Famine. Il connaît cette peur terrible. Eh bien, ces gens

sont nés et ont été élevés avec. La peur des boyards, la peur des Tugars, la peur de leur propre église. Donnez-leur un aperçu d'une vie sans peur, et ils creuseront ici, quitte à mourir d'épuisement. C'est pour ça qu'ils combattront les Merkis sur le fleuve, de l'autre côté des plaines qui s'étalent sous nos yeux, dans ces collines, et, si besoin est, en faisant le tour de ce fichu monde à reculons.

Il s'arrêta un instant.

— C'est pour ça que leurs fils, leurs pères, sont morts avec Hans, tombés en chantant *L'Hymne de la République*.

Il marqua une courte pause, la voix étranglée.

— Alors, ne dites jamais que nous aurions dû abandonner ces pauvres misérables aux Tugars.

John hocha la tête, son regard balayant la plaine. Il observait les ombres des cumulus qui flottaient nonchalamment jusqu'à la mer, très haut dans le ciel, dans la chaleur d'une journée de printemps, après une nuit de pluie.

— Difficile de croire que la guerre sera là dans un mois. C'est tellement paisible.

— Peut-être que le monde sera paisible pour vos enfants, dit Emil d'un ton las en se remettant debout. Au fait, John, j'ai des approvisionnements pour l'hôpital, stockés à Souzdal, Novrod et Vazima, et je veux un train prioritaire pour qu'on me les envoie, *maintenant*.

John gloussa doucement.

— Je savais qu'à un moment ou un autre vous me mettriez la pression.

— C'est mon boulot, dit Emil, tendant la main pour aider John à se relever.

— Très bien, je vais rédiger l'ordre et je le transmettrai, répondit John. Vous les aurez après-demain.

Il s'arrêta un instant, regardant vers le sud, en direction du lieu où la sombre ligne de terre remontait à travers ce qui avait été jadis une forêt de pins. S'ils pouvaient terminer leurs préparatifs à temps, cette position serait un sacré glacis.

Sur un peu plus de trente kilomètres, de la mer à la forêt, les collines atteignaient par endroits presque quatre cents mètres de haut. La forêt était située juste derrière eux – tout ce qu'ils avaient à faire était de couper des rondins et de les empiler. Le seul inconvénient venait du sol dur et rocailleux, très différent de la terre meuble du Potomac, le paradis des retranchements. Un mois, une seule ligne ; en trois mois, ils auraient pu ajouter des bastions, une position de repli, des forteresses pour bloquer chacun des cols, et la pente serait devenue une folie de réseaux de barbelés. Le temps, c'était toujours une question de temps.

Derrière lui, une trentaine de mètres plus haut, sur la pente, une équipe s'échinait à entasser la terre sur le côté. Les hommes faisaient du bon boulot. Quand il serait terminé, ce fortin bas à double mur résisterait à pratiquement n'importe quoi.

— Combien de temps devant nous ? demanda Emil. Je ne suis au courant de rien ici.

— Ils ont frappé fort sur le gué, hier soir. Ils ont pris pied dessus et nous ne les avons pas repoussés avant le matin. Ils ont fait un millier de victimes – le 1er d'Orel et le 2e de Roum sont salement abîmés. J'ai oublié de vous dire qu'un train rempli de blessés arrivera d'ici ce soir.

Emil hocha distraitement la tête.

— Je crois que je ferais mieux de me reposer un peu – une longue nuit nous attend.

John ne dit rien. Sa plus grande terreur était de retrouver Emil dans le cadre d'une visite professionnelle. John avait traversé cette guerre sans une égratignure, mais il avait connu beaucoup trop d'hôpitaux de campagne – emplis du tonnerre des hurlements, du grincement des scies et des

scalpels découpant la chair – pour ressentir autre chose qu'une terreur primitive à cette pensée. Il jeta un coup d'œil à Emil, se demandant comment un homme si doux – car, après tout, sous cet extérieur irascible se cachait une infinie gentillesse – pouvait brandir un scalpel devant les chairs déchirées de tant de jeunes soldats. En regardant ses mains hâlées, il éprouva une envie irrésistible et écœurante de lui demander combien de bras et de jambes il avait amputés. La lotion caustique qu'Emil utilisait pour prévenir les infections lui rougissait les doigts de façon permanente.

— Effrayé ? demanda doucement Emil.

— Terrifié, chuchota John.

— Cette fois, nous le sommes tous. Pendant un moment, j'ai pensé que je pourrais y perdre Andrew. J'ai vu cette peur en vous, en Fletcher, en Kal, et, enfouie très profondément, même chez ce jeune Hawthorne.

— Mais pas chez Pat. Je pense qu'il aime vraiment ça.

— Il est bouché, mais nous avons besoin de gens comme lui, du moins nous autres. La première fois, nous étions effrayés, mais je crois que nous étions trop impliqués pour nous en soucier. L'été dernier, le conflit nous a pris par surprise. Je pense que notre confiance en a été quelque peu ébranlée, même si nous avons gagné. Cela nous a rendus nerveux. Enfin, avec la catastrophe d'il y a deux semaines, la façon dont ils ont transpercé nos lignes, nous avons tous été ébranlés jusqu'au cœur. Cette peur nous a fait prendre conscience que nous pourrions vraiment perdre cette guerre-là.

— Je me souviens de cette petite brute, chez moi, à Waterville, dit John, une ombre de sourire sur le visage. Il s'était moqué de moi pendant des semaines et il me terrifiait. Au bout du compte, j'ai tout simplement explosé et, par Dieu, je l'ai tabassé. Je me sentais majestueux. Le matin suivant, en me rendant à l'école, je l'ai vu avec les yeux pochés. Son frère aîné, deux fois plus grand que moi, marchait derrière lui. Il m'a rossé, me laissant à deux doigts de la mort.

» C'est un peu la même chose cette fois avec les Merkis dans le rôle du grand frère. Je suppose que c'est pour ça que j'ai tellement peur. Ce que nous faisons ici est une ultime tentative désespérée, docteur. Nous perdons Rous' tout entière, nous perdons tout pour tenter de les vaincre. Vous savez très bien que, s'ils brisent cette ligne, même si certains d'entre nous rallient Roum, nous ne reviendrons jamais ici. Tout sera perdu, pour toujours.

— Et vous croyez que c'est ce qui va se passer, même après tout cela ?

John hocha tristement la tête.

— Vous savez, je sais qu'Andrew joue un jeu, reprit-il dans un murmure. Une fois que les Merkis auront fait une percée et découvert que le pays est désert, ils se jetteront à l'assaut, approvisionnements ou pas. Ils y seront obligés. Six jours après la percée, ils seront ici. Et il n'y a fichtrement rien à faire pour les arrêter, mon bon docteur.

— Andrew ne cesse de parler d'un mois.

John secoua la tête.

— C'est de la propagande, un dernier espoir. Je prie seulement Dieu qu'*il* sache que c'est un rêve. Croyez-moi, docteur, ces bâtards viendront avec la ferme intention de nous exterminer. Donnez-moi un mois, et peut-être serai-je capable de réussir. Mais, mon ami, je pense que d'ici là nous serons tous des os dans leurs fosses. Rien ne pourra les arrêter une fois qu'ils auront traversé.

— Espérons que vous avez tort, chuchota Emil, mais John pouvait sentir la peur dans la voix du médecin.

Ils prirent le chemin du retour. Quelques soldats, membres du génie, saluèrent à leur passage,

mais les paysans sur la colline les remarquèrent à peine.

Emil conduisit John jusqu'à sa cabane, située derrière une longue rangée de tentes aux rabats ouverts. John lorgna du coin de l'œil les lits de camp à l'intérieur. Les victimes du combat sur le Potomac ou des incessantes escarmouches le long du fleuve étaient étendues là par centaines. John sentait que c'était son devoir d'entrer, de passer quelques minutes avec elles pour leur offrir une parole de réconfort, mais la peur et l'épuisement lui firent détourner les yeux. Il se sentit brusquement rattrapé par la culpabilité.

John pouvait entendre leurs gémissements, des bribes de prières, les halètements sifflants d'un homme frappé d'une balle dans la poitrine, les ricanements déments de quelqu'un au bord de la folie pour en avoir trop vu. Il se sentit lui-même les jambes en coton.

Bon Dieu ! ne jamais laisser cela lui arriver ! Qu'il meure vite, mais pas comme ça – pas en levant les yeux vers Emil et en hurlant sur la table comme un animal terrifié.

Un instant, ses souvenirs le ramenèrent à l'hôpital, après Cold Harbor. Ce garçon étendu à l'extérieur d'une tente, les deux jambes tranchées au niveau des cuisses, et qui hurlait, qui ne cessait de hurler.

— Ça va, John ?

Il leva les yeux et vit qu'Emil le dévisageait.

— Comment supportez-vous ça ? chuchota John.

Emil tenta vainement de sourire.

— Je n'y arrive pas. J'essaie seulement de me souvenir de ceux que j'ai remis sur pied. Les autres…

Il agita la main comme s'il chassait un démon et poursuivit sa route.

— Je ferais mieux de retourner à la gare, dit John.

Emil lui fit signe de rejoindre sa tente.

— Buvons un verre d'abord.

— Je dois prendre un train pour aller de l'autre côté des collines. Ils vont déposer un fourneau pour une usine provisoire de munitions. Il faut que je sois là.

— Accordez-vous quelques minutes.

John opina du chef d'un air las. Courbant très bas la tête, il entra sous la tente et s'assit sur le lit de camp d'Emil. Celui-ci s'approcha d'un coffre en bois et en sortit une bouteille, puis versa son contenu dans un gobelet qu'il tendit à John.

Celui-ci le prit, le vida d'une rapide lampée et soupira.

— Ça a bon goût. Qu'est-ce que c'est ?

— Une bonne vodka, avec une grosse goutte de laudanum[28]. J'ai pu en mélanger un peu avec l'opium que nous avons trouvé au sud de Roum.

— Que diable m'avez-vous donné ? dit lentement John.

— Un bon petit somnifère. Vous allez vous endormir dans quelques minutes, mon bon monsieur. Ce sont les consignes du médecin. C'était ça, ou je vous hospitalisais bientôt pour une crise cardiaque ou une débilité nerveuse.

— Allez vous faire foutre, je n'ai pas le temps, chuchota John.

— Aucun de nous n'a le temps.

John jura mollement alors qu'Emil lui mettait les pieds sur le lit de camp. Quelques minutes plus tard, il ronflait.

— C'est aussi mon lit, soupira Emil.

Cela faisait plus d'une journée qu'il n'avait pas dormi, et une longue nuit l'attendait. Des amputations – couper, toujours couper. Il trembla intérieurement face à tout ce sang que la guerre arrachait à son cœur. Il lui semblait n'avoir jamais fait rien d'autre qu'amputer.

Il jeta un coup d'œil au carnet et au microscope à côté de lui – les précieuses recherches qu'il effectuait sur la tuberculose, la fièvre typhoïde, les blessures infectées, et cette moisissure bizarre trouvée sur l'écorce de certains arbres. Mise en contact avec une blessure, elle semblait arrêter l'infection. Tout cela devrait attendre, une fois de plus.

Il sortit de la tente et découvrit l'état-major de John qui attendait patiemment son chef.

— Allez, fichez-moi le camp et trouvez un coin tranquille pour vous reposer ! cria-t-il en agitant les mains comme s'il chassait une volée d'oies déconcertées. Revenez demain matin !

Tout d'abord confus, les hommes se dévisagèrent, presque reconnaissants, avant de s'installer près d'un tas de caisses recouvert d'une bâche.

— Je vous apporterai à tous de la nourriture chaude, dit Emil en retournant sur ses pas faire une nouvelle visite à l'hôpital.

Il y avait un garçon roum avec une effroyable blessure au ventre. Depuis qu'il avait sauvé Pat, il ne se détournait plus des blessés de ce genre en les envoyant mourir dans une tente isolée. Mais, si une amputation ne prenait que cinq minutes, une blessure au ventre demandait une demi-heure ou plus. Les laisser mourir lui était néanmoins impossible. Cette fois, il avait rempli la blessure de moisissure, curieux de voir maintenant si une infection s'était déclarée. Si Dieu le voulait, peut-être que cela pourrait faire effet. Dans ce cas, il lui faudrait envoyer des équipes dans les bois pour recueillir plus de moisissures et former tous les chirurgiens au traitement de ces plaies, ce qu'il avait omis de faire par le passé.

Levant les yeux, Emil vit un train descendre lentement la colline en emportant un autre de ces imposants dirigeables.

Il eut un reniflement de dédain. *Voilà encore une nouvelle façon pour les hommes de se tuer*, pensa-t-il avec colère avant de disparaître sous la tente.

— Une belle journée, soupira Andrew en s'adossant à un arbre.

Il y eut un grondement lointain, comme le tonnerre d'un soir d'été, mais il le remarqua à peine. Un éclair jaillit au-dessus de Souzdal, près du quartier Yankee. De longues secondes plus tard, un bruit sourd et étouffé roula contre les collines. Il essaya de ne pas penser à Kathleen et Maddie. Sa femme se trouvait très probablement dans la cathédrale, travaillant dans le service spécial de chirurgie, entourée de plusieurs dizaines de stagiaires. Cette pensée le glaçait. Sa femme, berçant leur enfant, et, une heure plus tard, les mains enroulées autour d'une scie pour couper le bras d'un garçon blessé, prodiguant ainsi un cours de chirurgie improvisé. C'était donner la vie de deux façons tellement différentes – mais toujours avec amour, même quand il s'agissait d'une amputation. Une fois l'opération terminée, elle se laverait, puis s'occuperait de nouveau de Maddie.

— Près de mille mètres depuis la porte extérieure, dit Andrew, jetant un coup d'œil à Yuri. C'est la distance la plus courte entre la ville et les bois.

Yuri lui répondit d'un hochement de tête.

— C'est un peu loin, dit-il, abaissant la longue-vue.

— Vous êtes-vous exercé ? demanda Andrew.

— En fait, je deviens plutôt bon, répondit Yuri, une très légère pointe de fierté dans la voix.

Tous les espoirs d'Andrew étaient liés à cette seule initiative. Il fallait que ça marche.

— Avez-vous eu des problèmes avec le champ de tir caché où vous vous entraînez ?

Yuri secoua la tête et continua à abaisser le tube.

— Tout se passe selon le rituel, dit finalement Yuri. Souzdal représente la même chose que la yourte dorée d'un Qar Qarth rival. S'en emparer illustre le renversement symbolique d'un ennemi. Les Tugars s'emparèrent de la grande yourte des Merkis à Onci et ce fut une humiliation qui leur brûle encore le cœur. Une telle perte laisse entendre qu'un Qarth ne peut pas protéger son propre foyer.

» Même si vous n'êtes que du bétail, votre non-défense de Souzdal va les laisser perplexes.

— Et Jubadi ?

Yuri gloussa. Couché sur le tapis forestier, il roula sur le sol et s'assit, s'adossant à un arbre.

— En fait, comme les Tugars la première fois, il sent que prendre Souzdal est ce qu'il y a de plus important.

— Pourquoi ne pas faire cela à l'intérieur de la ville ? demanda Andrew.

Yuri secoua la tête.

— Ils ne sont pas stupides à ce point. Un umen entier balaiera votre cité avant même que Jubadi y pose un pied.

Andrew hocha la tête.

— Et quand il découvrira que la cité est déserte ?

— Ah ! il sera en colère ! Abandonner sa propre yourte, céder les cercles du foyer sans même combattre, sera perçu comme un acte d'une lâcheté absolue. C'est incompréhensible pour un Merki. J'oserais dire qu'ils bondiront de l'avant comme des chiens attirés par le sang. Peu importe à quel point votre politique de la terre brûlée sera aboutie, il enverra quand même dix umens, ou plus, droit vers l'est. En cinq jours, ils seront devant Kev.

— Et nous ne sommes pas prêts, dit Andrew. Il nous faudrait un mois de plus, au moins, avant que tout le monde soit en sécurité et les lignes fortifiées. Tous les hommes aptes se trouvent dans l'armée, sur le front, ou dans les usines. Les autres creusent devant Kev.

— C'est là que j'entre en scène, répondit Yuri.

Andrew aurait préféré que quelqu'un d'autre « présente », selon ses termes, l'affaire à Jubadi. Mais personne ne connaissait les rituels, la panoplie, les insignes du Qar Qarth comme Yuri. Il fallait que ce soit lui. Yuri avait catégoriquement refusé que quelqu'un l'accompagne. Cela ne servait à rien ; de plus, Andrew ne pouvait pas se décider à demander un volontaire. Quand Yuri soutenait être aussi bon tireur que n'importe qui, c'était vrai. Tous leurs espoirs reposaient sur lui.

— Je raconte à mon peuple qu'il faudra des semaines avant que les Merkis avancent de nouveau.

Yuri gloussa, secouant la tête.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités. Jubadi n'est pas un idiot. Il sait qu'attendre revient à courir à la catastrophe, et, de plus, vous auriez déjoué ses plans dans ce cas-là. Cela ne tombe pas bien. J'oserais dire qu'il rêve que la guerre, en pratique, se termine avec la chute de Souzdal.

» Non, il viendra. Ce sera encore la manœuvre de l'étau. Deux ailes frapperont, l'une le long du rivage, l'autre le long de la forêt, la tête au centre. Il a appris à vous flanquer dans la forêt et il recommencera bientôt.

Une fois encore, c'est là que nous serons les plus faibles, pensa Andrew sans rien dire.

Une ombre passa au-dessus d'eux, descendant de la lisière des bois touffus, traversant les pentes jusqu'à la Vina avant de poursuivre sa route au-dessus des fortifications, le long du mur nord de Souzdal. Andrew se rendit compte que c'était une belle journée, un temps parfait pour les dirigeables, étrangement absents depuis leur défaite. Le paysage était parsemé d'ombres et de lumière.

— Andrew Keane, si vous avez l'intention de gagner, vous devez apprendre à vous comporter en Merki.

— J'essaie, répondit Andrew, jetant un coup d'œil à cet homme tiraillé entre les deux mondes auxquels il appartenait.

— Qu'en est-il des autres dispositions ? demanda Yuri.

— La couturière a fait savoir que son travail était terminé.

Yuri sourit.

— Bien, très bien. Voilà qui va nous aider.

— Supposons que vous êtes toujours en train de mentir ? demanda tout à coup Andrew, étudiant Yuri. Que tout ce que vous avez dit n'est qu'un stratagème dans un autre stratagème, un moyen pour vous de rentrer sain et sauf chez les Merkis en leur rapportant tout ce que vous avez appris sur moi ?

Andrew regarda au-delà de Yuri, là où plusieurs gardes étaient avachis, à cinq mètres à peine. On les aurait crus indifférents, mais ils observaient les moindres gestes de Yuri avec acuité.

— Si c'est ce que vous soupçonnez, alors pourquoi me permettre d'exécuter ce plan ?

— Parce que vous êtes le seul à pouvoir peut-être réussir.

Yuri sourit.

— Vous allez devoir attendre la réponse, répondit le Rous'.

Un cri d'effroi le tira de son sommeil. Hulagar, tourmenté par la noirceur de ses propres songes, fut debout en un instant. Empoignant son cimeterre, il tira le rideau, alors même que les guerriers muets de Jubadi se précipitaient dans la petite tente.

— Un rêve ? demanda Hulagar.

Jubadi hocha la tête, quelque peu gêné.

Hulagar regarda les gardes et leur fit signe de se retirer.

Il prit une bougie et l'alluma à l'aide des braises rougeoyantes du feu, au milieu de la petite yourte. Une faible lueur emplit l'intérieur de celle-ci. Hulagar s'avança et s'assit à côté de Jubadi, posant la bougie au sommet d'un crâne. Avec une attitude presque paternelle, il plaça une grande cape sur les épaules de Jubadi.

— Un verre, chuchota celui-ci.

Hulagar tendit le bras vers une petite table laquée et s'empara d'une outre de cuir remplie de lait fermenté, qu'il fit passer à Jubadi. Celui-ci se pencha en arrière et prit une longue gorgée, puis rendit l'outre à Hulagar, qui but une petite lampée avant de la refermer.

— Voilà un lieu étrange, soupira Jubadi. Cette forêt, le froid, l'humidité, la pluie. Je le hais.

» Dans nos royaumes, la chaleur du printemps laverait déjà la steppe, et l'herbe parée d'or arriverait à hauteur de genou. Ici, on ne trouve que des arbres qui gouttent et l'obscurité – on ne peut même pas voir le ciel. Il n'y a que la puanteur des armes du bétail, la mort qui erre dans les bois, nos

guerriers qui rendent l'âme dans le noir, sans le soleil pour briller sur leurs visages quand ils lèvent la tête vers l'éternel firmament.

— Nous aurons bientôt quitté ce lieu, dit Hulagar d'un ton apaisant.

Jubadi hocha la tête d'un air las et se coucha en soupirant. Il enroula la cape autour de ses épaules nues et se pelotonna sous la lourde couverture de feutre.

— Tu te souviens quand mon père nous avait envoyés en mission, dans notre jeunesse ?

— Nous devions lui ramener le Qarth des Fraqus pour le punir, l'interrompit Hulagar, les deux amis partageant ce souvenir.

— Puis ce fut la grande tempête. Tu avais creusé un trou dans la neige avant de tuer ton propre cheval pour le boucher et d'ouvrir son cadavre pour nous fournir de la chaleur.

» C'était ton premier cheval, dit Jubadi.

Hulagar détourna les yeux, une ombre de tristesse dans le regard.

— Vous m'en avez donné mille en récompense.

— Mais cela ne l'a pas remplacé, répondit Jubadi.

— Mon Qar Qarth, souvenez-vous que j'ai agi aussi pour mon compte. N'en faites pas trop à ce sujet.

— J'en ai fait beaucoup depuis bientôt deux cycles.

Hulagar déboucha l'outre et reprit une petite gorgée de lait fermenté. Il la proposa à Jubadi, qui refusa.

— Qu'est-ce qui vous a troublé dans votre sommeil, mon Qarth ?

— J'ai vu la bannière noire, dit Jubadi, regardant Hulagar droit dans les yeux.

— Les rêves ne sont que des rêves, répondit celui-ci un peu trop rapidement.

Jubadi eut un petit rire bougon.

— Et c'est un porte-bouclier qui me dit ça !

— Si vous souhaitez faire interpréter votre songe, faites venir Shaga, déclara Hulagar avec un doux sourire.

Jubadi secoua la tête.

— Ce vieux comédien serait terrifié d'entendre que son Qarth a rêvé de la bannière noire. Il n'a jamais eu le bon sens de savoir se taire – tout le camp serait bientôt au courant.

— Vous savez ce que ce rêve signifie aussi bien que moi, dit finalement Hulagar.

— Maintenant que je me meus de nouveau dans le monde réel, il n'est plus aussi terrifiant qu'il y a quelques minutes.

Il se tut un instant.

— Était-ce un présage ?

— C'est possible, mon Qarth, mais les présages doivent être vus comme des avertissements, pas comme quelque chose d'irrévocable.

— Mais les diseurs de légendes ne débordent-ils pas de contes sur ceux qui, en voulant éviter un chemin à la suite d'un mauvais présage, l'ont finalement vu se réaliser, précisément parce qu'ils s'étaient détournés d'un danger qui n'était pas réellement là ?

— C'est une question curieuse, mon Qarth.

Jubadi tendit le bras et Hulagar lui passa l'outre. Il but une longue gorgée et soupira.

— Nous devrions être en train de chevaucher à une lune de Cartha maintenant, en train de gravir ces modestes collines couvertes de fleurs rouge vif. Au lieu de ça…

Il fit un geste en direction de l'entrée de la yourte. Au-delà, la sombre forêt était invisible.

— Nous avons fait ce que nous savions devoir faire. Je n'ai jamais contesté cela, Jubadi.

Le Qar Qarth hocha la tête. Il reposa l'outre et s'allongea, les mains croisées derrière la tête, les muscles tendus de ses bras saillant sous sa fourrure.

— Après la bataille de cet été, après ce qu'ils ont fait aux Tugars, les têtes de bétail ont été presque trop faciles à briser.

— Les Tugars étaient des idiots.

— Ils étaient encore de bons guerriers, ce que je n'admettrai que devant toi.

— Je suis toujours inquiet au sujet de Muzta. Il ne résiste absolument pas. On dirait qu'il n'y a plus de fierté en lui, plus d'étincelle. Il est beaucoup trop silencieux à mon goût.

— Il se sait surveillé, répondit Jubadi. Lorsque cette guerre sera finie et le bétail soumis, Muzta serait idiot de croire que nous nous tournerons vers le sud pour faire face aux Bantags en le laissant derrière nous.

— C'est bien ce que je pensais.

— Les jeunes, les femmes de choix, viendront avec nous. Mais pour tous les autres (il marqua une pause), je n'ai pas oublié Onci.

Il soupira de nouveau, fermant les yeux.

— Les présages sont-ils vrais ?

— Ce songe vous trouble vraiment, dit doucement Hulagar.

— Si tu avais fait un tel rêve, ne serais-tu pas troublé ?

Hulagar gloussa doucement.

— Souvenez-vous, mon Qarth ; quand vous mourrez, je mourrai également sur votre tombe. Je souhaite vous voir vivre longtemps, très longtemps.

— Nous sommes motivés par des intérêts personnels, n'est-ce pas ?

Hulagar rit et donna à son vieil ami une tape sur le coude.

— Vous avez bien préparé cette guerre, mon Qarth. Demain, vous serez de l'autre côté du fleuve. Dans une semaine, leur grande cité, Souzdal, sera encerclée. Dans un mois, tout le bétail de Rous' se sera soumis ou sera mort, et ses secrets révélés. Nous aurons atteint Roum au milieu de l'été. Au printemps suivant, nous nous tournerons vers le sud, de retour dans nos pâturages ancestraux, avec dix fois plus d'armes à feu que les Bantags, et nous les remettrons à leur place. Vous n'avez rien à craindre.

— Rien, si ce n'est l'inattendu. Tu l'as dit, m'attendre à l'inattendu a toujours été ma force. C'est comme ça que nous avons gagné jusqu'à maintenant, que nous avons survécu, toi et moi, durant deux cycles, à une vingtaine de grandes batailles, une centaine d'escarmouches, une dizaine de complots pour m'assassiner. Je comprends l'esprit des nôtres, mais pas celui du bétail.

— Quand il sera temps, le familier de Tamuka réglera certainement le problème. S'il ne le fait pas, il sait ce qui se passera.

— Il aurait déjà dû passer à l'action.

— Il doit attendre le bon moment. Nos espions humains, en mission cet hiver, ont dit qu'il était toujours en vie. Keane en a fait un conseiller, comme si l'un de nous avait chevauché avec lui pendant un cycle avant de vous revenir.

Hulagar grogna de mépris.

— Je souhaiterais presque disposer de Keane vivant, contrairement à ce que nous avons planifié.

Il éveille ma curiosité. J'en aurais fait un familier.

— Comme les autres prisonniers, et comme ce Hinsen.

— Hinsen est un traître. Nous l'utilisons, nous le récompensons, mais pas question de lui faire confiance. À la moindre erreur, il finira dans les fosses abattoirs, comme Cromwell.

Jubadi bailla mollement.

— Minuit doit être déjà passé, soupira-t-il, s'étirant puis se pelotonnant de nouveau.

— Demain sera une longue journée, mon Qarth. Reposez-vous à présent.

Jubadi hocha la tête.

— Crois-tu aux rêves ? chuchota-t-il, sa voix s'éteignant.

Hulagar remonta la couverture sur les épaules de son Qar Qarth et se retira sans mot dire.

Pat mit pied à terre avec lassitude et grommela un juron acerbe, tout en frictionnant son derrière.

— Cela faisait diablement trop longtemps que je n'étais pas monté à cheval, dit-il d'un ton sec, regardant autour de lui ses vieux camarades du 44e.

Après avoir été promus, ils jouaient maintenant le rôle de son état-major.

— Un petit verre pour se remettre, cher ami ?

Harrigan, un ancien commandant de batterie du 44e qui aurait pu passer pour le jumeau de Pat avec ses favoris côtelettes d'un roux brillant, descendit de cheval à côté de lui. En riant, il sortit une bouteille de sa poche.

— Jetez-moi ça ! grogna Pat. Je suis un fichu général de corps d'armée, et vous, pauvre idiot, vous êtes maintenant un général de brigade.

Harrigan feignit de jeter la bouteille dans les bois, puis la remit dans sa poche.

Un commandant de brigade rous' sortit de l'obscurité et salua, alors que Pat se mettait en route.

— Quoi de neuf ? demanda Pat.

— Ils se préparent à frapper.

— Eh bien, allons voir.

Le général de brigade rous' pointa du doigt la piste et Pat lui emboîta le pas. Les deux lunes entamaient leur dernier quartier, illuminant la forêt de leurs rubans jumeaux d'ombre et de lumière. Pat s'était retrouvé sur le gué au moment de la pleine lune. Les hurlements des prisonniers carthas, sur l'autre rive, lui avaient glacé le sang, tels des gémissements de *banshees*. Alors que l'aube se levait, les Merkis avaient mis un humain debout. Pat avait alors vu les flammes couronnant sa tête.

À ce souvenir, il réprima un haut-le-cœur. Ce spectacle avait rendu les troupes rous' folles de rage. Pat se rendit compte que seul un idiot avait pu décider de faire cela. Car, s'il y avait bien un moyen d'endurcir les hommes et de leur donner l'envie de se battre jusqu'à la mort, c'était cela.

— Baissez-vous bien bas, siffla le général rous'. Ils deviennent fichtrement bons à ce jeu-là. Certains d'entre eux utilisent les fusils qu'ils nous ont pris.

De quoi armer presque deux divisions, songea froidement Pat. Et, comme pour appuyer son exemple, Harrigan se redressa en jetant un rapide coup d'œil aux alentours, pour mieux plonger dans les aiguilles de pin quand l'arbre à côté de sa tête fut ouvert par une balle Minié. Ils se glissèrent dans une tranchée longeant la rive du fleuve, qu'ils parcoururent sur une vingtaine de pas jusqu'à une étroite fente pour tireur embusqué, creusée entre deux rondins.

Pat regarda prudemment par le trou.

Le fleuve se trouvait à moins de cent mètres, et le clair de lune donnait un éclat spectral aux

cadavres, humains et merkis, qui bordaient l'autre rive.

Le son des haches résonnant sur celle-ci se faisait entendre. Le môle pénétrait dans le courant sur trente mètres seulement. En façade, un imposant parapet de rondins avait été littéralement transpercé par les tirs nourris et pratiquement à bout portant des douze livres.

Plus loin en amont, d'incessants éclairs de lumière parcouraient la berge de haut en bas. Les deux rives entretenaient des échanges de tirs meurtriers.

— Ils ont travaillé toute la nuit, dit le général. Il doit y avoir des milliers de ces pauvres diables carthas dans les bois. Ils se préparent à pousser des radeaux de rondins pour bloquer le courant.

Pat hocha la tête.

— Tous vos hommes sont d'attaque ?

— Ils n'ont pas dormi depuis hier matin.

— Assurez-vous qu'ils soient prêts au combat.

— Sur quel genre de soutien puis-je compter ?

Pat sourit.

— Ils ont planifié ça sur les quatre-vingts kilomètres de la ligne. Tous les rapports me le confirment. Ils ont six môles comme celui-ci, et il y a une demi-douzaine d'autres gués. Au niveau des sections les plus larges, ces bâtards cherchent même à passer de l'autre côté en flottant sur des rondins. Ils sont prêts à frapper.

— C'est la situation ici qui m'inquiète, dit le général de brigade.

— Cela va être une longue journée, Ilya, je suis désolé.

— Un régiment avant le milieu de la matinée, c'est tout ce que je demande. Bon sang, général, ils seront sur le fleuve d'ici là.

— Vous feriez mieux de ne pas les laisser faire, dit calmement Pat. Le sentier derrière vous est tout à fait praticable à cheval. Si vous échouez, ils nous transperceront de part en part.

— Eh bien, merci pour le soutien, siffla le général de brigade.

— C'est un plaisir, général, un plaisir, répondit Pat, lui donnant une tape sur l'épaule.

Il marqua une pause.

— Ilya.

Avec colère, le général rous' se retourna.

— Nous avons besoin que vous teniez aussi longtemps que possible, vous comprenez ? Je vous fais confiance pour faire votre maximum avant de permettre à vos hommes de se replier.

— Merci, je comprends maintenant.

Sa voix était froide, à croire qu'elle provenait déjà de la tombe.

Pat sortit en rampant de la tranchée et s'en retourna à l'arrière, ignorant la rafale de tirs qui jaillissait à travers les arbres, au-dessus de lui. Il se releva enfin et rejoignit sa monture.

— Ce pauvre salaud n'a aucune chance de s'en tirer, dit Harrigan en anglais.

— Quelqu'un devait se charger du pire et c'est tombé sur lui, répondit Pat en se retournant tristement comme il montait en selle. C'est ici que les Tugars nous ont attaqués sur le flanc pour la première fois. Ils ne pouvaient que s'en souvenir.

— Allez-vous lui envoyer les réserves ?

— Elles sont retranchées à huit kilomètres, le long d'un ravin. C'est tout ce que nous avons.

— Alors, vous ne le ferez pas.

— Ne jamais renforcer ce qui finira à coup sûr en défaite, chuchota Pat. Toute la ligne est fragile,

et nous devons préserver la plus grande partie de cette armée pour Kev. Nous gagnons du temps ici, Harrigan. Nous gagnons du temps. Huit kilomètres par jour au maximum à travers bois – c'est ce que réclame Andrew et c'est ce qu'il aura. Nous avons besoin d'au moins trois corps pour organiser une quelconque résistance à Kev et il nous faudra deux semaines de plus pour faire partir tout le monde. Cela signifie que, ce faisant, de nombreux hommes vont mourir.

Tentant de faire taire la culpabilité qui emplissait son cœur, Pat fit demi-tour et s'éloigna au galop.

Andrew sortit de son quartier général et se retrouva plongé dans l'incessant rugissement de la bataille. Un obus voltigea dans les airs, explosant à l'autre bout de la clairière.

À moins de un kilomètre, sur le gué, le tonnerre atteignait un intense apogée. Les cris ininterrompus des Merkis surpassaient le fracas de l'artillerie et les détonations suraiguës des volées de balles.

Pourtant, il s'agissait seulement d'une démonstration.

Andrew baissa les yeux sur le télégramme de Pat.

« Le gué de Yerganin a cédé sur un front de près de un kilomètre. Recommandons l'évacuation du 2e corps d'armée tout entier vers le sud. »

Les Merkis avaient traversé le fleuve au quinzième jour, alors qu'il espérait tenir un mois entier.

Il s'effondra contre la paroi d'un wagon. Dans moins de cinq jours, Souzdal et le cœur de Rous' seraient envahis.

— Les Navhags et les Vushkas ont forcé le passage sur le fleuve !

À cette nouvelle, les Qarths et les commandants d'umens émirent un grognement d'approbation. Jubadi jeta un coup d'œil au messager joyeux et lui répondit d'un simple hochement de tête.

Il s'étira d'un air las, regrettant de ne pouvoir ôter cette armure de combat. Mais les apparences devaient être satisfaites en toutes circonstances.

— Il y a plus de quatre-vingts kilomètres de forêt du gué jusqu'aux immenses terres près de leur cité de Vazima, dit doucement Muzta. On trouve des ravins encaissés, des marécages. La dernière fois, ils n'avaient pas assez d'hommes pour couvrir cette voie d'accès et ils nous l'avaient cédée. Ce sera un combat difficile, Jubadi.

— Nous les repousserons encore, répondit Vuka.

— Et nos réserves de nourriture s'amenuisent, dit Muzta. Les chevaux ne pourront pas creuser longtemps dans la forêt à la recherche de racines. Ils ne peuvent pas manger de chair humaine. Le nombre de nos montures se réduit.

Jubadi leva la main pour leur intimer le silence.

— Nous serons sur leur territoire. Alors, nous nous en nourrirons.

— S'ils sont toujours là, répondit Tamuka.

Jubadi examina le porte-bouclier.

— Ce ne sont tout de même pas encore tes visions ?

— C'était le *tu*, la vue ; c'est lui qui s'exprime, mon Qar Qarth.

Vuka eut une moue de dédain et fit faire demi-tour à sa monture. Il s'éloigna au trot.

— Nous le saurons quand les dirigeables s'envoleront de nouveau, coupa Hulagar. Ils sont prêts et n'attendent plus qu'un vent favorable.

— Faites-les décoller dès que possible, dit sèchement Jubadi. J'ai besoin de savoir.

En jurant, il leva les yeux vers les cieux sombres et chargés de pluie.

Sa monture glissa et manqua de s'effondrer dans la boue. Pat tira violemment sur les rênes.

— Vous devez tenir ici jusqu'à la nuit ! cria Pat, désignant de la pointe de son sabre la crête du ravin.

Sur la route, les hommes hochèrent la tête. Ils se déplaçaient en direction d'une arête basse et se déployaient de l'autre côté de la piste. Une foule crottée apparut sur la crête suivante. Les hommes chancelaient, couraient à perdre haleine, et beaucoup n'avaient pas d'arme.

Au-delà, un cri aigu et moqueur s'éleva.

Pat monta lentement jusqu'au sommet de la colline.

Dans le ravin en contrebas, des deux côtés de la piste, des hommes se frayaient un chemin à travers le terrain marécageux. À peine visible dans la pluie et la brume, une poignée de Merkis se déversait de la corniche opposée. Certains étaient à cheval, la plupart à pied, mais tous agitaient leurs cimeterres. Les uns portaient des fusils Springfield, d'autres, des arcs.

Pat avait pensé garder la prochaine ligne en réserve, à huit kilomètres en retrait du fleuve. Mais la culpabilité l'avait finalement emporté, et il avait fait mobiliser précipitamment un régiment pour fournir une couverture aux unités brisées d'Ilya.

De tous côtés, la forêt résonnait de cris. À présent, les bois le long du fleuve constituaient une brèche de plusieurs kilomètres.

— C'est aussi mauvais que le Wilderness.

Il baissa les yeux et vit un officier pantelant à côté de son cheval. Il portait l'aigle d'un colonel de l'armée rous', mais était vêtu de l'uniforme d'un bleu passé de l'Union, ses galons de caporal-chef toujours visibles.

— Ça y ressemble foutrement, dit sèchement Pat. Que se passe-t-il là-haut ?

— Mon régiment était positionné sur la droite du gué. Nous avons gaspillé la plupart de nos munitions à abattre ces pauvres Carthas, qui poussaient des radeaux de rondins et des estacades. Ils ont embouteillé le fleuve à côté du môle, et quelques minutes plus tard, les Merkis ont commencé à traverser par milliers. Monsieur, la ligne tout entière a cédé.

— Tôt ou tard, cela devait arriver, répondit Pat, de l'amertume dans la voix.

— Nous avons été attaqués sur le flanc. J'ai ordonné aux gars de se replier. Nous avons été bloqués deux ou trois fois, mais nous avons réussi à passer. J'ai dit aux hommes d'avancer sans s'arrêter, droit vers le sud, en s'orientant grâce à la route, et de ficher le camp de là.

Pat hocha la tête.

Une volée mugit le long de la ligne, s'écrasant sur la corniche en face, occupée par les Merkis. Leur charge en fut ralentie. Dans les ravins, les hommes couraient aussi vite que possible, gravissant la pente et traînant leurs blessés. Les survivants franchissaient la ligne et poursuivaient leur route.

Pat repéra le général rous' et s'approcha de lui.

— J'ai essayé, mais ils reviennent encore et encore, haleta l'homme.

— Vous avez fait de votre mieux.

— J'ai perdu une demi-brigade là-bas. Alors, il vaudrait mieux que ça ne soit pas en vain, dit-il amèrement.

— Espérons-le, répondit Pat, qui tendit le bras pour lui offrir à boire.

L'officier prit la flasque, la vida d'une longue gorgée, puis la lui rendit.

— Continuez à vous replier vers le sud, dit Pat. Au coucher du soleil, rassemblez vos hommes, puis fichez le camp. Une fois sortis des bois, dirigez-vous vers Vazima – un train vous récupérera.

— Pour aller où, vers une nouvelle débâcle ? dit sèchement le général.

Sans attendre de réponse, il redescendit vers la piste.

Les Merkis, immobilisés un instant par le régiment frais, dévalèrent la pente au pas de course en scandant le nom de leurs clans. Ils atteignirent le terrain marécageux et s'y enfoncèrent jusqu'aux genoux, mais continuèrent à avancer dans le bourbier. Les bois étaient emplis d'une fumée âcre et des balles manquant leur cible projetaient des geysers de boue. L'ennemi accrut son effort, enjambant ses propres morts et progressant implacablement.

Juste au pied de la piste, une lourde colonne merkie courut jusqu'à la route de rondins qui traversait la cuvette. La tête de la colonne s'effondra sous les tirs, et l'arrière-garde se répartit des deux côtés de la route en bondissant par-dessus ses propres morts, escaladant la pente à toute vitesse. La pluie avait détrempé arcs et flèches, mais les traits conservaient néanmoins assez de puissance pour pénétrer les chairs. Des hommes abandonnèrent la ligne en chancelant, serrant des traits encore vibrants entre leurs mains.

— Que les blessés qui peuvent marcher prennent leur fusil avec eux ! cria Pat.

Ils perdaient beaucoup trop d'armes au cours de cette retraite à saute-mouton dans les bois.

Pat observait attentivement le combat. Le régiment frais faisait bonne figure, et ce qui restait des unités brisées était maintenant en sécurité à l'arrière.

Il s'approcha du commandant du régiment.

— Ils vous flanqueront bientôt. Envoyez deux ou trois de vos compagnies de réserve au niveau de la prochaine crête, puis que vos gars filent avant d'être submergés !

Le commandant hocha la tête sans faire de commentaire.

Pat pivota et s'éloigna. Il devait se répéter constamment qu'il n'était plus un commandant de terrain, mais désormais responsable de l'aile droite de l'armée. Soit deux corps entiers, chargés de tenir plus de quatre-vingts kilomètres de forêt bordant le fleuve. S'il laissait ce corps sombrer, ils seraient bien peu nombreux pour défendre Kev.

Il prit le chemin du retour. Un soldat rous' blessé boitillait le long de la route, saignant à cause d'une blessure par balle. Pat descendit de sa monture.

— Montez, bon sang ! dit-il vivement, empoignant l'homme et le hissant sur la croupe de son cheval.

Le soldat voulut le remercier d'un sourire, mais ne parvint qu'à grimacer.

Pat pressa sa monture et partit au petit galop dans la brume, projetant des éclaboussures de boue.

Le train entra silencieusement en gare. Le sifflement de la vapeur, mêlé à une légère bruine, indiquait la fin de la tempête, qui avait persisté durant deux longs jours et deux longues nuits.

Andrew descendit de voiture avec lassitude. Se détachant à la lumière de quelques lanternes, le comité de réception avait une allure fantomatique dans le brouillard. Les parapluies au-dessus de

leurs têtes brillaient sous l'averse.

Il régnait un silence étrange dans la gare. Il avait tant de souvenirs d'autres journées passées ici ; le jour où les premiers voyageurs roums étaient arrivés ; le matin où il était parti libérer Vincent et leurs alliés, ou leur retour, moins de trois semaines auparavant, après la défaite sur le Potomac. À présent, une nouvelle débâcle s'annonçait imminente. Trois jours plus tôt, l'ennemi avait brisé la défense du Neiper. À l'aube, de petits groupes d'éclaireurs avancés sortiraient sans aucun doute de la forêt, balayant Vazima avant la tombée de la nuit. Au moment où les unités merkies atteindraient la ligne de chemin de fer, toute retraite serait coupée à l'ouest de la ville.

— J'ai lu les rapports, dit calmement Kal, émergeant du groupe pour serrer la main d'Andrew.

— Ils ont opposé une sacrée résistance, mais je ne pense toujours pas que cela nous donne assez de temps, répondit doucement Andrew.

— Faut-il partir maintenant ? demanda Kal.

Andrew hocha tristement la tête.

— Tout le monde doit avoir quitté la cité avant demain, annonça-t-il. Nous maintiendrons une brigade sur le gué jusqu'à demain soir. Une fois la nuit tombée, tous les trains remonteront la ligne pour récupérer les troupes se repliant vers Vazima, ainsi que celles du gué.

» Deux ou trois régiments resteront en ville jusqu'à la fin. Ils battront en retraite au sud de la plage de la mer intérieure, puis Hamilcar et quelques cuirassés les embarqueront. Ensuite, seule la flottille de Bullfinch aura Souzdal en vue. Elle restera sur le fleuve pour une durée indéterminée.

— Où en sommes-nous, John ? demanda calmement Andrew, se rangeant près de ses compagnons.

Ils prirent le chemin les ramenant sur la colline, en direction de la grand-place. Un obus venu de l'autre rive décrivit un arc de cercle et explosa en plein vol, suivi, quelques secondes plus tard, par une volée de tirs qui résonna de l'autre côté de la place et dans le quartier Yankee, au nord.

Andrew essaya de ne pas s'inquiéter à ce sujet.

— Nous avons expédié seulement la moitié de la nourriture voulue, dit John d'un ton las. Et nous allons gaspiller des dizaines de milliers de tonnes en incendiant les granges et les champs. Nous avons fait un très bon inventaire de tout ce qui se trouve à l'ouest de Vazima. Mais, si les Merkis se dirigent vers l'est, on pourrait perdre cinquante mille tonnes de denrées, particulièrement entre Nizhil et Kev. Il faudrait y mettre le feu.

— Les habitants ?

— On dirait un épisode de la Bible, un véritable exode vers l'est. Les routes sont bloquées. Les trains débordent. Pratiquement toute la population à l'ouest de Vazima est partie mais, si les Merkis arrivent en masse, j'ai peur que deux ou trois cent mille personnes se retrouvent captives. Un sacré paquet de gens se trouve toujours à cent cinquante kilomètres ou plus à l'ouest de Kev, et des milliers de personnes autour de Vazima. La nouvelle a mis des jours à parvenir à certains habitants des régions périphériques. Quelques-uns de ces pauvres misérables, au fin fond du pays, ne veulent pas y croire et refusent de partir, quand ils ne se sont pas mis en route trop tard. Nous avons bien cinquante mille personnes le long de la côte. Hamilcar les récupère avec ses galères et les emmène au niveau du Kennebec, d'où ils pourront rallier à pied la voie ferrée et attraper un train pour l'est. Certaines personnes se dirigent même dans les bois.

— Peut-être auront-ils de la chance et survivront-ils, répondit Kal.

— Je vous le dis, c'est comme ces histoires que vous lisez au sujet des Russes et de Napoléon.

Certains paysans ont même labouré leurs champs avant de partir. On fait tomber des arbres sur les routes. J'ai divisé deux ou trois compagnies d'ingénieurs et je les ai envoyées dans chacune de ces fichues villes pour montrer aux gens comment faire des pièges, des chausse-trapes. J'ai vu un drôle de petit malin attraper une poignée de serpents venimeux et les mettre dans un tonneau destiné habituellement à de la nourriture. Si ça ne tue pas l'un de ces salauds de Merkis, cela devrait sûrement lui flanquer la frousse.

John gloussa doucement, tandis que le reste du groupe hochait la tête.

— Nous avons pris environ cinq cents obus défectueux, que nous avons quand même remplis de poudre avant d'y placer des fusées percutantes. Nous les enterrerons sous les routes tout en nous retirant. Cela devrait également les secouer.

— Bon boulot. Quand ils arriveront sur Kev, tout ce qui pourra les ralentir nous fera gagner du temps et les meurtrira davantage.

— Une fois qu'ils auront fait une percée, ils pourront se ruer sur les collines Blanches en cinq, six jours, dit John. Si seulement nous avions une division ou deux de cavalerie, cela les ralentirait. Nous sommes tributaires de la seule voie ferrée. Ils nous déborderaient à n'importe quel endroit où nous tenterions de les ralentir.

Andrew ne répondit rien, et, après un long moment de silence, John se rendit compte que son commandant ne leur donnerait aucune information supplémentaire.

— Maintenant, les mauvaises nouvelles ; les locomotives commencent à manquer. Dix ont été démontées pour alimenter les usines. Aujourd'hui, nous avons fabriqué nos premiers fusils à Hispagnie, et nous confectionnons également de nouveau des balles. Mais douze locomotives sont tout simplement hors-service. Elles retournent à Hispagnie pour être révisées. Nous avons dû en remorquer trois, et les autres ont tout juste pu faire le trajet. Andrew, nous avons connu un an de trafic en un mois – les rails sont sur le point de casser.

— Eh bien, je ne crois pas que cela aura beaucoup d'importance d'ici deux jours.

— J'ai des équipes qui attendent à près de cent kilomètres à l'ouest de Kev. Une fois les derniers convois militaires passés, nous commencerons à arracher les rails derrière nous. Avec plus de soixante tonnes par kilomètre, cela fera six mille tonnes d'acier. De quoi maintenir les usines d'armement en marche – et même les utiliser pour les fortifications.

— Bonne idée, dit Andrew, se forçant à sourire. Mais n'en donnez pas l'ordre avant que je le fasse moi-même.

— Mais la nourriture, Andrew, c'est ça le problème. Au mieux, nous avons quarante jours de vivres pour les civils. Les rations de l'armée sont pratiquement assurées pour les soixante prochains jours, même si beaucoup ont dû repartir à Hispagnie, où de nouveaux entrepôts sont en construction. Nous avons de nombreux cas de fièvre typhoïde – elle se développe depuis cette éruption l'hiver dernier, à Yaroslav. On compte même deux ou trois cas de variole, et beaucoup de tuberculose, avec toute cette pluie.

— C'est un bienfait relatif, dit Casmar.

— Mon père, si vous pouviez trouver une prière pour obtenir un temps sans nuage, je vous assure que j'apprécierais.

— Nous verrons ça demain matin, mon fils, pendant la messe.

Andrew le remercia d'un hochement de tête.

Ils avaient atteint la grand-place. La cité était sombre et angoissante, vision fantomatique que

seule une ville déserte pouvait inspirer. Andrew avait l'impression que les esprits prenaient le pouvoir.

— Qu'en est-il des usines ?

— Vides, depuis hier.

— Et tout le matériel du gouvernement ?

— Tout est parti, dit Bill Webster. Les presses pour l'argent, un wagon entier de papier pour les avis, les formulaires, les âneries habituelles pour faire tourner une administration, ainsi que toutes les archives. Même chose pour le Trésor et les services publics.

Andrew secoua la tête. Il lui était difficile d'admettre qu'on ait eu besoin de plusieurs voitures pour cela. Mais, s'ils voulaient jamais reconstruire, ils auraient besoin de ce matériel plus tard.

— Avons-nous oublié quelque chose ? demanda doucement Andrew.

Le cercle resta un moment silencieux.

— Une façon de sauver également notre cité, dit tristement Yaro, l'un des sénateurs.

— Je souhaiterais que cela soit possible, chuchota Andrew, embrassant du regard la place et la cathédrale. Au-dessus de leurs têtes, la merveilleuse horloge conçue par Hawthorne égrenait les minutes. Son carillon restait désormais silencieux afin d'éviter les risques de fausse alerte en cas d'attaques aériennes.

Reviendraient-ils ici pour découvrir autre chose qu'une carcasse brûlée ? Reviendraient-ils jamais, ou bien étaient-ils maintenant des réfugiés, condamnés à fuir pour toujours au-devant des hordes, comme les dizaines de milliers de Vagabonds ?

— Les ultimes retraits commenceront demain, messieurs. Nous ferions mieux de tous dormir un peu.

Andrew leva les yeux vers le firmament. Le vent de sud-ouest déchirait le voile de nuages, et la Roue se détachait nettement sur le ciel de minuit.

— Demain sera une bonne journée pour leurs engins volants, dit John. Ils seront de sortie, et ils comprendront probablement enfin ce qui se passe.

Andrew hocha la tête et se détourna. Il rentra seul chez lui.

27 Mot yiddish désignant une femme non juive. (*NdC*)

28 Teinture alcoolique d'opium, employée autrefois pour ses propriétés antispasmodiques et sédatives. (*NdT*)

Chapitre 10

— Je me suis dit que je devrais venir vous voir pour vous parler de mes mousquets, dit sèchement Vincent.

— C'est le domaine de John, pas le mien, répondit Chuck, se sentant quelque peu nerveux à cause de cette visite inopinée.

— John est bloqué à près de cinq cents kilomètres. Je n'ai pas eu de réponse depuis des jours. Hier, j'ai vu une voiture chargée d'un millier de mousquets partir directement de l'usine de Roum à destination de l'ouest. Et, bon sang, je veux savoir *pourquoi* !

Les ouvriers du hangar se turent, jetant un coup d'œil à Vincent comme s'il s'était mis à hurler au milieu d'un service religieux.

Chuck fit signe à Vincent de le suivre, et ils sortirent dans la lumière du petit matin.

— Ne dérangez pas mes ouvriers, dit froidement Chuck. On fabrique des outils de précision ici. Si vous provoquez des fautes d'étourderie, cela pourrait gâcher une journée de travail, peut-être une semaine.

Vincent ne présenta pas ses excuses, mais regarda Chuck avec colère.

— Près de la moitié de mes soldats ne sont toujours pas armés ! Comment suis-je censé le prendre autrement ?

— Je sais, Vincent, dit Chuck d'un ton apaisant.

— Et que diable êtes-vous donc venu faire ici ? J'ai entendu dire que vous aviez retiré cent ouvriers de l'usine à canons de Roum. De mon point de vue, ce sont de nombreuses armes qui ne seront pas produites. La poudre se fait rare, l'une des locomotives pour voie étroite a disparu, et impossible de trouver de l'étain. Il se dit que vous bâtissez une usine secrète ici, au-delà de l'ancien complexe des dirigeables.

Chuck fit la grimace et haussa les épaules, piètre démonstration de son innocence.

— John est-il au courant ?

— Andrew m'a donné l'autorisation de prendre toute mesure jugée nécessaire pour faire tourner certaines choses.

— Ça ne lui ressemble pas. Il donne généralement des ordres précis.

— Eh bien, il a *dit* ça, répondit Chuck avec la mine d'un écolier se cachant dans un coin. Et je l'ai par écrit.

— Je veux cinq mille mousquets, Ferguson, dix batteries et les munitions qui vont avec.

— Est-ce une requête ou bien un ordre ? demanda calmement Chuck.

— Un ordre. Vous contrôlez les ressources à ce bout de la chaîne, et tous les gens de John sont à Kev pour réorganiser le front. Maintenant, usez de votre influence, falsifiez un formulaire, mais je les veux.

— Ou bien ?

— Un membre de mon état-major rencontrera celui de John. Il se peut qu'il mentionne au passage

le détournement de plus de une tonne de poudre et de cinquante boîtes à mitraille par jour pour ce que vous préparez en cachette.

— Espèce de salaud, chuchota Chuck.

— Exactement, répondit froidement Vincent. Marcus a engagé la moitié de ses unités dans des escarmouches sur la frontière sud contre deux ou trois umens merkis. On attend de moi que je forme deux corps d'armée ici. Et que je sois damné si je ne suis qu'un instructeur coincé derrière les lignes quand l'affrontement commencera. Je veux être de cette guerre et, par Dieu, je ferais chanter le Christ en personne si cela me permettait d'y participer !

— Merde, Vincent, que diable vous est-il arrivé ? dit doucement Chuck.

Il regarda Dimitri, qui se tenait quelques pas derrière Vincent. Le vieux soldat suivait cette discussion avec intérêt, bien qu'il ne comprenne pas un seul mot d'anglais.

— Je fais seulement mon boulot, répondit Vincent.

— C'est devenu beaucoup trop personnel pour vous, dit calmement Chuck. Bien sûr, je hais ces bâtards, qui ne les haïrait pas ? Mais, par l'Éternel, Vincent, je ne laisse pas mon âme se faire dévorer. Je viole les règles ici, j'outrepasse mes fonctions, je l'admets. Mais je le fais parce que je sens dans mes tripes que j'ai raison, et que cela pourrait nous aider à remporter ce combat. Mais vous, vous agissez comme ça parce que vous ne pouvez pas supporter de laisser passer la tuerie.

— Ne me sermonnez pas, chuchota Vincent.

— Il fut un temps où vous n'hésitiez pas à prêcher ce qui était moralement juste à votre régiment tout entier. Vous en avez convaincu plus d'un de rester ici, quand Tobias voulait nous persuader de faire nos valises et de décamper. Maintenant, tout ce que je vois, c'est de la haine, Vincent. Les Merkis n'ont pas eu votre corps, mais ils ont sans aucun doute pris votre âme.

— Je n'ai pas besoin d'entendre cela, rétorqua Vincent en se détournant.

— Si vous voulez vos fichus mousquets, alors vous feriez mieux d'écouter.

Vincent se retourna.

— Écoutez, Vincent, je vous aime bien, je vous ai toujours apprécié. Bon Dieu, nous avons grandi ensemble à Vassalboro ! Je me souviens du temps où vous vous éclipsiez pour aller nager avec nous, vos camarades plus âgés, dans l'étang de Webber. Votre père vous avait attrapé, et il n'avait pas vraiment aimé vous retrouver tout nu avec nous.

L'ombre d'un mince sourire passa sur le visage de Vincent.

— Et je me souviens de vos yeux ronds devant ma sœurette, Alice, poursuivit Chuck.

Vincent ne dit rien. Penaud, il se contenta de hocher la tête.

— Nous étions alors une bande d'enfants innocents, soupira Chuck. Aucun de nous ne pensait grandir pour devenir un tueur. Je voulais simplement devenir ingénieur et fabriquer des machines. Vous vouliez juste faire des études et devenir professeur ou écrivain, comme le colonel l'était autrefois. Eh bien, nous avons été pris dans une guerre. Vincent, je fais ce que je fais maintenant parce que c'est mon boulot, mais vous, c'est parce que vous aimez ça.

— Et c'est ainsi que nous gagnons, répondit Vincent.

— Regardez Keane. Bon Dieu, je me souviens de lui à Gettysburg… Je savais qu'il aimait ça, cela se voyait même après la mort de son frère. Mais regardez le prix à payer pour lui maintenant. C'est le grand général ; quelqu'un devait jouer ce rôle et, Dieu merci, ce fut Andrew. Mais je ne voudrais être à sa place pour rien au monde. La tension l'a fait vieillir de vingt ans. C'est comme un cancer, Vincent – ne l'attrapez pas. Bien sûr, vous serez comme Keane, d'ailleurs, vous êtes déjà un

foutu héros, mais, au bout du compte, cela vous laissera vidé et mort à l'intérieur.

— Avez-vous terminé votre sermon, frère Ferguson ?

Chuck hocha la tête.

— Je veux mes armes.

— Je trouverai quelque chose. Je vous promets que vous les aurez aussi vite que possible. Mais cela va être sacrément difficile de maquiller la disparition de dix mille mousquets, dit calmement Chuck.

— Alors, *votre* secret est également en sécurité. Merci.

— Comment ça va à Roum ?

— C'est le chaos. Julius a en charge l'hébergement des réfugiés et leur déplacement dans les campagnes. Il fait du bon boulot. Il y a eu quelques problèmes – deux ou trois bagarres, des maladies. Mais les Roums se comportent bien avec nous. Je suppose qu'entre paysans on se comprend. Le problème, c'est que des réfugiés viennent aussi du Sud. Il n'y a pas assez de Merkis pour nous faire vraiment mal là-bas, mais cela nous immobilise. Nous pourrions perdre une partie de la moisson de la fin du printemps. La cité ressemble à une foutue crèche géante. J'ai deux mères et cinq enfants à la maison, des cousins de Tanya.

— Et Olivia, la fille de Julius ?

Vincent rougit nerveusement.

— Elle va bien. Elle a demandé de vos nouvelles.

— Pourquoi rougissez-vous, Vincent ?

— Pour rien.

— Dites donc, s'est-il passé quelque chose entre vous ? J'ai eu vent de rumeurs, demanda Chuck d'un ton cassant.

— Je jure que ce n'était rien, dit Vincent un peu trop précipitamment.

Chuck décida de laisser tomber le sujet, préférant sincèrement ne pas en savoir plus.

— Vous avez lu le message reçu ce matin ? demanda-t-il sur le ton de la conversation, alors que Vincent semblait se détendre.

— Au sujet de l'évacuation de Souzdal aujourd'hui ?

Il hocha la tête.

— C'est une triste affaire. En fait, je n'arrive pas à imaginer que nous avons vraiment perdu la ville. C'est comme apprendre que les confédérés ont pris le Maine. C'était chez nous. Bon sang, j'avais une très jolie cabane là-bas, je prévoyais de construire une véritable maison ; des ornementations en volutes sur le porche, une tourelle, une clôture en fer forgé. Un lieu pour m'installer et fonder une famille. Bon Dieu, je suppose que la ville entière sera réduite en cendres !

— Les hasards de la guerre, répondit Vincent, et ses traits se crispèrent de nouveau.

Il s'arrêta et se retourna.

— Qu'en est-il de ces fusils pour tireurs embusqués, les Whitworth ?

Chuck hésita.

— J'en ai fabriqué quelques-uns de plus. Je ne pouvais tout simplement pas laisser tomber ce projet après y avoir tellement travaillé.

— J'ai vu celui que vous avez donné à Andrew. J'en veux un.

— Vous avez prévu une petite tuerie privée ?

Vincent se contenta de sourire et s'éloigna.

— Mais qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Théodor en venant rejoindre Chuck.

— Je faisais seulement un peu de marchandage avec un possédé.

— C'est un bon général, celui-là, dit Théodor. J'ai deux cousins dans le 8e régiment. Ils disent qu'il y en a peu comme lui, qu'il est rempli de feu.

— Le feu brûle, répondit Chuck.

Il adressa un signe de tête à Dimitri et retourna à l'intérieur du hangar.

Dimitri sourit et lui rendit son salut, puis se rangea au côté de Vincent. Ils reprirent leurs montures et s'engagèrent dans la longue chevauchée les ramenant à Hispagnie.

— Avez-vous obtenu les fusils ?

Vincent sourit.

— Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Pas grand-chose.

— Je devrais vraiment apprendre votre anglais – il semble qu'on puisse se montrer des plus véhéments tout en ne disant pas grand-chose.

— C'est juste que son discours ressemble beaucoup trop au tien, Dimitri.

Celui-ci ne se donna pas la peine de répondre.

Il faudrait encore deux ou trois mois avant qu'il soit prêt au combat, mais Vincent Hawthorne savait qu'il le serait à temps. Sifflant faux, il pressa son cheval au petit galop et s'éloigna au trot, laissant Dimitri derrière lui dans la boue.

Pour la première fois depuis des mois, Andrew vit des larmes dans ses yeux. Maladroitement, il s'approcha et l'étreignit, Maddie toujours endormie dans ses bras.

— C'est juste que nous avons travaillé si dur pour tout ça, dit-elle d'une voix étouffée, regardant le modeste salon avec des yeux brillants.

» Ludmilla m'a donné ces rideaux pour ma petite cabane à Fort Lincoln – son premier cadeau.

Elle s'écarta d'Andrew.

— Le berceau de Maddie. Tu te souviens combien les garçons de la compagnie C étaient fiers quand ils nous l'ont offert ?

Elle se retourna et fit courir sa main le long d'un dossier de chaise, comme pour dire au revoir à un vieil ami. Son regard s'attarda un instant sur l'une des deux gravures publiées dans le journal de Gates, encadrée sur le mur lambrissé. Le seul espace maintenant nu avait été occupé par les papiers de la médaille d'Honneur du Congrès d'Andrew, signés par Lincoln. Cet héritage faisait partie de leurs cinq kilos de bagages.

— Mon Dieu, nous avons tout perdu.

Kathleen serra fermement le bébé contre elle et sortit de la pièce. Andrew la suivit en silence.

Quelques hommes du 35e se tenaient sur le porche, portant les bagages d'Andrew. Les soldats s'étaient mis en rangs sur le terrain communal où se trouvaient, à côté de la colonne, les quelques membres de leurs familles toujours en ville, leurs biens entassés dans des brouettes ou sur leurs épaules.

Andrew sortit sur le porche et contempla la formation. À peine un soldat sur cinq appartenait à l'ancien régiment. Tous les autres membres, du moins tous ceux qui étaient encore en vie, commandaient des unités sur le terrain. Les hommes affectés à des emplois dans le gouvernement ou

en ville représentaient le cœur de la stratégie. Le reste des effectifs était composé de Rous', et désormais d'une compagnie entière de Roums, sans parler de quelques Carthas. Des jeunes pleins de promesses, que l'on envoyait servir dans le régiment d'élite de la République, avant qu'ils reviennent, après un certain temps, à des positions de rang. Tous arboraient l'ancien uniforme ; une veste bleu marine, des pantalons bleu ciel, une couverture roulée sur les épaules, un Springfield au bras. Leurs couvre-chefs se partageaient entre quelques exemplaires de l'ancien modèle de képi, et une majorité de Hardee noirs, le nombre 35 apposé sur la calotte. Avec eux depuis Antietam, le vieux drapeau américain, maintes fois rapiécé, se trouvait à l'avant de la colonne. Ses replis de soie portaient les noms de plus de vingt engagements. À côté de lui, le drapeau du Maine, d'un bleu sombre, et, entre les deux, le drapeau bleu et blanc de Rous'. Derrière eux, les couleurs du 44e, le même drapeau américain et l'emblème de la batterie de New York.

Même en cet instant des plus déchirants, Andrew éprouva une bouffée de fierté. Le régiment avait tenu bon, et ce serait toujours le cas. S'il était écrit qu'ils étaient condamnés à ne jamais revenir ici, le régiment survivrait malgré tout, d'une façon ou d'une autre. Si un seul d'entre eux était capable d'emporter leurs couleurs avec lui, de se souvenir de leurs légendes, de l'honneur, des colonnes en rangs serrés se dressant fièrement au matin ; si l'on se souvenait de cela, alors le régiment survivrait, même s'ils disparaissaient de la surface du monde.

Il avait l'impression qu'une armée de fantômes planait au-dessus du drapeau. Tous ceux qui étaient tombés à ses pieds étaient, d'une manière ou d'une autre, présents. En fait, des centaines de noms, à peine retenus, vivaient toujours avec le régiment ; son frère John, Kindred, Houston, Sadler, et Dunlevy du 44e. Et bien sûr, Hans.

— Nous reviendrons, dit Andrew, dont la voix résonna sur la place.

Il examina leurs visages, comme si les fantômes étaient de nouveau parmi eux, gonflant leurs rangs pour les rejoindre dans une fraternité de sang et d'ardeur.

— Ce régiment survivra jusqu'à la fin du monde. Cette ville, ce pays tout entier, peuvent bien être réduits en cendres, on se souviendra de nous. Nos noms ne seront pas oubliés et, quand viendra le jour où nos petits-enfants parleront de cette époque, ils se souviendront de vous, de vous tous, et de ce que vous avez sacrifié ici.

» Faire partie des souvenirs de nos lointains descendants n'est peut-être pas une consolation. Mais cela devrait être suffisant. Nos maisons, notre cité peuvent être détruites, mais nous les bâtirons de nouveau. Et, cette fois, nous les reconstruirons, libérés de la peur. C'est notre sacrifice pour les générations futures. C'est la raison de mon combat.

Il marqua une pause et fit un signe de tête en direction de Maddie, toujours endormie dans les bras de sa mère.

— Elle vaut bien plus que tout ce que je possède et que je perds aujourd'hui. Et, un jour, elle se tiendra ici et elle racontera notre histoire à ses petits-enfants, une génération qui ne connaîtra pas la peur.

» Nous partons, mais souvenez-vous de cet espoir. Et souvenez-vous également que nous reviendrons, même si nous devons faire le tour du monde pour y parvenir.

Il baissa les yeux sur la rue et se souvint l'avoir remontée la veille de la guerre en se moquant gentiment des interprétations de Pat, dans le rôle de Roméo, et du jeune Gregory dans celui d'Henry V.

— « Cette poignée, cette heureuse poignée d'hommes, cette bande fraternelle [29] », chuchota-t-il

pour lui-même.

Il descendit les marches du porche, Kathleen derrière lui. Il se retourna un moment vers ce qui avait été sa maison. Kathleen sourit tristement devant la porte ouverte.

— Ça n'a pas de sens de la fermer, dit-elle à voix basse.

Il se força à sourire, puis l'embrassa délicatement sur le front, ainsi que Maddie, qui remua et se blottit contre le sein de sa mère.

Levant la main, il donna le signal du départ, et la colonne se mit en route. Les hommes silencieux affichaient des mines graves.

Prenant la direction du sud, ils passèrent devant l'église congrégationaliste. Un jeune caporal, devenu ministre du culte, sortit sur le pas de la porte, son fusil sur l'épaule et une Bible sous le bras. Plusieurs hommes apparurent sur le perron de l'hôtel de ville et rentrèrent dans les rangs de la colonne. Ils emportaient avec eux les archives régimentaires, un registre qui remontait au jour de la formation du régiment et de la batterie.

Un bourdonnement bruyant, venu du sud, se fit entendre, et Andrew leva nerveusement les yeux. Il vit une dizaine de dirigeables merkis se déplacer rapidement, poussés par la brise de sud-ouest. Il les regarda avec méfiance, prêt à donner l'ordre de se disperser si jamais attaquer une colonne aux rangs serrés devenait trop tentant pour eux. L'un des dirigeables, haut dans le ciel, fit demi-tour et prit la direction de l'ouest, traversant le fleuve et descendant à basse altitude.

— Il doit être en train de les prévenir que la cité est vide, dit Andrew avec un petit rire doux. Est-ce que *ça*, ça ne sera pas une sacrée surprise ?

Le reste des dirigeables poursuivait son chemin vers le nord-est, à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la ville.

Le régiment atteignit la grand-place. Un mince filet de réfugiés descendait le boulevard à destination du faisceau de triage, derrière la porte est. Le père Casmar apparut sur le parvis de la cathédrale, entouré de plusieurs dizaines de prêtres. Il s'arrêta et exécuta le signe de la bénédiction pendant que deux acolytes refermaient les portes du bâtiment. Un mugissement caverneux se répercuta à travers la place. Kal, Ludmilla et plusieurs vingtaines de fonctionnaires du gouvernement se trouvaient derrière lui, agenouillés. Ils firent le signe de croix rous', puis se relevèrent et descendirent se ranger aux côtés d'Andrew.

— Des reliques saintes, dit Casmar avec un signe de tête en direction de quatre acolytes portant une boîte cerclée de fer. J'espère que vous accepterez d'assouplir un peu les limites de poids.

Andrew sourit.

— Mettez-les dans la voiture de l'état-major, Votre Sainteté.

— S'il vous plaît, Andrew, appelez-moi seulement Casmar.

Andrew hocha la tête avec reconnaissance face au plus modeste et au plus inhabituel des prêtres. Il portait une simple soutane de laine rêche, teinte traditionnellement en noir, et n'affichait aucun ornement, à l'exception d'une simple croix de fer de Késus et de la main retournée de Perm.

— S'il vous plaît, le dernier à sortir pourra-t-il fermer les portes et éteindre les lumières ? demanda Kal, et une cascade de rires se propagea dans la colonne, les hommes faisant passer le mot de Kal dans les rangs.

Il y eut une rafale renouvelée de tirs sur la rive opposée – des obus décrivant des arcs de cercle, des explosions de l'autre côté de la place. Andrew se retourna, inquiet. Personne n'avait été touché.

Bullfinch sortit d'une petite rue, salua et se rangea au côté d'Andrew.

— Souvenez-vous, monsieur Bullfinch, vous serez tout seul. Une fois que nous aurons débarrassé le plancher, je veux que les troupes de batterie et le dernier régiment souzdalien soient évacués jusqu'à la côte de la mer intérieure. Vous devrez tenir le fleuve. Rendez-leur la vie dure pendant qu'ils remonteront la route du gué. Forcez-leur la main, ralentissez-les, mais assurez-vous de les laisser arriver en ville avant le coucher du soleil. Une fois qu'ils seront à moins de trois kilomètres de la ville, je vous défends formellement d'engager le combat.

— Je ne comprends toujours pas cette partie du plan, monsieur.

— Quand vous ouvrirez vos ordres scellés sous pli, vous comprendrez, répondit Andrew. Ensuite, privez-les de toute possibilité d'acheminer des approvisionnements par la mer. Si vous trouvez l'occasion de faire un raid sur la côte, n'hésitez pas.

Bullfinch hocha la tête. Avec son bandeau sur l'œil et son visage balafré, il ressemblait à un féroce pirate.

— Oui, affirmatif.

L'affectation du jargon de marine fit grimacer Andrew.

— Je crois que vous allez adorer cela.

— C'est le cas, monsieur. Qui ne serait pas ravi d'avoir le commandement indépendant d'une flotte ?

— Contentez-vous de revenir sain et sauf, jeune homme, et ne perdez pas de cuirassé. Concernant votre ravitaillement, Mina a pris des dispositions pour qu'on déplace de la nourriture, du bois et du charbon sur le Kennebec. Si vous pouvez envoyer un navire pour soutenir les raids d'Hamilcar, faites-le donc.

— C'était ce qu'il voulait entendre. Cela devrait le satisfaire.

— Bonne chance, mon garçon.

— Monsieur, ne pouvez-vous pas, au moins, me donner la raison de tous ces secrets ? Des rumeurs circulent ; une zone en dehors de la ville isolée durant des semaines ; l'interdiction de tirer près de la cité. Que préparez-vous donc, monsieur ? demanda doucement Bullfinch.

— Vous avez reçu vos ordres sous pli cacheté. Ne les ouvrez pas avant d'avoir vu ce que je vous ai dit d'attendre.

— Exactement comme vous l'avez ordonné, monsieur, dit Bullfinch, de toute évidence déçu de ne pas être mis dans la confidence.

— Bien. Maintenant, allez-y.

Bullfinch exécuta un vif salut et repartit en courant en direction du chantier naval.

La colonne franchit la porte intérieure de la ville et atteignit enfin la gare. Les deux trains qui attendaient sur la voie de garage étaient déjà partiellement occupés par les derniers réfugiés. La colonne se scinda en deux et les hommes montèrent à bord, les uns après les autres.

John sortit de la voiture d'état-major et salua.

— Pat nous fait savoir que les Merkis seront à Vazima avant la tombée de la nuit. L'avant-garde sort petit à petit des bois.

— L'armée ?

— Elle se replie en bon ordre. J'ai trente trains pour les récupérer à Vazima. Ça va cependant être difficile pour l'arrière-garde – les Merkis la pressent très durement.

— Avez-vous eu des nouvelles de Pat ?

— Pas depuis minuit.

— J'ai besoin de ce fichu idiot, dit Andrew. Je prie Dieu qu'il ne se soit pas fait prendre comme Hans.

John hocha la tête.

— Et le long du front du fleuve, au sud du gué ?

— La dernière unité s'est retirée juste avant l'aube – le chemin de fer devrait rapidement la transporter jusqu'à l'aiguillage. Les Merkis sont probablement en train de traverser.

— Alors, allons-y.

John aida Kathleen à monter dans une voiture qui se retrouva rapidement bondée lorsque les prêtres de Casmar rejoignirent les états-majors de Kal et d'Andrew, déjà présents.

L'assistant télégraphiste, suspendu au poteau à côté de la gare, baissa les yeux sur Andrew.

— Coupez la ligne, dit Andrew.

Le garçon libéra le fil et le télégraphiste, à l'intérieur de la voiture, rembobina le câble. Le garçon grimpa dans le train, puis hésita.

— Monsieur, vous n'avez pas changé d'avis au sujet du câble que vous avez ordonné de laisser filer ?

— Cela n'a plus d'importance désormais, dit Andrew, poussant le garçon à bord de la voiture.

Andrew se tenait seul sur la voie de garage, observant les visages inquiets qui lui retournaient son regard depuis les vitres et les portes ouvertes des wagons de marchandises. Il retourna à la gare à pied et gagna une petite pièce, derrière le bureau du télégraphiste.

Yuri, qui l'attendait, se leva.

— Je compte sur vous, dit Andrew. Dieu sait que je ne devrais pas, mais je compte sur vous.

— À votre corps défendant, répondit l'homme.

Andrew hocha la tête.

L'homme passa la main dans sa tunique et en sortit une lettre.

— Je vous ai seulement dit une partie de la vérité. J'avais mes propres raisons. Vous l'ouvrirez plus tard.

Andrew opina du chef.

Yuri lui répondit d'un signe de tête nerveux. Andrew constata qu'il n'avait aucune raison de vouloir faire traîner les choses – cela aurait été inutile pour tous les deux.

Avec hésitation, il lui tendit la main.

— Bonne chance à vous, Yuri.

Presque timidement, Yuri la prit, puis se détourna, les yeux brillants.

— Vous ne saurez jamais comment votre simple charité a tout changé, dit Yuri en lui tournant le dos.

Andrew était déjà parti.

Il ressortit dans la lumière du petit matin et se retourna. La cité était silencieuse, à l'exception du fracas intermittent des coups de feu. Elle lui rappelait un village encore endormi, de bon matin, un jour d'été, et qui se réveillerait bientôt, éclatant de vie.

Mais Souzdal était maintenant seulement peuplée de souvenirs.

Il fit un signe de la main au mécanicien penché hors de la cabine.

Une secousse parcourut le train.

« Au revoir » fut tout ce qu'il put chuchoter en montant à bord.

La locomotive se lança sur la voie de garage. Le train qui les précédait se trouvait déjà au-delà

des lignes extérieures.

Andrew resta seul à observer les fortifications en terre qui s'éloignaient. Le train tourna et commença à prendre de la vitesse. À droite, sur les collines, on voyait maintenant les tumulus des Tugars.

Dans un bruit de ferraille, la locomotive traversa le pont sur chevalets de la Vina. Andrew baissa les yeux sur les flots agités du fleuve. Les vannes du barrage étaient grandes ouvertes. On aperçut brièvement les usines, dans la vallée, avec chacune leurs cheminées. Le dernier des feux de forge factices, allumés pour tromper l'ennemi, était à présent éteint et froid.

En cet instant, le monde entier paraissait glacé, bien que le soleil brillât avec éclat et qu'une brise chaude et sèche affluât du sud-ouest.

Le train franchit le pont. Un tir ennemi retomba non loin derrière eux.

Les rails cliquetèrent plus fort, plus vite. Le train obliqua vers l'est, avalant la côte de l'autre côté du réservoir. La locomotive ralentit. Arrivés au sommet de la pente, ils poursuivirent leur route, et un bref coup de sifflet retentit. Andrew passa la tête et vit un aiguilleur courir à côté du train. Le mécanicien se pencha hors de sa cabine pour vérifier qu'il ait bien sauté dans un wagon de marchandises, et poussa de nouveau sur la manette des gaz.

Avec un cliquetis sec, le train franchit l'aiguillage. À sa gauche, Andrew vit la ligne principale, qui courait en direction de Vazima pendant que leur convoi continuait droit sur Novrod, pour la rejoindre à plus de cent cinquante kilomètres de là, hors de portée de l'avance merkie.

Andrew se retourna vers l'ouest. Seules les flèches des églises étaient encore visibles. Le train arriva au niveau d'une petite colline. Durant un instant, Souzdal tout entière fut de nouveau en vue, comme au premier jour. La ville évoquait une vision de conte de fées avec ses murs anciens, ses flèches et ses édifices en bois s'élevant vers les cieux, dans une profusion de sculptures enchanteresses.

Puis il ne vit plus rien.

Une cascade de coups de feu se propagea le long de la ligne de crête. Pat était assis et mâchonnait un sandwich en observant d'un air pensif les batteries d'artillerie engagées dans le combat.

Les équipes d'avant-train s'étaient avancées et des servants de pièce raccordaient leurs canons à l'arrière des caissons. Le premier d'entre eux était transporté au pied de la colline, son attelage galopant à toute vitesse à travers les champs. Plusieurs obus explosèrent sur la crête. Un caisson se disloqua et fut projeté haut dans les airs. Le canon derrière lui se coucha sur le côté, renversé comme un jouet cassé.

— Bon sang ! chuchota Pat.

Le reste des batteries poursuivit son chemin le long de la pente. Moins de une minute après, une mince vague de cavaliers merkis franchit la corniche. Se penchant sur leur selle, ils transpercèrent d'un coup de lance les rares blessés qui se trouvaient encore à l'arrière.

La ligne ondulée de cavalerie qui avait soutenu l'artillerie grimpait maintenant la pente devant lui. Ses couleurs flottaient dans le vent. Les officiers criaient des ordres. Le rugissement d'une dizaine de pièces d'artillerie se fit entendre derrière lui. Quelques secondes plus tard, des gerbes de boue s'élevèrent le long de la crête. La ligne de tirailleurs merkis à cheval ralentit avant de s'en retourner à l'abri du versant.

— Cela devrait ralentir ces bâtards, dit Schneid avec un rire froid.

— Vos hommes combattent bien, répondit Pat, agitant une main grassouillette pour saluer la brigade d'arrière-garde qui remontait le raidillon.

Les soldats le reconnurent et l'acclamèrent.

De sa main libre, Pat prit ses jumelles, scrutant le terrain environnant. Le 2e corps d'armée se retirait en formant un immense demi-cercle. Des vaguelettes de fumée délimitaient le front. Les lignes se tenaient plutôt bien, ce qu'il n'aurait pas cru possible pas plus tard que la veille, quand les Merkis avaient surgi des bois et brisé leur front continu en une demi-douzaine de points.

Toutefois, les quatre-vingts kilomètres de forêt s'étaient révélés bien pires pour eux que pour l'infanterie roum ou rous', qui connaissaient le terrain et se repliaient jusqu'à leur base de ravitaillement. Les petits pelotons merkis étaient isolés et impitoyablement éliminés. Le premier ensemble organisé avait traversé la piste au niveau de Yaroslav ce matin seulement. Un umen entier était sorti en trombe avant midi. Pat avait lutté contre la tentation de lancer une contre-attaque, mais cela lui aurait, au mieux, rapporté une victoire mineure, et il aurait risqué d'y perdre ses deux corps d'armée. Cela ne valait pas le coup.

Je n'aurais jamais pensé être si prudent, pensa-t-il. *Je dois me faire vieux. Un an plus tôt, j'aurais ordonné de charger ces cons et advienne que pourra*.

Pas maintenant, plus maintenant. Il finit son sandwich et déboucha son bidon. Dans une grimace de dégoût, il fit descendre le porc graisseux avec une énorme gorgée d'eau chaude. Il reprit ses jumelles.

À plus de soixante kilomètres de là, il pouvait à peine distinguer les collines peu élevées, au nord de Souzdal. De minces traces de fumée désignaient ce qui devait être les rives du Neiper.

— Les dirigeables arrivent ! cria quelqu'un, et Pat se retourna pour regarder au sud. Une dizaine de petits points s'avançaient, haut dans le ciel.

En ville, les cloches de l'église commencèrent à sonner. La cité s'était déjà transformée en une masse nébuleuse. Les trains étaient immobilisés sur près de deux kilomètres, attendant de récupérer les troupes pour se retirer. Au-delà de la ville, dans une vallée basse entourée de bois, Pat pouvait voir les toits des grands hangars de la flotte de Hank. Un fanion rouge apparut sur la tour de guet.

— C'est sacrément triste, dit sèchement Schneid.

— La ligne télégraphique a probablement été coupée à Souzdal, et le message n'est jamais passé.

— Eh bien, s'ils touchent une locomotive et bloquent la ligne, nous sommes tous foutus.

Pat se retourna vers l'ouest, puis vers le nord. Des colonnes noires se déplaçaient à travers les champs. Les Merkis se déployaient, sondant leurs flancs, prêts à s'avancer pour la mise à mort.

Hank courut jusqu'à la cabine du *Nuage volant*. Son moteur dégageait déjà de la chaleur. Ils avaient décollé deux fois aujourd'hui, volant le long du front pour surveiller la progression des Merkis, avant de descendre en piqué transmettre leurs comptes-rendus au sol. Une vision effrayante ; des colonnes de Merkis serpentant dans les bois jusqu'au Neiper, semblables à une sombre pousse qui ondulait et donnait vie à la forêt, mais aussi des éclats de métal, de cuir fauve, des chevaux, des étendards multicolores, et la piste forestière bordée, batterie après batterie, de leurs canons.

De l'autre côté de la clairière, le *Clipper Yankee* quittait lentement son hangar. Une heure plus tôt, le *Mer de Chine* s'était déjà orienté vers l'est, retournant à Kev, où les nouveaux hangars étaient

en construction. Hank avait prévu de l'imiter dans l'heure. Son personnel au sol descendrait ensuite jusqu'à la voie de chemin de fer pour attraper le dernier train. Les hommes étaient déjà nerveux, mais il les avait rassurés en leur affirmant que les Merkis n'approcheraient pas avant plusieurs heures.

Durant deux semaines, le temps s'était montré, au mieux, incertain. Les rares jours où ils avaient pu décoller, le vent de nord avait été fort. Soit les vaisseaux merkis n'avaient pu affronter ces conditions, soit ils avaient craint un autre combat. Ils les avaient vus deux fois, mais leurs dirigeables s'étaient retirés à son approche. Aussi Hank avait-il passé son temps à faire de la reconnaissance en vol, tout en tenant les Merkis à l'œil. Maintenant, enfin, ils le défiaient de nouveau.

— Ils approchent rapidement ! cria le guetteur, pointant du doigt le sud.

Feyodor sortit en courant du bureau télégraphique et bondit derrière Hank.

Le chef du personnel au sol observait le chariot, tout en faisant signe aux équipes de continuer à avancer.

Derrière Hank, la chaudière sifflait. Le métal se craquelait en se dilatant sous l'effet de la chaleur.

— La sustentation est suffisante ! cria le chef, tendant le bras sous le dirigeable pour le libérer de son chariot.

Hank jeta un coup d'œil au drapeau de la tour de guet.

— Avant lente, Feyodor !

L'hélice se mit à tourner.

— Larguez les amarres !

Le *Nuage volant* se souleva lentement, restant stable contre le vent. Hank jeta un coup d'œil au *Clipper Yankee*. Son équipe attendait toujours que le vaisseau obtienne la sustentation nécessaire. Il affichait tout de même un petit défaut de conception, bien que Hank ait passé des heures à tenter de comprendre lequel. Certaines coutures n'étaient probablement pas tout à fait imperméables. L'appareil gaspillait ainsi du gaz et de l'air chaud, ce qui rendait le décollage beaucoup trop long. Mais il n'avait pas le temps de s'en inquiéter maintenant. Il releva légèrement le nez de son appareil.

Les Merkis se trouvaient à moins de huit kilomètres et à plusieurs centaines de mètres du sol. Hank était tenté de pivoter pour se placer dans le sens du vent et de laisser ainsi filer plusieurs kilomètres. Mais s'il faisait cela, les Merkis auraient le champ libre au-dessus de Vazima. Cela prendrait bien quinze minutes environ de s'élever à leur altitude. Une seule de leurs bombes sur la ligne de chemin de fer pourrait causer de véritables ravages, voire compromettre le retrait final.

— Pleine puissance, Feyodor. Nous montons tout droit !

Hank poussa le nez vers le haut et le moteur vrombit. Les dirigeables ennemis commencèrent à descendre, formant une ligne de près de deux kilomètres de large. Il tripota nerveusement le casier à côté de lui. Une demi-douzaine de revolvers y était suspendue. Derrière lui, Feyodor disposait de son stock de bombes au benzène, de même que de deux tromblons à canon court qu'un membre du personnel au sol avait mis au point. Ces trucs avaient l'air mortellement dangereux. Et Hank craignait qu'ils le soient tout autant pour Feyodor que pour leurs adversaires.

Les vaisseaux ennemis poursuivaient leur route et la formation changea, six d'entre eux reculant, alors que les six autres se précipitaient de l'avant.

Curieux. Pourquoi faisaient-ils ça ?

Il regarda par-dessus son épaule et vit que le *Clipper Yankee* décollait enfin.

— Ils vont se retrouver au-dessus de nous ! cria Hank.

Ces bâtards avaient le vent dans le dos, et leur vitesse en descente était au moins deux fois supérieure à la leur.

Il s'agrippait fermement pour résister à ce qu'il comparait à une danse de la mort à grande vitesse. Les yeux peints à l'avant des navires ennemis semblaient sombres et menaçants.

Ils étaient éloignés de moins d'un kilomètre et demi. Leur propre vaisseau se trouvait presque à la verticale de Vazima. Le faisceau de triage avait des allures de fourmilière piétinée. L'étau merki, en train de se refermer, était clairement visible, à plusieurs kilomètres de là. De la fumée entourait les lignes tandis que les Merkis se rapprochaient de la base principale, le dernier bastion rous'. Par-dessus le hurlement du moteur, l'incessant bruit sourd des canons était nettement perceptible. Hank se força à reporter son attention sur les dirigeables ennemis.

Il éprouva un instant de panique en se saisissant de ses jumelles pour étudier le vaisseau le plus proche. Il avait repéré un éclat métallique devant le mécanicien merki.

— Bon sang, ils ont un canon à bord ! cria Hank.

Dans un état proche de l'affolement, il abaissa le nez de son dirigeable en inclinant fortement le gouvernail à droite. Sur sa gauche, trois des aérostats poursuivaient leur route en ligne droite, se rapprochant manifestement du *Clipper Yankee*. Les trois autres s'alignaient pour passer juste au-dessus de lui.

Hank n'avait nulle part où aller. Descendre constituait la seule option. Il poussa le nez en avant et, ouvrant le panneau de déchirure, fit plonger l'appareil.

Le premier vaisseau passa au-dessus du *Nuage volant*. Hank entendit un léger craquement, rien de plus. Il commença à respirer plus librement. Incapable de distinguer les dirigeables au-dessus de son appareil, il tirait d'avant en arrière sur le gouvernail, tout en descendant en piqué. Le sol se rapprochait à toute vitesse et Hank referma le panneau parachute.

Une gerbe de flammes jaillit sur sa gauche. Un bref instant, Hank vit filer dans les airs ce qui semblait être une pique de métal aux allures de harpon, à laquelle était attachée une courte longueur de corde, terminée par une torche enflammée.

C'est comme chasser une baleine des airs, se dit-il, sentant ses jambes flageoler. S'ils étaient harponnés maintenant, la hampe entraînerait la torche jusqu'au trou d'où s'échappait l'hydrogène.

Feyodor jeta un coup d'œil à Hank et hocha la tête. Tous deux regardèrent le harpon s'écraser au sol, juste au nord du faisceau de triage.

À moins de six mètres devant eux, la partie inférieure du ballon s'ouvrit, comme éventrée par une main invisible. À plusieurs dizaines de mètres en contrebas, la volée de mitraille qui venait de les prendre pour cible fit naître une volute de poussière.

— Nom de Dieu, eux aussi nous tirent dessus !

— Eh bien, à quoi diable vous attendiez-vous ? cria Feyodor. Il était logique que ces bâtards tirent les leçons de notre première bataille.

Hank tira le gouvernail en arrière. Le nez de l'appareil se releva et le dirigeable frôla le faisceau de triage avant d'entamer une remontée. Hank se pencha en avant et leva les yeux. Un morceau de longeron fendu dépassait du fond du ballon, percé d'une dizaine de trous. La partie supérieure devait avoir été touchée de la même façon, et il tenta de calculer combien de temps le gaz mettrait pour s'échapper.

— Ça n'a pas l'air si grave ! cria Feyodor. Nous pouvons encore rester un bon moment dans les airs !

— Cela signifie pourtant que nous ne le ramènerons jamais à Hispagnie à présent.

— Continuez simplement à voler ! cria Feyodor.

Hank vit que les trois dirigeables qui l'avaient touché se retournaient contre le vent. Sur sa droite, les six autres vaisseaux attendaient, toujours à quelques kilomètres de là, eux aussi contre le vent.

Il eut soudain une intuition.

— Les six autres doivent être remplis de bombes ! Ils ne peuvent probablement pas transporter à la fois un canon et des explosifs ! Ce sont eux que nous allons attaquer !

Il y eut un fracas de pièces d'artillerie, et Hank baissa les yeux. Il vit que les quatre livres antiaériens, installés le long de la voie ferrée, entraient en action. Ils prirent pour cible les vaisseaux ennemis, désormais bien bas. Trois d'entre eux pivotaient, les trois autres se précipitant en direction des hangars, que le *Clipper Yankee* n'arrivait pas à quitter.

Hank continua à grimper en jurant, alors que les vaisseaux, derrière lui, viraient de bord afin de le prendre en chasse à revers. S'ils étaient sans aucun doute plus rapides, le *Nuage volant* avait au moins l'avantage sur le plan de l'élévation verticale. Hank le poussa au maximum. Les dirigeables chargés de bombes qui patientaient, hors de portée, commencèrent à tourner dans le vent, tentant de maintenir l'écart les séparant du *Nuage volant*.

Les trois aérostats, dans le dos de Hank, continuaient à monter, et se retrouvèrent maintenant presque sur le même plan que le *Nuage volant*. Le dirigeable de tête fut illuminé par un éclair, et Hank s'accroupit, se sentant comme nu quand un boulet siffla près de lui.

Leur course se poursuivait lentement. Le *Nuage volant* évoluait au-dessus de ses poursuivants, mais toutefois encore très loin de ceux qu'il pourchassait lui-même. Les bombardiers ennemis étaient définitivement hors de portée.

— Si seulement nous avions un foutu canon pour les toucher ! cria Hank.

Il maintint sa trajectoire durant de longues minutes, sans vraiment compter les rattraper – ils étaient beaucoup trop sous le vent pour lui. Le *Nuage volant* avait atteint une altitude largement supérieure à trois cents mètres. Hank baissa les yeux en franchissant la lisière de la ligne de bataille. Sur la crête suivante, une longue cohorte de tirailleurs merkis équipés de mousquets avançait à pied. C'était la dernière chose dont ils avaient besoin.

— On fait demi-tour, Feyodor. Nous allons attaquer les bâtards qui nous poursuivent !

Comme il parlait, un autre tir s'envola du deuxième vaisseau, et une secousse se propagea jusqu'à lui quand le boulet s'écrasa à l'arrière du *Nuage volant*. Il ressortit un instant plus tard de l'autre côté, emportant des fragments de charpente en bois et de tissu.

— L'hydrogène pourrait fuir des ballons avant et arrière et passer dans la chambre thermique ! cria Feyodor. Une étincelle, et l'appareil s'embrase !

— Préparez vos bombes !

Hank poussa le gouvernail sur la droite, et le vaisseau pivota dans le lit du vent. Il regarda derrière lui. Les dirigeables ennemis avaient, eux aussi, entamé un demi-tour pour éviter les tirs rous' au sol, mais sa manœuvre les avait pris de court. La distance se réduisit rapidement.

— Feyodor, soyez prêt !

Feyodor leva nerveusement les yeux vers la pipe d'échappement, tout en sortant un pot de benzène.

— Maintenant !

Feyodor alluma la mèche et le lâcha sur le nez de l'ennemi, trente mètres en contrebas. Le pot

percuta le ballon, roula lentement sur le côté, rebondit, et tomba à pic en direction du sol.

— Bon sang, on doit pouvoir procéder autrement ! hurla Hank. Frustré, il dégaina l'un de ses revolvers et tira six coups droit sur leur adversaire.

Feyodor abaissa son tromblon et visa le dirigeable, le criblant de dizaines de trous.

Il sortit deux autres pots, les alluma, puis se pencha dangereusement par-dessus bord et les lança. L'un des deux rebondit sur un matelas isolant. Le second se brisa, mais la mèche s'éteignit et le vaisseau se retrouva derrière eux, hors de portée.

Hank hurla toutes les imprécations qui lui passaient par la tête en constatant que leurs trajectoires respectives les éloignaient maintenant davantage à chaque instant.

— Avant demi !

Le *Nuage volant* commença à se retourner. Le deuxième vaisseau dérivait, près de cinquante mètres sur leur droite, en contrebas. Son équipage ne pouvait pas leur tirer dessus. Le troisième aérostat, au nez redressé, les avait presque rejoints. Les deux Merkis en cabine rechargeaient leur petit canon.

Ils étaient revenus au-dessus de Vazima et dérivaient vers le nord à cause du vent. Les hangars se dressaient à la droite de Hank. À un peu plus d'un kilomètre et demi de distance, le *Clipper Yankee* et les trois navires ennemis formaient un cercle, tels des géants se déplaçant lentement, tous incapables de fondre sur leur proie.

La frustration le rendait fou.

Son adversaire dérivait sur sa gauche et avait renoncé à employer son canon. L'un des Merkis leva un arc et tira une succession de flèches. Hank sortit un autre revolver et fit feu, pendant que Feyodor, jurant de façon extrêmement grossière, pointait le second tromblon et tirait à son tour, sans résultat.

— Pleine puissance, Feyodor ! Plombez-les !

De nouveau, Hank pointa le nez de l'appareil vers le haut, sentant qu'ils commençaient à perdre peu à peu de l'altitude, puis renversa sa course en direction de l'est, filant droit sur la mêlée autour du *Clipper Yankee*. Derrière le *Nuage volant*, les vaisseaux ennemis n'avaient pas fini de se retourner.

Hank regarda au sud. Les bombardiers attendaient toujours, hors de portée. Avec le vent en leur faveur, impossible de les rattraper, aussi pressa-t-il vers l'est. Si les ennemis endommageaient maintenant les hangars, il n'aurait plus aucune chance d'atterrir et de réparer à temps pour s'enfuir à destination de Kev.

L'un des vaisseaux merkis engagés contre le *Clipper Yankee* se glissa le long du dirigeable et fit feu, droit sur la cabine, à l'aide de son canon léger. Hank jura amèrement en voyant le mécanicien s'effondrer dans son fauteuil et le dirigeable aveugle poursuivre son chemin. L'assistant mécanicien détacha sa ceinture et grimpa par-dessus son camarade pour se saisir des commandes, poussant le dirigeable droit vers l'est.

Un deuxième appareil merki se trouvait maintenant au-dessus du *Clipper Yankee*. Il se déplaçait afin de redescendre lui tirer dessus à revers.

— Vous feriez mieux de vous accrocher, Feyodor.

— Que diable allez-vous faire ?

— Éperonner cette espèce de salaud !

Hank empoigna les commandes et laissa s'échapper un peu d'air chaud, puis il abaissa

légèrement le nez de l'appareil. Le vaisseau ennemi, concentré sur sa cible, poursuivait sa manœuvre malgré les oscillations de sa queue.

Hank inclina le nez du *Nuage volant* tandis que leur vitesse augmentait.

— Vous êtes fou ! cria Feyodor, les yeux écarquillés, en regardant par-dessus l'épaule de son coéquipier.

— Taisez-vous et accrochez-vous !

Hank dirigea le nez de l'appareil droit sur la queue du vaisseau ennemi. La distance les séparant tomba à cinquante mètres, puis à vingt. Le dirigeable adverse se mouvait lentement pour se mettre dans la position de tir souhaitée.

Le nez du *Nuage volant* s'écrasa à l'arrière du vaisseau merki, et son ballon se mit à trembler. Hank sentit les longerons avant de son propre appareil se fendre, alors qu'il redressait, à la dernière seconde, et portait un coup en biais. Le longeron avant, en charpie, laboura le sommet du vaisseau ennemi avant de le pénétrer.

Hank poussa durement le nez vers le haut. Il laissa éclater sa joie en baissant les yeux sur la déchirure de l'appareil adverse.

— Bombardez ce salaud ! Maintenant !

— Nous allons nous enflammer !

— Bombardez-le !

Feyodor sortit un autre pot de vingt litres, introduisit la mèche dans la fournaise, puis la retira sitôt enflammée. Ils passèrent à moins de dix mètres au-dessus du trou aux bords déchiquetés.

— Lâchez-le ! cria Hank.

Le pot dégringola et s'écrasa près de la déchirure. Il ne se brisa pas, et le récipient parut rester en équilibre au sommet du dirigeable ennemi. Sa mèche scintillait toujours d'un éclat vif. Une frange presque invisible de feu bleu apparut autour du trou avant de s'élargir. Le pot tomba dans le cercle de flammes et disparut. Le brasier gagna brusquement en hauteur. En quelques secondes, toute la partie supérieure de l'appareil parut avoir été rasée par une lame de feu bleu.

Le *Nuage volant* bondit verticalement, poussé par cette colonne de chaleur. Des lambeaux de tissu brûlé s'embrasaient autour d'eux.

Le vaisseau ennemi s'effondra sur lui-même et entama une descente mortelle.

— Faites-nous atterrir ! hurla Feyodor.

Hank jeta un coup d'œil à la queue de son appareil. Un morceau de soie aux flammes ardentes, de trois ou quatre mètres de large, était collé dessus.

D'un coup sec, Hank ouvrit le panneau de déchirure, tout en virant de bord pour fuir dans le vent.

C'était comme un cauchemar ; les restes incandescents du ballon ennemi étaient collés contre son propre vaisseau, et, impuissant, il en était réduit à observer la scène.

Le panneau de déchirure était totalement ouvert, et, nez baissé, Hank plongea en piqué. Sur sa droite, il vit le vaisseau merki s'écraser en formant une boule de feu. Le souvenir du corps qu'il avait vu tomber lors de leur première bataille lui revint.

— Je crois que nous sommes en train de prendre feu ! hurla Feyodor.

Hank regarda par-dessus son épaule. Une mince portion de tissu s'effilochait, révélant un longeron de bois.

— L'hydrogène monte ! Si le sommet du ballon était en feu, nous serions déjà morts ! cria Hank tout en regardant les flammes bordées de bleu lécher le tissu. Chuck lui avait dit qu'il était possible

de craquer une allumette dans un dirigeable sans qu'elle se consume, car elle avait besoin d'air. Mais c'était une maigre consolation, à présent qu'une partie du gaz s'échappait. Le tissu brûlait toujours.

En un éclair, la flamme commença à remonter le long du flanc.

Hank baissa les yeux. Ils étaient encore loin de pouvoir se poser. Derrière lui, les vaisseaux ennemis le pressaient. Sur sa droite, le *Clipper Yankee* volait vers l'est, quittant la zone de combat et se dirigeant vers Kev. Au moins l'avait-il sauvé.

Mais qu'est-ce que je fous, bon sang ? se demanda-t-il. *C'est mon cul qui est sur le point de frire, au diable le* Clipper *! Je vais finir carbonisé !*

Il se mit à hurler, alors même qu'il entraînait son appareil dans un piqué de plus en plus raide. Feyodor en appelait ouvertement aux saints, dressant la liste de ses péchés et implorant le pardon.

— Qu'est-ce que tu dis comme conneries, tu as couché avec Svetlana ? cria tout à coup Hank. Je croyais qu'elle avait envie de *moi* !

— Je suis désolé ! gémit Feyodor. Oh, Késus, ça brûle !

— Tu brûleras en enfer, bordel ! cria Hank.

Une secousse traversa le *Nuage volant*, qui perdit brusquement de l'altitude. Le sol se rapprochait de plus en plus vite. Les flammes dévoraient la queue et remontaient sur la partie supérieure du dirigeable, mais le ballon avant était toujours intact. Leur chute se poursuivait, révélant à leur vue des arbres épars se dressant sur un pâturage de montagne, telles des lances prêtes à empaler cette bête mourante.

Hank poussa durement le gouvernail vers le haut. Un bref instant, il pensa qu'ils filaient tout droit vers la mort. Mais les commandes répondirent soudain, et le nez de l'appareil amorça une remontée.

Toutefois, Hank se rendit compte qu'ils descendaient vite, trop vite, alors que le nez se redressait toujours plus haut.

L'ombre du vaisseau filait sur le sol. Les arbres devant eux se faisaient de plus en plus nombreux.

Hank sentit des langues de chaleur le caresser et entendit Feyodor hurler.

Il tira fortement sur le gouvernail, et le sol bondit à sa rencontre.

Pat se tenait sur la colline, jurant silencieusement à la vue de la boule de feu qui s'élevait au loin dans les bois.

— C'était l'un des nôtres, chuchota quelqu'un.

Pat hocha la tête.

— Au moins, il a emporté l'un de ces bâtards avec lui, soupira un autre.

— Ils peuvent se le permettre, pas nous.

Les six autres dirigeables s'étaient maintenant mis en route. Leurs moteurs bourdonnaient tandis qu'ils descendaient en piqué. En ville, le long du tronçon de voie ferrée, des milliers de soldats levèrent leurs armes et lâchèrent une volée cinglante. Les premières bombes furent larguées, et, quelques secondes plus tard, des explosions se répercutèrent à travers le périmètre de la gare pour se poursuivre dans la cité.

Deux autres vaisseaux passèrent. Le troisième s'aligna légèrement au sud de la voie et s'approcha à quelques dizaines de mètres à peine du sol.

Plus loin, une locomotive fut soulevée dans les airs, un coup au but de la part du dirigeable. Pat grogna et détourna le regard.

Le vaisseau qui venait de frapper continua son chemin, remontant mollement en dérivant vers le nord. Il tourna lentement sur lui-même, puis fit de nouveau demi-tour.

— Nos tireurs ont dû tuer l'équipage ! cria quelqu'un.

Les autres aérostats descendirent en piqué. Ils restèrent toutefois beaucoup plus haut, et leurs bombes tombèrent très loin de leurs cibles.

Les vaisseaux ennemis se retournèrent maladroitement, puis prirent la direction de l'est. À bonne distance, un dirigeable rous' solitaire s'efforçait de prendre de l'altitude, toujours traqué. Pendant ce temps, le vaisseau merki à l'équipage mort continuait à dériver lentement, toujours plus loin dans le vent.

— Un putain de merdier, messieurs, grogna Pat. Maintenant, nous aurons de la chance si nous arrivons à partir.

— Que voulez-vous dire, le pays est vide ? gronda Jubadi.

De part et d'autre, des colonnes, se dirigeant au galop vers le sud, dévalaient la route. Il se retourna vers le fleuve. Deux des vaisseaux de fer des Yankees mouillaient juste en aval du franchissement. Ils arrosaient le fleuve de tirs, contraignant les umens à se déplacer plus en amont. Et même là, ils devaient minuter leurs passages pour traverser entre deux bordées ennemies.

Ils en avaient été informés par l'un des dirigeables se dirigeant vers le lieu où l'armée yankee montait à bord de ses chevaux de fer. Souzdal était déserte, ainsi que la campagne environnante. Ils étaient partis. Jubadi n'y avait pas cru. À présent, le messager était revenu lui confirmer la nouvelle.

Jubadi baissa les yeux sur la route du fleuve, où une colonne de guerriers chevauchait à vive allure. Un navire mouillant plus en aval les balaya de mitraille et fit tomber les soldats par dizaines. Ils se frayèrent un chemin à travers cet enchevêtrement de victimes et continuèrent à galoper.

— Trouvez des pistes plus éloignées de la route ! cria Jubadi. On ne peut pas avancer sur Souzdal sous un feu pareil !

— Il n'y en a pas d'autre, déclara doucement Muzta.

Jubadi se retourna et le considéra avec colère.

— Alors, par nos ancêtres, nous en créerons une nous-mêmes ! Faites venir les prisonniers carthas, prenez un umen pour s'occuper de ça. Nous progressons trop lentement !

— Et comment l'umen taillera-t-il sa route ? fit Muzta, une note de perplexité dans la voix.

— Avec leurs épées, s'il le faut ! gronda Jubadi.

Il se retourna vers Tamuka et Hulagar.

— Quelle sorte de gens est-ce là ? rugit-il. Ils savent qu'ils sont vaincus. Nous leur avons soumis des termes de reddition, un retour à l'ancien régime. N'est-ce pas assez ? Maintenant, ils s'enfuient tous et quittent leur pays. Je croyais que la terre était tout pour ce bétail.

— De toute évidence, non, dit calmement Tamuka.

— Comme j'ai déjà pu m'en rendre compte, dit Muzta.

— Pourtant, nous les avons vaincus chaque fois. Je pensais que prendre Souzdal mettrait un terme à tout cela.

— Pourquoi ? dit sèchement Vuka, abandonnant son habituel voile de dédain et jetant un coup d'œil à Tamuka.

— Ils veulent notre mort à tous, pas moins, répondit celui-ci d'un ton brusque.

Jubadi le dévisagea avec une rage froide, puis se retourna vers le messager.

— Vous avez vu la ville ?

— J'y suis entré. Elle est déserte, mon Qarth. La dernière de leurs équipes de canonniers se retirait et prenait la direction de la mer, au sud.

— « Déserte », siffla Jubadi.

Il s'était imaginé charger à travers la brèche pour la mise à mort, avec son armée déployée derrière lui en cet instant de triomphe. Ou bien il avait rêvé d'un ennemi effrayé lui rendant hommage et capitulant, dans une humiliation partagée par Muzta. À présent, il était probable qu'il doive renoncer à voir se concrétiser une de ces deux visions.

Son regard revint se poser sur la route. Des centaines de ses meilleurs guerriers étaient morts le long de la rive, criblés par les bordées des vaisseaux de fer qui les avaient harcelés toute la journée, alors qu'ils chevauchaient vers le sud.

— Qu'ils soient tous maudits ! rugit Jubadi.

Il éperonna sa monture avec violence et la lança au galop. Il se fraya un chemin à travers son état-major et partit vers le sud.

Le col était dégagé et Jubadi poursuivit sa route sans se soucier des navires de fer, qui ignorèrent sa chevauchée. Ils prenaient pour cible la masse énorme de troupes plus en amont.

— Allez, au diable les canons, courez ! cria Pat.

Derrière lui, la cité de Vazima était la proie des flammes, illuminant cette scène de cauchemar.

La longue file de trains était finalement prête à partir. On avait dégagé l'épave qui encombrait la voie, et réparé celle-ci plus loin sur la ligne, à l'endroit où plusieurs Merkis étaient descendus d'un dirigeable, dans une vaine tentative de sectionner le chemin de fer.

Derrière Pat, vingt canons étaient disposés en arc de cercle en travers des rails, tandis que la cavalerie merkie se rapprochait de tous côtés. À moins de deux kilomètres, une colonne courait parallèlement à la voie.

Tous les canonniers firent feu en même temps, puis se retournèrent et s'enfuirent à perdre haleine.

Pat se tenait sur le toit d'une voiture blindée, en queue du dernier train. Les servants de pièce passèrent devant lui en courant. Les canons en contrebas projetaient des obus de mitraille par-dessus les hommes battant en retraite.

Les tirs résonnaient de tous côtés, des balles passaient en sifflant, des flèches fusaient comme l'éclair.

— Allez, allez, allez ! hurla Pat, courant jusqu'au bout de la voiture en agitant une lanterne.

À l'avant, la locomotive laissa échapper un hurlement aigu. Comme il passait, d'un bond, de la dernière voiture blindée à la précédente, le train avança en tanguant, et Pat faillit perdre l'équilibre. Il continua à courir, puis sauta sur un wagon plate-forme. Celui-ci était bondé d'hommes qui passaient les bras à l'extérieur pour hisser à bord les derniers canonniers en fuite.

— Là-bas ! cria quelqu'un.

Pat leva les yeux et vit émerger deux hommes des ombres qui s'allongeaient.

— Hank, venez !

Petracci pressa le pas, boitant fortement. Feyodor avançait à son côté. Chacun s'efforçait de soutenir l'autre.

Pat leva les yeux vers la locomotive, mais il n'avait aucun moyen de signaler au chauffeur de s'arrêter.

— Allons-y ! cria-t-il en sautant du train.

Il trébucha, puis se releva et se mit à courir.

— Bon sang, général, on ne peut pas vous perdre aussi ! cria quelqu'un.

— Alors, aidez-moi, bande d'idiots !

Plusieurs hommes l'imitèrent alors, courant au bout de la plate-forme de la voie. Ils empoignèrent Feyodor, pendant que Pat s'approchait et manquait d'arracher du sol le minuscule ingénieur. Il courut sur le talus, glissant sur les ballasts instables.

Le train prenait lentement de la vitesse.

— Courez, bon sang, courez !

C'était comme un chant, repris par des centaines de soldats qui se penchaient hors des wagons de marchandises ou se tenaient sur les wagons plates-formes pour observer le drame, ignorant la cavalerie merkie qui commençait à s'aligner de l'autre côté.

Pat sentit son souffle se faire court, son estomac se nouer à cause de l'effort. Des mains se tendirent, empoignèrent Hank et le soulevèrent. D'autres mains attrapèrent Pat. Un instant, sa grande carcasse se retrouva dangereusement proche des roues, puis l'artilleur, pantelant, réintégra le wagon plate-forme.

— Je vous avais dit que vous n'auriez pas dû lancer cette bombe incendiaire ! haletait Feyodor, jetant un coup d'œil coléreux à Hank.

— Eh bien, j'aurais dû vous laisser là-bas ! rugit-il en retour. Vous fréquentiez Svetlana dans mon dos !

— Elle le voulait bien ! grogna Feyodor. Et que je sois damné si je vole de nouveau avec vous – vous m'avez presque tué avec votre foutue manœuvre !

Pat commença à rire entre deux halètements.

— Quelqu'un aurait-il quelque chose à boire ? demanda Hank, trop las pour se disputer davantage.

Une demi-douzaine d'hommes lui proposèrent des flasques de vodka.

Hank sourit et passa en revue ses admirateurs. La nouvelle de la présence de l'équipage du dirigeable se propageait déjà.

— Un sacré spectacle, dit Pat en s'accroupissant près de Hank.

Il saisit la flasque et avala une gorgée.

— Merci de m'avoir sauvé. J'ai pensé ne jamais y arriver.

— Ça valait le coup, répondit Pat.

Hank proposa la flasque à Feyodor, qui, bien que toujours grimaçant, le remercia d'un hochement de tête et lui tapota l'épaule.

— Merci de m'avoir sorti de l'épave, soupira-t-il.

— Je ne pouvais pas vous abandonner – cela aurait fait mauvaise impression, répondit Hank. Il récupéra le flacon avec précaution, en le serrant au creux de ses mains couvertes de cloques.

— Emil va vous soigner tous les deux, et vous serez de retour dans les airs en un rien de temps, dit Pat.

Autour de lui, les hommes hochaient la tête en souriant. Hank regarda ses admirateurs et avala sa salive avec difficulté. *Remonter là-haut* ? pensa-t-il. Jamais de la vie, pour rien au monde. Il

s'allongea dans la voiture grondante et tenta de refouler la terreur de cette chute dans les flammes de l'enfer. Il avait beau s'y employer, les tremblements ne voulaient pas le quitter.

Pat lui serra légèrement l'épaule et se releva pour regarder vers l'ouest.

Ils s'en étaient fallu de peu. C'était le dernier train au départ de Vazima, et cette pensée lui donna envie de vomir. Ces bâtards s'étaient pratiquement emparés du pays tout entier avec des pertes infimes comparées à celles des Tugars, quand plus de quinze mille de leurs propres soldats étaient morts, disparus, ou blessés.

Les passagers du train discutaient de leur fuite avec animation, respirant de nouveau plus librement après ces dernières heures tendues, passées à tenir leur position le temps que la ligne soit dégagée. Pat savait qu'une fois l'excitation de la fuite dissipée la froide réalité ferait son chemin.

Ils étaient maintenant une race entière en exil.

Comme le train épousait une courbe douce, Pat regarda devant lui. Jusqu'à l'horizon, un ballet incessant de trains se mettait en route dans le soir, auréolés d'étincelles. Près de trente mille hommes se dirigeaient vers l'est pour échapper à la mort qui se rapprochait de toutes parts. Du moins, pour un temps. La présence de Hank aidant, on aurait presque pu croire qu'ils avaient remporté une victoire.

Si ça, c'est une victoire, pensa doucement Pat, se retournant vers l'ouest, *je n'ai franchement aucune envie d'assister à une défaite*.

Jubadi Qar Qarth ramena sa monture au pas. Son cœur, saisi d'une terreur superstitieuse, battait la chamade.

Son objectif se trouvait devant lui. La demeure des Yankees, le centre de leur pouvoir, tout ce qui menaçait son peuple et les autres races de la chevauchée éternelle. Souzdal se dressait sous ses yeux. Mais les Yankees avaient laissé quelque chose d'autre derrière eux. Comment avaient-ils su ?

Un cavalier sortit de la ville au galop. Dans son dos, flottait sur une hampe le fanion doré du Qar Qarth. Sur la passerelle en bois de la Vina, d'autres cavaliers lui ouvraient le chemin tandis qu'il fouettait sa monture.

Il gravit la pente. Les cloches d'argent attachées à sa selle tintaient comme un avertissement, tandis que la longue colonne de l'avant-garde se divisait.

Il fit brusquement ralentir sa monture et s'inclina profondément sur sa selle, le fanion recouvert de boue lui passant par-dessus la tête.

— Déserte, mon Qar Qarth. Complètement déserte, comme signalé en premier lieu.

Jubadi détourna le regard.

Ils étaient partis.

Comment du bétail avait-il pu accomplir cela ? Il était écrit que le bétail serait *« qufa ga huth »*, « ceux réunis en un seul endroit » – et que seuls les Élus chevaucheraient pour toujours. Un pays entier de têtes de bétail était-il devenu semblable à ces satanés Vagabonds ?

— Hulagar !

— Mon Qarth.

Le porte-bouclier, éclaboussé de boue, s'approcha de lui.

— La cité est déserte ! Ils sont partis, ils sont vraiment partis !

Hulagar hocha la tête sans faire de commentaire.

Il s'arrêta un instant, regardant sur sa gauche, en direction des arbres touffus qui se pressaient le

long de la route. Quelque chose hérissait ses sens. Un vague pressentiment que lui chuchotait son *tu*.

Regarde, utilise ta vision extérieure, fais-le maintenant.

Hulagar se retourna vers l'immense bannière flottant à l'entrée du pont, et ses pensées se focalisèrent sur celle-ci.

Devant la cité de Souzdal, entre deux perches, se dressait la bannière du deuil, le drapeau noir orné de l'œil rouge de Bugglaah, seulement déployé à la mort d'un Qar Qarth.

— Comment sont-ils au courant ? chuchota Jubadi, s'efforçant de ne pas montrer sa peur.

Tout autour de lui, des cris de frayeur retentissaient, à mesure que les guerriers sortaient du col et posaient, pour la première fois, le regard sur cette bannière.

Jubadi savait qu'il ne devait pas dévoiler ses craintes, et pourtant son cœur battait la chamade.

— Comment sont-ils au courant ?

— Les familiers connaissent ce genre de choses, chuchota Hulagar, assailli de soupçons.

De nouveau, cette vague sensation se fit sentir, et il se retourna vers les bois.

— Et ils sont partis, chuchota Jubadi.

Que faire maintenant ? Il avait imaginé vivre là son grand moment, que tout se déciderait ici. À cette heure-ci, il aurait dû être en train de chevaucher parmi les bâtiments des miracles yankees pour les faire siens.

— Les usines ?

— Elles sont complètement vides, dit le messager, la voix tremblante. Tout a disparu – leurs machines, les machines qui font des machines –, il ne reste que les bâtiments.

— Ils sont partis, n'est-ce pas ?

Jubadi jeta un coup d'œil derrière lui et vit Tamuka s'avancer lentement, Vuka à ses côtés.

Sans savoir pourquoi, la vue de Tamuka le remplit d'une rage froide, qu'il s'efforça de contrôler. Les avertissements de son *tu* avaient donné raison au porte-bouclier. Jubadi éprouva un tremblement intérieur. Si Tamuka ne prenait pas garde à ses paroles maintenant, sa tête finirait dans la boue.

— Je suis désolé, mon Qar Qarth, dit Tamuka, sans aucune trace d'émotion dans la voix.

— Ces lâches bâtards ! gronda Vuka. Abandonner leurs yourtes sans combattre ! Il n'y a pas plus méprisables qu'eux.

— Souvenez-vous que vous combattez du bétail, répondit Tamuka.

Muzta, suivi par son fils et une demi-douzaine de membres de son état-major, s'approcha du groupe.

Il ramena sa monture au pas et regarda les hautes collines du col qui s'élevait sur sa gauche.

— Ils ont combattu avec acharnement pour cette position – c'est ici que nous avons failli les acculer. C'était une bonne retraite de la part de Keane, agressive.

— C'est à croire que vous admirez cette tête de bétail ! dit Vuka avec hargne.

— D'une certaine façon, c'est le cas, répondit Muzta. Il m'a vaincu et maintenant il semblerait qu'il vous ait échappé.

— Pas pour longtemps ! rugit Vuka en se retournant vers Muzta.

Un moment de froide tension s'installa entre eux.

— Tu aimerais me tuer, n'est-ce pas ? dit doucement Muzta.

— Ne me provoque pas maintenant, Tugar, dit froidement Vuka.

— Et si c'est le cas ?

Hulagar fit lentement avancer sa monture entre les deux.

— L'ennemi se trouve là-bas, dit-il sèchement, pointant du doigt vers l'est.

— Mais bien sûr, répondit Muzta dans un sourire.

Au cours de l'échange, Jubadi était resté silencieux, observant la bannière qui flottait mollement entre les deux perches dans la brise du début de soirée. Il enleva son casque laqué, le temps de s'essuyer le front.

Comment pouvaient-ils être au courant ? Il remercia ses ancêtres que Sarg ne soit pas présent. Le vieux chaman se serait sans aucun doute effondré sur le sol, agité de convulsions, une mauvaise chose pour le moral des troupes.

Il se rendit compte que le groupe autour de lui s'était tu, sur le qui-vive.

— Ils ne peuvent pas fuir éternellement, déclara-t-il finalement. Ce ne sont pas des Vagabonds. Leurs machines sont un fardeau et ils sont soumis à leurs routes de fer.

Il jeta un coup d'œil à Muzta.

— Où sont-ils partis ?

Muzta se pencha vers l'un de ses diseurs de légendes, qui indiqua le chemin de la chevauchée éternelle et murmura. Puis il se retourna vers son Qar Qarth.

— Le pays est plat, fertile, le sol noir d'ici à trente jours de marche avec nos yourtes. La terre étroite située entre la forêt et la mer demande dix jours de marche seulement. Le pays des Rous' se termine avec une crête de collines en ligne droite, courant de la forêt à la mer. La distance est de deux jours de route pour une yourte.

— Trente jours, six pour un umen, dit Hulagar.

— S'ils ont dépouillé leur pays tout entier, hasarda Tamuka, quatre ou cinq umens pourraient continuer la chasse, mais tous ? Et qu'en est-il de la horde elle-même, que mangera-t-elle ?

— Pas un mot de plus, fit sèchement Jubadi en se retournant vers Tamuka, la menace dans sa voix par trop évidente.

Hulagar s'écarta de son Qarth et s'approcha de Tamuka.

— Si tu tiens à la vie en cet instant, chuchota-t-il, détourne-toi.

Tamuka observa froidement Jubadi. Puis il s'inclina et remonta en selle, allant au bord de la route, Hulagar à sa suite.

— J'ai essayé de le prévenir, siffla Tamuka, une fois trop loin pour que le Qar Qarth puisse les entendre.

— Tu es un porte-bouclier, pas un Qar Qarth ou un conseiller militaire, rétorqua Hulagar, attrapant Tamuka par l'épaule. Ton rôle est d'être le *tu* de Vuka. Tu l'as outrepassé quand tu as parlé devant les Qarths. Jubadi a toléré cette prise de parole, car, en cet instant, il était préférable que les mots que tu as prononcés viennent de toi plutôt que de lui. Mais, Tamuka, par tous les ancêtres, il est toujours mon Qar Qarth et le tien. Tu as perdu de vue ta place.

— C'est un monde nouveau, répondit Tamuka. Il ne le voit pas. Au fond de lui, il est encore trop confiant, il ne considère toujours pas les humains comme une menace importante. Je sais mieux ce qu'il en est.

— Voudrais-tu devenir Qar Qarth ? demanda Hulagar d'un ton sarcastique.

— Oui ! siffla Tamuka.

Hulagar recula avec horreur.

— Je n'ai pas entendu ces mots, chuchota-t-il. Normalement, je devrais te foudroyer sur place.

Tamuka le défia du regard.

— Il sait que son héritier a assassiné son propre frère. Il ne voit pas la menace cachée de ce bétail. Son jugement ne fait pas force de loi, Hulagar, et je l'affirme sous la protection de ma fonction.

— Tu voudrais te cacher derrière elle, répliqua Hulagar. Il est mon Qar Qarth et mon ami, et il a bien agi.

— C'est cela ton problème, Hulagar porte-bouclier, tu as laissé celui dont tu as la charge devenir ton ami.

Hulagar ne dit rien, car il n'avait aucune raison de nier la vérité.

— Et pourtant il gouverne bien.

Tamuka ne dit rien.

Hulagar regarda de nouveau derrière lui, en direction de Jubadi, qui l'attendait.

— Tu perdras ta charge de porte-bouclier du Zan Qarth, dit-il froidement.

Tamuka gloussa doucement.

— Et qui chevauchera auprès de Vuka pour le protéger de lui-même ?

— On trouvera toujours quelqu'un d'autre.

Tamuka jura intérieurement contre son impétuosité. Ainsi, c'était terminé. Sans commentaire, il se rangea derrière Vuka, qui lui jeta un coup d'œil. Bien qu'il n'ait pas assisté à la confrontation entre les deux porte-boucliers, celui-ci pouvait sentir que Tamuka en était ressorti affaibli, et il sourit de son malaise.

— Nous lancerons immédiatement dix umens à leur poursuite. Les autres suivront dans les trois jours, dit Jubadi. Je ne renonce pas à notre dîner de chair rous'. Les dirigeables s'envoleront vers l'est pour découvrir leur cachette et l'indiquer à notre avant-garde. Nous laisserons le bétail de Cartha ici, pour ratisser les champs, travailler les terres derrière nous et produire de la nourriture, le temps que nos yourtes arrivent. Ils nous ont fuis, mais nous les frapperons malgré tout.

Il se retourna vers la bannière qui flottait toujours dans la brise. Une nouvelle fois, il fut envahi par un mauvais pressentiment. Jubadi jeta un coup d'œil à Hulagar, comme pour lui demander conseil.

— C'est au nouveau Qar Qarth de brûler la bannière du deuil, chuchota celui-ci.

Jubadi accorda un bref coup d'œil à Vuka, qui levait les yeux vers la bannière avec un curieux mélange de peur et de désir, comme si elle témoignait déjà de son ascension vers le pouvoir.

— Je dois le faire moi-même, déclara Jubadi.

Hulagar acquiesça d'un hochement de tête.

Jubadi prit une inspiration plus profonde et éperonna son cheval, qui se lança dans un petit galop paresseux.

Il regarda sur sa gauche. Alors que le dernier arbre indiquant la lisière du col disparaissait, Hulagar la scruta également. De nouveau, il éprouva cette sensation indéfinissable. Mal à l'aise, il déplaça son bouclier de bronze.

Jubadi continua à descendre le long de la pente douce jusqu'au lit du fleuve, à plusieurs centaines de mètres de là. La présence d'un cuirassé yankee, dissimulé par des escarpements peu élevés, se devinait seulement par un unique panache de fumée et le sommet d'un mât portant la bannière de Rous'.

— Laissons-leur voir que *nous* entrons dans leur cité, renifla Jubadi, et son état-major gloussa.

Ses guerriers muets formèrent un cercle autour de lui. Rien n'échappait à leur attention tandis

qu'ils observaient les environs. Sur le bord de la route, plusieurs chevaux étaient étendus, morts, leurs cavaliers allongés à côté d'eux, une cape jetée sur leurs formes mutilées.

— Tuer en plaçant des obus explosifs dans la route – c'est lâche, grogna Jubadi.

— Ce qui ne change rien au résultat, répondit Muzta.

Celui-ci regardait au-delà de Jubadi, en direction des collines, à l'est de la ville. Sous le soleil de la fin d'après-midi, leurs tumulus s'étaient drapés d'or.

— C'est ici que repose ma gloire, dit doucement Muzta.

Jubadi hocha la tête sans rien dire.

Il se pencha en arrière sur sa selle, fatigué et déçu. Et, pourtant, tout n'était pas si négatif. Ils se trouvaient de l'autre côté du fleuve et dans le cœur de Rous'. Les pertes n'étaient pas trop mauvaises, étant donné l'adversité. Les Yankees avaient subi deux défaites en moins d'une double lune, et leur moral devait probablement faiblir.

Il pouvait sentir la fatigue de sa monture – la chevauchée depuis le gué avait été longue. Il ne s'était pas soucié de donner un nom à ce cheval. Cela aurait été futile, étant donné la vitesse à laquelle ils mouraient. Le bétail était du bétail, mais un cheval était le compagnon d'une vie, disait le proverbe. S'il s'était ému de la perte de chacune de ses montures, son cœur se serait desséché depuis longtemps.

Il jeta un coup d'œil à Hulagar, qui chevauchait, comme toujours, à sa droite, son bouclier sur le bras. Jubadi se souvint comment, quand il s'était cru seul, son futur porte-bouclier avait pleuré la mort de son premier cheval. Il sourit.

— C'est une chaude journée, n'est-ce pas ? dit Jubadi, levant les yeux vers le ciel d'un bleu profond.

— Je pensais qu'il n'en finirait jamais de pleuvoir, répondit Hulagar.

— Il fallait bien que le temps change, dit distraitement Jubadi.

Descendant la pente, il regarda sur sa gauche. Plusieurs kilomètres en amont, nichés dans un lacet de la vallée fluviale, il aperçut les immenses bâtiments yankees. Même à cette distance, ils avaient l'air gigantesques. Le malaise l'envahit. Il avait espéré s'emparer des murs et des mystères qu'ils contenaient. À présent, ce n'était que des coquilles vides, tels des cadavres qui auraient pourri de l'intérieur, ne laissant que des os et de la peau inutiles.

Le pont de la route en fer était toujours intact. C'était également une vision troublante. Pour Jubadi, sa construction dépassait l'entendement. Il réalisa que c'était le cas de toutes leurs créations. La route en fer, les cracheurs de vapeur qui la parcouraient, les canons, les dirigeables, les navires en fer qui flottaient. C'était un mystère complet.

Il se retourna un instant vers Tamuka, qui chevauchait derrière lui, à la gauche de Vuka, le bouclier également relevé.

Le jeune porte-bouclier avait-il raison en fin de compte ? Le bétail du monde entier devait-il désormais être éliminé ?

Qu'est-ce que cela changerait pour nous ? se demanda-t-il. Qui nous servirait de nourriture ? Qui produirait tous les autres mets que nous adorons dévorer ? Qui fabriquerait nos arcs, nos selles, nos yourtes, les fers à cheval, les armures que nous portons, les flèches qui volent, les parures qui nous mettent le cœur en joie ?

Jubadi leva les yeux en direction de la ville. Ses guerriers déferlaient déjà sur les murs. À travers de hautes fenêtres, il pouvait les voir à l'intérieur des bâtiments. Au sommet de l'édifice en pierre du

lieu de culte du bétail, l'étendard des Merkis, entouré de guerriers, flottait déjà.

Tous les habitants de Souzdal avaient disparu. C'était un moment étrange. Il s'était attendu soit à entrer dans une ville en flammes, soit à chevaucher comme il l'avait fait dans toutes les autres cités humaines, durant les deux derniers cycles et demi – les bêtes étendues sur le sol, leurs visages pressés dans la poussière en signe de respect. Il n'avait jamais vu de ville déserte.

Il jeta un coup d'œil à Hulagar.

— Demain, à la première lueur du jour, je veux que nous partions comme le vent. Nous ne devons pas leur donner le temps de se regrouper. Ils sont au bord de la défaite et je sais qu'ils en sont conscients. Nous pouvons les capturer. Leurs machines à vapeur ne peuvent pas emporter chaque tête de bétail jusqu'à Roum, étant donné le peu de temps dont ils disposent. Ils ont dû s'arrêter en chemin, dans les collines mentionnées par Muzta. Là-bas, nous en finirons avec eux.

Hulagar acquiesça d'un hochement de tête.

— Il ne faut pas leur accorder un seul instant de répit. Si nous nous déplaçons assez rapidement, ils seront frappés de panique, et peut-être capituleront-ils. Si ce n'est pas le cas, nous les rabattrons, et alors les Roums renonceront sûrement, eux aussi.

Il se retourna vers ses cavaliers.

— Ce n'est rien d'autre qu'un contretemps passager. Les renards ont fui, mais leurs pattes sont courtes quand les nôtres sont longues. Nous les aurons à notre table avant une demi-lune.

Hulagar et les autres hochèrent la tête, l'esquisse d'un sourire éclairant leurs traits soucieux.

Jubadi poursuivit sa route jusqu'à la plaine fluviale, en direction du pont en bois enjambant la Vina. Les usines se trouvaient en face, sur les berges basses, à la périphérie de la ville. Il s'engagea sur le pont, qui sonnait creux sous les sabots de son cheval. Hulagar jeta un coup d'œil nerveux en direction du Neiper. Bizarrement, il n'y avait aucun navire en fer en vue. C'était pourtant le lieu idéal pour qu'un navire tirant des obus de mitraille balaie quiconque tentait de traverser.

Les bastions extérieurs se dressaient droit devant lui. À mi-hauteur de la pente, la bannière flottait sombrement. Hulagar leva nerveusement les yeux sur elle. Jubadi resta en selle un long moment, puis mit pied à terre.

— Une torche, dit-il doucement.

— Un instant, mon Qarth, coupa Hulagar.

Il fit signe aux guerriers silencieux de s'approcher de la bannière. Ils martelèrent le sol en s'avançant sur une même ligne et se trouvaient juste sous la bannière quand une explosion de tonnerre succéda à un éclair de lumière acérée. Hulagar bondit devant Jubadi, qui recula et s'accroupit.

La fumée se dissipa. Bien qu'ils ne puissent pas parler, les guerriers muets étaient capables de hurler. La dépouille déchiquetée de l'un d'eux était étendue sur le côté. Un autre, à terre, s'accrochait au moignon de sa jambe, laissant échapper un gémissement aigu.

L'un de ses compagnons s'agenouilla à côté de lui et, agitant les mains, s'exprima silencieusement. Le blessé, tremblant sous le coup d'une atroce douleur, leva les mains et lui répondit par signes. Son compagnon se releva et tira son cimeterre. Le gémissement cessa dans un éclat d'acier.

Hulagar expira lentement et jeta un coup d'œil à Jubadi. Celui-ci avait assisté à la scène sans émotion.

— Ils savaient que cette bannière vous attirerait ici, dit Hulagar. D'une façon ou d'une autre, ils étaient au courant. C'était un piège.

Jubadi le regarda.

— Eh bien, maintenant que ça a sauté, brûlons ce foutu truc. Je suis fatigué et j'ai faim. Amenez une tête de bétail. Nous festoierons ce soir et nous oublierons cet incident.

Un guerrier silencieux s'approcha, une torche à la main.

Hulagar pouvait distinguer la peur à peine réprimée dans le regard de Jubadi, alors qu'il relevait les yeux sur la bannière noire.

— Comment étaient-ils au courant de cela ? chuchota Jubadi.

Il entama l'ascension de la pente, Hulagar à sa suite.

Le Qar Qarth observa attentivement les alentours ; ses guerriers étaient alignés le long du mur, le fleuve était désert. Comment avaient-ils pu savoir ?

Jubadi atteignit la bannière.

— Ce n'est qu'un sacrilège perpétré par le bétail ! cria-t-il, sa voix parvenant aux milliers de guerriers qui avaient cessé de se déployer à travers les plaines. Moi, Jubadi, je fais miennes les yourtes du bétail. Moi, Jubadi, je suis toujours Qar Qarth, et je crache sur les os grillés du bétail, notre ennemi.

Il tendit la torche et la tint ainsi de longues secondes jusqu'à ce que le tissu commence à s'embraser, puis il recula.

Hulagar se retourna pour balayer du regard les environs.

Comment ?

Une intuition le frappa brusquement ; Yuri, la tête de bétail.

Son regard se porta immédiatement sur Tamuka, qui observait la cérémonie. Un mince sourire éclairait son visage.

Yuri poussa de côté la pièce de toile grise, et regarda fixement devant lui. Lors du déploiement de la première vague, plusieurs Merkis avaient chevauché droit dans sa direction. L'une de leurs montures était tombée en escaladant des rochers glissants, son cavalier jurant si fort que Yuri avait presque ri de la gêne du Merki. Ils avaient poursuivi leur cavalcade, le laissant seul, sans avoir jamais remarqué sa cachette.

Oui, il était temps.

Il rampa hors de la petite cavité creusée entre les rochers et jeta à peine un coup d'œil entre les arbres. Il essaya de réprimer ses tremblements, ne sachant pas s'ils provenaient de la peur ou bien du fait d'avoir passé la journée terré dans ce trou humide.

Yuri se saisit d'une longue-vue qu'il déplia entièrement, la glissant à travers le rideau de toile pour scruter la colonne qui descendait la route. Il n'eut pas de difficulté à reconnaître Jubadi. Ses larges épaules, cette façon de chevaucher. Ce n'était pas une doublure, comme cela arrivait parfois au combat. Non, c'était bien lui.

Ces connaissances avaient constitué la clé de sa dispute avec Keane. Lui seul pouvait facilement reconnaître Jubadi et mener à bien cette mission. Certains Carthas avaient eu l'occasion de le voir, mais, généralement, seulement un bref instant. Yuri avait chevauché derrière lui durant vingt ans, familier du porte-bouclier de son fils. Il était capable de reconnaître Jubadi n'importe où, qu'il soit en armure complète de cérémonie et entouré d'étendards ou, comme maintenant, en tenue de combat et aussi anonyme que ses guerriers silencieux.

Hulagar était présent, et Yuri éprouva une pointe de regret. Le porte-bouclier s'arrêta pour faire pivoter sa monture et regarder derrière lui.

Était-ce l'appel du *tu* ? Yuri se figea et sa respiration se fit superficielle. Il écarta la longue-vue, de façon à ne pas croiser le regard d'Hulagar, craignant que son esprit intérieur donne l'alerte.

Il pouvait presque sentir la clairvoyance de ce dernier. Il avait eu beaucoup trop d'exemples de la vision extérieure des porte-boucliers pour ne pas croire en son pouvoir. Yuri sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.

Il attendit.

Hulagar fit faire demi-tour à sa monture et poursuivit son chemin, traversant le pont à la suite de Jubadi Qar Qarth.

Yuri tendit lentement le bras et souleva le long étui de cuir. Il dénoua le cordon et en sortit un tube de cuivre. Il était à peine visible dans l'obscurité de l'étroite et humide cavité, saturée de l'odeur de pétrole, de métal et de bois poli.

Il ralentit sa respiration. Il lui restait encore un peu de temps.

Andrew lui avait dit de viser le même point, durant cinq battements de cœur.

À l'abri du rideau, il jeta un nouveau coup d'œil dehors. Le ciel était d'un bleu sombre, alors que le début de soirée approchait.

Plus loin, au sud, il devait faire chaud. Les yourtes de la horde se disposaient déjà en cercles. Les guetteurs du soleil se préparaient à psalmodier les chants de la prière du soir.

— *Vu Bac Nov dominak gloriang, nobis cu* (« Écoutez, ancêtres, chevauchez maintenant le ciel nocturne. »)

Il chuchota ces mots en souriant.

Keane avait raison. Il était désormais bien plus merki qu'il n'était humain, tête de bétail. Il avait été fier de son maître, le porte-bouclier du Zan Qarth. Et, oui, il avait pris part à leurs repas.

Et il avait fini par aimer ça.

Andrew l'avait senti. C'était pour cette raison qu'il ne lui avait jamais permis de tenir son enfant.

Son enfant. Mes enfants.

Il y avait ma fille, Olga. Sa mère. Il sourit. Une fille de Chin', douce, délicate, au visage ovale, presque une enfant elle-même.

Battue à mort pour avoir renversé du lait fermenté sur sa maîtresse, la première épouse de Jubadi, puis coupée en morceaux pour les fosses. *Olga, mon seul enfant. Il valait mieux que je t'étouffe de mes mains plutôt que tu sois jetée dans les fosses*.

— Combien d'années déjà ? chuchota-t-il.

Après Barkth Num, à l'endroit où les trois fleuves se rejoignaient dans la mer salée. Quatorze saisons.

Pendant tout ce temps, il avait entretenu ce souvenir, sa haine, sa haine de lui-même pour n'avoir rien fait. Pour s'être accroupi sur les os lancés hors de la yourte pour les familiers.

Au moins s'était-il senti vivant durant les interminables saisons de la chevauchée. Il avait connu le monde entier. Des montagnes qui transperçaient les cieux, des mers à l'eau si riche en sel que l'on pouvait flotter à leur surface. Il avait vu les tornades et les cieux zébrés d'éclairs, et il avait ri intérieurement pendant que ses maîtres tremblaient de peur. Il avait surplombé des champs de bataille du haut des collines, témoin de la beauté des umens qui se déplaçaient dans une haute mer d'herbe, leurs blocs de dix mille guerriers comme guidés par une seule main, emplissant les cieux de leur

tonnerre.

Il avait vu vingt races de bétail – les Chin' de sa bien-aimée, les noirs Ubis, les Toltecs, les Constans, et d'autres Rous' encore, à l'autre bout du monde. Il avait vu leurs cités brillantes et leurs populations s'incliner devant ses maîtres. Il avait entendu leurs lamentations, et l'horreur de tout cela avait figé son âme, devenue aussi insensible que de la pierre.

Du moins, c'était ce qu'il avait cru.

Et puis, il y avait eu Sophi. Une familière, prise chez les Constans.

Où se trouvait-elle ?

Sans doute sous la yourte d'Hulagar en ce moment même, et, avec elle, un autre enfant. Une soudaine chaleur emplit son cœur, ce qu'il ne croyait plus possible.

Telle avait donc été la promesse de Tamuka. Tuer Keane et elles seraient libérées, échouer et elles seraient sacrifiées – même l'enfant, qui serait tout d'abord témoin de la mort de sa mère.

— Ne pense pas à cela, chuchota-t-il pour lui-même.

Il baissa les yeux sur l'anneau à son doigt et se rendit compte qu'il aurait été si facile d'en finir avec Keane. Il appuya sur une minuscule saillie avec l'ongle de son pouce et l'aiguille empoisonnée jaillit, invisible dans l'obscurité.

Pourquoi pas ?

Parce que je suis un lâche ? se demanda-t-il. Il secoua la tête. Il y avait bien longtemps que la peur s'était éteinte en lui – il n'était plus qu'un familier ne craignant plus rien, dans un monde sans espoir. Un homme libre redoutait la mort parce qu'il perdrait le plaisir de la vie, mais, pour un esclave, la mort était une libération.

Pourquoi pas ?

La nuit où il avait rencontré Keane pour la première fois, il était décidé à le faire. Avait-il renoncé après avoir brièvement aperçu l'enfant ?

C'était la simple humanité de cette vision, apportée par Keane. La simple et digne humanité d'une famille vivant sans peur, une humanité qui pouvait être annihilée pour une misérable coupe de lait renversée.

Les Merkis pensaient qu'il avait oublié.

Car, après tout, ce n'était qu'une tête de bétail, une tête de bétail sans âme.

Maintenant, ils sauraient. Il ne pouvait que prier pour que finalement Sophi comprenne, pour que leur enfant, au moins, ne connaisse jamais l'horreur de vivre dans un monde dominé par les Merkis. Car leur véritable victoire aurait été de le voir tuer Keane.

Ainsi, celui-ci l'avait retourné contre eux. Yuri savait qu'il était utilisé, que Keane ne se souciait pas de son sort à présent, seulement de sa réussite.

Il sourit tristement, s'apitoyant sur lui-même pour la première fois depuis des années.

Il jeta un nouveau coup d'œil à l'extérieur et vit les guerriers silencieux gravir la pente. Il y eut un éclat de lumière. Quatre battements de cœur, cinq… Le « boum » gronda jusqu'à lui.

Keane avait dit que la distance dépassait légèrement les neuf cents mètres. Cette mesure était dépourvue de sens pour Yuri.

Il le vit de nouveau, emboîtant le pas à ses guerriers muets.

Yuri tendit le bras et se saisit du fusil Whitworth. Il ôta le tampon, puis inspecta le canon hexagonal pour vérifier qu'aucun éclat de bois ou grain de poussière ne se soit glissé à l'intérieur.

Depuis que Keane lui avait suggéré que c'était la seule solution pour les sauver tous, il s'était

entraîné tous les jours avec cet effroyable appareil. Andrew avait envisagé de nombreux plans ; des pièges dans la ville, un tireur embusqué dans la cité, des obus explosifs dissimulés, des tirs depuis les cuirassés. Yuri avait ri à chaque suggestion, mettant en avant les méthodes merkies. C'était seulement quand Keane lui avait montré le Whitworth qu'il avait su avoir la solution sous les yeux.

Au fil de la première centaine de tirs d'entraînement, il avait lentement augmenté la distance. Avec la deuxième, il avait affûté son adresse. À la troisième, il avait affiné sa technique, caché près des mines, au-dessus de Fort Lincoln, là où la pente du sol et la distance correspondaient aux conditions présentes.

Yuri observa le petit fanion flottant au sommet des perches. Le vent venait de l'ouest, en légères rafales.

Si le vent avait été trop fort, s'il avait plu, si Jubadi était arrivé ici plus tard dans la journée, si les cavaliers passés près de lui avaient regardé seulement d'un peu plus près… Mais tant de « si » dépendaient de lui.

Il souleva le lourd Whitworth, vérifiant le marteau et l'amorce. Il fit glisser le fusil en avant et posa le canon sur le sillon creusé dans la roche. L'arme s'encastra dans le dur chenal de pierre, taillé sur mesure.

Yuri déplaça son épaule sur le fût courbé que l'on avait également sculpté sur mesure. Il pressa son œil sur la lunette de visée en cuivre, montée sur toute la longueur du canon.

Il déplaça l'arme légèrement sur la gauche, puis sortit un mince éclat de plomb d'une giberne. Yuri inclina doucement son arme vers le haut, mit le plomb sous le canon, puis regarda de nouveau dans la lunette.

Légèrement trop bas. D'une pression presque imperceptible, il redressa le fût de quelques millimètres à peine.

Les fils croisés de la lunette qui déterminaient la ligne de visée étaient réglés pour cette portée et uniquement celle-ci. Le fusil était préparé pour ce tir et lui seul.

De son pouce droit, Yuri arma le chien.

Jubadi gravissait la pente. Yuri déplaça le fusil très lentement, le suivant à la trace.

Il fallait le temps de cinq battements de cœur pour qu'une balle atteignît sa cible.

La fumée de la torche dans la main de Jubadi montait en volutes, de gauche à droite.

Difficile.

Le viseur était réglé pour cette distance – tout ce qu'il avait à faire était de placer le réticule sur la cible. Le vent. La fumée montait maintenant à la verticale.

Le tenir ainsi.

Jubadi se pencha en avant, faisant courir la torche le long de la bannière, qui s'enflamma. Le Qar Qarth de la horde merkie recula, laissant tomber le flambeau.

Yuri posa son doigt sur la première détente et tira. Il sentit le mécanisme s'enclencher. Il s'en fallait maintenant d'un cheveu. Frôler la seconde détente mettrait un terme à cette histoire.

Jubadi se tenait immobile et regardait la bannière se consumer.

Yuri prit une dernière inspiration, la retenant à moitié.

La fumée montait légèrement, en volutes, vers la gauche.

Il déplaça imperceptiblement le réticule sur la droite, presque sur le bras de Jubadi.

Il effleura du doigt la seconde détente.

Le chien s'écrasa avec un petit bruit sec.

— Monsieur, la voie devant nous est dégagée. Les Merkis se trouvent de l'autre côté de la ligne de chemin de fer du nord, et jusqu'à Vazima. Ils traverseront nos voies dans quelques heures, peut-être plus tôt. Pourquoi attendons-nous ?

Andrew baissa les yeux sur le télégraphiste soucieux, qui se tenait à côté du train.

— Encore un instant, murmura-t-il, et il se retourna pour regarder de nouveau vers l'ouest.

Hulagar se retourna. Quelque chose n'allait pas. Il le savait. Il jeta un coup d'œil à Tamuka, dont le regard inquiet était rivé sur lui.

Hulagar se saisit de son bouclier et s'approcha de Jubadi. Au diable le rituel.

Yuri cracha un juron. Une sueur froide perlait sur son front.

D'un coup sec, il arma le chien. L'amorce qui n'avait pas explosé était restée coincée dans la cheminée. S'efforçant de la libérer, il poussa avec son ongle, qui se fendit. Mais il ignora la douleur. Avec un « pan » sec, l'amorce se dégagea.

Il fouilla dans la boîte qu'il portait à la taille, répandant à ses pieds la plupart des amorces en cuivre. Yuri en saisit une nouvelle, la mit en place, puis arma de nouveau le chien.

Il recula et appuya son œil contre le viseur, déplaçant nerveusement le Whitworth d'avant en arrière.

Là.

Du calme, se réprimanda-t-il. *C'est ta seule chance*.

Ne pense à rien d'autre, seulement à ça. Ne pense pas à elle, ne pense pas au bébé étouffé et flasque dans tes bras, ne pense pas à Sophi, ne pense pas aux fosses, au sang sur tes propres mains. Rien, ne pense à rien, à rien d'autre. Pense à la rédemption que tu as attendue durant vingt ans. La rédemption, maintenant, d'une chiquenaude.

Il inspira, son doigt posé sur la première détente.

Il vit Hulagar se déplacer vers sa cible, Tamuka à sa suite. Tamuka. Il eut un éclair de compréhension quand le porte-bouclier du Zan Qarth parut le regarder droit dans les yeux. Se pouvait-il qu'après tout celui-ci ait voulu cela ?

Il écarta cette pensée.

Il mit le doigt sur la seconde détente.

— Mon Qarth, partez maintenant ! siffla Hulagar.

Jubadi se retourna vers son porte-bouclier. La bannière en soie s'agitait tandis que les flammes remontaient en courant sur ses plis.

— Il y a quelque chose d'horrible ici, dit doucement Jubadi. Nos steppes me manquent.

Hulagar détourna le regard, et vit quelque chose du coin de l'œil.

Quoi ?

Une mince bouffée de fumée. Un coup de feu ? Pourquoi ? C'était si loin.

Hulagar sentit son cœur se serrer, comme s'il s'était figé. Puis il se remit à battre, violemment.

Une fois, deux fois.

— Jubadi !

Hulagar fit volte-face. Le monde était affreusement lent. Il fit un pas en avant, s'approchant de Jubadi, se précipitant pour lever son bouclier dans le dos de son Qar Qarth.

Il eut l'impression que son cœur, qui cognait violemment dans sa poitrine, encore et encore, allait exploser.

Jubadi le regardait droit dans les yeux avec une expression étrange. Un très léger sourire interrogateur courait sur ses lèvres… puis, tout à coup, ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Non !

Alors même qu'Hulagar tendait le bras, levant son bouclier dans le dos de Jubadi, il vit un trou, un tout petit trou, apparaître entre les omoplates de son ami. Une averse de sang mortelle jaillit de la poitrine de Jubadi, aspergeant la bannière, qui brûlait encore.

— Non !

Jubadi commença à pivoter. Ses traits étaient bizarres, comme s'ils se changeaient déjà en poussière et en ténèbres. Son regard était toujours rivé sur lui.

— Hulagar ?

Sa voix était un chuchotement traînant.

Le bouclier tomba, comme attiré au sol, et roula doucement au pied de la pente. Hulagar tendit le bras, empoignant son ami, qui refusait de s'écrouler.

Il avait conscience du sang qui jaillissait du corps de Jubadi. Chaque battement de son cœur l'aspergeait de mort, alors que le flot se tarissait peu à peu.

Hulagar l'attira contre lui, le serrant dans ses bras.

— Je viens juste de brûler la bannière de mes propres funérailles, chuchota Jubadi comme s'il était la victime d'un paradoxe qui dépassait son entendement.

— Mon Qarth.

— Le rêve, soupira Jubadi.

— Attendez-moi, mon Qarth.

Un mince sourire passa sur son visage.

— Ce bétail, il est…

Un frisson le parcourut. Dans un soupir, la tête de Jubadi se reposa délicatement sur l'épaule d'Hulagar. Le porte-bouclier tourna son visage vers les cieux éternels et se tint là en silence.

Jubadi va Ulga, Qar Qarth de la horde merkie, était mort.

Hulagar était seul, soutenant le corps de son ami. Il perçut l'ultime pulsation de son cœur qui s'éteignait doucement, le relâchement de ses jambes, son dernier soupir sur sa joue.

Il y eut un instant de silence, comme si le monde s'était arrêté, comme si Bugglaah avait jeté son voile sur tous les Merkis présents.

Un unique youyou monta, rejoint aussitôt par un autre, puis encore un autre, jusqu'à ce que les cris de deuil de milliers de Merkis tonnent à travers les terres.

Vuka s'approcha, suivi de Tamuka au bouclier relevé. Les guerriers silencieux se pressaient autour de l'héritier.

Hulagar regarda Vuka dans les yeux et y vit la terreur, l'horreur, l'inquiétude, comme si un autre tir devait l'abattre lui aussi.

— Vuka va Jubadi, sache que Bugglaah a rappelé à elle ton père, dit Hulagar d'une voix

étranglée. Quand la lune du deuil se sera écoulée, tu seras proclamé Qar Qarth de la horde merkie.

Vuka hocha la tête, silencieux.

— Tamuka, porte-bouclier, remplis ton devoir. Mets-le à l'abri jusqu'à ce que nous ayons trouvé le meurtrier.

Tamuka fit signe aux guerriers muets d'entourer l'héritier et de le conduire à l'écart. Vuka ne se retourna pas, pas même pour tendre le bras et toucher le corps de son père. On l'écartait déjà du cadavre.

— Nous n'avons pas le temps de faire son deuil, déclara Tamuka en regardant Hulagar droit dans les yeux.

— La lune du deuil aura lieu ! s'écria Hulagar. Jusqu'à ce que l'héritier soit consacré, je suis le seul décideur, et nous respecterons la loi. La horde cessera de se déplacer d'ici là.

— C'est pour cette raison que les Yankees ont fait ça ! s'écria Tamuka, la voix à peine audible par-dessus les hurlements de lamentation exaltés.

— Quand nous aurons fait notre deuil, ton Qar Qarth sera vengé, mais pas avant. Maintenant, laisse-moi.

Tamuka hésita.

— Je suis désolé, mon vieil ami, chuchota-t-il.

Tendant le bras, il posa la main sur l'épaule d'Hulagar.

— Pour moi, ou pour les Merkis ?

— Pour toi, répondit Tamuka.

Un instant, Hulagar le regarda dans les yeux, perplexe. Au fond de lui, il savait déjà qui avait fait cela. Mais Tamuka ?

Le porte-bouclier du nouveau Qar Qarth pivota et s'éloigna, remarquant à peine Muzta des Tugars, qui se tenait sur le côté sans rien dire.

Soulevant le cadavre du Qar Qarth et le berçant dans ses bras, Hulagar se retourna pour regarder les dernières braises de la bannière se consumer. La fumée s'élevait en volutes vers les cieux éternels.

Le garde retira la couverture de toile. La petite cavité puait la poudre. La mort aussi.

— Nous l'avons trouvé !

Il tendit le bras, attrapant le cadavre de Yuri par les mains et le tirant hors de sa cachette.

Il éprouva un soupçon de douleur, comme s'il avait été piqué par une épine.

La tête de bétail levait vers lui des yeux sans vie, son visage figé dans un curieux sourire. Tout à coup, le guerrier se sentit faible, frappé d'étourdissements. Il s'assit et regarda de nouveau le cadavre.

Il y avait un anneau au doigt de Yuri. Une mince aiguille en dépassait.

Le Merki commença à crier, réalisant ce qu'il venait juste de faire.

Les hurlements ne s'éternisèrent pas.

— Hissez le drapeau de signalisation, dit Bullfinch, jetant un coup d'œil au garçon accroupi à côté de lui dans le poste de pilotage du cuirassé *Fredericksburg*.

Il baissa de nouveau les yeux sur les ordres scellés sous pli. Respectant les consignes, il les avait ouverts quand les cris déments, à vous glacer le sang, avaient commencé à se faire entendre sur le rivage.

— Monsieur Turgeyev.

— À vos ordres, monsieur.

Bullfinch regarda par l'écoutille qui menait au pont de batterie, en contrebas.

— Faites passer le mot à l'équipage, dit-il en souriant. Le maître des Merkis est mort. Maintenant, commençons à balancer quelques obus dans leurs trous à rats !

Au loin, il vit les trois fanions rouges apparaître au mât du *Novrod*, qui mouillait à plusieurs kilomètres en aval de Souzdal. La nouvelle se propagerait par signaux lumineux le long du fleuve, jusqu'au sémaphore, au-dessus des mines, qui transmettrait alors un télégramme.

Le ciel s'assombrissait tandis que le soleil rouge changeait les nuages éparpillés en panaches de lumière écarlate.

On entendait seulement le son des douces bouffées de vapeur évacuées par la locomotive. Andrew pouvait sentir la tension de ses hommes, leurs interrogations sur la raison de leur arrêt ici, à près de cinquante kilomètres de Novrod.

Il distingua le cliquetis de la clé du télégraphe et sentit son cœur se serrer. Il patienta.

La porte de la pièce du bureau grinça et il entendit le garçon traverser la voiture, puis la porte s'ouvrir derrière lui. Le garçon lui tendit un bout de papier, qu'il déplia.

Andrew resta là à regarder la feuille un long moment, puis il la replia. Il retourna dans la voiture.

Ils avaient attendu patiemment, aucun d'eux ne sachant pourquoi il avait demandé au train de s'arrêter.

— Je viens juste de recevoir un message de Bullfinch, sur le Neiper, dit doucement Andrew.

Il baissa de nouveau les yeux sur le papier.

— Trois drapeaux rouges flottent sur le *Fredericksburg*.

Il releva la tête et vit leurs regards interrogateurs.

— Jubadi, Qar Qarth des Merkis, a été abattu par un tireur embusqué devant les portes de Souzdal.

Il y eut un silence gêné.

— Cela signifie, dit Andrew, la voix tranchante et emplie d'une froide puissance, que durant les trente prochains jours, toutes les offensives merkies seront interrompues jusqu'à la fin de leur deuil. Nous aurons du temps pour terminer la ligne de Kev et nous préparer.

— Alléluia ! soupira Kal.

Andrew hocha la tête, incapable d'ajouter un mot.

Casmar se leva.

— Yuri s'en est chargé ?

— C'est Yuri.

— Et ?

— Il est très probablement mort. Il m'a dit ce qu'il comptait faire. Il n'avait aucune chance de s'échapper. Il en était conscient quand il s'est porté volontaire.

Andrew marqua un temps d'arrêt.

— Quand je l'ai désigné pour cela.

— Espérons qu'il trouve le repos, dit Casmar en exécutant le signe de la bénédiction.

— Ce paria nous a sauvés, dit Kal, secouant tristement la tête.

Il se leva, s'approcha d'Andrew et lui prit la main.

— Vous aussi, *vous* nous avez sauvés.

— Non, je nous ai juste donné un petit peu plus de temps, répondit doucement Andrew. Non, c'est Hans, ce sont tous ces garçons que nous avons perdus, notre propre peuple, ceux qui vont encore mourir à l'avenir. Ce sont eux qui nous ont sauvés, qui vont nous sauver.

Il hésita.

— Et Yuri… Il avait trouvé une certaine paix et nous a donné une dernière chance.

Il passa le groupe en revue.

— Dites au mécanicien de reprendre la route, déclara-il.

Il voulait en dire plus, leur expliquer ce qui les attendait. Leur dire qu'ils avaient trente jours maintenant, mais que, lorsque les Merkis s'avanceraient de nouveau, ce serait également pour se venger. Il songea à la lettre de Yuri, exposant ses raisons, ses conseils, et ce à quoi il fallait s'attendre de leur part. Vuka serait imprévisible. Mais, après tout, il serait sans aucun doute le dernier de leurs soucis.

— Veuillez m'excuser, chuchota-t-il, et il pivota pour sortir sur la plate-forme.

Il n'entendit pas les cris enthousiastes, ne remarqua pas non plus que leur moral était aussitôt remonté, ou qu'ils étaient de nouveau certains d'être capables de survivre, d'une façon ou d'une autre. Leur euphorie était comparable à celle d'un naufragé qui trouverait un radeau au milieu de l'océan. C'était un moment d'allégresse, avant que la réalité les rattrape ; ils avaient échangé une mort rapide par noyade contre la lente agonie de la famine. Mais, pour le moment, leur bonne humeur était de retour.

Andrew voulait en dire plus, mais les mots ne sortaient pas. Comment aurait-il pu également confier qu'il avait délibérément décidé de tuer quelqu'un ? La guerre avait toujours été impersonnelle, on tuait dans le feu de l'action. Mais, cette fois, c'était différent.

Dès l'instant de sa première rencontre avec Yuri, le plan avait commencé à prendre forme. Il s'était fait limpide, le matin où il avait appris la mort de Hans. Même lorsque le plan d'évacuation – qui lui avait toujours trotté dans un coin de la tête – était devenu réalité, Andrew avait su qu'ils n'auraient pas assez de temps. Cela avait toujours été une question de temps, et ce depuis qu'ils avaient décidé, pour la première fois, de se dresser contre les Tugars. Ils avaient tant de choses à accomplir et si peu de temps.

Il avait conçu tout cela avec une minutie absolue, planifiant le meurtre de Jubadi dans les moindres détails, pendant que Yuri lui apprenait leur façon de penser.

Et cela avait marché.

Andrew baissa les yeux sur la lettre de Yuri.

« Je sais que j'ai été utilisé par chaque camp, en particulier par vous, pour sauver un peuple qui souhaitait ma mort. En faisant cela, je condamne les deux seuls êtres que j'aime toujours dans mon cœur de pierre. Je sais que je suis également l'outil de Tamuka, mais que Jubadi ou vous meure, je le soupçonne de s'en satisfaire dans les deux cas.

Pourtant, je vous pardonne, Andrew Lawrence Keane. »

Andrew froissa la lettre et la remit dans sa poche.

Il avait prémédité et commandité froidement le meurtre de son rival. Que Jubadi ait prévu la même chose pour lui n'avait pas d'importance. Yuri ne le lui avait jamais avoué, mais Andrew savait. Il en avait pris conscience avec l'histoire du familier qui avait tué un Qarth pour sauver sa famille.

Il n'y aurait pas de remords, pas de trace de culpabilité maintenant. Dans les deux camps, c'était une guerre pour la survie d'une race. S'il n'avait pas agi de la sorte, si Yuri ne s'était pas sacrifié pour un peuple qui le méprisait, les Merkis auraient atteint les collines Blanches en moins de dix jours, massacrant les réfugiés par centaines de milliers.

Yuri avait sauvé toute la population de Rous' par ce seul assassinat.

Mais Andrew n'avait pas à aimer cela.

Le train tanguait sous ses pieds, et il empoigna la barrière.

Ils voyageaient dans le dernier convoi à quitter Rous'.

Derrière lui, des terres désertes, un panorama fantomatique, un peuple entier en exil.

Reviendrons-nous jamais ? se demanda-t-il. *Ou bien est-ce le début d'un exode qui nous fera faire le tour du monde* ? Il était difficile d'imaginer revenir ici un jour.

Bon sang, ils *devaient* revenir. C'était leur pays, leur rêve, leurs maisons. Souzdal était à eux. Même si cela devait prendre une génération entière, ils retourneraient ici. Il se pourrait qu'il meure, qu'ils meurent tous, dans les mois à venir, mais, de toute façon, certains d'entre eux survivraient et reviendraient avant la victoire finale.

Alors qu'il franchissait une crête basse, le train commença à prendre de la vitesse. La minuscule gare se trouvait maintenant derrière eux, la bâtisse et un tas de foin à son côté brûlant d'un éclat vif, assorti aux couleurs du ciel nocturne. Comme la voiture atteignait la crête, Andrew eut une brève et ultime vision ; les collines basses bordant le Neiper se détachaient sur l'horizon. Silencieux, les champs riches et fertiles, silencieux, les villages, silencieuses, les cloches de l'église, qui avaient si longtemps annoncé la fin de la journée.

— D'une façon ou d'une autre, nous reviendrons.

Il jeta un coup d'œil à Kathleen, qui apparut dans l'embrasure de la porte et s'appuya contre la barrière.

Maddie reposait contre son épaule et dormait à poings fermés. Ensemble, ils regardèrent s'éloigner leur pays.

— Tu as fait ce que tu devais faire.

Sa main libre se glissa autour de sa taille.

— Cela ne veut pas dire que je doive aimer ça.

— Je ne t'aimerais pas si c'était le cas.

Il baissa les yeux sur elle, et, pour la première fois depuis qu'il avait perdu Hans, un sourire éclaira son visage.

Le mécanicien jouait une chanson triste et mélodieuse à l'aide du sifflet de la locomotive, comme pour adresser un ultime adieu à leur pays. Le dernier train au départ de Rous' descendit la pente, puis se dirigea vers l'est dans la nuit tombante.

29 *Henry V*, William Shakespeare, traduction de Sylvère Monod, GF Flammarion. (*NdT*)

William R. Forstchen est né en 1950 dans le New Jersey. Il enseigne l'histoire à l'université de Montreat (Caroline du Nord) en tant que spécialiste de la guerre de Sécession, la passion de sa vie qui est à la source de la plupart de ses romans. ***Le Régiment perdu*** est une gouleyante série d'aventures entre *Les Tuniques bleues et La Planète des singes*.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement le professeur Dennis Showalter, qui m'a souvent aidé concernant la difficile et obscure question de la logistique. Un remerciement général devrait également être adressé à mes collègues enseignants et à mes étudiants de troisième cycle du département d'histoire de Purdue pour leurs conseils et leurs encouragements.
Pour finir, un merci qui se sera longtemps fait attendre à Dean Miller, pour toutes ces conversations à l'heure du déjeuner qui contribuèrent à unir les mondes de l'université, de la science-fiction et de la Fantasy.

Du même auteur, chez Milady ;

Le Régiment perdu ;
1. *Ralliement*
2. *Rassemblement*
3. *Revanches*

Aux éditions Bragelonne ;

4. *Riposte*

www.milady.fr

Milady est un label de éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France par Bragelonne.

Titre original ; *Terrible Swift Sword*
Copyright © William R. Forstchen, 1992

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture ;
Miguel Coimbra

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN ; 978-2-8205-1067-9

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : www.bragelonne.fr
Site Internet : www.milady.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir la lettre de Bragelonne – Milady annonçant nos parutions et participer à des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes, ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance
75008 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :
www.bragelonne.fr
www.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, des liens vers d'autres sites de Fantasy et de SF, un forum et bien d'autres surprises !